A Mr Gabriel Alphaud
Sympathique hommage
Maurice Dreyfous

# Ce que je tiens à dire

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

**Les Comédiens et la Légion d'Honneur**, brochure in-8°.

**Satires politiques, philosophiques et sociales**, 1 vol. in-18.

**Le Médaillon de Colombine**, comédie en deux actes, en vers.

**Les Trois Carnot**, histoire de cent ans. 1 vol. grand in-8° illustré (21e mille).

**Histoire des Français**, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (*Suite à l'Histoire des Français* de Lavallée). Tome VI (1848-1875). La République de 1848. Le Second Empire. La Troisième République (en collaboration avec F. Lock). 10e mille.

**Histoire des Français** (*Suite à l'Histoire des Français* de Lavallée). Tome II (1875-1900). La République parlementaire.

**Dalou, sa vie et son œuvre.** 1 vol. in-4° illustré de nombreuses gravures dans le texte et hors texte. (Ouvrage couronné par l'Académie française.) 2e mille.

**Napoléon, raconté par Chateaubriand.** 1 vol. in-8° carré.

**Les Femmes de la Révolution** (1789-1795). 1 vol. in-4° illustré (5e mille).

**Simple exposé de la loi Falloux.** 1 vol. in-18.

**Le Sire de Castelmaboul.** Album illustré par Métivet (8e mille).

**Les Arts et les Artistes pendant la période révolutionnaire** (1789-1794). Préface par Anatole France. 1 vol in-8° illustré.

### OUVRAGES DIVERS

**La Résistance**, 1 vol. in-12 (en collaboration avec F. Damé). — **Histoire du Ministère Polignac**, 1 vol. in-32. — **Gambetta**, 1 vol. in-12 (en collaboration avec divers). — **Une exploration en Éthiopie**, ouvrage tiré des notes et carnets de route de Paul Soleillet, 1 vol. in-18. — **Potiche et Potache**, album (dessins de Métivet). — **La Découverte du Congo**, par H. M. Stanley, 1 vol. in-8° illustré. — **La découverte du Passage Nord-Est**, par Nordenskiold, 1 vol. in-8 illustré.



SAINT-DENIS. — IMP. H. BOUILLANT, 47, BOUL. DE CHATEAUDUN. — 19500.

MAURICE DREYFOUS

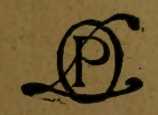


# Ce que je tiens à dire

UN DEMI-SIÈCLE

DE CHOSES VUES ET ENTENDUES

1862-1872



PARIS

*Société d'Éditions Littéraires et Artistisques*

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

*Il a été tiré à part*
*dix exemplaires sur papier du Japon*
*numérotés à la presse.*

# *A ANATOLE FRANCE*

*Mon vieil Ami,*

*Dans la Préface que vous m'avez fait l'honneur très grand de composer, pour en enrichir l'un de mes plus récents ouvrages, vous écriviez ceci :*

Je finirai par un souhait. Maurice Dreyfous a beaucoup vu, beaucoup observé. Il conte bien. Il a dans l'esprit beaucoup de fantaisie avec beaucoup de raison. Je voudrais qu'il écrivît ses mémoires. Ce serait un livre intéressant.

*Au vu de ces lignes je vous ai, pour la première fois, confié que, déjà cédant à diverses incitations, souvent très anciennes et souvent répétées, j'avais rédigé, et en*

*grande partie, ces mêmes Mémoires dont vous souhaitiez la publication.*

*Jusqu'alors je n'étais guère désireux d'en poursuivre l'achèvement et n'avais nulle envie de les remettre à l'imprimerie.*

*Depuis lors, j'ai résolu de mener à bonne fin ce travail dont, dans une certaine mesure, vous vous êtes rendu complice.*

*Vous en êtes, tant soit peu, responsable devant le public, et c'est la raison pourquoi je vous prie d'en accepter la dédicace.*

*Je vous l'offre comme un témoignage de mon admiration pour votre œuvre et de mon affection pour votre personne.*

M. D.

Mai 1912.

---

# CE QUE JE TIENS A DIRE

---

## CHAPITRE PREMIER

### PRÉSENTATION

A l'heure où paraîtront ces lignes, j'aurai atteint ma soixante-dixième année. Je me croirai donc en droit d'être le vieux monsieur au masque brun, aux cheveux blancs et à la barbe blanche, qu'on voit chaque jour appuyé sur le parapet du pont des Arts, gravement et longuement occupé à contempler les pêcheurs à la ligne, s'intéressant à tout ce qui les intéresse.

Parfois son attention est distraite par la venue d'un bachot à fond plat évoluant au milieu de la rivière et du haut duquel des mariniers privilégiés, accomplissant des miracles d'équilibre, lancent leur épervier. A chacun de leurs gestes, l'esquif pique du nez et semble prêt à les lancer à leur tour au fond de la Seine. Le filet, ayant fouillé l'eau claire ou l'eau trouble, remonte, tantôt plein, souvent vide, et le vieux monsieur demeure pensif en face de ces gens qui, sans souci de la chute, s'acharnent à jeter

dans la gueule du hasard ce filet, qui est tout à la fois et le symbole et le dispensateur de leur vie.

Parfois las d'observer, entraîné par la rêverie qui toujours — chez lui du moins — suit l'effort de l'observation, il lève la tête pour regarder en artiste son cher Paris.

Et. tel un capitaine allant et venant sur sa passerelle, il contemple pour la dix millième fois sous ses divers angles, et toujours avec une admiration nouvelle, le panorama qui se déroule devant ses yeux. Tout près de lui il voit le dôme solennel du Palais Mazarin et la silhouette contournée de sa façade aux terrasses garnies de lourds pots à feu, qui semblent autant de sentinelles montant la garde sur un rempart. Tout près de lui se dresse la bâtisse plate et pompeuse de la Monnaie, et, au loin, apparaissent le Palais de Justice, la Sainte-Chapelle, l'Hôtel-de-Ville, la tour Saint-Jacques, les clochers de dix églises. Les pignons bariolés de cent maisons géantes donnent une vie plus intense à l'ensemble de la vision.

Aux jours où la brume ferme, comme d'un rideau gris clair, l'horizon qu'elle rapproche, toutes ces merveilles semblent des silhouettes d'un gris très foncé découpées du bout d'un tranchet dans une surface sans apparence d'épaisseur. Tout au contraire, dans les jours de soleil, elles se développent en de vastes reliefs, et s'embellissent de la beauté des arbres qui leur servent de broderie; elles se profilent sur l'émail bleu du grand ciel qui leur verse sa lumière douce, profonde et vibrante.

Et le vieux monsieur, encore qu'il jouisse chaque jour de ce même spectacle, embrasse une fois de plus la ville sacrée, bonne et superbe où il est né, où il a vécu de tous temps, dont il a partagé toutes les épreuves douces ou cruelles. Il la couve de ce regard qu'ont les petits enfants, pour dire à leur mère qu'ils voient en elle l'œuvre la plus belle et la plus profondément bonne de toute la création. Puis, sondant du regard l'horizon, il voit, et plus encore par la pensée que par les yeux, la théorie sans fin des bateaux qui viennent de là-bas où la rivière est encore jeune et la descendent d'une marche rapide et presque au fil de l'eau conduits par les remorqueurs traînant impérieusement derrière eux la longue jupe de moire verte, aux mille petits replis pailletés, de leur sillage.

Et lorsque vient le soir, il ne manque jamais d'aller s'appuyer de nouveau sur le parapet du pont des Arts et de contempler de là-haut, aussi longtemps que dure l'effet du soleil couchant, les vieux murs du vieux Louvre perdus dans la poussière d'or qui change en marbre rose les reliefs merveilleux des chefs-d'œuvre qui brodent son manteau de pierres noircies par les siècles, et les frondaisons puissantes des jardins des Tuileries et des Champs-Élysées qui émergent d'une atmosphère qui n'est plus qu'une fournaise, cependant que là-bas, là-bas, éclairés d'un jour pâle, qui bientôt se violace, puis tourne à l'orangé, puis à l'aigue-marine, les clochetons, les coteaux et les verdures qui bordent l'horizon du cœur de Paris s'effacent petit à petit sous le voile de la nuit qui monte.

Dans ce vieux monsieur que je suis, pacifique, solitaire, et toujours vivant son rêve, je retrouve l'image complète de ce que fut toute ma vie. Et c'est pourquoi je me présente ici au lecteur, afin qu'il sache par avance, à qui il a affaire et ce que peuvent valoir les propos que je lui offre d'entendre.

J'ai connu, j'ai pratiqué toutes les gloires que le soleil couchant du dix-neuvième siècle a glorifiées, et sanctifiées avant qu'elles entrent dans l'Ombre éternelle et dans l'Immortalité. Je les ai contemplées avec tendresse et avec respect. Leur regard me fut le plus souvent très doux et la déférence que j'avais pour elles a facilité maintes fois le bonheur que j'ai eu de mieux connaître les hommes en qui le sort les avait placées.

J'ai, de même, vu arriver du lointain, un à un, les hommes d'aujourd'hui et ceux de demain, légers de bagage et chargés d'ambition. Ils ont couru au fil de la vie vers le succès, vers le talent, vers ce grand horizon, où dans le soir des jours révolus, leurs anciens s'étaient effacés dans la splendeur du couchant. Je les ai vus revenir à contre-courant, et je n'ai pu m'empêcher de les comparer à ces bateaux que je voyais chaque jour de mon observatoire habituel, attachés aux remorqueurs et tout chargés de butin, ainsi que des pirates remontant la rivière. Le remorqueur, l'étrave dressée en fer de hache, pour fendre l'air, pour fendre l'eau, pour défoncer tout ce qui lui ferait obstacle, traîne en haletant et en mugissant le chapelet des péniches et de chalands reliés par des cordes, articulés en queue

de cerf-volant. Je vois la théorie des esquifs s'avancer en serpentant. Je vois chaque bateau mettant bas cheminée ou mâture, s'engouffrer sous mes pieds dans le porche des arches, disparaître, reparaître. Et le train continue d'une allure de bataille sa marche en avant.

J'ai vu tous ceux qui se sont arrêtés sur la berge, pour y jeter modestement quelque bout de fil, et aussi tous ceux qui ont tenté les aléas du coup de filet dans l'eau, ceux qui sont arrivés, ceux qui ont disparu traînés sur leurs barques de toutes les formes et de tous les tonnages.

Jamais, quant à moi, je ne suis descendu de ma passerelle ni pour jeter l'épervier, ni pour monter sur quelque bateau que ce soit, ni pour chercher la renommée, ni pour rentrer en triomphateur dans la cité qui n'a cure de moi. Jamais je n'ai pétri des boulettes de glaise farcies de vermisseaux pour amorcer, comme tant d'autres, la pêche du lendemain.

Jamais je n'ai baissé ni le mât de ma péniche, ni la cheminée de mon remorqueur pour passer sous aucun pont. Aussi n'ai-je jamais rien pris ni dans l'eau claire, ni dans l'eau trouble, aussi n'ai-je jamais rien été qui soit en aucun monde ce qu'on y nomme bêtement quelque chose. Et c'est ma coquetterie à moi, une coquetterie à très bon marché et plus enviable que vous ne pensez, d'avoir commencé la vie avec tous les hommes qui ont été, depuis lors, ou la gloire des Lettres, ou la gloire des Arts, ou les plus hauts personnages de la vie pu-

blique, et d'être, jusque dans mes vieux jours, resté le camarade des survivants, sans avoir jamais cherché à prendre place sur leur route. C'est ma coquetterie aussi d'avoir tendu la main, d'avoir tendu parfois la perche aux hommes éminents de la génération nouvelle et d'avoir connu la douce notion de quelques remerciements, et le plaisir d'oublier bien des ingratitudes. Parmi mes vieux camarades, parmi les nouveaux venus qui ont été mes obligés, personne — vous m'entendez — personne ne peut dire que je me suis servi ni de lui, ni de quiconque à côté de lui, au profit d'une vanité quelconque, d'une ambition quelle qu'elle soit.

Je puis parler de ceci sans outrecuidance, n'ayant reçu de la nature aucun appétit de paraître, sachant par trop de choses vues ce que valent les titres et les chamarres de tant de gens dont la faiblesse a été de les rechercher et qui n'ont eu que trop souvent la bassesse indispensable pour les obtenir.

Certes tout cela ne vaudrait point d'être dit; il serait même ridicule de le dire si ce n'était chose nécessaire pour affirmer, preuves en mains, que tout ce que j'ai connu, par la vue ou par le verbe, je le relaterai sans un atome d'envie, car personne ne m'a causé le plus petit déboire d'amour-propre.

Ayant assisté à beaucoup de faits, ayant côtoyé une foule d'hommes qui sont du domaine de l'Histoire, j'apporte à l'Histoire la contribution d'un vieux Parisien de Paris ayant pratiqué tous les détours de Paris et de la vie de Paris. Le témoignage désintéressé, impersonnel pour ainsi dire, que je puis dépo-

ser ici, pourra, je l'espère, servir à l'éclaircissement de menus points de détail concernant la vie de notre temps dont les curieux pourront tirer quelques menus petits profits.

J'aurai dans tous les cas cet avantage de ne jamais avoir à rien dire de moi-même, étant de ceux dont l'épitaphe, plus exacte que celle de Piron, pourra porter : « Il ne fut rien ».

Toute mon autobiographie tient dans cette seule phrase que voici : « J'ai utilisé vingt-cinq ans de ma vie à écrire des livres, j'ai gâché vingt-cinq ans de ma vie à publier les livres des autres. »

Du temps gâché je ne dirai point de mal, car il m'a fourni l'occasion d'exercer un métier que j'ai beaucoup aimé, dont la technique m'a passionné vivement et qui m'a fait vivre parmi des gens très divers, parfois supérieurs, presque toujours curieux et intéressants par quelques côtés spéciaux. Je reparlerai d'eux quelque jour.

Pour l'instant, je ne dirai rien du temps utilisé, car il n'est pas dans mon rôle de parler de mes ouvrages. Ça se fait assez souvent. C'est toujours de mauvais goût. Je me contenterai d'en loger ici, n'importe où, la liste. Les personnes curieuses y trouveront des indications bibliographiques.

Ce qui est suffisant.

# CHAPITRE II

Sur le chemin de la perdition. — Trois générations de Garcia. — La mère de la Malibran. — Le professeur Garcia. — L'ignorance de Thérésa. — Girard de Rialle. — *La Pipe de Pantaléo.* — Édouard Plouvier. — Les débuts littéraires d'un ouvrier corroyeur. — Les Comédiens et la Légion d'honneur. — Ovation sans lendemain. — Un grand peintre oublié, l'atelier et les soirées, Mme O'Connell. — Alexandre Herzen. — Le Père Enfantin et tant d'autres.

Ma première jeunesse a été celle de tous les hommes de ma génération, élevés dans un milieu de bourgeois d'aisance moyenne. Mes premières impressions d'enfant datent du 24 février 1848 et des journées de juin. Le Deux décembre m'est resté présent à l'esprit. J'ai connu la torture de l'internat et, pareil à tous ceux qui ont passé par là, j'en ai conservé l'horreur. Le bonheur qui m'a tiré de ce bagne m'a remis aux mains du plus admirable des éducateurs, Marguerin, le fondateur de l'enseignement primaire supérieur en France, le pédagogue que Gréard a la plus profondément admiré

et dont j'ai été l'élève particulier. Il a ouvert mon esprit à toutes les belles, nobles et bonnes études auxquelles j'ai dû de traverser sans trop de souffrances les épreuves que la lutte pour la vie impose à chacun de nous. Je lui dois tout le meilleur de moi-même et il m'est doux de le pouvoir remercier. Tous ses anciens élèves ont autant que moi conservé le culte de sa mémoire.

Ma famille, uniquement composée de commerçants et d'industriels, me destinait à la carrière commerciale et m'y préparait. Après une année d'étude en Allemagne, j'entrai dans une maison de banque pour y apprendre les affaires.

Je m'y intéressais très sincèrement et très vivement. A l'âge où l'on n'est d'ordinaire qu'un petit commis, j'occupais un emploi qu'on ne confie d'habitude qu'à des hommes d'expérience. Je m'adonnai vivement à la partie technique du métier, mais je n'avais aucune des facultés qu'il faut pour *traiter* des affaires.

J'en fusse resté là sans doute, comme tant d'autres, si le hasard ne m'avait conduit dans un milieu dont je n'avais alors aucune notion et où je nouai des relations qui m'entraînèrent à leur suite dans le monde des arts, des lettres, et bientôt après dans celui de la politique militante.

Si j'ai si mal tourné et si complètement déçu les espérances que j'avais pu faire naître, ce fut le plus simplement du monde.

Lorsque j'étais enfant, en une saison d'été, à Dieppe, ma mère et une de ses plus chères amies d'enfance et de jeunesse s'étaient rencontrées inopinément. Elles ne s'étaient point vues depuis long-

temps et toutes deux éprouvèrent une grande joie à renouveler, ne fût-ce que pour quelques semaines, leur intimité de jadis.

L'amie retrouvée par ma mère n'était autre que la célèbre cantatrice, ou plus exactement, le célèbre professeur de chant Eugénie Garcia, la femme et l'élève de Manuel Garcia, illustre entre les plus illustres maîtres du chant, qui mourut plus que centenaire en 1906, et dont la centième année fut fêtée par l'envoi d'adresses de tous les grands chanteurs du globe et par la remise des décorations de la plupart des souverains de l'Europe.

Depuis nombre d'années, Garcia résidait en Angleterre et sa femme vivait en France. Il avait le plus souvent auprès de lui leurs deux fils, elle avait toujours avec elle leurs deux filles. L'aînée d'entre elles portait le prénom de Maria en souvenir de sa tante Maria-Félicia Garcia, immortalisée dans l'histoire de l'art sous le nom de son premier mari : Malibran. La fille aînée de Manuel Garcia, quoique très jeune encore, avait une voix si parfaitement exquise qu'on ne craignait point, autour d'elle, de la comparer à celle de sa tante Malibran. Elle ressemblait, en jeune et en joli, à la plus jeune sœur de son père, Pauline Garcia, — c'est-à-dire à M^me^ Viardot. Elle ne chantait jamais que lorsque nous étions dans l'intimité la plus stricte.

Comme sa tante Malibran, elle est morte avant trente ans, et comme sa tante elle est morte d'un refroidissement! Comme sa tante aussi, elle a laissé derrière elle la trace ineffaçable d'un charme qu'on ne peut pas oublier et qui, dans le petit cercle d'amis où sa modestie l'a toujours jalousement

gardée, reste comparable à celui que l'autre Maria Garcia a laissé parmi la foule de ses contemporains. La seconde fille de M^me^ Garcia était un peu plus âgée que moi. C'était le pire diable déchaîné qui se puisse inventer. Elle me faisait enrager et j'avais plaisir à me laisser faire.

Depuis notre rencontre à Dieppe, M^me^ Garcia me traitait comme une sorte de neveu honoraire, et quand je devins un petit jeune homme, en état d'aller dans le monde, elle m'invita aux réunions intimes qui avaient lieu chez elle tous les dimanches. Je n'avais garde d'y jamais manquer, un peu à cause d'elle qui était pour moi bonne et charmante, un peu à cause de sa fille aînée et peut-être bien aussi à cause de sa fille cadette. Ces soirées passées dans un monde d'artistes, dont je ne soupçonnais rien jusqu'alors, eurent pour conséquence imprévue de me détourner du but vers lequel toute mon éducation semblait devoir me conduire tout naturellement.

Tous les dimanches j'écoutais les élèves de M^me^ Garcia, aussi bien les étoiles qui déjà brillaient du plus grand éclat, que celles qui demain allaient s'illustrer sous le nom de Krauss ou de Nilsson. Et tant d'autres. Si, las de la musique, je m'asseyais dans le petit salon, j'y suivais la causerie des hommes de la plus haute valeur intellectuelle. Et ce m'était un délice, et aussi le plus souvent un éblouissement, d'entendre des gens — aujourd'hui bien oubliés sans doute — tels que le philologue Chavée, le poète Charles Coran, ou Eugène Crepet, l'auteur de cette anthologie des poètes français qui fait encore autorité de nos jours.

Quand j'allais chez M^me^ Garcia dans l'étroite

intimité, le dimanche dans l'après-midi, j'y rencontrais parfois une vieille femme, aux cheveux gris, pas encore blancs, au masque rude de matrone espagnole, tourmenté, raviné d'une expression très volontaire, marqué d'un sourire empreint de dureté. Sa voix était presque mâle, son parler était tranchant, impératif. Elle parlait fort peu.

On s'est souvent moqué du goût particulier que j'eus de tous temps pour la société des vieilles femmes et pour leur causerie, et pourtant, quoique j'aie rencontré bien des fois cette vieille-là qui eût pu être intéressante, je n'ai pas la notion de lui avoir, en dehors de mes devoirs de stricte politesse, jamais adressé la parole. Au fond elle me faisait peur, cette vieille qui portait sur ses maigres épaules le poids d'un demi-siècle de gloire bien des fois renouvelée. Elle avait couru sur toutes les routes du monde, elle y avait cueilli, à pleine brassée, les lauriers verts et les lauriers d'or qui bordent la grand'-route de l'Art. Côte à côte avec son mari, elle était allée de triomphe en triomphe. Elle avait chanté sur tous les théâtres du monde, elle avait été la créatrice, cette fois le mot n'est pas de trop, des rôles les plus célèbres, cependant que son mari, non content d'avoir écrit la partition de vingt opéras parmi lesquels plusieurs ont marqué leur souvenir, les interprétait à côté d'elle. Son nom, et parfois son portrait, figuraient sur les murs des salles des principaux opéras italiens de toute l'Europe. Pour tout dire d'un mot, cette vieille femme à l'air méchant était la veuve de Manuel Gracia. Telle « la Mère des Trois Dupin » qui, elle, n'était rien que cela, elle pouvait s'enorgueillir de ses trois enfants savoir :

la Malibran, M^me^ Viardot, et le professeur Manuel Garcia. Sa bru était notre vieille amie Eugénie Garcia; son gendre était le violoniste Charles de Bériot.

Jamais peut-être lignée de grands artistes, d'artistes uniques en leur genre, ne se trouva réunie autour d'une telle aïeule et, si rébarbative qu'elle fût, on éprouvait pour elle une sorte de vénération superstitieuse et craintive.

Elle habitait, à Montmartre, un modeste appartement, elle y vivait profondément ignorée de tout ce qui l'entourait. Elle ne trouvait de paroles tendres pour personne, hormis pour sa petite-fille Maria en qui, sans doute, revivait pour elle, la Malibran; ses enfants expliquaient la dureté de son caractère par la rudesse de caractère de feu son mari Garcia l'ancien.

Elle n'avait pas dû s'amuser tous les jours, la pauvre vieille. Manuel Garcia l'ancien, était, dans les choses de son art, une sorte de sectaire, et, en cela, comparable aux moines espagnols. Rien ne résistait à son fanatisme, pas même son amour paternel. Lorsqu'il jouait Othello avec sa fille bien aimée, son élève chérie, Marie Malibran, il lui faisait des scènes farouches, estimant que lorsque Othello s'apprêtait à tuer Desdémone, la Malibran ne donnait pas une impression suffisante d'effroi, et, un soir, au moment d'entrer en scène, au dernier acte d'Othello, il renouvela, furieux, à sa fille les reproches qu'il lui avait faits à la représentation précédente. Si bien que, s'animant de plus en plus, et lui montrant l'arme qu'il avait sur lui, il l'en avait menacée. La Malibran ayant vu que c'était là une arme vraie, non une arme

de théâtre, la pauvre Malibran, en le voyant leve son couteau, eut une telle frayeur qu'elle s'éva nouit.

Je tiens ce récit de Mme Eugènie Garcia, qui pro fessait pour Mme Malibran, « sa sœur » ainsi l'appe lait-elle dans ses lettres à ma mère, un culte et un tendresse sans bornes.

Le proverbe : tel père, tel fils, était une vérité e cette illustre famille. Le professeur Manuel Garci n'était guère plus aimable que son père. Au temp de sa jeunesse, sans aucun égard ni pour la beaut ni pour le sexe, il secouait terriblement ses élève les garçons aussi bien que les filles, et, pour un peu il les eût battus. Lorsque les pauvrettes ne chan taient point comme il le voulait, il leur lançait de injures qui les mettaient en larmes, et alors il alla chercher une cuvette, il la mettait devant elles, leu disait : « Quand elle sera pleine, nous reprendrons l leçon. » Il est difficile de savoir dans quelle mesur de tels procédés lui ont servi à former et laisse après lui toute une pléiade de disciples hors de pa et dignes de son enseignement.

Manuel Garcia ne venait à Paris que très raremen et je ne l'ai vu qu'une seule fois et pendant quelque instants seulement; il était accompagné de sa fil Marie devenue Mme Eugène Crepet, en qui adorait et son propre enfant et l'image renaissant de sa sœur préférée. Comme nous causions sur l pas de la porte de la rue de Provence, vint à passe Alary, le chef d'orchestre du Théâtre Italien. Aprè les premiers mots de bon accueil Manuel Garcia lu dit :

— J'ai fait hier soir une découverte extraord

naire. Poussé par la curiosité, je m'étais laissé mener dans un affreux café-concert et là j'ai entendu — chantant des choses ineptes et inutiles — une cantatrice prodigieuse. Je me demande où cette femme a appris le chant. C'est la pureté du style, c'est la splendeur de la méthode en personne. Ah! mon cher, il faut aller l'entendre. Elle chante dans un établissement où l'on boit et où l'on fume, à l'Alcazar, rue du Faubourg-Poissonnière. Vous en reviendrez enthousiasmé. Cette inconnue n'a pas même un vrai nom. Elle s'appelle tout bonnement sur l'affiche Thérésa ».

Alary, Mme Crepet et moi-même nous dûmes faire savoir à Manuel Garcia quelle était la forme de la célébrité toute populaire de Thérésa.

A quelques années de là, me trouvant au foyer de la Gaîté, au cours d'une représentation de gala, je voulus m'offrir le plaisir de répéter à Thérésa ce que j'avais entendu dire de son talent par le maître suprême de l'art du chant. Thérèsa m'écouta fort gentiment, mais en regardant au fond de ses bons gros yeux de vache étonnée, je vis qu'elle ne comprenait rien à mon discours. Cette cantatrice incomparable ignorait jusqu'au nom de Manuel Garcia.

Je reprends ma petite confession.

Peut-être n'eussé-je pas dévié de ma route, si je n'avais rencontré dans le salon de la rue de Provence deux jeunes gens de mon âge, alors inséparables, tous deux élèves de Chavée et amenés par lui. De l'un, je ne dirai rien, sinon qu'il a assez mal tourné, qu'il était, à l'origine, un charmant garçon mais fut de tous temps un triste sire. Autant il m'avait déplu au premier abord, autant son cama-

rade m'avait attiré. Celui-là s'appelait tout bourgeoisement Julien Girard, il était instruit, travailleur simple.

Son père, qui jouissait d'une assez belle aisance, avait été quelque peu le factotum de Drouin de Lhuys, ministre des affaires étrangères de Napoléon III. Drouin de Lhuys, après avoir été utile au père, l'avait été au fils en le chargeant, bien qu'il fût très jeune, d'une sorte de mission diplomatique dans des provinces danubiennes. C'était, au fond, une façon de lui offrir un joli voyage aux frais de l'État. Julien Girard avait cru devoir — et c'était sans doute nécessaire à cette époque — se décerner une apparence de titre nobiliaire, et, comme sa mère était née Rialle (tout court), il avait adopté pour le monde des chancelleries ce nom de Girard de Rialle, sous lequel il s'est acquis une estimable notoriété par des travaux d'érudition accomplis soit seul, soit en collaboration avec son savant ami, mon excellent camarade Abel Hovelacque, qui déjà marquait sa place parmi les maîtres de l'anthropologie. Dans son âge mûr, Hovelacque est devenu président du Conseil municipal de Paris, puis député de la Seine, tout en poursuivant ses travaux scientifiques. La Ville de Paris pour consacrer la mémoire de cet homme irréductiblement et s'il le fallait brutalement honnête, loyal, dévoué, désintéressé, a donné son nom à l'une des rues de l'arrondissement qu'il avait représenté et où il avait su se faire aimer de tous.

En ce temps-là, Girard de Rialle, puisque tel est le nom sous lequel il a vécu dans sa carrière de savant et de diplomate (il est mort ministre

de France, au Chili), Girard de Rialle, bien qu'il passât une partie de sa vie à mesurer des crânes avec Broca, avec Topinard, avec Hovelacque, ou à étudier les langues indo-européennes sous la direction de Chavée, avait un goût prononcé pour les choses de théâtre. Il avait fondé une petite revue théâtrale dont je m'occupais un peu avec lui; elle nous passionnait vivement. De plus il était accouché d'un vaudeville intitulé : *La Pipe de Pantaléon*, œuvre cocasse, pour laquelle il avait comme collaborateur un autre futur homme grave, le philosophe Paul Laffite. Ça se jouait sur le théâtre des Batignolles dirigé par Larochelle. Et, quand par la suite Girard avait qualité d'Excellence et portait un bel habit chamarré d'or, se coiffait d'un claque à plumes d'autruche et marchait tout constellé de tous les sautoirs, de tous les crachats, de toutes les étoiles et de toutes les croix de toutes les puissances du monde, cela m'amusait de lui dire : « Mon bon Julien, quand votre Excellence nous offrira-t-elle une reprise sensationnelle de *La Pipe de Pantaléon?* »

Au fond, je crois qu'il eut plus d'une fois le regret de ne pouvoir faire cette douce plaisanterie.

La vie nous avait tirés chacun d'un autre côté, mais partout où l'on se retrouvait, il semblait, au bout de quelques instants, qu'on ne s'était jamais quitté. Et il est allé mourir bêtement à Santiago du Chili! On a ramené ici le cercueil, et, par une suite d'incidents de la banalité la plus parfaite, j'ai connu trop tard le jour de son incinération.

C'est tout de même bien triste, la disparition des camarades que l'on a aimés!

Elle n'aurait rien du tout d'intéressant, cette *Pipe de Pantaléon*, si elle n'était en quelque sorte la caractéristique de l'état d'esprit, de l'ambition intellectuelle, des meilleurs et des mieux doués parmi les jeunes hommes arrivés à la vie un peu après 1860. Ni dans les familles bourgeoises, ni dans les lycées ou les collèges, on n'avait guère entendu, comme on dit vulgairement, remuer des idées.

En dehors des revues purement littéraires et des petites publications d'espèce analogue, cette jeunesse n'avait rencontré aucun aliment intellectuel.

Le garde-chiourme qui se posait en garde-fou de la pensée publique soumise à ses caprices, se tenait sans répit le fouet levé sur les penseurs, sur les écrivains, à tout instant exposés aux amendes ruineuses, à la contrainte par corps et à la prison. Le seul lieu de réunion libre, le seul endroit où l'on entendait parler à haute voix, était le théâtre, si bien que pendant nombre d'années, il servit de refuge aux jeunes gens curieux de vivre intellectuellement.

Dans le groupe où le hasard m'avait placé, nous nous occupions de voir, de juger les choses de la scène et naturellement nous nous improvisions plus ou moins heureusement auteurs dramatiques.

Comme Julien et moi, nous avions ébauché une collaboration, nous y fûmes affectueusement encouragés par un dramaturge consacré par le succès, notre aîné de vingt ans au moins, Édouard Plouvier. Nous étions très heureux et non moins fiers de sa grande bienveillance. En comparaison de nos relations purement littéraires, Plouvier était

pour nous un homme célèbre. Les titres tout au moins de quelques-uns de ses ouvrages lui ont survécu, telles ses chansons, émues et gracieuses : *Le chevalier Printemps* ou *Les quatre âges du cœur*. ou ses pièces telles que : *L'ange de minuit*. — *Trop beau pour rien faire* et d'autres.

Son grand chagrin était de n'avoir reçu aucune instruction dans sa prime jeunesse, sa modestie l'empêchait de comprendre la valeur des dons qu'il avait reçus de la nature et qu'il avait su cultiver sans l'aide de personne.

Il était un peu comme ces bergers qui apprennent l'astronomie en gardant leurs moutons et qui inscrivent dans leur cervelle une carte céleste dont se contenteraient certains astronomes.

Souvent, dans son enfance, il avait accompagné son père, conducteur de diligence, qui faisait la navette entre Arras et Paris ; puis il avait appris le métier de corroyeur qu'il vint bientôt exercer dans la capitale.

A ses heures libres, il composait des chansons à la manière de celles de Pierre Dupont ou de Darcier, très poétiques, très sentimentales, très rêvées, où s'exaltait l'orgueil du travail et elles se répandirent rapidement dans les milieux ouvriers. A l'atelier, au cabaret, on les chantait à pleine voix ; quelques-unes furent imprimées ; elles lui rapportèrent de petites sommes qui, renforçant son salaire quotidien, lui permirent d'acheter quelques livres instructifs et de se payer quelques places de poulailler dans les théâtres littéraires. Le succès des chansons et la fréquentation des théâtres éveillèrent de plus hautes ambitions, si bien que ce

grand et beau jeune homme qui gagnait son pain, chaussé de sabots et bardé du dur tablier de peau de bœuf, prit sur ses heures de sommeil le temps d'écrire une pièce de théâtre, une sorte de féerie en prose poétique. Il la déposa chez le seul directeur aux suffrages duquel il osait prétendre. Ce directeur avait nom Comte, et sa troupe était uniquement composée d'enfants qui jouaient des petites pièces pour l'amusement d'autres enfants; sa salle de spectacle était passage Choiseul. C'est aujourd'hui, à peine modifiée, celle du théâtre des Bouffes.

Comme les semaines se succédaient sans qu'il reçût aucun avis de ce qu'était devenu son œuvrette, Plouvier, de guerre lasse, s'étant fait le plus beau possible, pour paraître devant M. Comte, sans avoir trop l'air maladroit d'un ouvrier endimanché, s'en alla demander au directeur sa décision. Il lui répondit par un refus très net. Plouvier remit sous son bras le petit rouleau de papier, fruit de tant d'efforts et de tant de privations, objet de tant d'espoirs qui, depuis des mois, hantaient à toute heure sa juvénile imagination. Il s'achemina vers le jardin du Palais-Royal et là, les jambes cassées par le chagrin, il s'assit sur un banc et se prit à songer, sa pénible songerie continua, bien triste, bien triste, deux grosses larmes tombèrent sur sa main qui machinalement tenait le manuscrit, désormais chose morte!

Que faire de cette paperasse? la remonter là-haut à Belleville, dans la petite chambre, comme un témoin de l'insuffisance qui condamnera son auteur à n'être rien qu'un faiseur de rêves sans issue. Vrai-

ment c'était trop dur. La jeter, n'y plus penser? jamais! Qui sait? Pourtant à quoi bon la jeter?

Alors Plouvier, qui n'était pas de ceux qui capitulent devant un échec, se leva et sans bien se rendre compte, ni de ce qu'il faisait, ni de ce qu'il pensait, il descendit machinalement vers les galeries du Palais Royal, rejoignit la rue Richelieu, et là, franchissant la petite porte poudreuse et mal jointe qui donnait accès à l'administration de la Comédie-Française, il entra chez le concierge du théâtre. Sur le rouleau il y avait son nom et son adresse; il dit donc simplement : « Monsieur, voici pour le Directeur. » Le concierge répondit un banal : « C'est bien, on le lui remettra. » Et Plouvier, de plus en plus triste, et tel qu'une femme qui vient de poser son enfant chétif et nu dans le tour des enfants trouvés, reprit le chemin de l'atelier, chaussa ses sabots et ajusta son dur tablier de cuir de bœuf, et finit sa journée devant son établi.

De loin en loin, il se souvenait vaguement d'avoir, sans trop savoir ni comment ni pourquoi, remis sa pièce au concierge de la Comédie-Française.

Un beau matin ce fut son concierge, à lui, qui lui remit une lettre portant le timbre de la Comédie. Sûrement ce ne pouvait être qu'un refus poli. Néanmoins, le cœur battant la breloque, il ouvrit l'enveloppe... et, avant de la comprendre, il lui fallut relire dix fois la lettre qui lui annonçait que le Comité de lecture de la Comédie-Française, à l'unanimité, venait de recevoir la pièce en trois actes d'Édouard Plouvier : *Le songe d'une Nuit d'Hiver*. L'auteur était invité à se rendre auprès du directeur pour s'entendre avec lui afin de commencer les répétitions.

Le jeune ouvrier corroyeur s'habilla de son mieux afin de paraître congrument devant l'académicien qui le convoquait. Avant de franchir le seuil de l'illustre théâtre, Plouvier, par une sorte de superstition touchante, traversa à nouveau le Palais-Royal. Il s'assit à la même place où, à quelques semaines de là, il avait pleuré. Et il pleura.

Le directeur de la Comédie à la vue de ce jeune homme inconnu, sincère, naïf, eut une agréable surprise.

*Le songe d'une Nuit d'Hiver* fut un succès et à défaut de la pièce elle-même, le titre de l'ouvrage est demeuré notoire dans l'histoire du théâtre. Toutes les mains se tendirent vers le nouveau venu, très confus de se sentir, lui, simple ouvrier, étranger à la vie mondaine et à la vie littéraire, traité avec tant d'amitié par tant d'hommes connus ou célèbres. D'illustres amitiés le prirent alors dont il resta toujours très heureux et très fier; la maternelle tendresse de George Sand, entre autres, fut l'une des grandes douceurs de sa vie.

Plouvier, qui a, pendant vingt ans, alimenté les théâtres de mélodrames, de pièces qui faisaient rire et pleurer les spectateurs naïfs, était de cette école où les auteurs croyaient « que c'était arrivé » et pleuraient et riaient en écrivant leurs pièces. Et c'est pour cela qu'ils émouvaient leur public. Le grand Dumas était de cette école-là et il n'était pas plus bête que les gens qui s'en moquent.

Alexandre Dumas fils m'a raconté qu'un matin, étant arrivé chez son père, il le trouva tout sanglotant.

« Qu'est-ce que tu as, père? » lui demanda-t-il.

Et le grand Dumas, la voix assourdie par les larmes, de lui répondre :

« Ah ! mon garçon, je viens de tuer Porthos. Tu ne sais pas comme je l'aimais, cet animal-là ! »

Une telle sincérité, une telle simplicité nous avaient attachés à Plouvier, et puisque, dans l'air que respirait la jeunesse d'alors, il ne se rencontrait guère que des idées de théâtre ou de versification, il n'était pas étonnant que nous nous fussions passionnés pour les questions relatives au théâtre. Or, il advint que l'une d'elles se présenta, moins spéciale, moins locale que tant d'autres. Le celèbre comédien Samson s'apprêtait à prendre sa retraite de sociétaire de la Comédie-Française tout en restant professeur au Conservatoire et son ami Legouvé, en des sortes de lettres ouvertes, publiées dans les journaux, demandait pour lui la croix de la Légion d'Honneur.

Négligeant les mérites incontestables du comédien, Legouvé se présentait quelque peu en suppliant ; il plaidait pour le professeur, et même un peu aussi pour l'auteur dramatique qu'était Samson ; piètre poète, du reste, et qui partageait avec Legouvé le don que Banville a défini : « Le don de ne pas rimer. »

Un peu honteux de vivre avec des jeunes gens qui tous avaient déjà produit quelques pages, alors que je n'avais guère jamais produit que quelques lignes imprimées, je me lançai dans l'exécution d'une brochure où j'entendais plaider non point la cause particulière de ce très brave homme, et tout plein de talent, qui avait nom Isidore Samson, mais celle de la très respectable corporation des

comédiens jusqu'alors traités à la façon des parias.

Lorsque j'eus terminé mon manuscrit, je repris tout naturellement le chemin de ma vieille École et demandai son avis à Marguerin. Il me fit des observations d'une admirable justesse et j'en tins compte.

Je portai mon opuscule à Dentu qui avait pour spécialité de publier des brochures, fort à la mode à ce moment-là. Il me fit un excellent accueil, à mon texte également, mais tout aussitôt se posa la question très grave de savoir s'il était passible du timbre.

Une demande de décoration adressée au gouvernement, cela pouvait, selon le bon plaisir des fonctionnaires, être ou ne pas être taxé de politique. En ce dernier cas, il ne me restait qu'à supprimer mon travail, mes moyens ne me permettant pas de solder les frais du timbre.

Après suppression de quelques mots que le fisc aurait pu trouver passibles de l'estampille dont il salissait le papier imprimé, la brochure parut, signée d'un pseudonyme.

Elle fit dans le monde des arts, un effet assez sérieux pour que l'Association des Artistes dramatiques, que présidait le baron Taylor, décidât de m'adresser une délégation chargée de me porter ses remerciements. Elle comprenait quelques-uns de ses membres les plus illustres, entre autres Battaille, l'élève préféré de Garcia, le créateur inoubliable du rôle de Pierre le Grand, de l'*Étoile du Nord* de Meyerbeer, Delaunay, de la Comédie-Française, et d'autres.

La décision du Comité me fut apportée par Plou-

vier. C'était dans le courant de l'été, et ma famille étant à la campagne, il me fallut lui annoncer l'événement puisqu'il entraînait la nécessité d'ouvrir l'appartement pour recevoir la délégation. Ses membres firent une grimace amusante lorsqu'ils virent que l'auteur auquel ils venaient gravement présenter les hommages de toute leur corporation était un gamin de dix-neuf ans. Pour un temps je devins le Benjamin des gens de théâtre.

A quelque temps de là j'étais invité à l'Assemblée de la société qui avait lieu dans la salle de spectacle du Conservatoire; réunion hermétiquement fermée à quiconque n'était pas sociétaire. On m'installa dans une loge, au milieu du balcon, et, de là-haut, je contemplais les profils ou les dos de tous les fils et de toutes les filles de Melpomène ou de Thalie venus là pour jouir du plaisir d'écouter un rapport sur l'exercice de l'année écoulée, fort bien rédigé et fort bien lu par un traître de mélodrame à la voix caverneuse et qui répondait au nom symbolique d'Omer. Quand il en vint à parler de la question de la décoration des comédiens et procéda à l'apologie du jeune écrivain qui, sous le pseudonyme de Nothing, l'avait réclamée au nom des comédiens, et pour l'art des comédiens, ceux qui étaient venus en délégation portèrent alors leurs regards vers ma loge: l'un d'eux battit des mains, toute la salle l'imita, et pendant une demi-minute, tout ce que Paris possédait d'acteurs ou d'actrices connus ou inconnus battit des mains.

C'est la seule fois de ma vie que j'ai su ce qu'était une ovation. J'ignore encore si ce fut par énervement ou si ce fut par un précoce scepticisme que j'eus be-

soin de retenir un accès de fou rire. Désormais je pus croire que j'avais fait mon entrée dans le monde des arts.

Mon ami Julien Girard (de Rialle) étant déjà très répandu parmi la jeunesse lettrée, et, moi, vivant, travaillant même avec lui, je me trouvai bientôt mêlé à une bande de jeunes gens qui depuis lors ont presque tous laissé dans les lettres, dans les arts ou dans la politique trace de leur passage. Les cadets n'avaient pas vingt ans, les aînés n'en avaient pas certainement vingt-cinq. Notre lieu de réunion préféré était l'atelier d'une femme peintre célèbre à cette époque, Mme Frédérica O'Connell. Elle ne se contentait point d'avoir beaucoup de talent comme artiste-peintre, elle était douée d'une intelligence générale hors de pair, servie par une instruction qui étonnait et charmait les savants qu'elle avait le don d'attirer chez elle.

Son atelier, situé place Vintimille, était l'un des plus beaux du Paris d'alors; les murs n'avaient d'autre ornement que des tableaux de la maîtresse de la maison et quelques-uns étaient des plus remarquables.

Je me demande très souvent par quelle injustice de la renommée l'œuvre d'une artiste de la valeur de Mme O'Connell peut demeurer si injustement oubliée. A ma connaissance aucun de ses tableaux ne se trouve dans un de nos musées. La Comédie-Française possède un de ses plus beaux dessins représentant Rachel sur son lit de mort, et un grand portrait peint de la même Rachel en costume de ville qui est l'une des meilleures toiles de sa collection.

Mme O'Connell donnait des leçons à tout un essaim

de jeunes filles du meilleur monde et, chaque samedi, elle les réunissait dans son atelier, accompagnées bien entendu de leurs familles. Ces petites soirées intimes étaient largement complétées par la présence d'amis et d'amies de la maîtresse de la maison, parmi lesquels on comptait nombre de personnages célèbres. Le plus souvent ceux-ci causaient et les jeunes gens les écoutaient volontiers. Il y avait là une tradition qui semble disparue. Heureux les gens qui ont encore eu la bonne chance de la connaître!

Presque chaque semaine, on rencontrait chez M^me^ O'Connell un homme de haute taille, de forte corpulence, au teint coloré, à la face large, aux yeux d'un bleu très clair; sa bouche aux lèvres épaisses et d'un beau rouge était encadrée d'une barbe blonde mêlée de poils blancs, taillée en fer à cheval. C'était Alexandre Herzen, le fondateur du journal russe *la Cloche*. Le premier, il avait sonné le tocsin de cette révolution russe qui ne devait commencer à s'éveiller qu'un demi-siècle plus tard. Herzen avait le parler lent, doux, très grave. Il exerçait sur tous une attraction très douce, très profonde. Bien que, à moins de connaître à fond ses interlocuteurs, il ne parlât des choses de son pays qu'avec une extrême réserve, il gardait jusque dans son silence même, le grondement de sa pensée secrète. Il s'exprimait en un français très pur et sans le moindre accent russe.

Certains soirs, nous avions un plaisir inoubliable à nous grouper autour du père Enfantin, grand vieillard, à la parole lente, grave, ailée, lourde comme un vol de ramier, et dont la voix prenante avait ensorcelé les plus nobles esprits de son siècle. En lui, vibrait encore et toujours l'âme de la secte des

Saint-Simoniens. Ses disciples avaient essaimé sur le monde moderne, chacun y cherchant son profit; lui était resté immuablement attaché à ses idées désintéressées de rénovateur. Avec sa belle prestance et sa longue barbe taillée soigneusement en carré, il avait déjà — pour parler comme Ruy-Gomez de Silva :

... l'air d'une statue à mettre sur sa tombe.

Et, bien qu'il fût habillé d'une banale redingote, on avait l'illusion de le voir encore revêtu de sa longue tunique de drap ou de velours violet lacée dans le dos conformément à la doctrine des ermites de Ménilmontant. Il n'avait cependant rien de solennel; il était presque gai. Il disait toutes choses avec une éloquence si limpide, avec une si noble hauteur de vues qu'on ne se lassait ni de le regarder tant il était beau, ni de l'écouter, ni de l'inciter à parler des hommes et des choses que son génie avait fait éclore.

Pour notre malheur, l'hiver où nous le rencontrâmes pour la première fois fut le dernier hiver de son existence si pleine et si diverse.

Ces soirées de M^me^ O'Connell avaient ceçi de particulier que, faute de domestiques, c'étaient les invités, jeunes ou vieux, qui étaient chargés du service des rafraîchissements; service facile d'ailleurs, car il ne comportait guère que des carafes, des sucriers, et, dans les jours de grands galas, quelques bouteilles de sirop. Une forte cruche d'eau raiche permettait aux gens de bonne volonté de

laver convenablement les verres quand besoin était. Les jeunes s'y employaient de préférence, mais les moins jeunes ne s'offensaient pas de faire leur part de besogne.

Parmi ceux-ci, Champfleury se distinguait par son zèle et aussi par une myopie dangereuse pour la verrerie. Son lorgnon qui torturait son pauvre nez lui faisait faire une grimace tout à fait cocasse. Soit par l'absence de dents, soit par la conformation de ses os maxillaires, il avait toujours l'air de mâcher des noisettes. Il en mâchonnait encore en parlant; et cela lui donnait un aspect quelque peu simiesque qui décuplait la drôlerie des histoires qu'il contait, en bon ironiste qu'il était. Ses propos étaient incomparablement supérieurs à ses livres.

Dix ans plus tard, j'ai eu l'occasion de voir quelle difficulté Champfleury avait à écrire, et rarement j'ai rencontré un auteur qui peinât aussi consciencieusement, aussi durement. Il refaisait un nombre invraisemblable de fois sur ses épreuves toutes ses phrases.

Il n'était ni jeune, ni beau, ni élégant, Champfleury, sa célébrité n'était pas de bon aloi, Champfleury, c'était le réaliste, Champfleury, c'était le défenseur passionné de l'école de Courbet, — ce pelé, ce galeux de Courbet. — Il ne faisait point grand effet sur les jeunes filles, et encore moins sur leurs estimables mères.

Et d'ailleurs, comment eût-il pu lutter de grâce avec celui qui, pareil au *Garat* de Victorien Sardou, que jouait en ce moment Déjazet, pouvait s'intituler : « l'enfant chéri des dames »? Elles se l'arrachaient littéralement celui-là, on n'entendait dans les

groupes du sexe charmant que des : « Monsieur Flammarion » par-ci, « Monsieur Flammarion » par-là. Et, courant des unes aux autres, le jeune Camille Flammarion, à la chevelure ébouriffée, bouclée, agitée, à la barbe frisante et flottante, se faisait autant d'amies qu'il rencontrait d'interlocutrices. Ces dames, ces demoiselles voyaient une sorte de quasi-sorcier en ce jeune homme sans cesse en mouvement et parlant de ce qui pourrait bien être l'au-delà de notre monde. Elles en raffolaient si bien que son allure vis-à-vis des autres jeunes hommes qui se rencontraient là, avec lui, avait un petit air de dédain qui ne nous plaisait guère. Mme O'Connell voyait en ce jeune astronome une variété d'astrologue et cela lui plaisait d'autant mieux que, progressivement, son vaste esprit s'enfonçait dans l'étude des sciences occultes.

Elle cultivait en particulier le spiritisme. Je lui dois d'avoir entendu une table frappant, lettre par lettre, le nom d'une femme qui venait de quitter l'atelier alors que j'y entrais. C'était une belle personne fort connue alors sous le nom de Blanche de Tourbet. Elle s'appelait en réalité Detourbet, en un seul mot, mais jugeant — suivant la doctrine formulée plus tard dans *Le Roi* — que la main gauche anoblit, elle avait profité de la main gauche du prince Plonplon pour fêler son vrai nom au bon endroit.

Mme O'Connell faisait à cette époque son portrait et il était des plus beaux. Qu'est-il devenu? Les amis ou les héritiers de Mme de Boyne seuls pourraient nous le révéler.

Après une courte éclipse, Mme de Tourbet reparut sous un deuxième nom sous lequel des écrivains

l'ont offerte en exemple aux snobinettes vertueuses. Paix à sa cendre. Elle est morte en état de sainteté, ce qui valut à son dernier ami, qui la pleurait un peu bruyamment, cette réplique :

« Comment! vous, homme croyant, vous pleurez ainsi? Résignez-vous, homme de foi hésitante. Vous savez bien que vous la retrouverez sûrement dans un demi-monde meilleur. »

On m'a dit que Mme O'Connell avait, par suite de de ses études de l'au-delà, subi quelques troubles du cerveau. Cela n'est pas impossible, mais je n'ai jamais rien constaté de pareil.

Il n'est nullement prouvé pour moi que ses premiers succès mondains n'ont pas eu sur la formation de l'esprit de Camille Flammarion une influence capitale. Sans eux il eût peut-être été ce même savant qu'il est devenu, mais il n'eût peut-être pas eu l'originalité, l'imagination, l'art de parler pour tous, qui lui ont valu sa popularité. Accaparé par sa petite cour d'adoratrices, il s'y est laissé adorer. Il n'était point libre de se prodiguer hors de leur cercle.

Tout autre était le cas de deux gaillards qui ne se quittaient pas et regardaient du haut de leur grandeur tout ce qui n'était pas eux. L'un était le musicien Victorien Joncières, l'autre était Henri Becque; ils n'avaient encore rien fait ni l'un ni l'autre, mais déjà ils se lamentaient sur l'injustice du siècle. Tout ce qu'on pouvait en voir et en savoir, c'est qu'ils se procuraient mutuellement la joie de pouvoir baver sur leurs contemporains. Ils préludaient verbalement à ce qu'ils allaient faire leur vie durant, la plume à la main. Ils attendaient toujours des admi-

rateurs bénévoles et ne pardonnaient point au monde entier de n'en pas regorger. Becque en a trouvé quelques-uns et ils ont fait de lui une façon de grand méconnu. Ils ont peut-être eu raison. Je n'en suis pas personnellement convaincu.

Le musicien Joncières n'a guère été notoire que par ses feuilletons musicaux. Comme compositeur, il a vécu sur l'insuccès relatif de son *Sardanapale* et sur la promesse d'autres opéras restés inconnus

# CHAPITRE III

Un bal costumé. — Présentations réciproques. — Nina Gaillard et Emmanuel des Essarts. — Le salon de Nina. — Verlaine vers les vingt ans. — Les trois frères Cros. — Invention du téléphone. — La découverte de la pâte de verre colorée. — *Le Rhinocéros en mal d'enfant.* — Camille Pelletan et Edmond Lepelletier. — Les cabrioles de Raoul Rigault. — Rigault commissaire de police. — Le fugace Anatole France. — Le timide Valade. — Mérat « le cigare dédaigneux ». — Villiers de l'Isle-Adam. — Conseils aux jeunes arrivistes.

Chaque année M^me^ O'Connell organisait un bal costumé qui était, et à juste titre d'ailleurs, un des événements mondains de chaque hiver. C'est dans un de ces bals que notre petit groupe d'amis s'augmenta d'un autre petit groupe, et que se fonda une sorte d'association intellectuelle qui décida de la vie de plus d'un parmi nous.

Par un phénomène d'attraction spontanée, nous nous trouvâmes réunis autour d'une jeune fille d'aspect très frêle, toute maigre, toute menue, et plutôt laide, d'une laideur si intelligente, si éveillée, si distinguée, qu'elle la rendait plus attrayante que les plus belles jeunes filles qui fussent là, et il y en avait

de fort jolies — notamment la fille de Decamps.

Et puis la laideur est-elle chose possible avec les deux plus merveilleux yeux noirs qui jamais aient éclairé une figure, avec le plus grand air d'intelligence qui jamais ait fait vibrer un masque? Elle s'appelait tout banalement Nina Gaillard. Le soir où, d'un geste, elle lia en gerbe toute la jeunesse que sa grâce attira pour jamais, elle portait un costume d'Algérienne de fantaisie. Il l'immatérialisait à proprement parler. Avec sa jupe courte, ses jambes fines et nerveuses, avec ses pieds tout petits frémissant dans la fine prison de leurs escarpins et qui semblaient créés pour courir sur la pointe des herbes diamantées par la rosée les effleurant, en compagnie d'Ariel, de Puck et de Caliban, avec les couleurs chatoyantes de ses jupes pailletées, et de sa ceinture de soie bariolée, avec l'éclat de ses yeux brillants comme des soleils et noirs comme la nuit, elle semblait un être de rêve, un feu follet, un oiseau-mouche, un papillon, un petit être de féerie dont le rôle serait d'éveiller, d'animer tout autour de lui des envolées de rêves et d'idées.

Et telle fut en effet sa destinée.

Derrière elle se tenaient deux vieilles femmes, dont l'une était sa mère, le nez chaussé d'un lorgnon qui faisait grimacer son masque noirâtre et ridé, les gestes empreints d'une vivacité doublée d'un peu d'ahurissement. L'autre dame mûre et conservant des restes d'une grande beauté, était la femme du correspondant parisien d'un des grands journaux quotidiens de Londres, Edward Yapp, un homme charmant tout à fait supérieur, et très accueillant pour nous tous.

Devant elle étaient ses deux filles qui étaient l'une et l'autre les plus purs modèles de la beauté des jeunes Anglaises très belles.

La présentation, chez Mme O'Connell, s'etait faite avec une aisance extraordinaire, que justifiait relativement la liberté d'un bal costumé. Nina se tournant vers les deux jeunes Anglaises les avait priées de me présenter à elle, ce qu'elles firent le plus naturellement du monde. Mais comme elles ne me connaissaient pas, elles prièrent Nina de vouloir bien à son tour me présenter à elles, maintenant qu'elle était en règle avec les convenances vis-à-vis de moi. Et de ce moment-là nous eûmes tous quatre la sensation d'être bons amis depuis toujours et pour toujours. Et si bien qu'un de leurs jeunes camarades, Emmanuel des Essarts, venant à passer, elles nous mirent aussitôt la main dans la main. Et ce fut le début d'une amitié profondément fraternelle, qui désormais lia pour la vie Emmanuel des Essarts et moi.

Il n'était pas d'aspect imposant, mon cher Emmanuel; il était de petite taille, trop gros pour sa hauteur et surtout pour son âge, il bredouillait en parlant. Sa réputation de poète commençait à poindre, et il lisait ou récitait volontiers ses poèmes, mais il les assassinait par des excès de cadence, par des roulements d'yeux imploratifs et mélancoliques, par une gesticulation d'escarpolette, par le retournement cocasse de ses mains accompagnant la courbe de ses bras trop courts. Une myopie excessive eût achevé de le rendre ridicule si on n'avait point su par avance quel homme de valeur, quel vaillant esprit et quel brave cœur on avait devant soi.

Bientôt nous nous retrouvions dans l'appartement occupé rue Chaptal par Nina Gaillard et sa mère. De M. Gaillard, nous ne savions rien, sinon que c'était un ancien avocat, jouissant d'une assez belle fortune et qui, par horreur du bruit et de l'excessive fantaisie de sa femme et de sa fille, avait loué pour son usage personnel, dans la même maison, trois étages plus haut, un appartement où il restait invisible pour nous tous.

Le salon de Nina et de sa mère devint le point de ralliement, le véritable port d'attache de nombreux jeunes gens tous fort jeunes. Nina était la bonne confidente de chacun de nous; elle comprenait les rêves, les joies et les peines de tous, et à tous elle donnait du courage à la besogne. Elle était, d'avance, heureuse de tout succès que chacun de nous pourrait avoir. Elle ignorait toute coquetterie.

Son salon pouvait, dans une certaine mesure, être mis en parallèle avec celui de la princesse Mathilde, quoiqu'il en différât complètement et par la tournure des esprits et par l'absence de toute contrainte mondaine. S'il avait eu son historiographe, il aurait pu l'apparenter vaguement à celui de M^me^ Geoffrin. Si l'on citait la liste des jeunes gens qui en étaient les hôtes assidus et presque les hôtes permanents, on aurait à peu près complète celle des écrivains marquants de notre génération. On y respirait l'amour du beau et la passion du travail. Les moindres parmi ceux qui ont vécu là ont accompli dans la vie le maximum de leurs efforts.

Ceux qui firent exception à cette règle furent rares, et le malheur voulut que Nina épousât l'un d'entre eux. Nous tous qui le connaissions, nous fîmes tout

pour en détourner notre chère amie, et pour lui faire comprendre son erreur, mais nous n'avions ni l'âge, ni la qualité nécessaires pour parler librement et il nous fut impossible d'éviter le désastre que nous avions prévu mais moins terrible pourtant qu'il le fut en réalité. Pendant longtemps Nina nous cacha toutes les tristesses de sa vie conjugale et on n'en connut toute l'étendue que le jour où son admirable raison, pendant quelques mois, sombra.

J'ai plaisir à retrouver aujourd'hui, dans ma mémoire et tels qu'ils étaient à vingt ans, ceux qui formaient la bande d'artistes et de lettrés dont Nina était en quelque sorte l'initiatrice et l'inspiratrice. Musicienne hors de pair, pianiste applaudie dans les plus beaux concerts des salles Herz ou Érard, elle avait une prédilection marquée pour le musicien exquis, original, insaisissable, sublunaire qu'était ce doux petit Charles de Sivry, à la science profonde duquel on doit les plus beaux travaux de reconstitution de la musique antique. Sivry venait là avec sa mère et sa sœur qu'il adorait. Entraîné par son admiration pour Verlaine, qui déjà avait donné le meilleur de son œuvre, il fut, pour le malheur de tous les siens, le principal ouvrier du mariage de sa sœur avec ce malheureux Verlaine, qui, au point de vue purement humain et social, fut un véritable monstre, une sorte d'aliéné d'une inconscience farouche, féroce.

Et à tel point que lorsque Verlaine apparaissait, on s'empressait de fermer les tiroirs du buffet où se trouvaient les couteaux ; on ne laissait dehors que des couteaux à bouts ronds, car, à plusieurs reprises, Verlaine avait saisi des couteaux pointus et avait

tenté d'en frapper les uns ou les autres d'entre nous, notamment Camille Pelletan, qui me rappelait le fait l'autre jour, au cours de l'inauguration du monument de Verlaine au Luxembourg. Et ceci n'est qu'un des nombreux exemples de ce qu'il était déjà lorsqu'il avait moins de vingt-cinq ans. Il faut donc, avec le recul du temps, lui pardonner bien des fautes que, lui vivant, on n'avait pas le pouvoir d'admettre.

Ce qui constituait assurément la plus grande originalité de notre monde de jeunes gens, c'était la présence des familles de bon nombre d'entre nous, en ce milieu de large fantaisie, de liberté d'allure complète, où malgré le dédain des grimaces, on pratiquait l'art de tout dire sans jamais dépasser les bornes de la bienséance. C'est peut-être pour cela qu'il mérite un tout petit bout de croquis rapidement crayonné, et dans les traits duquel les historiens apprendront à connaître mieux la prime jeunesse d'hommes dont quelques-uns ont droit à leur attention. Nous avons tous fini par nous habituer à retrouver, et en grand nombre, nos premiers compagnons de route dans la vie, consacrés soit par par leur effigie érigée sur quelque place publique, soit par leurs noms écrits sur les plaques indicatrices des rues de Paris. Aujourd'hui nous savons à peu près quels sont ceux d'entre nous à qui semblables honneurs seront rendus après leur mort.

Parmi les familles qui avaient établi leur quartier général au milieu de nous, la plus nombreuse et la plus remarquable, sous les rapports les plus divers, était la famille Cros. Elle se composait du père, de la mère, d'une jeune fille qui ne nous paraissait plus

jeune, étant donnée la moyenne de nos âges, et enfin de trois fils : Antoine, Henri et Charles.

Charles avait déjà écrit, sinon publié, le *Coffret de santal*. Il récitait souvent, — un peu trop souvent peut-être, — ce chef-d'œuvre : l'*Archet*, qu'on peut mettre en parallèle avec le *Sonnet d'Arvers*, ou avec le *Vase brisé* de Sully Prud'homme. Charles avait une figure d'hindou et des gestes très raffinés.

Il était très savant, ce qui explique pourquoi certains de ses amis ont pu de bonne foi lui attribuer l'invention du téléphone et celle de la photographie des couleurs. L'invention attribuée à Charles n'avait pas, au demeurant, plus de valeur réelle que les inventions d'Égard Poë, d'Hoffman, de Jules Verne ou de Robida.

La vérité sur cette prétendue invention, la voici :

Je travaillais à une série de contes scientifico-fantastiques à la manière de ceux d'Hoffmann ou d'Edgar Poë.

Ils devaient fournir la matière d'un volume qui fut annoncé en 1869 sur le faux titre d'un volume sous le titre de *Contes fous* et qui le fut ensuite sous celui de *Lugubreries bouffonnes* ainsi que Bergerat, dans ses *Souvenirs d'un Enfant de Paris* (t. I, p.221), me l'a rappelé à moi-même qui l'avais oublié.

L'un d'eux, intitulé *Atroce Erreur*, avait pour thème la transfusion du sang et son influence psychologique. Il y était mis en scène deux individus guillotinés par erreur et dont on avait récolté les têtes sur leurs corps respectifs en les interchangeant. Chacun aimait en l'autre la moitié de son moi et haïssait en l'autre la moitié contraire. En fin de compte, conduits par un même amalgame d'idées et

de tempéraments, ils finissaient la corde au cou, bien serrée sur la « zone neutre », et on les trouvait pendus aux branches de deux arbres situés sur un même point, de chaque côté de la route, rigides, face à face, les yeux hors de leurs orbites, grimaçant et se tirant la langue.

Un autre conte avait pour titre *l'Ame du Silence*. Il avait pour héros un savant qui avait appris à déchiffrer le langage de tous les animaux, d'après leur conformation et était parvenu à entendre les infiniment petits, au moyen d'appareils capables de recueillir et d'enregistrer les bruits grossis par des appareils qui étaient pour l'ouïe ce que le microscope est pour la vue.

Pour établir l'outillage de mon bonhomme il fallait me tuyauter — le mot n'existait pas encore — sur les questions de mécanique et d'accoustique y attenant, et je n'avais rien trouvé de plus simple que d'avoir recours à Charles, le savant de notre phalange; et, assis sur le canapé du salon de Nina, côte à côte — je nous y revois encore — nous avions cherché, en commun, les livres qui pourraient m'être les plus utiles. J'ai encore dans ma bibliothèque un petit volume à vingt sous, *Le Son*, de Tyndall, qui a été mon principal outil.

Et voici toute l'histoire.

*L'Ame du Silence*, ce petit roman, long d'une centaine de pages, a paru dans le *Moniteur Universel* au début du premier trimestre de 1877. Or, d'après une réclamation formulée par Charles, c'est seulement le 30 avril 1877, qu'il a révélé sa soi-disant découverte. Il y a mieux, le brouillon de ma copie — que j'ai retrouvé par hasard — porte une correc-

tion écrite — (en 1870) — de la main de Gautier. Et Gautier est mort en 1872. Il y a mieux encore : L'édition de 1875 du Dictionnaire de Littré donne la description d'un appareil analogue à celui de Charles et à celui de mon conte.

Tout ceci est dit, non pour me vanter d'avoir inventé le téléphone — je n'ai jamais rien inventé — mais pour dire, pièces en main, que la fameuse légende de Charles Cros inventeur du téléphone tant et tant de fois réimprimée, repose uniquement sur une autosuggestion de Charles.

Quant à sa photographie des couleurs, le procédé en a été essayé par le savant lithographe Lemercier, ce qui prouve qu'il était en tout cas fort intéressant. J'en ai causé plusieurs fois avec Lemercier, mais j'ignore les causes de l'échec des deux collaborateurs tout autant que la part d'invention revenant à chacun d'eux.

Plus tard, le pauvre Charles, — passant des sciences aux lettres, et des lettres aux sciences, — en était arrivé à la misère, et, né pour la gloire des grands écrivains et des grands savants, il finit dans l'unique célébrité d'un monologue qui charmait les imbéciles, *l'Hareng saur*. Pour y trouver son pain et celui de sa famille, car il s'était marié, il allait de cabaret en cabaret montmartrois, récitant alternativement l'*Archet*, ce pur bijou qu'on n'écoutait que vaguement, et l'*Hareng saur* qu'on lui redemandait sans cesse et qu'on bissait sans fin.

La dernière fois que j'ai aperçu Charles Cros c'était le soir des funérailles de l'amiral Courbet. Je voulais me rendre compte de l'effet que les insanités dites dans des cabarets soi-disant littéraires, pou-

vaient produire sur des matelots du *Bayard* invités par le tenancier de je ne sais plus quel Chat Noir. C'est là que je vis arriver, la démarche mal assurée, mon pauvre Charles; plus maigre que jamais; sa face jaunâtre d'Indien que surmontait une forte chevelure grisonnée par la cinquantaine avait conservé toute son originalité. Dès qu'il fit son entrée elle fut saluée par ce cri cent fois répété sur l'air des Lampions : L'*Hareng saur!* L'*Hareng saur!!* Marchait-il droit, ou bien s'il titubait aviné, ou bien encore l'effet que me produisit son entrée dans cette cage aux bêtes me donna-t-il une sorte de trouble de la vue? Je ne le saurai jamais. Toujours est-il que je me sentis à ce moment une si violente envie de pleurer que je me sauvai pour ne pas entendre Charles Cros réciter l'*Hareng saur!* devant ces brutes.

A quelque temps de là j'apprenais sa mort.

Antoine, le plus âgé des frères Cros, était médecin. Il professait des théories médicales qui étaient à l'avant-garde de la science contemporaine et, comme telles, semblaient extravagantes. A l'heure actuelle elles sont en grande partie devenues courantes. Il avait un art tout personnel d'écrire, trop personnel parfois, pour le temps où il débuta. Il précédait et annonçait ce qu'on a appelé plus tard l'Ecole symboliste.

Il faisait d'autre part des travaux de philosophie proprement dite. J'avoue, sans nulle honte, n'y avoir jamais rien compris, pas plus qu'à ceux d'autres philosophes. Je n'en parlerai donc que pour ne pas sembler vouloir les omettre.

L'autre frère, le sculpteur Henri Cros, avait à

cette époque déjà, achevé son chef-d'œuvre, une statue à laquelle il avait donné pour titre : « le *Réveil* », qui est restée en plâtre, faute d'argent pour la traduire en marbre. Le plâtre avait été hospitalisé dans l'atelier de Félix Régamey ; à la mort de Régamey il a disparu. A-t-il été réduit, mis en morceaux ? Ce serait, je ne crains pas de l'écrire, une très grosse perte pour l'art français. Un croquis fait d'après Nina, un soir au cours de nos causeries, en avait été l'origine première.

Comme ses frères, Henri était un savant en même temps qu'un artiste, et dès le début de sa vie d'artiste, il s'était mis en tête de marier la peinture à la statuaire en reconstituant la sculpture polychrome des anciens. Il s'était donné à tâche de retrouver le secret de la fabrication et de la coloration de leurs pâtes de verre. En attendant mieux, il se contentait de produire de très belles figures de cire peinte, à la façon de la Madone de Raphaël dont s'enorgueillit le musée de Lille, et dont il fit une très belle copie pour Alexandre Dumas fils. Humaniste de premier ordre, il fouillait les bibliothèques, consultant tous les textes grecs et latins, pourchassant le secret des verriers antiques ; chimiste, il analysait tous les fragments de verre coloré que sa petite bourse trop plate lui permettait d'acquérir. Chaque fois que la bonne chance me permettait de rencontrer Henri Cros, j'en étais heureux et charmé. Or, un jour que je passais rue de Rennes, il m'aborda et d'une voix heureuse lança, lui aussi, son *Euréka!* et, en même temps, il sortit de son gousset un petit morceau de pâte de verre. Joyeux, il me conta ses trente ans de recherches dans les bouquins et dans les labora-

toires. Il avait atteint son but et déjà il commençait l'exécution de ce bas-relief de pâte de verre coloré intitulé l'*Eau* qui resplendit dans le vestibule du musée du Luxembourg, et dont un jour (il faudra bien s'y décider) le musée du Louvre s'honorera.

Depuis l'avènement de cette œuvre décorative, la première qui ait été dans les temps modernes exécutée en cette matière de verre, Henri Cros en a produit quelques autres qui, plus parfaites et plus importantes encore, pourraient être installées victorieusement dans le voisinage des fresques de Puvis de Chavannes avec lesquelles, d'ailleurs, elles ont de nobles analogies.

Je n'ai pas la compétence nécessaire pour évaluer la part que les découvertes de Henri Cros peuvent avoir eues dans la création de cette industrie très supérieure où se sont illustrés Gallé et ses disciples, mais je crois ne rien aventurer de trop hardi en prétendant que les travaux de Henri Cros ont exercé une importance décisive sur la production des verreries d'art. Ce grand artiste, ce génial inventeur, usé par l'excès de travail et par l'excès d'efforts, n'eut pas le temps de créer de nombreuses œuvres en cet art retrouvé par lui. Toutefois il semble avoir donné sa mesure toute entière dans un bas-relief vraiment prodigieux qui figure place Royale au Musée Victor Hugo. Il n'eut pas non plus ni le pouvoir, ni le temps nécessaire pour transmettre à des élèves, la doctrine de son art particulier, et la technique de ses préparations. L'art retrouvé par lui en son entier a péri tout entier avec lui.

Quand on voyait ces trois frères étroitement unis

accompagnés de leur père, philosophe, lettré, ayant quelque peu l'aspect d'un alchimiste, de leur mère, femme du devoir accompli, et de leur sœur qui n'était pas moins supérieure que ses frères, on comprenait que ces trois jeunes gens fussent formés tels qu'ils étaient. Et c'était un noble spectacle.

Parmi les fidèles habitués de la rue Chaptal, se trouvait Léon Dierx, qui déjà se faisait, malgré ses cheveux noirs, la tête de Leconte de Lisle. Il avait déjà composé son chef-d'œuvre, *Les Yeux*, et ne craignait pas de le réciter chaque fois qu'on le lui demandait, ce qui lui arrivait assez souvent.

Non moins fidèle à nos petites assemblées, Camille Pelletan, terriblement chevelu, la barbe en broussaille, un bras trop court, de l'esprit jusqu'au bout des ongles (qui souvent lui servaient à débourrer sa pipe). Il apportait à notre compagnie le charme de son savoir prodigieux. Il était encore, je crois, élève de l'École des chartes, et l'on se demandait où il avait pu ramasser tout ce qu'il avait déjà acquis. Contrairement à Dierx, il n'était ni majestueux, ni grave; il était toujours des premiers à entonner le refrain de la chanson spéciale à notre petit cercle: *Le rhinocéros en mal d'enfant*, dont les paroles étaient de Verlaine et d'Edmond Lepelletier. De qui était la musique? on ne l'a jamais su. Etait-elle de Charles de Sivry ? était-elle de Nina? était-elle de tout le monde? n'était-elle de personne? Elle était brutale et diabolique. Lepelletier faisait hurler le piano et tonitruait son ineptie de cette voix d'ara en colère qui lui servit à dominer le tumulte des assemblées électorales durant les batailles politiques. Et ça disait :

Et quand le rhinocéros
Qui avait avalé un os,
Mourait du tétanos...

Ces trois vers suffisent à en prouver l'idiotie, du reste.

On nous eût bien fait rire si l'on nous avait promis alors un siège de législaleur pour l'auteur *du Rhinocéros en mal d'enfant* et nous nous serions tordus à la seule pensée de voir Camille Pelletan faire son entrée dans les villes et les arsenaux entre deux haies de troupe présentant les armes et au bruit du canon et de la *Marseillaise*. Camille, qui s'adonnait alors plus spécialement à l'érudition et aux Lettres, laissait pressentir son penchant pour la politique, mais il ne manifestait néanmoins aucun mépris pour la chorégraphie même fantaisiste. Souvent, Lepelletier, de Sivry et Pelletan se donnaient la réplique, en ces jeux de fous bons garçons, en proie au besoin de gigoter pendant quelques minutes.

Parfois, sur le petit espace laissé libre dans le salon, on voyait apparaître un camarade dont les entrechats acrobatiques et les cabrioles rythmées rappelaient les danses de la Comète, de Chicard, et de Rigolboche. Il chantait en dansant et, à certains moments, il avait des furies de mouvement qui le faisaient ressembler à un Aïssaoua ou plutôt encore à un derviche tourneur et surtout hurleur. Ajoutez à cela qu'il boitait, et que, myope à l'excès, il se cognait à tous les meubles. Et plus il s'y cognait et plus il dansait, et plus il vociférait. Ce détraqué dont les gestes touchaient de droite, de

gauche, les personnes ou les meubles, ce danseur malgré lui, c'était tout bonnement Raoul Rigault.

Au risque de passer pour un monstre, je ne parviens pas à ajouter à l'âpre sévérité à laquelle Raoul Rigault a certes droit, le sentiment de haine méchante que peuvent justifier, j'en conviens, les atrocités qu'il a commises, les horreurs qu'il a faites, y comprises celles qu'on lui a attribuées, apocryphes ou véridiques.

Il m'est resté cette idée paradoxale, mais juste, quant au fond, que la passion du chahut a été maintes fois le mobile du dérèglement de la vie et des déhanchements de sens moral de Rigault.

Tenez, voici un exemple de la légèreté féroce de ce demi-aliéné, lequel ne jouissait du reste parmi nous d'aucune estime, n'ayant jamais donné aucun gage d'une valeur personnelle quelconque :

Dans les derniers jours de septembre 1870, comme je passais au carrefour de la rue Cadet, je vis venir à moi Raoul Rigault, toujours boitant. Dans la poussée qui avait suivi la Révolution du Quatre Septembre Rigault avait déniché un emploi de commissaire de police. Les gouvernants, pas bêtes, avaient trouvé plus malin de l'avoir au dedans que de le sentir dehors. Or donc, tout en continuant à gigoter sur place, de son pas de danseur incurable, Raoul Rigault s'écria : « Oh! chic! chouette! je vais arrêter Marguerite Bellenger. Y viens-tu avec moi? »

Vous savez ce que c'était que Marguerite Bellenger; c'était la connaissance à Napoléon III, et comme je dis à Rigault que je n'avais nulle envie de l'accompagner, nous nous quittâmes rapidement

car il était fort pressé d'exécuter son mandat. Mais voilà que, au moment où nous allions nous séparer, il fit avec brusquerie une sorte de pirouette, puis passant sa main droite dans la poche gauche de sa redingote, il me dit d'un accent très joyeux :

« A propos, veux-tu voir mon écharpe de commissaire? »

Je lui répondis que je n'y tenais guère; il en parut vaguement froissé. Et il partit plus sautillant que jamais. Pour un peu, il eût, malgré son écharpe, pincé un cancan en pleine rue Lafayette. De ce jour-là, je crus le connaître bien à fond, et quand, après l'insurrection du 18 mars, il fut devenu l'un des principaux personnages du gouvernement éphémère de l'Hôtel de Ville, je résistai avec acharnement aux braves gens qui, sous prétexte qu'il était mon camarade, me priaient d'aller lui demander de vagues explications sur les intentions des futurs Communards.

J'avais trop bien vu le Raoul Rigault véritable en cet instant, où puérilement ivre du bonheur de pouvoir faire souffrir, ne fût-ce que pendant quelques instants, une femme sans défense, il laissait apparaître le fond de son tempérament de mystificateur féroce.

N'allez pas croire que cet état quasi-épileptique et tintamarreux, dont les entrechats de chat-fou de Rigault marquaient le maximum, fût la règle de notre compagnie.

Pendant que les agités s'agitaient, les sages, sans y faire autrement attention, devisaient sagement. Parmi les gens volontiers graves, et il y en avait, on comptait Anatole France. Ce prodigieux savoir qui,

en son âge mûr et alors qu'il est en pleine gloire incontestable et incontestée, ajoute un charme aux merveilles de sa causerie, il l'avait déjà en partie malgré son extrême jeunesse. Notre camaraderie avec lui y perdait en familiarité et en sans-gêne ce qu'elle y gagnait en estime et peut-être même en une façon de respect particulier, et relatif, qui était déjà néanmoins du respect.

Un autre jeune homme grave, c'était Albert Mérat. Il avait déjà cette façon de marcher lentement, sans rien perdre de sa haute taille, et la tête redressée comme pour contempler de plus haut la foule. Déjà il avait cette manière spéciale de fumer qui lui valut le surnom : « Le cigare dédaigneux ». Il n'apparaissait jamais sans son *alter ego*, le délicieux poète Léon Valade, grêle, chétif, timide, qui disait tout doucement d'une jolie voix très fine des choses exquises, tout en luttant sans succès contre l'indiscipline de la mèche noire qui s'acharnait à flotter en travers de son œil droit et de l'aveugler.

Léon Valade a son monument sur la grande place du petit patelin normand où il est né ; il comporte un buste très ressemblant. Avec son air ahuri et goguenard, il semble dire aux passants : « Vous ne saurez jamais comme ça me semble drôle de me trouver ici. »

Quant à Mérat, devenu fonctionnaire du Sénat et étant logé au Luxembourg, il avait simplifié la question du buste. Comme il était célibataire, il avait fait de son buste — œuvre très louable d'un camarade — son plus intime compagnon. Il l'avait placé sur la table de sa salle à manger et il prenait

tous ses repas en tête-à-tête avec lui. Albert Mérat, qui avait certes, beaucoup de talent, s'en attribuait plus qu'il n'en avait. Ayant passé la soixantaine, il se considérait — c'était relativement vrai — comme méconnu; ayant longtemps et sans succès lutté contre la mauvaise santé, il nous fit en un triste soir de printemps la douloureuse surprise de se suicider.

Il a légué son buste soit au musée du Luxembourg, soit à celui du Petit-Palais.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ah! tête! Ah! diantre! Ah! ventre! J'en allais faire *de la belle ouvrage!*

Par bonheur, lorsque je corrige mes épreuves je ne manque jamais de guetter du coin de l'œil ce qui se passe sous mes fenêtres. Histoire de me reposer sans me reposer. Et voici que cette fois j'aperçois une voiture de commerce portant sur son bandeau cette mention : 113, rue Villiers de l'Isle Adam.

Hé quoi? Ai-je bien lu? Villiers aurait toute une rue pour lui tout seul! Et elle aurait 113 numéros au moins? La voiture allait vite; et il me restait des doutes. Pour les lever sur l'heure, je me précipitai chez un voisin et consultai son Bottin.

Eh bien oui, c'est la pure vérité, la rue existe, elle est large, elle comporte plus de 113 numéros, elle mesure 690 mètres de longueur. Bottin l'affirme. Et il n'est point un farceur, Bottin.

Et j'allais oublier Villiers! un homme qui a une si belle rue, si longue, si large, alors que Auguste Barbier — qui n'a fait, du reste, que les *Iambes*, *Lazare*, le *Pianto,* les *Rimes héroïques* et le reste —

n'a pas même une impasse; alors aussi qu'Albert Samain qui a fait *Aux flancs du vase* et d'autres merveilles et aussi son *Polyphème* tout comme Ottin, l'auteur pseudo-anonyme de la fontaine de Médicis, a fait le sien.

Samain n'aura *jamais de sa mort* le plus vague cul-de-sac.

Me voyez-vous comparaissant au tribunal de la Postérité et obligé de répondre à cette question articulée d'une voix sévère et biblique : « Qu'as-tu fait de Villiers? »

Je viens d'échapper à ce malheur. Que bénis soient le commerçant du numéro 113 et sa voiture de livraison. Par ainsi, je n'y avais mis nulle méchanceté. J'avais oublié Villiers par habitude. J'ai de tous temps oublié Villiers. Je ne pensais jamais à lui que juste pendant l'instant où il était devant moi, c'est-à-dire toutes les fois que j'allais rue Chaptal, car il y était sans cesse.

A l'époque où il daignait nous honorer de son voisinage, il ne faisait aucun de ces travaux bons pour le vulgaire. Nous ne lui connaissions d'autre position sociale que celle de « dernier descendant des chevaliers de Malte », ni d'autre avoir que sa part des galions de la baie de Vigo, c'est-à-dire une fortune colossale que la mer devait lui restituer d'un jour à l'autre.

Comme bagage littéraire il avait deux volumes : *Axel* et l'*Ève future* qu'il avait eu l'art étonnant de faire publier en édition de luxe. Plusieurs personnes prétendaient les avoir lus. Elles affirmaient que cela contenait de fort belles choses parmi bien des obscurités ; elles ne parvenaient jamais à dire

lesquelles avaient la beauté, lesquelles étaient incompréhensibles.

Il avait toutes les apparences d'un être original, mais il les avait trop. Dans ses attitudes il y avait une dose excessive de « chiqué. »

Villiers épatait les gens par l'imprévu de ses répliques spontanées, mais pour nous, qui le pratiquions journellement, ses petits trucs étaient éventés. Ils l'étaient d'autant mieux qu'il avait un jour laissé tomber de sa poche, un petit cahier sur lequel ses improvisations verbales et imprévues étaient écrites d'avance dans leur texte même. Ce sont ces boutades-là qui devinrent ses *Contes cruels.*

Je les ai lus pour la première fois l'été dernier pendant les grandes chaleurs et cela m'a, en effet, paru plutôt cruel de les lire.

S'il s'était appelé Auguste Villiers tout court, il n'aurait jamais existé et l'avenue du même nom n'aurait pas subi le cousinage d'une rue de 690 mètres. Mais il portait avec une simplicité hautaine et titubante le titre de dernier des chevaliers de Malte et il attendait le repêchage de ses galions. Il se distinguait du commun des mortels par une démarche qui lui donnait toutes les apparences d'un homme qui a trop bu.

Or tout est là. C'est la plus efficace de toutes les réclames.

*Bibemus Titubemus.* C'est la devise de la saine pratique de la vie; elle est tout à la fois et la pince monseigneur de la popularité et le rossignol de la survie.

Aussi dirai-je à la jeunesse sincèrement arriviste

qui pullule : Lâchez Beroalde de Verville et son vieux *Moyen de parvenir*.

Je vous apprendrai, ô jeunes ambitieux, ce qu'il faut faire pour inscrire votre nom au Temple de Mémoire. Sachez d'abord que pour se faire un nom, il faut avoir un nom bien fait dût-on le fabriquer soi-même.

Les gens timides devront se contenter — s'ils ont un nom trop répandu — de l'adorner d'un prénom attrayant et qui marque sa place : Théogène, Polycarpe ou même Fiacre et y ajouter quelque appellation plus ou moins nobiliaire bien sonore, bien ronflante. Mais ce sont là de petits moyens.

Le grand, le bon moyen pratique c'est de greffer sur votre personnalité un scandale quelconque. L'ivrognerie — vraie ou fausse — est celui qu'on se procure le plus facilement. Le public ne retient guère facilement que ces notoriétés-là.

Pour vous en fournir des preuves, après être passé rapidement devant les cas de PierreDupont, d'Aristide Bruant, de Louis Desnoyers, de tant de seigneurs de seconde importance, j'arrive à celui de mon camarade Verlaine. Il existe trois portraits de lui, deux admirables peintures dont l'une est de Fantin et l'autre de Carrière. Sauf les artistes et quelques snobs on ne les connaît guère. Mais tout le monde connaît la photographie de Verlaine, imparfaitement saoûl et se cramponnant à la banquette d'un café, la tête calée sur la vitre, les mains agrippées à une table où une absinthe attend le moment d'aller rejoindre les nombreuses absinthes déjà absorbées. Eh bien, que vous le vouliez ou non, il reste acquis que sans cette réclame ivro-

gnesque, la gloire de Verlaine — et elle est légitime — n'eût jamais été ce qu'elle est. Verlaine, pour le grand public et pour plus d'un parmi ses thuriféraires, c'est « le pauvre Lélian ». Et le pauvre Lélian c'est l'homme à l'absinthe. Je ne m'en plains pas, car le poète exquis a son buste au Luxembourg. Mais pourquoi diable l'a-t-on juché sur un énorme cruchon de parfumeur ?

Autre monument du Luxembourg, autre cas de beuverie : Gabriel Vicaire. On se demande pourquoi on a fait à Vicaire, parmi les arbres centenaires, une jolie petite place. Son cas est tout simple cependant.

Il avait pour tout bagage, ou à peu près, un gentil petit volume de vers provinciaux : *Emaux bressans*. Or un ministre quelconque l'ayant décoré, ses camarades lui avaient offert un banquet. Au sortir de cette petite solennité il était en un état tel que les agents durent le conduire au poste, malgré sa boutonnière fleurie d'un beau ruban rouge tout neuf.

... Et alors commença l'interrogatoire.

L'Agent. — Votre nom ?

Lui. — Je suis Vicaire.

L'Agent. — Je ne vous demande pas si vous êtes vicaire, cardinal ou chanoine ; je vous demande votre nom.

Lui. — Je suis Vicaire.

Et il ne sortait pas de là. Les choses allaient mal tourner quand survinrent les camarades qui le réclamèrent. Tout s'éclaircit et il fut relâché.

Le lendemain l'aventure était répétée et enjolivée dans vingt journaux. Elle fit rire la galerie et l'in-

connu Gabriel Vicaire eut son moment de célébrité.

Il eut le bon esprit de mourir rapidement et avant qu'elle fût éteinte. Et c'est ainsi qu'il fut possible à ses amis de placer son buste là où il est.

Les exemples sont légion; celui d'Alfred de Musset — ce pur génie — est le plus probant.

Celui-là a pour lui son nom qui est joli; ses œuvres comptent pour les lettrés et pour quelques personnes sensibles, mais il n'aurait pas le dixième de la popularité dont il jouit s'il n'avait eu d'abord pour lui les histoires de *Lui et Elle*, et, par-dessus cela, sa réputation de buveur intempérant.

Mercié, que, méchamment ses camarades représentent volontiers comme un homme peu intelligent, a compris son sujet; il l'a traité selon le goût et la jugeote du bon public lorsqu'il a placé sur le piédestal de beurre, (orné du nom de ceux de l'assiette au beurre qui l'ont inauguré, )le groupe où l'on voit Alfred de Musset affalé sur un banc de pierre, hors d'état de se relever tout seul et résistant aux instances d'une jeune personne (en marbre couleur de sucre) qui lui montre du doigt l'officine du pharmacien d'en face et l'invite à traverser la place pour aller respirer de l'ammoniaque.

Et Musset indésaoulablement de bafouiller : « Peux pas, je suis trop bu. »

Aussi, jeunes gens que tourmente la noble ambition de laisser après vous ou votre buste ou une plaque bleue et blanche au coin d'une large rue, de 690 mètres et de plus de 113 numéros, profitez de mes leçons et de celles que dans le même esprit bien d'autres pourraient vous donner.

Titubez, et n'oubliez jamais cette vérité contraire à l'Ecriture, mais conforme au bon sens :

La Bible dit que le genre humain descend du père Adam. L'expérience historique lui répond qu'elle descend de ce vieux pochard de Noé.

Buvez et titubez. Restez digne du Grand Ancêtre.

Et les voitures de commerce, émules des hommes sandwich, essaimant de toutes parts, trimballeront à tout jamais votre nom, par les rues de la grande ville et sur les routes de sa banlieue.

# CHAPITRE IV

Une visite de noces. — La bande à Nina. — Un billet de balayeur. — L'ascension du *Géant*. — Nadar outrage Napoléon III. — Jules Janin humaniste. — Première visite à Théophile Gautier. — L'ami des chats. — L'état d'âme en double. — L'esprit de l'omnibus.

Nous n'avions peut-être pas, en ce salon de Nina, la juste et parfaite notion de la bizarrerie de nos attitudes. Elles ne gênaient ni personne, ni nous-mêmes; mais un beau dimanche, dans l'après-midi, l'occasion vint de nous en rendre compte. Nina était assise dans son fauteuil crapaud. Accroupi sur une pile de coussins, le coude appuyé à la façon des Turcs, Henri Cros devisait; deux autres camarades quelconques étaient allongés sur le tapis, Charles de Sivry était perché sur un meuble, votre serviteur était je ne sais où, dans quelque posture aussi peu faubourg Saint-Germain que possible. Et voilà que l'on sonne.

L'idée ne vint à aucun de nous de rectifier sa position; c'eût été contraire à nos usages. La porte du salon s'ouvre et la bonne, — un bon type, celle-là!

notre amie à tous, cette bonne — entre avec des airs effarés, pour annoncer la visite imprévue. Et alors nous apercevons, marchant derrière elle une grande jeune femme, svelte, gracieuse, jolie, dans la tenue officielle et correcte d'une visite de noce, et la suivant, ganté de frais, vêtu avec la meilleure et la plus simple élégance, son mari au teint de cigare blond, Sévériano de Héredia, celui-là même qui devint ministre des travaux publics dans le cabinet Rouvier de 1888.

Sa femme, au lieu de faire un pas en avant, s'était arrêtée net, et avait failli même faire deux pas en arrière. Bien qu'elle fût une femme du monde accomplie, aisée en ses manières, simple et correcte avec grâce, elle n'avait pu maintenir ni maîtriser complètement sa première impression. Hérédia, qui pourtant n'était pas très facile à démonter, paraissait aussi embarrassé qu'elle. Nina et sa mère, conservant toute leur présence d'esprit, avaient vite fait de sauver d'un geste et d'un mot le gênant de cette situation. Les camarades qui étaient par terre jouaient de leurs quatre pattes pour se relever le plus convenablement possible, de Sivry tombant de son perchoir s'était volatisé avec la subtilité d'un feu follet; la porte de la salle à manger, voisine du salon, avait avalé pour ainsi dire deux autres camarades, ainsi que M^me^ Sophie R., pas jolie, pas élégante du tout, un peu boiteuse même; Dieu sait comment, son mari avait disparu avec elle. Et la visite de noce d'Hérédia s'accomplit enfin, suivant les rites usités en pareil cas, parmi la minorité la plus correcte de notre cénacle. Sur tous les visages le sourire étouffé, d'un comique discret, cachait le besoin

de rire à pleine gorge que nous avions tous, et les deux jeunes mariés tout autant que nous-mêmes.

Quand la jeune femme me revit, le lendemain de cette algarade, et avec cette bonne humeur que, encore aujourd'hui, quoique septuagénaire, ou à peu près, elle a conservée intacte, elle avoua que son mari l'avait tout de même conduite dans un bien drôle d'endroit.

Sans elle nous n'aurions peut-être jamais vu à quel point était cocasse notre ménagerie.

Ah! c'est que, en vérité, c'était une drôle de troupe, je vous assure, que celle que notre amie Nina traînait derrière elle un peu partout et spécialement dans les salles Pleyel, Herz et autres où elle jouait du piano avec beaucoup de succès parmi les artistes les plus renommés de son temps! Nous n'étions pas élégants.

O! belle Jardinière! O! Pont-Neuf, O! Godchaux,

comme dit *la Chanson des Gueux*, vous nous teniez lieu de Dusautoy. N'empêche que quand de grands artistes comme Sivori, comme Vieuxtemps, voyaient arriver Nina et sa bande ils se disaient « Ça va chauffer ». Nina nous demandait de réserver tous nos bravos pour ses partenaires; le public ordinaire lui suffisait, il lui faisait fête, quand du bout de ses doigts elle évoquait sur les touches l'âme de Chopin.

L'entrée de cette troupe hirsute, barbue et de tenue plutôt discutable détonait quelque peu en ces assemblées plutôt élégantes, rigoristes, correctes et réservées.

Nous venions du reste, là comme ailleurs, par amusement de nous rejoindre. La musique n'y était pour rien. Tous les motifs nous étaient bons, musicaux, anti-musicaux ou même aéronautiques.

La plus belle expédition que nous ayons jamais faite fut celle du fameux ballon colossal, le *Géant* construit et monté par Nadar, le premier apôtre du : *Plus lourd que l'air.* C'est, entre parenthèse, à propos de cette ascension que fut écrite une complainte dont le refrain est devenu une sorte de proverbe populaire :

« Ah! zut! alors, si Nadar est malade!... »

Le départ du *Géant* était annoncé pour un certain dimanche, au Champ-de-Mars.

Le *Géant* avait pour nacelle une sorte de maison composée d'un rez-de-chaussée et d'un étage; tout ce que Paris offrait de gens curieux de voir et aussi de gens curieux à voir était venu assister à cette ascension étonnante. Un espace réservé, où l'on n'entrait qu'en payant cher, était délimité par une corde. Au-dedans circulaient les gens de qualité, au dehors se tenaient les gens du commun. D'une part, nous n'avions pas eu la pensée de demander des entrées à Nadar qui nous les eût sans doute données, mais, d'autre part, il ne nous semblait pas conforme à notre dignité qu'un événement aussi gros que l'ascension du *Géant* pût s'effectuer sans notre présence au bon endroit. Le problème était compliqué. Notre troupe comportait Nina, sa mère, une organiste assez connue alors, du nom de Marie Deschamps, deux de nos jeunes Anglaises, soit cinq

femmes, plus douze personnages jeunes, chevelus, et de l'élégance que je viens d'indiquer. Lequel de nous — je crois bien que c'est l'architecte Charles Lucas, l'auteur de nombreux traités d'architecture, aujourd'hui membre très écouté d'un tas de conseils des Beaux-Arts plus supérieurs les uns que les autres — ce fut, dis-je, Charles Lucas qui eut le talent de dénicher un billet de balayeur. Vous m'entendez bien : Un billet de balayeur! Un seul. Il avait fallu naturellement, avant de l'obtenir, sonder un grand nombre de balayeurs. Charles Lucas entra le premier, puis passa son billet par-dessus la corde; grâce à ce petit papier un deuxième de la bande la franchit et pénétra dans l'enceinte réservée. Puis ce fut le tour d'un troisième et la plaisanterie alla jusqu'au numéro 17 y compris les cinq femmes qui passèrent, avons-nous supposé, pour des balayeuses, ce qui est tout à fait remarquable. — Et voilà!...

Si nous étions fantaisistes, nous n'en étions pas moins des gens corrects et Nina flanquée de son excellente et inséparable mère, accompagnée de l'un de nous, — Lucas, je crois, — se mit en campagne pour trouver l'ami Nadar, afin de lui confesser notre bonne farce et de lui en demander l'absolution. Mais elle ne put atteindre Nadar, et cela, par une raison qu'on peut qualifier d'historique.

Napoléon III usait souvent d'un petit truc; il allait en un lieu public tendre la main aux gens qu'il savait être ses ennemis, et cette fois il guettait Nadar, un vieux républicain qui n'avait pas encore avalé le Deux Décembre. Or l'entreprise du *Géant* était doublement populaire, et par l'importance de

l'expérience aéronautique sans précédent et par ce que les entrées étaient perçues au profit de l'expédition polaire projetée par le capitaine Lambert, qui était l'une des grandes expériences géographiques de l'époque. En se mêlant à la manifestation qui se produisait autour du *Géant*, en y venant inopinément en simple particulier, l'Empereur espérait faire coup double. Nadar en décida autrement.

L'Empereur, donc, arrive à l'improviste ; on vient en avertir Nadar qui, pour toute réponse, demande si l'Empereur a payé son entrée. C'était déjà de mauvais augure, mais voilà qui devient plus grave : on lui annonce que l'Empereur désire le voir, il répond qu'il n'a pas à se déranger, ses devoirs le réclament près de sa machine. Le chambellan un peu interloqué retourne vers son maître mais bientôt il revient pour annoncer à Nadar que l'Empereur va venir le trouver. Alors, ce grand diable de Nadar, l'homme dont les jambes furent réputées les plus longues de toute l'Europe, avise un fiacre dételé qui avait servi à apporter des accessoires ; il s'engouffre dans le fiacre, baisse les stores et, résistant à toutes les instances, déclare inutile de sortir de là, car il n'a rien à dire à l'Empereur.

Conclusion politique — l'Empereur n'a pas vu l'auteur du *Géant*, et est reparti bredouille. Conclusion à nous particulière : — nous n'avons pas pu faire les dix-sept aveux des dix-sept entrées en contrebande ni obtenir les dix-sept absolutions de Nadar ; nous nous en sommes passés d'ailleurs.

A quelques jours de là, l'*Artiste* d'Arsène Houssaye publiait une pièce de vers d'Emmanuel des Essarts, dans le mode banvillesque. Cette pièce n'a

pas, que je sache, été recueillie dans un quelconque des volumes d'Emmanuel et c'est dommage. Elle contenait une série de croquis de figures de ce temps-là, y compris quelques-uns des seize complices du poète dont quelques-uns seraient amusants à retrouver.

Emmanuel des Essarts, fils d'un écrivain de talent qui eut son tour de quasi-célébrité, s'était pour ainsi dire de naissance présenté aux *grands* et petits confrères de son père. Son talent personnel lui avait vite acquis auprès d'eux une situation qui lui permettait de leur présenter un camarade.

Or, au moment où j'ai publié la petite brochure que le bavardage auquel je viens de me livrer a sûrement fait disparaître de la mémoire du lecteur, Emmanuel des Essarts me remit diverses lettres d'introduction auprès des critiques influents, auxquels, suivant l'usage existant alors, je devais remettre moi-même mon opuscule. En ce temps où il ne paraissait pas cinquante volumes par semaine, la critique littéraire n'était pas gênée par des combinaisons de publicité.

L'un des premiers critiques chez qui je me présentai fut Jules Janin. C'était alors un gros personnage et au propre et au figuré. Il habitait alors à Passy, une maison des plus confortables, maquillée en chalet suisse.

Quand je l'abordai, Janin était allongé dans un fauteuil, placé à l'ombre, sous l'escalier extérieur de son logis. Parlant, de sa voix de fausset qui semblait monter de son gros ventre gélatineux et ballonné et se gargariser dans la double ventouse de son menton, il s'excusa avec une bienveillante cour-

toisie de l'impossibilité où la goutte le mettait de se lever pour me recevoir. Au bout de quatre répliques de politesse, il me parlait de sa « petite traduction d'Horace ». On m'avait prévenu. Il en parlait toujours à tout le monde.

Et il conclut en ces termes :

« Pour moi, Monsieur, un homme qui ne sait pas le latin, ni le grec, n'existe pas ! »

Là-dessus, il se mit à tempêter contre les programmes scolaires, qui faisaient passer certains jeunes gens de l'étude des Lettres à celle des Sciences. Et il s'essoufflait à me dire : « Oui, monsieur, et ils appellent cela la bifurcation ! Tenez, Monsieur, j'avais un filleul ; c'était un garçon remarquable, un charmant garçon ; je l'aimais beaucoup. Il est venu ici, et timidement, à la place où vous êtes, il m'a dit : « Mon parrain, je bifurque. » Oui, Monsieur, il m'a dit cela, mon filleul ! Alors moi, je lui ai répondu : « Ah ! tu bifurques ! ah ! tu bifurques ! eh bien ! fiche le camp d'ici ! » Oui, Monsieur, je lui ai montré la porte, et il est parti. C'est un charmant garçon. Il est entré le premier à l'École Polytechnique. Je l'aimais beaucoup. Je ne l'ai jamais revu de ma vie. Non, jamais, Monsieur, parce que, voyez-vous, pour moi, un homme qui ne sait pas le latin et le grec n'existe pas. »

Par la suite, j'ai appris de la bouche d'humanistes de premier ordre, que jamais Janin n'avait jamais su le latin mieux que l'humble moyenne des bacheliers, et que, en tant qu'helléniste, il eût été assuré de se faire refuser au baccalauréat. Cela n'empêchait point que ses citations, dans le journal ultra comme il faut, de la famille Bertin, lui avaient

valu le titre de Prince de la Critique. On ne connaissait de lui qu'un livre, une grosse nouvelle : *l'Ane mort et la femme guillotinée.* Il avait fait cela pour se moquer des romantiques, mais il avait raté sa plaisanterie. Il avait pastiché ceux qu'il entendait ridiculiser, et si bien qu'il en était résulté le seul livre à peu près lisible qu'il ait commis dans toute sa vie. Cela n'empêchait pas la masse des gens de l'accoupler à son collègue plus célèbre en tant que feuilletoniste dramatique qu'en toute autre chose, Théophile Gautier.

Par bonne chance, j'avais trouvé dans la bibliothèque de mon père les *Poésies complètes* de Théophile Gautier, œuvre bien peu répandue alors dans le public bourgeois. J'y avais, d'ailleurs, trouvé aussi les *Poèmes barbares* de Leconte de l'Isle. J'avais lu et relu les vers de Gautier et mon admiration pour le grand poète s'était élargie à chaque lecture nouvelle. Aussi, quand muni de la recommandation d'Emmanuel des Essarts, je sonnai à la porte de la petite maison que Gautier habitait à Neuilly, je n'en menais pas très large, comme on dit. J'avais peur d'être intimidé jusqu'au ridicule. Cette visite que j'allais faire là, est la plus inoubliable de ma vie. Elle est l'événement auquel je reviens sans cesse lorsque je fais retour sur mon passé. Et, si vieux que je sois, je retourne souvent rue de Longchamp pour contempler les murs de cette maison qui, depuis lors et pendant près de dix années environ, fut un peu la mienne. Il m'est doux de constater que dans le bout de la rue de Longchamp, proche voisine de l'avenue de Neuilly, tout est resté tel quel depuis plus de cinquante ans. C'est à peine si les maisons

ont changé de destination, et l'on ne m'étonnerait guère si l'on me prouvait que le pavage trop accidenté qui subsiste, est celui-là même dans le vallonnement duquel j'ai marché le jour bien heureux où j'y vins pour la première fois. Les charbonniers, les marchands de vin, les blanchisseurs, qui de droite et de gauche y exercent leur industrie, sont en tout semblables à ceux du temps jadis. Vis-à-vis de la maison, il y a, encore à peu près intacts, les jardins de l'établissement du docteur Pinel, limités par le même petit mur bas, formant longue banquette sur laquelle se dresse une grille aux intervalles aveuglés par une cloison de planches noires. La petite maison à la porte de laquelle, un peu tremblant, bien qu'aiguillonné par la curiosité, j'allai sonner, au début de 1863, par une belle après-midi, n'a pas, elle non plus, subi de sérieux changements. Elle est ouverte de trois baies, l'une qui sert de fenêtre au salon, l'autre à droite où se trouve installée la fenêtre de la cuisine, et, entre les deux, la porte mince mal assurée, à deux petits vantaux sans reliefs de moulures, et dont un côté, faute d'avoir été ouvert, ne fonctionne probablement pas plus qu'autrefois, tandis que l'autre flotte dans ses ais pour l'avoir été trop longtemps.

Le petit jeune homme que je suis en 1863, attend qu'on lui ouvre la porte. et il a comme une fausse envie de s'enfuir. Elle s'ouvre. Une jeune fille lui demande ce qu'il désire, il lui remet la lettre de son ami Emmanuel des Essarts. Elle monte aussitôt un petit escalier de bois, à tournant brusque et dont les murs sont brodés, du haut en bas, de tableaux, de pastels, de gravures. Le petit jeune homme attend

dans un étroit vestibule protégé du vent par un petit tambour de serge rembourrée d'étoupe. La jeune fille revient, invite gracieusement le petit jeune homme à s'asseoir un instant dans le salon, et du même geste, lui ouvre la porte située à la gauche du vestibule. Voici maintenant le tout jeune visiteur tout seul, dans une pièce assez étroite, et longue, éclairée, d'un bout, par la fenêtre qui prend jour sur la rue, et de l'autre par une grande glace sans tain, qui surmonte une cheminée de marbre noir à travers laquelle on aperçoit la cime d'un rideau de peupliers. Le mobilier se compose d'un grand canapé et de divers fauteuils en bois doré, — ou plutôt dédorés, — datant de la fin de Louis XIV; ils sont recouverts d'un damas de soie rouge, qui a dû être beau jadis, mais qui maintenant est très fatigué par l'âge. Les murs sont intégralement couverts de tableaux de toutes les dimensions; tous sont des souvenirs de camarades. Et de quels camarades!!! Tous les grands peintres de la pléiade de 1830 sont présents. là. Beaucoup de toiles datent du temps où leurs auteurs étaient inconnus ou méconnus; d'aucuns parmi ces grands artistes, à l'heure dont je parle, n'ont pas encore conquis leur place, tel Ricard, représenté là par une prodigieuse *Tète de femme*; tel Riesener dont la *Léda* attend dans ce salon l'heure de la justice. Le *Giaour* et *le Pacha*, de Delacroix, voisinent avec sa petite *Lady Macbeth* à la robe jaune. Un fragment de l'*Apothéose d'Homère*, de Ingres, les accompagne; il place déjà côte à côte les deux maîtres et les réconcilie malgré eux et prononce l'unité profonde de leurs génies, tout à la fois si près et si loin l'un de l'autre. Un peu plus

haut logée, voici la *Panthère noire* de Gérôme, qui fait regretter que Gérôme ne se soit point adonné à la peinture du paysage et des animaux. Il y a sur ces murs dix autres toiles qui sont devenues par la suite la gloire des musées, l'orgueil des galeries d'amateurs.

Je les regarde les bras ballants, mais je n'ai point le temps de les voir toutes, car j'abandonne l'attitude du curieux en entendant derrière moi clapoter le cloc-cloc d'une paire de pantoufles qui descendent lentement et lourdement les marches étroites du petit escalier de bois. La porte s'ouvre et le maître de la maison paraît.

Le voici avec sa tête de Jupiter antique, à la barbe fine, légère, frisante ; ses cheveux très longs, noirs, à peine marqués aux tempes de quelques fils d'argent, tombent jusqu'aux larges épaules sur lesquelles ils laissent flotter leurs boucles. Il est vêtu d'une vareuse de gros molleton rouge, telle qu'en ont les gens de mer. Le rouge de la vareuse fait paraître plus brune encore la peau du visage et plus blanche celle du puissant cou de taureau, que laisse voir la chemise de nuit au col entr'ouvert ; un pantalon de velours noir, aux jambes larges, à la ceinture mal assurée, menace à chaque minute de tomber sur les chevilles de son maître qui, lorsqu'il se tient debout, doit sans cesse faire le geste de le rattraper. Et ce geste qui eût fait tout autre ridicule, ne dérangeait en rien la sérénité et la noblesse d'attitude de cet homme qui ressemblait à un Dieu antique. Il cessait d'être intimidant dès que la musique incomparable de sa voix faite d'harmonie et de bonté vous avait dit le banal : « Asseyez-vous. »

Quand j'eus pris place auprès de lui, sur le grand canapé Louis XIV, me sentant tout petit et m'efforçant de tenir le moins de place que je pouvais, il ouvrit lentement l'opuscule que je lui présentais et, sans autre forme de procès, il se mit à le lire, frôlant de son nez le papier et y traînant son œil de myope. Et, quand il eut fini, sans rien, ni de protecteur, ni de familier, il se mit à raisonner du sujet sur lequel, en bien des points, ses tendances n'étaient point d'accord avec celles que j'avais manifestées dans mon petit travail. Mais si doucement, si gentiment, que, au bout d'un quart d'heure, j'avais, sans perdre un atome de mon respect, perdu la notion réelle de la distance qui me séparait de celui-là de qui j'avais eu si grande peur au moment où j'avais tiré le bouton de la sonnette. Cette peur, du reste, ni l'âge, ni l'habitude n'ont jamais pu la vaincre, et au cours de dix ans de la plus touchante intimité, elle a reparu plus d'une fois. Je ne rougissais pas devant lui de mes crises de trac et cependant j'avais quelque peine à les lui avouer. Un jour, cependant, dans les derniers temps de sa vie, je m'en confessai bravement.

Et lui, de me répondre, dans la simplicité de son âme, qu'il trouvait cela tout naturel et non seulement par ce qu'il avait passé par là, quand il avait franchi l'escalier de la place Royale, mais encore parce que, en dépit de son âge et de la situation à laquelle il était parvenu, il avait encore, de temps en temps, un non moindre trac quand il se trouvait en face de Victor Hugo.

Et comme je me permettais d'articuler ceci, qui était un fait acquis chez quelques parnassiens

d'ordre secondaire : « Et si l'on vous disait qu'il y a des gens qui préfèrent ce que vous avez fait à ce qu'a fait Victor Hugo, que répondriez-vous ?

— Je répondrais, riposta-t-il de sa voix calme et lente, que ces gens-là, sont de purs ...., qui n'ont jamais lu une ligne ni un vers de Victor Hugo. »

Par ailleurs, c'était à propos de *la Chanson des Rues et des bois*, qui venait de paraître et où il trouvait que certaines pièces avaient pour lui besoin d'être relues, il m'exprima la même pensée en ces termes :

« Si j'avais le malheur de penser que un vers de Hugo ne fût pas bon je n'oserais pas me l'avouer à moi-même tout seul, dans la cave, sans chandelle. »

Comme, en ma première visite, après une première causerie que j'eusse aimé à voir se prolonger indéfiniment, je me levais pour me retirer, lui, en toute simplicité, me dit : « Il faut, hélas ! que j'aille à Paris ; si vous voulez m'attendre un instant, nous ferons la route ensemble. » Quand je me trouvai côte à côte avec lui remontant la rue de Longchamp, j'éprouvai, plus grand encore, le charme de sa causerie, et, telle elle fut à ce moment-là, telle il me semble qu'avec un peu d'effort je pourrais aujourd'hui la dicter de mémoire avec toutes ses intonations.

Pour en jouir le plus complètement du monde, je ne parlais — cela va de soi — que juste assez pour bien laisser voir que j'écoutais, et je me taisais aussi, de peur de dire quelque sottise. J'en dis une pourtant, pas bien grosse et qui me valut un enseignement dont j'ai plus tard reconnu la justesse. Pareil à tant de gens j'avais parlé inconsidérément

de la traîtrise des chats; alors Gautier avec un accent convaincu, presque religieux, m'interrompit : « Ah ! jeune homme ! si vous aviez jamais eu *l'honneur d'être l'ami d'un chat*, vous n'en parleriez pas de la sorte ! » Puis, développant son idée, il m'expliqua que le chat est un animal fidèle, intime, fier et digne. Et je vous assure que ce que je l'entendais dire sur les chats valait bien la peine d'être conservé. Par malheur le mot à mot seul peut le rendre, et ce mot à mot je n'oserais risquer de le reproduire.

L'honneur qu'il y a à devenir l'ami d'un chat était une merveille, l'énumération des vertus nécessaires pour s'élever à cette dignité spéciale, comportait autant de trouvailles que de paroles. Je dois à cette causerie vraiment instructive, l'honneur que j'eus de devenir l'ami de la plupart des chats de la rue de Longchamp et la précieuse amitié de tant d'autres chats un peu partout ailleurs.

Parmi les bêtes à qui il a consacré un livre délicieux intitulé *Ménagerie intime*, il y avait une petite chatte d'un noir d'encre de Chine répondant au nom d'Éponine et à laquelle, comme tous ceux qui la fréquentèrent, je demeurai particulièrement attaché. Dans la maison, elle avait rang de personne, elle avait sa chaise et son assiette à table ; elle mangeait beaucoup plus proprement que beaucoup de bipèdes et ne posait ses petites pattes que sur le bord extrême de la nappe. Quand arrivait l'heure du repas, elle se rendait dans la salle à manger, et si elle apercevait un couteau et une fourchette à sa place habituelle, elle en concluait qu'il y avait un invité ; alors elle n'entrait pas dans la salle à manger lorsque tintait la sonnette qui annon-

çait le repas. Toutefois, quand elle estimait que l'invité était, comme on dit, de la maison, elle se présentait et réclamait sa place auprès de lui. C'était une façon à elle de l'honorer de son amitié. Cet honneur, Éponine ne fut pas longtemps à me le décerner.

Dans sa *Ménagerie intime*, Gautier a raconté comment Éponine, assise près de lui, sur sa table, ne le quittait pas, regardant attentivement sa plume marcher sur le papier, mais il n'a pas raconté, dans ses *Tableaux de Siége*, comment en un jour de grand froid et de grand'faim, Eponine, qui avait eu l'imprudence de partir par les toits au risque de tomber aux mains des chasseurs de chats, de chiens et de rats, rentra toute transie, toute affamée, dans la mansarde de la rue de Beaune, où, grelottant et affamé, vivait son maître. La voyant apparaître toute délabrée, on chercha dans l'unique armoire, presque toujours vide de provisions, qui meublait la chambre, et on y découvrit une sardine. Une sardine au temps du siège, c'était quelque chose comme un régal ; c'était plus qu'un régal, c'était une pièce de musée. Mais la joie d'avoir retrouvé Eponine ayant effacé toute notion de la valeur des choses on lui donna la sardine. D'ailleurs, on n'avait pas le choix, c'était cela ou rien du tout qu'on pouvait lui donner. « Elle ne l'a pas mangée, elle l'a bue », disait Gautier en racontant le retour de sa petite amie à quatre pattes.

Ce qu'il était avec les bêtes, il l'était avec les humains, mais avec les bêtes, il n'était pas gêné par l'aveu de son extrême sensibilité ni par l'excès de sa mansuétude.

Lorsqu'il fut confiné en son logis par la maladie que les souffrances matérielles et morales du Siège avaient rendue mortelle, Éponine ne le quittait pas d'un instant; elle demeurait des heures entières sur ses malheureuses cuisses boursouflées par la décomposition du sang, si bien que, à un moment où la suave petite bête en s'étirant fit un faux mouvement, ses griffes traversèrent l'étoffe du pantalon, éraflèrent la peau tendue, prête à éclater. Et, tout en la soulevant doucement, il dit d'une voix tendre de bonne nourrice: « Ma pauvre petite Éponine, tu ne sais pas que tu me fais mal. »

Ce qu'il disait alors à cette gentille bestiole, il l'eût pu dire bien souvent à certains humains qui vécurent auprès d'elle en cette maisonnette de Neuilly que j'avais abordée sous l'empire de la gêne et dont tout réconforté je sortais pour la première fois en compagnie de son hôte illustre.

Nous prîmes ce jour-là l'impériale de l'omnibus, détail qui serait banal s'il ne comportait un petit renseignement intéressant les à-côté de la critique littéraire.

De même que Lamartine se sentait le travail pénible lorsqu'il n'avait pas saupoudré son cabinet de tabac à priser — je tiens ce détail de Polydore Millaud, — de même que Goethe se mettait à la besogne les pieds dans l'eau froide et les yeux fixés sur une plaque de fonte qui tachait d'un carré noirâtre la maison faisant face à sa table de travail, Gautier, pour travailler sans trop d'efforts, avait la manie d'une promenade sur l'impériale d'un omnibus. Au fond, c'est là-dessus qu'il préparait sa besogne, et, arrivé devant sa table, il n'avait plus

qu'à en écrire le mot à mot, comme s'il se la fût dictée à soi-même. Et sa faculté de dédoublement pendant que son travail s'accomplissait en lui était telle, qu'il demeurait capable d'entendre les gens qui lui adressaient la parole et capable de leur répondre; nul ne pouvait soupçonner que sa pensée était ailleurs. Cet état d'âme en double et qu'il a indiqué inconsciemment dans plusieurs de ses nouvelles était l'un des caractères les plus émouvants de sa personnalité. Il était, comme disent les gens du commun, *continuellement sorti*. Lorsqu'il abandonnait ou relâchait le double effort de la double vie de son cerveau, il en résultait des incidents passablement comiques. C'était le plus ordinairement à table, en famille, que ce phénomène se produisait.

Mais où la chose devenait d'un comique plutôt gênant, c'est quand il recevait un étranger. Au cours de la conversation, il se levait du siège où il était assis, le plus souvent à la manière turque. Alors l'étranger se levait à son tour. Gautier, tout en pensant à autre chose, lui faisait, avec toute la clarté possible, les honneurs des tableaux qui garnissaient les murs de son salon. Au bout de peu d'instants, il commençait à avoir dans le regard et dans la voix quelque chose de vague; sa phrase tombait, plus lentement. Puis, avec un lourd geste de somnambule, il faisait demi-tour, montrant à l'étranger stupéfait son vaste et large dos, puis, toujours en somnambule, sans bruit, il prenait le bouton de la porte qu'il ouvrait, la refermait si sourdement que les chats endormis sur les fauteuils n'en étaient pas même troublés. On entendait alors dans le petit escalier de bois, lent, lourd, régulier,

un cloc! cloc! cloc! de pantoufles, dont le bruit qui montait, s'éloignait en mesure.

L'étranger était toujours là, debout au milieu du salon. Il ne comprenait rien du tout à ce qui lui arrivait. Il ne savait ni comment rester, ni comment partir. Si l'on avait vent de l'aventure, on allait repêcher dans le salon du mieux qu'on pouvait le visiteur en panne; sinon, il restait là tout seul avec son ahurissement.

Au bout d'un temps plus ou moins long, quelquefois très long, — on entendait au haut de l'escalier le cloc! cloc! lourd et lent des semelles de pantoufles qui recommençait. Le cloc! cloc! descendait, le cloc! cloc! se mêlait au bruit de la porte du salon qui s'ouvrait et Gautier, s'avançant, toujours en somnambule, se trouvait face à face devant l'étranger dont la stupéfaction augmentait lorsqu'il entendait la voix de Gautier reprendre, avec un naturel parfait, la phrase qu'il avait commencée tout en tournant les talons. Il n'avait pas la moindre notion de sa fugue. Elle l'avait conduit au deuxième étage, en une grande chambre, où il s'asseyait sur une large banquette de chêne formée par l'avant-corps d'un placard qui épousait tout le mur du fond de la pièce.

Qu'avait-il fait là-haut? Rien du tout. Il avait regardé les quatre murs. Il ne s'était pas même aperçu de sa propre présence.

Seulement, quand une heure plus tard, il montait sur l'impériale d'un omnibus, il y trouvait dans sa tête quelques morceaux de chefs-d'œuvre. Ils s'y étaient cuisinés tout seuls, pendant que l'étranger resté en bas se demandait comment il pourrait res-

ter sans être importun ou comment il pourrait s'en aller sans être impoli.

Rarement, je crois, un homme posséda au même degré que Gautier le don de disparaître de soi-même, et celui de se croire en toute sincérité en des lieux où il n'était pas réellement.

« Ici, disait-il, en parlant de sa maison, — que d'ailleurs il ne quittait presque jamais — ici, c'est une turne que j'habite accidentellement. »

Et, partant de cette affirmation hasardée, il décrivait les splendeurs diverses de son logis supposé ou les vaisselles d'or qui garnissaient ses dressoirs. Il vous disait cela en présence de son service de faïence de Gien, incomplet et ébréché, à décor de fleurs gros-bleu.

De servante, il n'y en avait guère ou il n'y en avait point chez lui, et, quand il y en avait, elles étaient traitées comme les enfants de la maison. Mais Gautier tenait cette organisation domestique pour accidentelle et transitoire. Avec un sérieux imperturbable, il vous déclarait ne pas admettre que les domestiques osassent parler devant lui.

« Je n'admets, professait-il, que les domestiques nègres. Un domestique doit être muet. D'un signe je lui donne un ordre ; s'il comprend tant mieux pour lui ; s'il ne comprend pas, *d'un coup de pied, je le jette dans le Bosphore*, et j'en appelle un autre ! »

Et tout en parlant, il faisait le geste d'appeler l'autre et celui de lancer le récalcitrant d'un coup de pied dans le Bosphore ! Et il entendait le bruit de la mer qui se refermait sur cet esclave noir et révolté.

En fait de Bosphore, on ne voyait dans la salle à

manger étroite de la rue de Longchamp qu'une petite terrasse pavée et qu'un jardin situé dans un bas-fond. Mais, allez-vous me dire, ce ne sont là que des mots. Non, cela était la sincérité même, la sincérité la plus naïve, la plus innocente. Il vivait ce qu'il racontait.

Tenez, en voici un exemple qui se réveille dans ma mémoire : Par une très chaude après-midi d'été, Georges Charpentier, alors non point éditeur, mais rédacteur des faits divers du *Journal des Débats*, passait sur le quai Voltaire lorsqu'il fut arrêté par un gros rassemblement, et alors il aperçut, sur l'admirable balcon Louis XIV qui orne la maison occupée par le *Moniteur Universel*, un homme à la forte carrure, aux cheveux longs, à la barbe frisée, qui, vêtu d'un pantalon et d'une chemise au col grand ouvert et aux manches retroussées, faisait, avec méthode et tranquillité, tout en fixant du regard l'établissement de bains froids Deligny, les gestes d'un homme qui nage sans discontinuer. C'était tout simplement Gautier qui, gêné par la chaleur, pendant qu'il écrivait son feuilleton, se rafraîchissait en prenant, par la pensée, un bain froid. Il avait perdu la notion du sol de pierre sur lequel reposaient ses pieds et celle du vide dans lequel il plongeait et étendait ses bras. Il nageait éperdument.

Soyez convaincu que lorsqu'il eut assez longtemps nagé ainsi, il se sentit aussi bien rafraîchi que s'il avait, vêtu du caleçon rouge dont il était fier, fait un plongeon dans la Seine. Par une heureuse combinaison de myopie et d'illusion, il n'avait pas même vu l'attroupement qu'il occasionnait.

Charpentier, quoique journaliste de reportage

alors, n'en a pas écrit une ligne. Reporters d'aujourd'hui, auriez-vous pareille discrétion?

Au sortir de ma première visite, j'emportais tout naturellement l'envie d'entendre encore cette causerie faite d'omniscience, de fantaisie, pleine de sagesse et de bonté, à laquelle j'avais eu le bonheur de goûter; mais je n'espérais guère la chance qui me donnerait une fois de plus pareille joie!

# CHAPITRE V

Deuxième visite. — Les filles de Théophile Gautier. — Au concert Pasdeloup. — L'arrivée de Reyer à Paris. — Le mariage de Catulle Mendès. — Affaires de famille. — L'exil à Montrouge.

Le hasard, dans sa toute bonté, se chargea de me l'apporter. Un soir, que je passais dans la galerie d'Orléans, au Palais-Royal, j'aperçus Gautier qui faisait les cent pas de compagnie avec un grand jeune homme, aux yeux bleus, au nez busqué, le visage barré d'une moustache et flanqué d'une paire de favoris, l'air froid mais doux, et qui n'était autre que son fils Théophile, plus vulgairement connu sous le nom de *Toto*. Ce surnom, d'ailleurs, lorsqu'il fut un homme mûr, avait, et à juste titre, le don de l'agacer. Gautier que, bien entendu, je venais de saluer sans l'aborder, m'interpella avec beaucoup de grâce, et comme il était venu au Théâtre-Français à l'occasion de l'anniversaire de Corneille, il me dit, par allusion à mon opuscule favorable aux comédiens : « Je vais les voir, vos amis, se débattre dans

leurs toiles d'araignées. Puis il se laissa aller à causer et je ne sais plus quel ressaut de conversation l'amena à parler de Molière et du *Misanthrope.*

« D'ailleurs moi, formula-t-il, avec son calme ordinaire, je préfère le *Misanthrope et l'Auvergnat.* »

Je reçus sans broncher cette boutade paradoxale et cela fit bon effet sur le maître. Par la suite, je l'ai entendu en proférer de plus fantastiques encore, et j'ai souvent rencontré des gens qui n'ayant pas le sens de ses imperturbables mystifications les ont servies au public, offertes à la postérité comme étant la pensée réelle de Gautier. Rien n'a autant servi à fausser la notion que le gros public et même les lettrés se sont pendant longtemps faite de lui.

Par quelle hardiesse de timidité eus-je l'aplomb de lui demander l'autorisation d'avoir recours à l'occasion à ses conseils, je n'essayai même pas de me l'expliquer; Toto, qui traduisit les *Affinités électives* de Gœthe, aurait peut-être pu me le dire. Toujours est-il que, au ton dont Gautier me répondit que sa maison m'était ouverte, je n'eus guère d'hésitation à aller pour la deuxième fois sonner à la porte de bois mince, plate et branlante de la petite maison de Neuilly.

Cette fois, le maître du logis donna ordre qu'on me fît monter jusqu'à la grande chambre du second étage où il se tenait en ce temps-là. J'escaladai trop vite à mon gré l'escalier à angles brusques qui conduisait à cette pièce et où, à chaque marche, l'œil était sollicité par des dessins, des pastels, des peintures.

Tout en haut, il y avait une grande toile, un nain

d'Antonio Moro, d'une extraordinaire puissance, accroché sans cadre en travers du plafond.

La salle du deuxième étage où je fus reçu était vaste et formait une façon d'atelier. Gautier y faisait souvent sa copie et il s'en délassait le plus souvent possible en reprenant son ancien métier de peintre qu'il regretta toujours. Il faisait volontiers des copies des tableaux de sa collection. L'une d'elles : la *Léda* de Ziegler, l'autre : une tête de femme, de Ricard, subsistent et peuvent en témoigner honorablement.

Le jour où je pénétrai pour la première fois dans son atelier, il était occupé à terminer son propre portrait de grandeur naturelle, en vareuse de molleton rouge, en pantalon de velours noir, et la chemise molle au col largement ouverte. Qu'est-il devenu ?

Au cours de cette deuxième visite, j'eus l'occasion de trouver, travaillant aux côtés de leur père, les deux filles de Théophile Gautier.

L'aînée avait pour prénom Judith et la plus jeune Estelle ; l'aînée avait environ dix-sept ans, l'autre un ou deux ans de moins.

Celle-ci avait été surnommée par son père, grand distributeur de surnoms, *Monstre Vert*, parce que, sans doute, elle avait le teint plutôt olivâtre. En cela elle ressemblait pas mal à son papa et bien plus encore, paraît-il, à son grand'père paternel que, dans ses lettres, Théophile Gautier appelait tantôt mon père, tantôt — avec les formes les plus respectueuses, à l'appui — « mon vieux nègre. » Il s'en fallait de tout que le Monstre Vert fût aussi jolie que sa sœur aînée, elle paraissait tout autant

que sa sœur remarquablement intelligente. Et, en somme, elle était à sa façon très jolie; ayant cette sorte de beauté, la plus prenante de toutes, la plus difficile à définir : le charme. Sa sœur était extraordinairement belle, elle fut, et elle est restée longtemps, l'une des créatures les plus parfaitement belles qu'on pût voir. Bien qu'elle ait été en relation par son père et par ses amitiés personnelles avec les artistes les plus célèbres du XIXe siècle, il n'existe d'elle aucun portrait. C'est là une perte pour l'art. Semblable modèle ne se retrouve pas facilement.

Dès le premier aspect, elle me donna l'impression, qui depuis n'a jamais varié, de la Déesse de la Nonchalance. Elle traînait sa parole, elle traînait, sans coquetterie, ses longs regards très doux, elle traînait la placidité de son masque merveilleux, elle traînait ses vêtements mal assujettis et ses pantoufles délacées.

Parlant de son incurable paresse et de ces merveilleuses facultés natives qui lui avaient fait écrire des livres hors de pair tels que : *Le Dragon Impérial* et *Iskender*, son père me disait un jour :

« Judith, c'est un être bien cocasse; elle n'a « jamais rien voulu faire, elle n'a jamais rien voulu « apprendre, et elle écrit des livres superbes. « C'est une éponge qui a puisé dans tous mes vieux « baquets. »

Si classiquement, si admirablement belle que fût l'aînée des filles de Gautier, si charmante que fût sa sœur cadette, avec son teint basané, son air éveillé, ses yeux intelligents et vifs, je n'avais ce jour-là de regards que pour leur père. Cette première impression ne s'effaça jamais complètement. Pendant

longtemps, mes camarades se moquèrent de moi, disant que, accueilli dans cette maison où était le plus charmant et le plus célèbre duo de jeunes filles qui pût faire rêver un jeune homme, c'était en vérité du père que j'étais épris.

Le hasard, ce grand calomnié, m'apporta l'occasion de pénétrer plus intimement dans la vie de Gautier. Mon père ayant acquis une propriété sise à Neuilly, au bout de la rue de Longchamp, non loin de l'entrée du bois, il advint que, allant à Paris chaque jour, je passais matin et soir devant le logis de Gautier. Je pris la très douce habitude d'y entrer le plus souvent possible, et si bien que dès la première saison d'été j'avais la sensation d'être quelque peu l'enfant de la maison. Au cours de l'hiver qui survint, rendez-vous était pris chaque dimanche au Concert populaire dirigé par Pasdeloup. C'était alors une grande nouveauté; le premier grand concert de musique classique qui existât en France. Il avait lieu au Cirque d'Hiver, c'est-à-dire aussi loin que possible de Neuilly. Les filles de Gautier, ferventes musiciennes, y venaient le plus généralement avec leur mère, et, à l'issue du concert, des jeunes camarades, et j'étais presque toujours du nombre, leur faisaient le plus généralement un brin de conduite, histoire de marcher et de respirer, histoire aussi d'échanger des idées ou même de dire d'innocentes bêtises.

Sous le fallacieux prétexte de choisir une bonne voiture qu'on faisait sans cesse mine de rater, on allait en devisant tout du long des boulevards, jusqu'à ce que la maman essoufflée et à bout de complaisance, hélât elle-même le véhicule fantas-

tique. Même comédie existait du reste de temps en temps à la sortie du théâtre ; cette fois c'était Gautier qui se chargeait de prolonger la promenade des jeunes gens.

Pour le plaisir de voir l'agrément qu'ils y trouveraient, il nous surpassait tous dans l'art difficile de rater les fiacres.

Cette assidue fréquentation du concert Pasdeloup marque une date dans l'histoire musicale du public français. Pasdeloup, non content de mieux faire connaître Beethoven, Mendelssohn et les autres grands maîtres, s'était mis dans l'esprit d'imposer à ses abonnés les chefs-d'œuvre, alors inconnus ou dédaignés, de Berlioz ou de Wagner, et, ensuite ceux de Schumann ou de Brahms. Comme il était de bon ton et de bon goût de trouver tout cela ou barbare ou « embêtant à crever », Pasdeloup n'avait pas fini de lever le bras pour attaquer ou l'ouverture du *Vaisseau Fantôme* ou celle du *Tannhauser* que déjà les grognements commençaient; il n'avait pas plutôt baissé le bras pour achever la dernière mesure qu'aussitôt des bordées de huées et de sifflets éclataient de toutes parts. Quand les hurleurs et les siffleurs avaient fini de protester, une dizaine, une vingtaine tout au plus d'individus leur ripostaient par des applaudissements et des ovations. Bien entendu nous étions toujours tous parmi ceux-là. En tout petit cela ressemblait au tintamarre des premières représentations de *Hernani*. Le plus particulier était que tous les fanatiques de chez Pasdeloup agissaient par tout petits groupes, étrangers les uns aux autres. Ils avaient fini par se connaître de vue, mais, épar-

pillés dans le Cirque, ils n'avaient aucun point de contact. Parmi les physionomies que nous avions plaisir à retrouver chaque dimanche était celle d'une grande jeune fille aux lourds cheveux blonds, couleur de blé mûr, d'une beauté merveilleuse, d'une inoubliable majesté. Elle battait des mains, et criait à pleins poumons ses bravos, tandis que son père, très beau, lui aussi, avec sa longue barbe grise, applaudissait et manifestait non moins passionnément qu'elle-même. De tous les compagnons inconnus de nos petites batailles, ces deux-là étaient ceux qui nous intéressaient le plus particulièrement. Nos informations nous apprirent que l'admirable jeune fille aux cheveux couleur de blé mûr avait nom : Augusta Holmès. Pendant plusieurs hivers, nous fîmes campagne avec elle sans en savoir plus long sur son compte. Ce fut seulement lorsque Regnault, ayant à faire, pour son concours du prix de Rome, une Minerve apportant à Achille ses armes, donna à sa Minerve les traits superbes d'Augusta Holmès, que nous eûmes par lui quelques renseignements sur sa personnalité. La Minerve du tableau de Regnault joint à ses autres qualités celle d'être un portrait absolument ressemblant d'Augusta Holmès. Les musicographes qui voudront donner son effigie vers sa vingtième année n'en trouveront pas de plus authentique que celle-là. L'école des Beaux-Arts la conserve dans sa salle des Prix de Rome.

Chaque fois que nous bissions les morceaux que huaient et sifflaient les Philistins, Pasdeloup notre complice par définition relevait son archet, et ses musiciens, disciples passionnés de son apostolat,

reprenaient avec plus d'entrain encore le morceau de Berlioz ou de Wagner que nous défendions.

Alors les hurleurs rehurlaient, alors les siffleurs resifflaient pendant que nous vociférions des bis sur des bis et que nous décuplions notre tintamarre.

Nous nous ébattions si fort qu'au bout de dix mesures nos adversaires prenaient le parti de se taire. Nous suivions aussitôt leur exemple, et le morceau bissé s'achevait dans le calme. Les hésitants, alors, étaient troublés, et la seconde audition était un peu moins vilipendée que la première.

N'était-il pas naturel que, après deux heures de ces exercices violents, nous eussions quelque peu besoin de nous détendre les nerfs en flânant sur l'asphalte du boulevard.

Les gens d'aujourd'hui qui, par un snobisme idiot, vont entendre vingt-deux fois de suite *la Damnation de Faust* ne sont pas tous des jeunes gens ; il se rencontre parmi eux des vieux, qui se garderaient bien de rappeler les exploits de la bande des fous passionnés qui arrêtaient leurs vociférations hostiles.

Il n'est pas insensé de dire, que sans le concours de nos petites bandes Pasdeloup n'aurait pas pu aussi rapidement, mener à bonne fin l'œuvre d'éducation musicale à laquelle il s'était voué et dévoué. Les concerts Pasdeloup ayant lieu le dimanche à l'heure où Gautier écrivait son feuilleton du lendemain matin, il ne pouvait y accompagner sa famille, mais le vieux combattant de 1830 était des nôtres par le cœur, et s'intéressait chaleureusement à nos petites victoires.

La légende lui a attribué cette boutade : « La

musique est le plus cher et le plus ennuyeux de tous les bruits. »

Il est très possible qu'il ait proféré ce paradoxe. Il en a lancé dans le monde bien d'autres; mais le tout est de les prendre pour ce qu'ils signifient.

Il entendait par là protester contre les gens, qui, sous prétexte de faire de la musique, enfonçaient dans nos oreilles, un tas de *Noces de Jeannette* et autres *Postillons de Longjumeau*. Les directeurs de l'Opéra avaient infligé à ses poèmes de ballets Adolphe Adam, Burgmuller ou Benoist — quel était ce Benoist? — et il avait trouvé cela pénible.

Aussi, lorsque vint à lui un jeune compositeur alors inconnu, Reyer, qui rompait avec les flonflons des faiseurs d'opéras comiques, s'était-il fait une fête d'écrire pour lui le livret de *Sacountala*. Il n'avait eu besoin de l'avis de personne pour comprendre et pour admirer Reyer. Dès son premier contact avec lui, il s'était sur l'heure mis à sa disposition et avait, par un travail difficile et fastidieux, broché le *monstre* du *Sélam*, « symphonie descriptive » en cinq tableaux dont les vers étaient rythmés et disloqués uniquement pour épouser les formules du musicien.

D'après une théorie particulière à Gautier, il y aurait deux sortes de Marseillais : le *Marseillais mort*, qui parle lentement et dort quinze heures par jour au soleil, et le *Marseillais vivant*, qui parle vite et semble ne jamais pouvoir dormir.

Or, Reyer était le type accompli du Marseillais vivant, remuant, pétillant, un peu braque, plein d'imprévu ; il eut bien vite séduit Gautier, qui le retint à déjeuner. Durant l'après-midi, Reyer fit

entendre quelques-unes de ses compositions et l'heure du dîner arriva très vite. On le pria d'y prendre place. Puis, la soirée se prolongea indéfiniment, en un tournoi d'esprit, que, à la demande de Gautier, Reyer entremêlait d'auditions nouvelles. Cela marcha tant et si bien, que lorsqu'il songea à se retirer, l'heure des omnibus étant passée, Gautier persuada à Reyer que la route n'était pas sûre, et il lui fit dresser un lit. Le lendemain, Gautier le retint encore et cela dura ainsi plusieurs jours. Reyer, trouvant qu'il abusait, parvint non sans peine à s'évader. Bien des années après, Gautier ne lui avait pas pardonné son évasion.

« Il avait ici, me contait-il, d'une voix presque fâchée, tout ce qui lui fallait pour travailler ; cela le dispensait de donner des leçons. Il était bien ici de toutes les manières ; on était gentil pour lui. Je ne sais pas encore quelle diable d'idée lui a pris de ne pas rester et d'aller faire un métier qui l'empêchait de poursuivre son œuvre ! »

Gautier semblait n'avoir jamais compris pourquoi Reyer n'avait pas voulu se mettre à sa charge.

« Et puis, ajoutait-il, c'est un drôle de corps, ce Reyer, je le tutoie et il ne m'a jamais tutoyé. Pourtant il me vaut bien. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Nos séances de musique au Cirque d'Hiver, les promenades qui les complétaient, eurent pour conséquence les fiançailles de Judith Gautier à Catulle Mendès.

Et, ici je me heurte à une question particulièrement délicate.

Estimant qu'elle est du domaine de la vie intime

et que le tact et la discrétion commandent de l'y laisser reposer, je l'aurais sans doute esquivée, (quoiqu'il s'agît, en l'espèce, de la vie et, par reflet, de l'œuvre de deux des écrivains les plus justement célèbres de notre temps), si elle n'avait été largement traitée ailleurs, dans un livre qui a toutes les apparences d'une autorité spéciale et si elle n'y était relatée d'après des renseignements de seconde main provenant selon toute apparence de personnes trop directement intéressées en l'affaire.

« Je ne révèle rien à personne, y est-il écrit, en disant que le mariage de Judith Gautier avec Catulle Mendès, en 1866, avait été la cause d'un dissentiment profond entre les parents de l'épousée. La mère avait cédé la place et s'était retirée d'un foyer où elle ne commandait plus. »

Rien de plus simple, rien de plus vrai que cela. Le fait est exact, le commentaire l'est beaucoup moins. La vérité la plus élémentaire est celle-ci. Le père, avec son éducation première de fils de fonctionnaire et le gros bon sens, ou, si l'on préfère, avec les préjugés des gens de sa race, avait, — bien avant Frédéric Masson, — pensé que Catulle Mendès n'était point désigné par le sort pour rétablir la pureté des mœurs. Il trouvait indésirable l'entrée de Mendès dans sa famille, il prévoyait les déboires lamentables dont les plaidoiries du procès en divorce des époux Mendès a donné publiquement quelques échantillons. Il craignait pire encore. Et, si romantique qu'il fût, si peu doué qu'il fût pour jouer dans la vie les Bartholo ou les Orgon, il s'opposait de toutes ses forces à une union qu'il tenait pour chargée des pires dangers.

La mère, Ernesta Grisi, une très brave femme, très excellente femme, mais d'intelligence moyenne, n'échappait pas non plus à l'influence de ses origines ; ancienne cantatrice d'opéra italien, issue d'une famille de cantatrices et de danseuses, elle voyait les choses avec sa mentalité d'Italienne romanesque et avec la faiblesse de son cœur maternel.

La lutte entre le père d'une part, et de l'autre, la fille appuyée, aidée par sa mère, fut âpre et profondément douloureuse pour le père qui recevait tous les coups. Sans qu'on m'en eût rien dit, je ne pouvais ignorer complètement ce qui se passait dans la maison de Neuilly. Un soir enfin, j'eus l'occasion de deviner que le parti des femmes avait définitivement remporté la victoire.

C'était dans un bal costumé chez Mme Dardenne de la Grangerie, — la Marguerite des « sonnets à Marguerite » de Gautier. — Judith était déguisée en Pierrot. Elle avait ce soir-là un air de triomphe qui la rendait encore plus belle que d'habitude, son masque de statue grecque, couvert de poudre blanche en ce moment, avait la pureté de ligne des plus beaux marbres grecs.

Gautier avait revêtu le costume qu'il avait porté pour jouer, en personne, le Géronte de son *Tricorne enchanté*, justaucorps de velours noir, haut-de-chausses de velours noir, large ceinture de satin cerise, bas rouges, souliers carrés à bouffettes rouges. Son énorme tête holbeinesque nullement maquillée émergeant de ce costume théâtral donnait une sensation de force tout à fait imposante. Le Pierrot, tout de blanc habillé, ne soufflait mot et

mimait de façon délicieuse, ce qui eût été naturel et charmant si, pour indiquer son père, il n'avait fait la charge de Géronte un brin gâteux; les reins tendus, le geste branlant, la main cramponnée à sa canne. Geste traditionnel certes, mais respectueux non pas! surtout au milieu d'une nombreuse assemblée.

Le mariage eut lieu à la mairie de Neuilly et n'y assistèrent que les personnes indispensables en pareil cas.

En apercevant dans la salle de la mairie un personnage dont la présence en pareil lieu en un tel cas le révoltait, Gautier eut un violent accès de fureur et fit un effort sur lui-même pour n'en pas arriver aux voies de fait contre cet intrus. Et en ce même moment, il sentit une douleur atroce qui lui tenaillait le genou. En sortant de la mairie il ne rentra point rue de Longchamps, une voiture le conduisit Grande Rue, au Grand Montrouge, au logis de ses deux vieilles sœurs.

Durant le trajet, son genou, qui le faisait horriblement souffrir, était devenu tout noir. Le médecin lui déclara que le patient avait eu l'équivalent d'une attaque d'apoplexie, que sa constitution athlétique avait arrêtée à mi-chemin. Pendant plusieurs semaines, il vécut dans la vieille maison de Montrouge sans autre compagnie que les commères du quartier, les bonnes femmes des paliers voisins qui peuplaient le vieil immeuble, habité par des ménages de petits rentiers, d'ouvriers et d'employés. Il avait pour unique distraction le jardin sans fleurs, traversé par une allée droite, et découpé en autant de petits rectangles qu'il y avait de locataires.

C'est en ce lieu morne que, pendant des semaines, le grand poète vécut. Traînant péniblement sa jambe endolorie, il venait s'asseoir tout seul sur un banc de pierre et chercher un peu plus d'isolement dans son isolement rendu de plus en plus insupportable encore par le bourdonnement sans trêve des êtres inexistants qui étaient son unique compagnie. Dès que j'avais un instant, je courais en hâte vers Montrouge et j'allais m'asseoir sur ce banc côte à côte avec lui.

On n'est pas arrivé à mon âge sans avoir vu des choses douloureuses et tristes; mais je cherche au fond de ma mémoire sans pouvoir y rencontrer une impression qui jamais égala en tristesse la douleur que je ressentais au retour des après-midi passées dans le carré du jardinet pelé de Montrouge. Il me semblait que je venais de parler avec le roi Lear.

Cette terrible congestion qui fut le premier coup porté à la puissante santé de Gautier, — j'en suis demeuré convaincu, — provoqua les premiers phénomènes de décomposition du sang et déclancha la maladie de cœur dont il est mort.

Cela n'est pas mon rôle de révéler les affaires de famille que j'ai pu connaître et, je le répète, je n'eusse jamais abordé celle-là si on l'avait laissée dans l'oubli.

Bien moins encore eussé-je en manière de hors-d'œuvre écrit que la sœur aînée de Gautier aurait eu du sang royal dans les veines, — ce qui revient à prétendre que la mère de Gautier aurait, comme on dit, fauté. Les petits-enfants — même par alliance — ne me semblent pas indiqués pour raconter ces choses quand elles sont vraies. A plus forte raison

doivent-ils les passer sous silence quand elles ne sont établies par rien au monde.

Si l'auteur de cette révélation surprenante avait été moins nouveau dans la maison, s'il avait connu Gautier tel qu'il était, alors qu'il avait toute sa santé et toute sa gaieté, il eût entendu bien d'autres plaisanteries du même genre qui étaient courantes entre Gautier et ses deux sœurs. Celle-là signifiait que Émilie Gautier était rêveuse, peu disposée aux travaux du ménage, grande dame à sa façon. Rien d'autre. Notre annaliste n'y aurait pas plus cru qu'à ce début d'autobiographie intitulée *Le Rapin* paru dans le *Diable à Paris* et qui débute ainsi : « Je suis un mauvais drôle, né à l'âge de trois ans de parents malhonnêtes. » Il aurait connu le fin mot d'une autre *scie* que les deux sœurs de Gautier lui faisaient souvent. Celle-là était le pendant de celle qu'on faisait à Lili, mais elle avait son côté singulièrement intéressant.

## CHAPITRE VI

Le *Château de la Misère*. — L'embryon de *Fracasse*. — Un poète né sur le trône de Cendrillon. — Retour de Neuilly. — Tribulations judiciaires d'un lettré chinois. — Un début de Gambetta. — Déménagement vaudevillesque. — Un feuilleton mélancolique.

Maintes et maintes fois j'avais entendu Zoé répéter, d'un air malin, à son frère :

« Et puis d'abord, toi, tu es né sur un trône. »

A la fin, je voulus avoir l'explication de ce : « toi, tu es né sur un trône ». Alors la prolixe Zoé me déballa tout un stock de vieux souvenirs plus emmêlés que les cheveux de sa tignasse grise, et dans lesquels Lili, quoique toujours vague et sublunaire. s'efforçait de passer le démèloir, si j'ose ainsi parler. de sa calme raison.

Leur arrière-grand'père, une façon de géant basané et chevelu à la façon du grand Dumas et, comme lui grand chasseur devant l'Éternel, était de son état, receveur des gabelles en Avignon. Il aisait si bien rentrer l'argent du pauvre monde

dans les caisses du Gouvernement que ses maîtres, en 1742, au moment où il y pensait le moins, lui décernèrent des lettres de noblesse et le titre de chevalier en récompense de services qui n'avaient rien de chevaleresque.

Ce bon géant était trop bon sujet du roi pour s'esclaffer de rire devant une politesse de sa Majesté. mais il eut peine à tenir son sérieux, lorsqu'il reçut l'ordre de se composer des armoiries. Il se tira du moins d'affaire le plus spirituellement du monde. Il dessina sur son écu, (deux en haut, une en bas), trois belles fleurs de soucis qu'il revêtit de poudre d'or, il les sépara par un chevron, poudré d'or également. En homme d'esprit qu'il était, il y inscrivit cette devise : « *J'ai soucy d'or* ».

Le brevet définitif existe encore entre les mains du docteur Paul Théophile Gautier.

Il est fort probable que sans ce titre nobiliaire, Pierre Gautier, fils d'Henri et père de Théophile Gautier, n'eût probablement point épousé la très noble damoiselle de Poudeins, apparentée aux meilleures familles de la Chalosse — région béarnaise qui confine au pays basque —, et en particulier à la famille de Montesquiou.

Les mariés, aussitôt après leur noce, partirent à la façon de ce temps-là, le marié à califourchon sur un cheval, la mariée en croupe sur la même bête. Ils se rendirent montés de la sorte au château d'Artagnan, qui avait été le logis préféré du maréchal Pierre de Montesquiou d'Artagnan. Ce domaine appartient encore de nos jours au poète Robert de Montesquiou qui l'a fait réparer au début du xx^e^ siècle.

Mais lorsque, en 1810, Pierre Gautier et sa jeune femme y arrivèrent pour y passer leur lune de miel, les dégâts que la Révolution y avait faits n'étaient pas réparés ; il était dans un état des plus lamentables. Il était semblable à ce *Château de la Misère*, qu'on voit au chapitre premier du *Capitaine Fracasse*. Les jeunes mariés y passèrent quelque temps, en attendant qu'il plût à l'administration des Finances de leur assurer le poste définitif qui leur était promis. Tarbes leur fut enfin dévolu. Au moment de se rendre à ce poste, il ne pouvait plus être question de voyage à cheval, car la jeune madame Gautier était dans une position que les gens distingués, qualifient d'intéressante. Elle eut pour conséquence la naissance de Théophile Gautier. Il est donc, par cela, bien établi qu'il a été conçu en ce château dont les Mémoires du fameux d'Artagnan ont illustré le nom, et que les *Trois mousquetaires* du grand Dumas ont rendu légendaire.

Arrivés à Tarbes, les jeunes gens s'installèrent dans une petite rue, en une maison garnie de très peu de meubles. Cette maison subsistait telle quelle lorsque je l'ai vue vers 1878; Gautier, qui l'avait revue en 1868, en a fait une description assez détaillée. On s'était établi là, en attendant une installation ; on y campait plutôt qu'on n'y logeait, car les chambres contenaient, outre le mobilier du loueur, une foule d'objets hétéroclites provenant des locataires précédents, qui n'étaient autres qu'une troupe de comédiens ambulants de passage à Tarbes. Aussi indigents et aussi mal outillés que ceux du *Capitaine Fracasse*, ils traînaient après eux, leurs

costumes, leurs décors, leurs meubles, leurs accessoires. Ces pauvres bougres jouaient des pièces tirées des contes de Perrault ou d'autres féeries semblables et, notamment, une adaptation de *Cendrillon*. Comme dans *Fracasse*, la malchance ne les avait pas lâchés un seul instant.

A Tarbes, où ils n'avaient pas pu payer leur propriétaire il leur avait fallu, en attendant des jours meilleurs, lui laisser en gage une partie de leur matériel. Parmi les accessoires de théâtre restés ainsi en souffrance se trouvait le trône de Cendrillon.

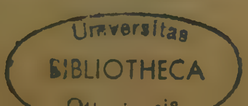
Or, dans la nuit du 30 août 1811, vers les deux heures du matin, M^me^ Pierre Gautier, en proie aux douleurs de l'enfantement les plus violentes, et ne sachant plus ni où s'accrocher, ni où s'abriter, se réfugia sur le trône de *Cendrillon*, s'y cramponnant de toutes ses forces, et c'est sur ce trône qu'elle mit au monde un gros garçon qui fut dénommé Théophile.

Et voilà comment celui qui fut conçu dans le château de d'Artagnan, pareil au château de la Misère, et qui devait écrire un jour *Fracasse*, salua de son premier cri les épaves du chariot de Thespis. Son premier regard s'arrêta sur les objets fallacieux peints à la détrempe, enluminés et pailletés d'or faux qui encombraient sa chambre natale.

Et voici pourquoi sa sœur lui répétait :

« Et d'abord, toi, tu es né sur un trône! »

Je trouve l'anecdote jolie, telle que je l'ai reçue. Je ne puis concevoir aucune image qui synthétisât mieux la vie de cet homme, qui toute entière fut celle de *Cendrillon*. Il se sacrifia pour tous, il peina



pour tous, il se fit avec un complet oubli de soi l'artisan du repos de tous ceux qui vivaient autour de lui, et, au besoin, sur lui. Il eut même à un certain moment le petit carrosse attelé de souris — c'étaient en réalité deux tout petits poneys ; — mais il ne put faute d'argent les garder que fort peu de temps. Il les regretta toujours. Et si, comme *Cendrillon*, il entra quelquefois dans le logis des Princes, ce ne fut jamais pour y rester au delà de quelques instants, dans un bal, entre deux besognes ardues que le besoin de vivre et de faire vivre les siens lui imposait à toute minute.

Seul à travailler pour tous, il ne fut à aucun moment exempt de ce qu'il appelait « tourner sa meule ».

La situation créée par son départ ne pouvait s'éterniser et le jour vint où il put rejoindre la maison d'où M^me Ernesta Grisi venait de sortir.

Le va-et-vient de ma villégiature à Neuilly fait que j'ai assisté sans le vouloir au déménagement d'Ernesta. Je passais rue de Longchamp, à l'instant où démarrait le chariot des déménageurs. Un canapé, les pieds pendants dans le vide, y était attaché, et, avec une drôlerie carnavalesque, un jeune Chinois en robe de soie noire brochée, chaussé de soie et de liège, coiffé de satin noir avec des boutons de verroterie rouge, s'y prélassait étendu de tout son long. Sa longue natte noire battait l'air à chaque cahot de la voiture. Celui-là, c'était mon excellent ami Tin-Tsien-Lin, lettré chinois de son état.

Tout-Paris a connu ce lettré qu'on appelait communément le Chinois de Théophile Gautier. Il était venu de Macao, on ne sait ni pourquoi, ni comment?

Son aspect pittoresque lui avait conquis le bon accueil de l'auteur du *Pavillon sur l'Eau*, auquel, en un langage rudimentaire, une sorte de français de petit nègre, il contait des chinoiseries intéressantes et récitait des fables charmantes dont il se disait l'auteur. Il se déclarait persécuté par l'unique professeur de chinois alors connu en France, Stanislas Julien, professeur au Collège de France, qui, s'il fallait en croire la plaisanterie courante, n'avait à son cours qu'un seul élève toujours variable et qui toujours était le cocher du fiacre qui l'amenait au Collège de France?

Tin qui était le roi des menteurs propageait volontiers cette histoire. Il affirmait en outre que Stanislas Julien, ne sachant point le chinois, l'employait à faire son travail, moyennant une rétribution dérisoire, et que, de plus, dès qu'une visite apparaissait il l'invitait à disparaître; il le faisait passer, selon le dire de Tin, pour son domestique. En plus de cette situation peu lucrative, Tin donnait des leçons de chinois. Il n'avait qu'un seul élève, lui aussi, et c'était un Turc.

Le croirait-on? ce Chinois pauvre était dans son quartier le bourreau des cœurs, tant et si bien qu'il lui en arriva malheur. — Comme il avait séduit la femme, laide et rouge, d'un tailleur de son voisinage, le mari avait requis le commissaire de police et les deux coupables avaient été traduits en correctionnelle. Quand vint pour eux le moment de s'expliquer, Tin dit ceci au tribunal :

« Moi, dormir tranquille, chambre. Alors, moi, entends pan, pan. Va ouvrir. — Qui là? Il répond : — Commissaire! — Comment commissaire?... Enfin,

6.

lui dire : — Tin, chambre; femme, bonne de Tin, Tin, son lit, femme, son lit. Voilà, monsieur Commissaire. Comprends-tu, juge? »

La magistrature garda son sérieux, le ministère public se mordit les lèvres, et, aussitôt après lui, un jeune avocat maigre se leva et d'une voix puissante et d'un geste harmonieux il prit la défense de Tin-Ling, lettré chinois. Cet avocat que l'on ne rencontrait jamais au palais, avait pour signe particulier un œil de verre. Cela plaisait à sa belle humeur de plaider cette affaire, digne de Guignol. Ce fut son premier début. Son deuxième début fut le procès Baudin. C'était Gambetta.

Mais ce malheureux Tin était voué aux aventures judiciaires, nées d'histoires de femmes. Cela me valut le plaisir de le voir, orné de deux municipaux, assis sur le banc des accusés, à la cour d'assises. Cette fois, il était accusé de bigamie. Ce Céleste bigame amusait les autres auditeurs, mais il ne s'amusait pas quand même. Son cas était celui-ci : Il s'était marié en France, je ne sais trop avec qui, alors qu'il était, prétendait-on, déjà marié à Macao. Le parquet de la Seine croyait établir là un cas de bigamie, et Tin entendait expliquer, au point de vue du droit chinois, la non-valeur légale en France de son mariage en Chine.

Son amie et élève Judith Gautier vint expliquer au jury la législation du mariage en Chine. Alors, de même que dans l'un des chefs-d'œuvre de Labiche où Lhéritier jouait — et comment!! — le rôle d'un juge, le président des assises se régala de la retenir le plus longtemps qu'il put à la barre. Ce en quoi il n'avait pas tort, le malin! Le procureur requit,

bien entendu, sans perdre son sérieux et Pierre-Elzéar Bonnier, poète lyrique à ses heures et avocat par intermittence — car tout devait être fantaisiste en ce procès criminel — plaida si bien que nous eûmes tous peur qu'il fît condamner son inoffensif client. Tin fut néanmoins acquitté.

Il y avait cependant dans ce procès grotesque quelque chose de singulièrement grave. Tin avait été marié à Macao, par des missionnaires qui l'avaient converti, et la poursuite avait été intentée à leur instigation. La condamnation de Tin aurait été pour eux de la plus haute importance, car elle aurait créé une jurisprudence en vertu de laquelle ils auraient été assimilés à des officiers de l'état civil français.

Il s'était trouvé en France un procureur impérial, et toute une chambre des mises en accusation pour entendre des Jésuites portugais, pour emprisonner préventivement et pour traduire cet homme inoffensif en Cour d'Assises.

Tel fut le cas, à mon avis fort intéressant, du Chinois de Théophile Gautier, accusé de bigamie.

La voiture de déménagement derrière laquelle Tin était allongé, étendu sur un canapé, en fourragère, traversa tout Neuilly, puis tout Paris, de la porte Maillot à la porte de Vincennes, et chemina dans la direction de Villiers-sur-Marne, cependant que, en sens inverse, un fiacre descendant des hauteurs de Montrouge se dirigeait vers la rue de Longchamp, et y ramenait le maître du logis. Il n'y ramenait intactes ni sa santé, ni sa gaieté. Il n'y retrouverait plus son enfant aimée, j'allais écrire préférée, dont il était fier, et dont la rêverie aux

allures de somnolence confinait le génie. Il ne la reverrait plus, car il lui avait interdit de franchir sa porte; il lui avait défendu d'user de son nom pour signer ses écrits. Il restait l'homme qui, dans une lettre adressée à ses sœurs, en décembre 1858, avait écrit ceci :

« Je suis comme le sauvage attaché au poteau, chacun le pique pour lui arracher un cri, un frémissement, mais il reste immobile, personne n'a la satisfaction de l'entendre geindre. »

Jamais, en effet, une parole amère n'était prononcée par lui contre la disparue. Il rentrait au logis accompagné de ses deux vieilles sœurs, il y retrouvait l'enfant en qui sa tendresse sentait une nouvelle Cordelia. Et qui fut telle.

Les années pouvaient paraître avoir atténué son mal; il n'en était rien. Là où nul ne pouvait en pénétrer le sens, il lui arriva de laisser échapper sa pensée. Dans un feuilleton de juin 1870 rendant compte d'une pièce jouée au théâtre Cluny, il écrivait cette phrase : « On devrait mourir le jour où l'on marie ses enfants. »

Ce feuilleton de théâtre avait été écrit sur ma demande et sur mes notes afin de rendre service à deux de mes camarades qui avaient grand besoin qu'on leur tendît la perche. L'un était Georges Charpentier qu'il connaissait depuis son enfance, l'autre était Bergerat dont, à cette époque, il ne soupçonnait pas même l'existence.

# CHAPITRE VII

La liberté de la presse en 1867. — Dupanloup et le médecin de village. — La mort du journal *Le Hanneton.* — Le journal *La Marseillaise.* — Bazire m'appelle « Prince ». Je le cite en justice. — Bazire est arrêté. — Quelques camarades en prison. — Le *Rappel de la Provence.* — Une consigne bien suivie. — Le café de Madrid. Les revenants du Deux Décembre. — *Monsieur Godéru.*

Revenons, si vous le voulez bien, à quelque temps en arrière.

L'injure faite par Nadar à Napoléon III lors de notre funambulesque équipée au Champ de Mars nous avait comblés de joie car l'attitude de notre petite phalange, sans cesser d'être ni moins artiste, ni moins littéraire, ni moins franchement jeune, avait au bout de peu d'années subi une transformation complète. L'Empire, trompé par le silence qu'il avait imposé à la nation, avait fini par s'imaginer que tout le passé avait disparu ou que, tout au moins, la résignation des uns, l'ignorance des autres, le silence imposé partout, le mettaient pour l'avenir à l'abri des attaques. Louis Napoléon qui

se vantait d'avoir étudié les Romains, avait oublié cette parole de Tacite :

« Nous avons pour notre part connu l'extrême servitude, quand l'espionnage nous enlevait le droit de parler et d'entendre. Nous eussions même perdu le souvenir avec la parole, si l'homme pouvait oublier comme il peut se taire. »

Ce n'est pas pour faire le pion que je cite ce passage, mais pour mieux faire comprendre l'état d'âme de la jeune génération à l'heure où elle venait seulement d'apprendre par les livres de Rogeard et de Ténot de quels crimes était né le gouvernement impérial.

Dès 1867, les débats de la Chambre des Députés avaient changé d'allure. Après quinze ans de règne, Napoléon III desserrant la muselière qu'il avait imposée au Parlement, avait rétabli le droit d'interpellation. En dehors du Parlement, quelques journaux donnaient enfin à l'opinion publique certains éléments de discussion et d'information. N'allez pas croire que ce fût le rétablissement de la liberté de la presse. Il s'en fallait de tout. Vous allez en avoir tout de suite un exemple que je connais d'autant mieux que j'y étais en cause.

Un jeune externe des hôpitaux estimé de ses chefs, du nom de Grenier, avait pris pour thèse de doctorat l'étude du ramollissement du cerveau et l'extinction de la conscience humaine en cas de maladie cérébrale. C'était un sujet d'étude médicale tout à fait normal et il n'était pas supposable qu'on y pût rien trouver à redire. Il advint pourtant que Dupanloup, évêque d'Orléans ayant eu connaissance de cette thèse déclara qu'elle était la négation de la

pure doctrine religieuse et spiritualiste et que, dût-on créer un précédent inconnu dans le monde scientifique des temps modernes, on devait refuser le titre de docteur en médecine à l'étudiant assez osé pour proclamer une semblable hérésie. Et, sur les injonctions de Dupanloup, l'évêque préféré de l'Impératrice, le droit de se dire docteur en médecine fut interdit à Grenier. Mais il ne se tint pas pour battu définitivement. Il entra en polémique avec Dupanloup, prélat combatif, s'il en fût. Comme l'évêque d'Orléans parlait pompeusement du prêtre de campagne qui s'en va porter les consolations aux mourants, Grenier lui riposta par une lettre ouverte qui peut se résumer en ces termes :

« Vous dites que je suis matérialiste et je consens à vous croire sur parole. Étant médecin et non pas philosophe, je me contente de respecter les idées de chacun. Ma mère est très croyante, très religieuse même; chaque dimanche je l'accompagne jusqu'à l'église. Elle prie parce que c'est son sentiment; je l'attends dehors parce qu'il me répugnerait d'agir à l'encontre du mien. Elle respecte ma liberté de pensée, je respecte la sienne. A l'appui de vos théories, vous croyez devoir raconter l'histoire du curé de campagne qui va porter le viatique aux mourants. Elle est très touchante, mais j'ai payé hélas, le droit de vous en raconter une, qui la vaut bien. La voici :

« Il y avait dans mon village un médecin pas bien riche et de santé fragile; et que pourtant nul n'appelait jamais en vain. Une nuit d'hiver, on vint le chercher pour aller à quelques kilomètres de sa maison

soigner une brave femme très pauvre, logeant dans une cabane sans feu. Le médecin s'habilla en hâte, partit par la neige, lui aussi, comme votre curé, arriva chez la vieille, et, connaissant sa misère, il avait eu la précaution de se munir de médicaments de premier secours. La trouvant toute seule et hors d'état de se soigner, il s'installa pour toute la nuit sur un vieux fauteuil, dans la chambre glaciale qui confinait à celle de la patiente.

« Quand, le lendemain matin, les voisines entrèrent dans la chambre de la vieille, elles la trouvèrent un peu moins malade, puis, lorsqu'elles pénétrèrent dans l'autre chambre, elles y virent le docteur assis sur le vieux fauteuil mal rempaillé. Il se tenait rigide et les yeux fixes. Le froid l'avait tué!

« Monsieur l'Évêque, ce médecin, c'était mon père. Et c'est pour cela, monsieur l'Evêque, que j'ai l'ambition d'aller reprendre la place de médecin qu'il a laissée vide dans notre village. »

Vous pouvez juger de l'effet que pouvait produire à une telle époque la publication de cette lettre ouverte. Grenier était en relations avec un de mes camarades, Gustave Déloye, sculpteur d'un talent moyen et d'une habileté extraordinaire. A l'occasion, et — histoire de se faire un brin de réclame, — il dessinait des caricatures. Il proposa à Grenier de faire sa charge et de la publier dans un journal satirique appelé : *le Hanneton, journal des toqués*. Il composa donc une image dans laquelle Grenier apparaissait sous les espèces d'un diable entouré de toutes les flammes de l'enfer.

Déloye et Grenier m'ayant demandé de confec-

tionner l'article qui accompagnerait cette charge, je me fis un plaisir de leur rendre ce tout petit service. Mais, lorsque parut la charge bien inoffensive, je constatai que le directeur du journal avait remplacé toute ma prose par ces quatre mots : « A bon entendeur, salut! », placés au-dessus de huit lignes de points.

Mon petit boniment, fait sur un coin de table, ne valait pas grand'chose et je n'y aurais plus jamais pensé, si, un jour, flânant au Palais de Justice, je n'étais entré dans la salle d'audience de la police correctionnelle. Là j'aperçus, non sans quelque étonnement, le procureur impérial, qui avec force retroussements de manches, brandissait devant le tribunal un numéro du : *Hanneton, journal des toqués*, où figurait la charge de Grenier.

« Oui, messieurs, clamait l'honorable organe du ministère public, oui, messieurs, dans tout article, il y a ce qu'on écrit et ce qu'on n'écrit pas. Ce qu'on n'écrit pas, messieurs, le voici : ce sont ces huit lignes de points... Ce qu'on écrit, lisez-le, messieurs : « A bon entendeur, salut! » Je pense que cela doit vous suffire. Quant à moi cela me suffit. Pour qui sait lire entre ces huit lignes de points, l'outrage est flagrant. Les quatre mots uniques qui les accompagnent le confirme et l'aggrave. »

Au bout de dix minutes le *Hanneton*, *journal des toqués*, était, dans la personne de son gérant, Victor Azam, condamné à 1.500 francs d'amende et aux dépens.

La semaine suivante, nous recevions les uns et les autres une lettre largement bordée de noir, laquelle nous invitait à assister aux convoi, service et enterre-

ment du journal : *Le Hanneton, journal des toqués*, mort à la fleur de l'âge, des suites d'une amende de quinze cents francs et de ses débours variés pour frais de justice.

La lettre de part était rédigée au nom des rédacteurs du journal. Il me serait difficile d'en reconstituer la liste, mais je puis, toutefois affirmer avec certitude que l'excellent François Coppée en faisait partie. En ce temps, il n'avait pas encore dans le cœur le bonnet à poil qui s'y logea plus tard. Le bonnet de Mimi Pinson lui suffisait et il n'avait peut-être pas tort.

Petit à petit, de simplement artiste qu'il était à l'origine, le groupe de la rue Chaptal était devenu politique. Nous étions tous également jeunes, insoucieux du lendemain, animés des sentiments les plus violents contre le gouvernement de l'empire. Obligés de vivre tous par notre travail, nous appartenions à la rédaction de journaux où dominait l'influence des rescapés du Deux Décembre. Nos chefs de file étaient les républicains de 1848, aux convictions restées intactes. Victor Hugo, ses deux fils, Auguste Vacquerie et Paul Meurice avaient fondé le *Rappel*, et, comme dans *Hernani*, nous étions « de leur suite ».

Le spectre de Banco se multipliait à l'infini ; les épaves de 1851 surgissaient partout en des points les plus divers.

Après l'éclat de *la Lanterne*, après les condamnations qui en avaient rendu la publication impossible en France, Rochefort avait fondé le journal : *La Marseillaise*. Ce titre, *La Marseillaise*, était à lui seul, à cette époque, une sorte d'insulte lancée contre l'empire, car, si invraisemblable que ce soit, la

chanson de Rouget de l'Isle était sévèrement interdite en France depuis 1852. Un pochard, ou même un sujet de Napoléon III, resté de sang-froid, se permettait-il de proférer sur l'air connu ces seuls mots :

Allons, enfants de la Patrie!
Le jour de gloire est arrivé,

qu'aussitôt quelque argousin lui mettait la main au collet. Si l'homme était arrêté de jour, les tribunaux correctionnels le condamnaient pour cris séditieux, en cas contraire ils le condamnaient pour tapage nocturne.

Deux des principaux collaborateurs de la *Marseillaise* vivaient de notre vie commune. Ils avaient nom : Ernest Lavigne et Edmond Bazire; ils étaient alors deux inséparables.

Je reparlerai tout à l'heure, plus longuement, de Lavigne; mais en attendant, et pour liquider un souvenir, je relaterai que ce fut un de ses articles de la *Marseillaise* qui déchaîna le drame au cours duquel Pierre Bonaparte assassina Victor Noir. Quand les témoins que Lavigne avait envoyés à Pierre Bonaparte arrivèrent, ce bandit avait déjà déchargé son revolver sur ceux que Paschal Grousset, autre collaborateur de la *Marseillaise*, venait de lui envoyer.

Donc, pour l'instant je réserve le cas de Lavigne pour liquider celui de Bazire.

Bazire, tumultueux et passionné, de taille moyenne, pas vilain garçon, la face barrée d'une très jolie moustache noire, le chef formé d'une véritable toison d'astrakan, était remarquable par la

maladresse de tous ses mouvements, et par un défaut de prononciation assez accentué (*prononchiachion*) qui se perdait dans le demi-silence d'une extinction de voix chronique. Même quand Bazire criait, il demeurait aphone. Je dirais mieux : plus il forçait sa voix, et moins on l'entendait. Au cas où nous serions descendus dans la rue pour proférer ce cri séditieux intitulé la *Marseillaise*, l'absence de voix dont la nature avait gratifié Bazire l'eût sans doute préservé des horizons auxquels le hurloir de Lepelletier, par exemple, ou le glapissoir de Raoul Rigault, ou le beugloir de Pelletan les aurait exposés. Mais comme c'est toujours ce qu'on attend le moins qui arrive, le chuchotoir de Bazire le mit à mal. Ce fut en une circonstance aussi peu supposable que possible et d'où résulta, hélas ! l'échec d'une mystification que nous avions combinée pour embêter un peu le gouvernement impérial. Histoire de rire, et de faire rire.

Un soir, rue Chaptal, à propos de n'importe quoi, Bazire reprenant une des répliques légendaires de la pièce du Palais-Royal intitulée : *Le Brésilien*, me dit : « Oui, Prince! »

Avec la plus grande dignité, je lui ripostai, simulant la colère :

« Que tu m'appelles Prince, ici passe encore ; mais tu n'oserais pas, j'espère, me traiter de Prince dans un journal ?

— C'est ce qui te trompe, je l'oserai.

— Eh bien ! essaie, et tu verras ce que cela coûte. »

Le lendemain, on lisait dans la *Marseillaise*, sous la signature de Bazire, la citation d'une chose

vague et quelconque écrite par moi dans un journal de la veille et accompagné d'un commentaire concluant que décidément « j'étais bon Prince. »

Le soir, je m'attaquai au doux Bazire :

« Puisque tu tiens à savoir ce que cela coûte de m'appeler « Prince », tu vas le savoir. »

Et le lendemain, accompagné de notre copain Abel Peyrouton avocat, l'un des héros du procès Baudin où se révéla Gambetta, je rédigeais et déposais une plainte en injures et diffamations contre le sieur Bazire, lequel m'avait qualifié de *Prince*, ladite qualification étant de nature à nuire à ma réputation par devers les seules personnes à l'estime desquelles je tenais.

Et nous voici, obligeant le tribunal correctionnel de la Seine à avaler un procès où M. le Procureur Impérial serait tenu de dire si, oui ou non, la qualification de *Prince* était, à mon encontre, injurieuse ou diffamatoire. En temps ordinaire, ce n'eût été qu'une gaminerie, mais on était au lendemain du jour où le prince Bonaparte venait d'assassiner Victor Noir, et cela suffisait pour transformer cette gaminerie en un incident de l'ironie la plus macabre. Nous nous étions entendus, nous deux Bazire, et de même nos deux avocats, pour la rendre plus féroce encore. Afin d'assaisonner ce plat de notre façon, j'avais demandé à un avocat du nom de Le Canu, ancien déporté de Décembre, de vouloir bien m'assister devant le tribunal, au lieu et place de Peyrouton qui, vraiment, était trop compromettant en pareil cas. Nous nous réjouissions d'avance de voir la tête que feraient les magistrats.

Dans le monde de la presse on riait de cette petite

comédie ; dans celui du gouvernement, l'attitude restait tendue. Le hasard, les mouchards et aussi et surtout cet animal de Bazire, firent tout rater.

Comme il passait sur le quai des Tuileries, Bazire aperçut sa Majesté Napoléon III, qui, cramponné à sa canne, accroché au bras de quelque fidèle, prenait l'air sur la terrasse du bord de l'eau alors exclusivement réservée à son auguste personne.

Bazire l'aperçut, et de toute la force de ses poumons, tel Crinquebille susurrant « mort aux vaches » dans l'oreille du sergot pacifique, il chuchota : « Vive la République. »

Un mouchard, — il était pourvu d'un cornet acoustique sans doute, — l'entendit. Lui mettre la main au collet, le conduire à la Préfecture et de là à Sainte-Pélagie fut l'affaire de peu d'instants.

Et voilà notre Bazire bouclé et voici notre procès compromis.

Convaincus que si notre farce se jouait au Palais de Justice, ce serait désormais le pensionnaire de Sainte-Pélagie qui en deviendrait le dindon, nous avions résolu d'y renoncer, mais Bazire, certain d'être condamné pour outrage à l'empereur, s'acharnait à vouloir la poursuivre jusqu'au bout.

Le jour de l'audience, Bazire, flanqué de deux municipaux, apparut sur le banc des prévenus en compagnie de voleurs, d'escarpes, d'escrocs et d'autres seigneurs de même catégorie. Pour comble d'ironie, le sort avait voulu que l'audience correctionnelle fût, ce jour-là, présidée par un certain Bazire vaguement cousin du nôtre.

Pour ne le contrarier ni trop rudement, ni trop directement, je me précipitai à la barre des plai-

gnants assisté de mon revenant des déportations de décembre, Le Canu, qui prit la parole pour formuler mon entier désistement. Les magistrats eurent un geste traduisible en toutes les langues de l'Europe par le seul mot : Ouf ! Cependant que le prévenu Bazire avait la mine d'un homme furieux. Sa petite rigolade lui échappait. Traversant le petit espace qui sépare la barre des plaignants du box des inculpés, j'allai lui serrer la main. Une voix alors interrompit mes épanchements ; elle disait :

« Voyons, monsieur, voyons ; retirez-vous. Nous ne sommes pas dans un salon ici. »

C'était le président qui articulait cette vérité.

Pour sûr que nous n'étions pas dans un salon ! Je n'en doutais point, et Bazire, que ses municipaux ramenaient au panier à salade, devait en douter moins encore.

A quinze jours de là, il en était plus que convaincu, lorsque le même tribunal le gratifia de un an ou dix-huit mois (je ne sais plus au juste) de prison.

Il a subi une partie de sa peine dans une maison de santé, et, s'il y eut de mauvais quarts d'heure, il y eut aussi de bons moments — du moins je le suppose, car une de nos amies, d'ailleurs libre de sa personne, lui venait tenir compagnie.

Laquelle ? — Devinez !

Je dois à la vérité de dire que si nombre de nos camarades attrapaient des mois ou au besoin des années de prison, l'on était assez bon enfant pour leur accorder très souvent, sous prétexte de maladie, soit le régime de la maison de santé, pour ceux qui pouvaient se l'offrir, soit celui de

l'hôpital pour les moins aisés. En l'un et l'autre endroit, les visites étaient tolérées sans formalités policières.

C'est à l'hôpital de la Pitié que nous retrouvions aux jours de visite notre camarade Abel yrouton. Il était dans la salle commune, bien entendu, il était en parfaite santé, ses habits étaient au vestiaire, il ne pouvait facilement s'enfuir et n'en avait nulle envie.

C'est à Passy, au deuxième étage d'un pavillon confortable, que nous retrouvions Edouard Lockroy, à qui son petit pamphlet « *Le Diable à quatre* » avait valu quelques mois de prison. Il était déjà atteint de cette maladie de vieillesse qui l'a si bien conservé jusqu'à quatre-vingts ans, ou à peu près, malgré les fatigues du pouvoir.

Il travaillait alors au *Rappel*, et j'étais de la maison; j'allais de loin en loin l'aider à tuer le temps. Et mon grand plaisir était de voir sa brave femme de mère, à la bonne figure bien ouverte et bien franche, arriver avec des gâteaux, des oranges, des bonbons, dont elle bourrait son petit garçon, qui avait dépassé la trentaine.

Or, Lockroy venait à peine de terminer sa villégiature forcée près l'avenue qui s'appelle aujourd'hui l'avenue Victor Hugo, quand le gouvernement impérial, qui avait depuis rétabli la liberté de la presse, jugea bon de faire saisir chez eux, de nuit, les principaux rédacteurs du *Rappel* et de les incarcérer à Mazas. Vacquerie et Meurice avaient — fort sagement, d'ailleurs — pris le parti de disparaître. Les bureaux du *Rappel* étaient alors rue du faubourg Montmartre, au numéro dix, au-dessus de l'impri-

merie Schiller. Or le jour où avait lieu ce coup de filet, au lieu de la phalange enfiévrée des collaborateurs du journal, qui y apportaient le bruit et le mouvement, il n'y restait plus personne, hormis le gérant, le père Longchamps, un bon vieux qui avait toujours une cravate blanche, et qui ne comprenait jamais rien à rien. Tout ce qu'il comprenait, c'est que son rôle l'obligeait à ne rien comprendre; aussi fut-ce vainement que nous tentâmes d'avoir un renseignement quelconque sur les arrestations et sur le parti qu'il fallait prendre pour parer à ce petit coup de Jarnac. Au bureau du *Rappel*, je rencontrai Lockroy, qui lui aussi venait aux nouvelles.

Le père Longchamps faillit avoir une syncope quand Lockroy, moi-même, et un certain Révillon, un musicien qui faisait de la littérature, ou un littérateur qui faisait de la musique, (au choix), et sauf erreur, Jean Albiot, un enfant des Pyrénées, aux cheveux très noirs et très longs, nous nous déclarâmes prêts à nous substituer aux absents. Je n'ai pas bien présents à la mémoire tous les détails de cette aventure, mais ce dont je suis bien certain, c'est que, le lendemain matin, le Gouvernement Impérial put constater que l'arrestation de nos camarades avait été de sa part une bêtise inutile. Les temps étaient passés où elle pouvait intimider qui que ce soit, parmi nous. Après quarante-huit heures de mise au secret à Mazas, les incarcérés étaient relâchés, et ceux des camarades que les argousins de Napoléon III n'avaient pas pincés au premier moment reprenaient leur rang dans la bataille.

Durant les dernières années de l'Empire c'était à toute minute la guerre au couteau entre notre toute petite phalange et le gouvernement impérial.

Nul de nous n'ignorait le sort qu'avaient subi nos aînés et nul ne doutait que le gouvernement qui se qualifiait de libéral ne fût prêt à récidiver si cela devenait nécessaire à sa conservation. A Paris, la besogne était encore possible; nous formions un carré difficile à défoncer sans risque, et d'autant plus solide qu'une partie de la magistrature était sournoisement orléaniste. Nos amis de province avaient la partie moins commode, et, comme j'aime à procéder par des exemples, je citerai le cas d'un des rédacteurs de notre *Rappel* : Albert Baume, fils d'un représentant du peuple en 1848, qui avait fondé à Toulon un journal intitulé : *Le Rappel de la Provence*. Il m'avait prié de m'occuper de recruter des rédacteurs bénévoles, travaillant gratuitement, en attendant que le journal eût de quoi vivre, et je n'avais pas eu grand'peine à obtenir des adhésions effectives. En outre, je bouchais les trous chaque fois que les collaborateurs faisaient défaut. Un beau jour nous apprenons — sans grand étonnement, du reste — que le brave Albert Baume venait d'être appréhendé à Toulon par la gendarmerie, et, de brigade en brigade, conduit à Draguignant à pied, les menottes aux poignets. Le crime qui lui était reproché consistait en un article de deux cents à trois cents lignes comportant contre Emile Ollivier une fantaisie aigre. Il n'en était pas l'auteur et on ne pouvait lui en attribuer la paternité, il était signé en toutes lettres de mon nom, mon prénom compris.

On avait bien eu garde de poursuivre l'auteur à Paris, mais, dans ce Var, encore tout frémissant du souvenir des massacres et des déportations de 1851, on croyait utile de montrer qu'on recommencerait au besoin.

Nul de nous n'a été étonné lorsqu'on a trouvé le nom de plusieurs des nôtres inscrit sur les papiers des Tuileries, contenant le travail préparatoire de la liste des proscriptions éventuelles.

Tous, nous ignorions en nous levant, chaque matin, si nous ne coucherions pas le soir à Mazas. L'ensemble de nos groupes était devenu une force qu'il faudrait briser ou subir. De cette force, on eut la mesure en une circonstance mémorable. Nous-mêmes nous n'en supposions pas toute la puissance.

On avait célébré avec éclat, en décembre 1867, l'anniversaire de la mort de Baudin, et le gouvernement comptait, pour le 4 décembre 1868, sur une manifestation qu'il pourrait exploiter et étouffer.

Nous avions flairé le piège. Alors tous nos journaux donnèrent à leur clientèle la consigne de ne pas sortir de chez soi. « Laisser la place vide » était le mot d'ordre. S'il est vrai que soulever un peuple n'est pas toujours chose facile, obtenir de lui l'immobilité en ses crises de colère, l'est bien moins encore. A notre plus grand étonnement, d'ailleurs, nous sommes parvenus à obtenir du peuple de Paris cet acte de domination de soi-même.

Le Ministre de l'Intérieur, un tout petit homme très rageur, appelé Pinard, qui comptait sur « une journée », avait groupé toutes ses forces policières devant le cimetière Montmartre, avec ordre d'empêcher toute tentative de manifestation. Or il advint

que, en fait de manifestation, ses agents ne virent que d'inoffensifs enterrements, pareils à ceux de tous les jours, les hommes traînant la jambe derrière le char et les femmes fatiguées tamponnant avec leur mouchoir leurs yeux humides des larmes versées.

Depuis huit heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, la petite armée du « petit Pinard » se contenta de battre la semelle. A cinq heures, le scandale attendu se produisit. Un moutard, un musicien ambulant de quinze ans, se mit à jouer sur son violon la scie populaire :

Gari...baldi,... ce héros plein de charme,
Disait... un jour... de pluie... à Pallaviccini... etc.

Et comme un brigadier de sergent de ville se croyant bafoué voulait faire taire le violoniste, celui-ci, un tantinet blagueur — peut-être, — prononça ces sages paroles :

« Puisque vous n'avez personne à arrêter, arrêtez-vous les uns les autres. »

Ce sur quoi il fut appréhendé, et, comme on eût dit chez Bobêche ou dans le *Tintamarre* : Le sien sous le bras, il fut mis au violon.

Le fiasco du gouvernement fut le lendemain l'objet d'une sorte de fou rire universel, et tel que Pinard dut démissionner dans les quarante-huit heures.

Le ridicule et le petit violoneux l'avaient jeté par terre. Ce jour-là fut démontré que la fameuse charge d'atelier du graveur sur bois Pothey intitulée « *La Muette* » pouvait avoir un sens que le blagueur

féroce qui l'avait inventée n'avait pas lui-même soupçonné. J'aimerais à la transcrire, cette charge, malheureusement Pothey seul au monde fut jamais capable de la formuler congrûment. Tout en lui concourait à en faire quelque chose d'unique.

Pothey était un gaillard de haute taille, bien bâti, large d'épaules, tout en muscles, la tête exagérément grosse, couverte d'une abondante toison noire frisée en tire-bouchons, une sorte de perruque de Méduse pour rire, qui frétillait sur un front socratique. Elle projetait son ombre sur une paire d'yeux très noirs et très remuants et pétillants de drôlerie en pince-sans-rire, embusqués derrière des lunettes à fortes branches noires en fer rouillé.

Henry Monnier a fait à la mine de plomb très noire et très grasse, un portrait de Pothey qui est un chef-d'œuvre d'esprit; il est d'un dessin digne des maîtres. Je ne suis pas bien certain que la scie à laquelle Pothey a dû sa célébrité ait été imprimée. Elle vous mettait, pour ainsi dire, aux prises avec la société secrète dont des affiliés étaient partout et nulle part. Leur but on l'ignorait, leurs moyens nul ne les connaissait, ils étaient tous étrangers les uns aux autres, aucun signe ne les distinguait. Et là était le danger, tant et si bien que quand Pothey, de sa voix persuasive et caverneuse, avait terminé son boniment, ses auditeurs se regardaient mutuellement avec défiance.

Pothey, graveur sur bois de son métier, avait pour inséparable le caricaturiste Durandeau qui lui-même marchait rarement sans son ami Carjat, dessinateur de talent, poète non dénué de mérite et qui n'était guère connu du public que comme pho-

tographe, ce dont il éprouvait un vif chagrin. Il avait fondé un journal purement littéraire intitulé *Le Boulevard* et dans lequel, alternant avec Durandeau et quelquefois avec le grand Daumier, il faisait des charges — et d'excellentes charges, même — des écrivains et des artistes en vue. Quand on revoit les textes du *Boulevard* on y retrouve les noms de la plupart des écrivains de notre époque, presque tous jeunes alors — l'aîné du groupe était Théodore de Banville — et qui, depuis lors, ont illustré les lettres.

Le point de rassemblement des collaborateurs de Carjat était le café de Madrid, boulevard Montmartre. C'est dans ce simple débit de limonade que s'ébauchaient les plus rudes combats qui aient été livrés contre le second Empire. Aujourd'hui que les moindres coups de crayon, les moindres coups de pinceau de Daumier se paient des prix énormes, on se fait difficilement l'idée de la place infime que le grand homme occupait dans l'esprit de la plupart de ses contemporains. Pour eux, Daumier, c'était un bonhomme qui travaillait dans le *Charivari* et autres feuilles pour rire. Au café de Madrid c'était le maître sans égal.

Il était de taille moyenne, trapu; sa face avait des arêtes précises, tout y était d'un dessin carré, elle était entourée d'une mentonnière de favoris et couronnée d'une belle chevelure grise, rare sur l'occiput, abondante vers la nuque.

Lorsqu'il arrivait au café de Madrid, Daumier aurait pu s'y consoler de l'incompréhensible injustice du gros public s'il avait eu la notion précise de sa valeur, mais rien n'indique qu'il l'ait jamais eue. Au café de Madrid, ceux qui ne comprenaient pas

l'artiste génial vénéraient le lutteur politique sans peur et sans reproche qu'il était et qu'il avait toujours été.

Dans le bataillon de républicains d'avant-garde prêts à tout contre Napoléon III, il n'y avait guère que des vieux revenants de Cayenne ou de Lambessa tels Delescluze, Pascal Duprat, Félix Pyat, parfois Ranc et tant d'autres, et de braves jeunes gens prêts à entrer dans la carrière, même quand leurs aînés y seraient encore. D'hommes d'âge intermédiaire, il n'y en avait pour ainsi dire point, hormis des descendants de proscrits, entre autres Cournet et, sauf erreur, Razoua. Les journaux auxquels ils collaboraient avaient nom *Le Rappel, Le Réveil, la Marseillaise, la Cloche*. C'étaient, avec des méthodes diverses, autant de feuilles de haute lutte. Toute idée d'intérêt, toute pensée d'affaires y étaient inconnues de leurs rédacteurs et souvent de leurs éditeurs.

Les noms de nombre d'habitués du café de Madrid figurent dans l'histoire de la Commune, beaucoup ont connu la prison et le bagne, et même le poteau d'exécution et les mitraillades en masse de la semaine sanglante de mai 1871, mais c'est à grand' peine que je pourrais trouver sur leur liste des hommes à qui je pourrais attribuer une vilenie personnelle, une affaire d'argent malpropre.

Les habitués du café de Madrid étaient, sauf quelques exceptions, gens de bonne compagnie, mais il y avait quelques exceptions tel Théodore Pelloquet. Catulle Mendès a trop bien portraicturé ce fantoche dans son drame *Glatigny* pour que j'en reparle après lui. Ce critique d'art était un journaliste plutôt verbal, et s'il avait été suivi d'un sténo-

graphe, la littérature française aurait pu s'enorgueillir de pages incomparables.

De tous les fidèles habitués de Madrid, le plus fidèle assurément était le chansonnier Gustave Mathieu, dont vous pouvez voir le buste sur la grand'place de Bois-le-Roi. Exubérant, la barbe teinte d'une teinture à bon marché, (qui passait successivement du noir au rouge et du rouge au vert olive), la figure haute en couleur, parlant très fort d'une voix pénétrante. Fidèle aux causeries du café durant l'hiver, Gustave Mathieu, quand venaient les beaux jours, allait rejoindre dans la forêt de Fontainebleau Daubigny, Corot, Rousseau, Millet.

On se plaisait à citer ses reparties souvent très féroces. Il m'en revient en ce moment une qui fournit la caractéristique de ses boutades : Il avait pour voisine une femme qui l'horripilait, elle venait chez lui malgré lui et en dépit d'une réputation plus que déplorable. A bout de patience il la chassa en ces termes : « Allez-vous en, madame ! retirez-vous ! Sortez, vous dis-je ! *Votre présence ici fait grossir le numéro de ma maison !* »

Je ne connais, de Gustave Mathieu, qu'un seul volume, des poèmes champêtres, dont quelques-uns sont de tout premier ordre et valent les meilleurs de Pierre Dupont. Son œuvre préférée était une chanson politique *Monsieur Godéru*. C'était une satire passionnée contre Napoléon III. De sa voix puissante Mathieu la récitait partout où il passait, et toujours avec le même accent de colère qui la rendait plus puissante encore.

Le café de Madrid était plus particulièrement

politique; néanmoins, des lettrés, des artistes révolutionnaires en art s'y retrouvaient chaque soir. Baudelaire encore très contesté y arrivait vers cinq heures, toujours grave, tout de noir habillé, et le plus souvent flanqué du bibliophile Charles Asselineau, auteur d'une série fort bien documentée d'études sur les livres romantiques. Asselineau ressemblait à Baudelaire, il avait adopté la même cravate blanche qui augmentait encore son air de ressemblance.

# CHAPITRE VIII

La fondation du *Petit Journal*. — Polydore Millaud et ses premiers cent francs. — L'ami Montréal. — *Horribles détails!* — *Feringhea a pàrlé!* Nous mangeons Tropmann. — Le bazar Montmartre. — Le « Grand Théâtre Parisien. » Les divers journaux du père Millaud. — Ceux que nous cuisinions avec Albert Millaud. — Le journal l'*Histoire*. — L'élection Auguste Barbier à l'Académie française et l'échec de Gautier. — Le logis d'Auguste Barbier. — Histoire des *Iambes*. — La fin d'Auguste Barbier. — Un article sur Henri Regnault.

Nous n'étions des gens de café et de flânerie qu'aux heures de récréation et encore venions-nous là pour remuer des idées et pour nous documenter bien plus que pour nous distraire.

Beaucoup parmi nous gagnaient leur vie en travaillant à la confection du Dictionnaire Larousse; tous, à peu près, nous besognions dans divers journaux non politiques, et l'invention du journal à un sou nous permettait de caser notre copie. La première expérience de cette presse d'un type tout nouveau date de la fondation du *Petit Journal*. Elle est

due à un personnage tout à fait extraordinaire, Polydore Millaud.

Tout homme, à un moment imprévu, a un geste ou une parole qui le définissent à tout jamais. Pour le bien connaître, il suffit de guetter ce geste ou cette parole. Tout Millaud tient, selon moi du moins, dans un dialogue qu'il eut avec Eugène Chavette. Chavette ayant traité avec lui je ne sais quelle opération et ayant jugé, à tort ou à raison, que Millaud « l'aurait roulé », va le trouver et commence à lui reprocher très vivement d'avoir agi de la sorte avec lui, « un ami de toujours ».

Et Millaud de lui répondre : « Chavette, vous n'êtes qu'un enfant. Retenez bien ceci : En affaires il n'y a pas d'amitié; en amitié, il n'y a pas d'affaires. »

Et il ajouta : « Et maintenant, si je puis vous rendre un service, ne vous gênez pas, c'est accordé d'avance. » Sur quoi Millaud donna à Chavette, à titre d'ami, le double de ce que Chavette aurait pu lui réclamer à titre de client.

Autant et peut-être plus qu'Émile de Girardin, Millaud a droit à une très grande place dans l'histoire de la presse française, et par conséquent dans l'histoire de l'esprit public en France. A l'heure où il tenta de créer le journal à un sou, les journalistes les moins timorés et les plus compétents se refusaient à croire à la possibilité d'une telle entreprise.

Mais Millaud avait, par ailleurs, osé les choses les plus étonnantes en apparence, et y avait réussi. Il continuait. Arrivé du midi en compagnie de deux autres méridionaux dénommés l'un Solar, l'autre Mirès, il était, comme ses deux camarades, du reste, sans un sou. Sans plus s'en effaroucher, il fonda une

maison de banque. Il s'arrangea, Dieu sait comment, pour louer un appartement de trois pièces, et fit installer dans la pièce d'entrée une cloison vitrée munie d'un guichet mobile, à vitrages opaques où étaient peints ces mots : CAISSE A, CAISSE B. Le dépoli des carreaux empêchait de voir ce qui se passait derrière eux. Les portes des autres pièces, donnant sur l'entrée, étaient munies de plaques de cuivre portant, l'une, DIRECTION, l'autre SECRÉTARIAT. Par des annonces savamment rédigées, on avisait le public de l'ouverture d'une souscription à une affaire quelconque, au titre bien choisi. Des gens venaient pour se renseigner, on les faisait attendre dans la pièce aux deux guichets et on les abrutissait par le tintamarre des écus, qu'on comptait sans relâche. et dont on emplissait indéfiniment des sacs. Les clients entendaient sans voir mais prenaient bien vite confiance; ils souscrivaient alors chacun selon ses ressources. Or, derrière ces guichets impénétrables, il y avait eu le premier jour deux hommes payés à trois francs pour compter sans cesse chacun la même pile de cent francs, soit deux cents francs, A cette première heure c'était tout le capital de Millaud.

Quand le premier client sérieux eut versé quelques centaines de francs, on augmenta le nombre de gens qui comptaient et recomptaient les écus. Quand il y en eut pour mille francs, ils firent un bruit assourdissant. La confiance des gogos augmentait avec l'intensité de leur tapage, et le tapage grossissait à mesure que de nouveaux écus permettaient de l'augmenter.

Et telle fut l'origine de la fortune de Polydore Mil-

laud et, par contre-coup, l'origine du *Petit Journal*. Millaud ne s'en cachait pas. Tout au contraire, il aimait à conter, tout en la mimant de la façon la plus gaie, cette petite comédie financière à laquelle il devait son premier débrouillage dans la vie.

Si Millaud s'en était tenu au *Petit Journal*, dont il était, à l'origine, le seul et unique propriétaire, il eût laissé après lui une fortune énorme, mais il était, comme on dit, incapable de se tenir tranquille. Chaque jour, une autre combinaison le passionnait et l'entraînait. Tout d'abord il avait adjoint à son journal, dont les bureaux se trouvaient à l'angle du boulevard et de la rue Richelieu, une boutique de librairie qui, en elle-même, était plutôt une assez piteuse affaire, mais qui, toutefois, constituait une force de publicité au profit du *Petit Journal*. Il avait confié la direction de cette boutique à un jeune homme plein d'esprit et d'imagination ayant nom Montréal, celui-là même qui, par la suite, et pendant plus de trente ans, fournit chaque année au public parisien les plus brillantes des revues de fin d'année.

Millaud aimait beaucoup Montréal parce qu'il était un grand inventeur de réclames originales, cocasses et imprévues. Plus Montréal était extravagant en ses réclames, plus Millaud était content. Cependant un jour, la fantaisie du bon Montréal alla plus loin que son patron ne l'eût souhaité. Une dépêche ayant annoncé l'exécution d'un assassin nommé Jacques Latour, Millaud avait recommandé à Montréal de soigner particulièrement la publicité que l'événement comportait. Alors celui-ci, de ses propres mains, dessina une énorme pancarte sur

laquelle, en lettres typographiques noires, était écrit :

« *C'est aujourd'hui qu'on exécute Jacques Latour.* »

puis, au-dessous de ces lignes et avec la plus belle encre rouge qu'il ait pu découvrir, et en lettres dont les traits droits étaient remplacés par des chapelets de larmes de sang, il avait ajouté : « *Horribles détails!!!* »

Un peu partout, soulignant l'horreur de la pancarte figuraient, en forme d'énormes larmes de sang, des points d'exclamation.

L'effet recommandé par Millaud se trouva dépasser toutes les espérances, même celles de Montréal. A peine la pancarte était-elle collée à la vitre de la boutique qu'un attroupement encombrait le coin du boulevard et de la rue de Richelieu. Le public pouffait de rire ; les agents qui avaient pour devoir de rétablir la circulation ne parvenaient plus à contenir la foule. Et ils riaient avec elle. Enfin, l'un d'eux, moins intelligent ou moins hilare que les autres sans doute, entra dans la boutique et pria Montréal d'enlever sa pancarte. Celui-ci riposta que l'objet était à l'intérieur de sa vitrine et n'avait rien de séditieux. On alla chercher le commissaire, et, non sans regret, Montréal finit par céder.

Quand, dans l'après-midi, Millaud entra dans sa librairie, il était d'assez méchante humeur, et, avec cet accent méridional qui doublait le comique de tout ce qu'il disait de drôle, il glapit :

« Eh quoi, monsieur Montréal, on me dit qu'il y a eu ici du scandale, du tapage ? Il ne faut pas de cela, monsieur Montréal.

— Mais, monsieur Millaud, lui répliqua Montréal, vous m'avez dit de faire une affiche qui « tire l'œil ».

Et tout en parlant, il exhibait son affiche.

A la vue de ce chef-d'œuvre, l'âme de bluffeur de Millaud s'épanouit et il eut ce cri d'admiration : « C'est superbe ! c'est superbe ! »

Et sans s'interrompre Montréal poursuivait :

« Vous m'avez dit : une affiche qui tire l'œil, qui attire le public... »

Et Millaud, qui s'était ressaisi, de reglapir en l'interrompant :

« Qui tire l'œil ! Oui, monsieur Montréal ; qui attire le public, oui, monsieur Montréal ! Mais pas les sergents de ville !... »

Une autre fois, alors que le *Petit Journal* lançait son fameux roman sur *Les Thugs*, ouvrage de René de Pont-Jest, Montréal, sur l'ordre du patron, composa une énorme affiche, admirable d'incohérence ,et d'autant plus incompréhensible qu'elle était en caractères sanscrits. Les attroupements devant la librairie étaient copieux mais ils ne faisaient point de scandale cette fois. Dans l'après-midi, à son heure habituelle, Millaud arrive en vue de sa boutique ayant à ses côtés l'auteur du roman ; et, très fier, il lui montre de loin la pancarte. Il s'attendait à des compliments, ce furent des jurons qu'il entendit. « Ah ! sacré tonnerre de Dieu ! de tonnerre de Dieu ! de tonnerre sacré du nom de Dieu !!! criait Pont-Jest.

— Eh ! qu'est-ce qu'il y a, Pont-Jest ? balbutiait Millaud, interloqué.

— Il y a, tonnerre de Dieu ! il y a que la pancarte

est pendue à l'envers ! Les caractères sanscrits sont la tête en bas, les pieds en l'air ! Il faut la retourner. Nom de Dieu ! »

Alors Millaud, très digne et très calme, pour la première fois de sa vie, peut-être, dit :

« Oh ! non, Pont-Jest, il ne faut pas la retourner. Elle est à l'envers ? tant mieux, Pont-Jest. C'est bien plus indien comme ça. »

Et ainsi fut fait. *Les Thugs ou terreur de l'Inde* furent annoncés, par une affiche accrochée tête-bêche qui n'en fit que mieux monter la vente et dans des proportions inespérées, tellement grandes que Ponson du Terrail, qui venait de quitter le *Petit Journal* pour le *Petit Moniteur* où il publiait Rocambole, le fameux Rocambole, se trouva dans la nécessité de mélanger des histoires de Thugs aux histoires de Rocambole ; il dut amener son héros à Londres où il se trouva affilié aux étrangleurs hindous ou anglais qui, à cette date, terrorisaient l'Angleterre.

Alors une lutte de réclame s'établit, homérique, entre le *Petit Moniteur* et le *Petit Journal* où le chef des Thugs Feringhea intriguait chaque jour un peu plus les lecteurs par ses allures mystérieuses.

Qu'allait-il dire enfin ? Qu'allait-il ne pas dire ? Toutes les concierges de Paris et toutes les portières de province se le demandaient avec anxiété.

Enfin le *Petit Journal* prit une décision héroïque. Feringhea révéla ses secrets. Et le père Millaud, qui comptait beaucoup sur ce coup de théâtre, de demander à Montréal, de l'aider à trouver une réclame irrésistible. Celui-ci, toujours simpliste et

génial rédigea, une affiche conçue en trois mots :

*Feringhea a parlé !*

Et les étrangleurs bâtards de *Rocambole* rentrèrent du coup dans le néant.

Pendant bien des années, deux exclamations pour ainsi dire proverbiales subsistèrent dans les journaux et dans les causeries de bonne humeur et, actuellement, elles n'ont pas encore totalement disparu. A savoir : *Horribles détails!* et *Feringhea a parlé.*

Si quelque maniaque, chercheur de dictons populaires, a eu l'idée d'en connaître l'origine certaine, il ne sera pas fâché de la trouver ici affirmée par l'un des complices habituels de Montréal.

De toutes les réclames qui firent la fortune du *Petit Journal* et qui établirent par conséquent celle de cette presse à un sou, dont l'influence sur le public français a été si puissante, depuis plus d'un demi-siècle, la plus belle réclame lui fut faite, et bien involontairement, je vous l'assure, par l'excellent Tropmann, ce féroce imbécile qui avait tué et enseveli neuf personnes pour voler les papiers de leur héritage. Pendant longtemps nous avons pu dire au *Petit Journal* que c'était Tropmann qui nous avait nourris. Nous avions même le droit d'ajouter que nous avons mangé Tropmann.

Non point que nous soyons devenus les adeptes de feu J. M. Ganne, avocat, homme doux, inséparable de son parapluie et qui prêchait la cause de la *Philanthropophagie universelle en cas d'absolue nécessité.* Nous avions tout simplement mangé Tropmann dans un banquet de cent quatre-vingts personnes qui

eut lieu chez Lemardelay, rue Richelieu. Là tous les collaborateurs du *Petit Journal*, depuis les imprimeurs les plus humbles jusqu'aux rédacteurs les plus célèbres, furent réunis par Millaud pour fêter le premier tirage à cent mille exemplaires, c'est-à-dire le plus gros chiffre de tirage dont jamais jusqu'alors aucun journal français eût approché.

En fait Tropmann avait été découvert tout à fait accidentellement par l'un de nous, Georges Stenne, un bon et brave garçon d'Alsacien, qui, en causant avec une femme de son pays, tenancière d'une brasserie de la rue Grange-Batelière, avait trouvé la trace de Tropmann; ce fut là ce qui permit de l'arrêter au moment où il allait s'embarquer pour l'Amérique. La découverte de Stenne et l'article qui en était résulté avaient révolutionné Paris. Il était signé du pseudonyme commun à nous tous : « Thomas Grimm ». Puis, chaque jour, l'un après l'autre, nous fabriquions un nouveau Thomas Grimm — ayant pour sujet Tropmann. Et c'est grâce à cette série de boniments plus palpitants d'intérêt les uns que les autres, mais non point vierge d'invention, que, de jour en jour, le tirage monta jusqu'au chiffre fantastique de cent mille exemplaires, que Millaud lui-même, capable de toutes les imaginations, n'eût pas osé imaginer. Il ne se méprenait du reste pas sur le danger de ce trop grand succès spontané. Il en avait peur, et un jour où j'étais allé lui proposer un sujet d'article il m'avait répondu :

« Mais, mon pauvre ami, il n'y a plus rien à faire, Tropmann a gâté le métier. On ne peut plus raconter des crimes; il faudrait en commettre soi-même; et encore je ne suis pas sûr que cela suffirait. »

Je le revois comme s'il était devant mes yeux, cet excellent père Millaud, et tel qu'il était au moment où il soupirait en disant que... « Tropmann avait gâté le métier ». En ce temps-là, il était déjà très malade, et s'il parlait toujours avec la même volubilité, ce n'était plus qu'avec une voix faible, couverte, éteinte. Il était dans son cabinet de travail en son superbe hôtel de la rue Saint-Georges, celui-là même où s'est installée l'Université des Annales. Il avait devant lui deux grands crachoirs en argent et une sorte de grande cuvette, en argent également; sur sa tête était posé un bonnet grec en velours foncé tout couvert de broderies d'or. Une vaste robe de chambre également en velours, attachée par un double rang de brandebourgs et d'olives en tresse d'or, l'enveloppait tout entier et rehaussait l'éclat de pantoufles de cuir foncé brodé d'or. Cet homme, naturellement simple, pas vaniteux pour un sou, et d'une bienveillance peu commune, n'était content que lorsqu'il était au milieu de choses en or ou tout au moins dorées. C'est ainsi qu'il avait un salon très vaste, meublé de sièges de forme empire dont les bois, — si j'ose ainsi parler — étaient de bronze doré.

Ce Millaud, qui arborait des goûts de dentiste de vaudeville, n'en était pas moins une sorte de puissance publique. Peu d'hommes ont fait autant d'ingrats et peu d'hommes ont laissé derrière eux moins d'ennemis.

Il avait, paraît-il, en affaires des procédés qui ne plaisaient pas à tout le monde. Ce qu'ils valaient, je l'ignore. Tout ce que j'en sais, c'est qu'ils l'ont forcé à mettre son *Petit Journal* en actions, et qu'il

est mort sans fortune. Il est vrai de dire qu'il avait entrepris les opérations les plus diverses et les plus baroques. Il avait fondé boulevard Montmartre une façon de bazar, et, sous la gare du chemin de fer de Vincennes, il avait fait construire un théâtre.

A la tête du bazar, il avait placé le camarade Montréal. Vous voyez d'ici le sérieux commerçant qu'il pouvait être et comme il était taillé pour vendre les marchandises de toutes les espèces. Le bon vouloir ne lui faisait pas défaut, mais il n'avait pas la vocation. Il prenait tout par le côté comique. Il y avait, entre autres marchandises, des modèles d'aquariums contenant de petites tortues d'eau, et Montréal essayait d'intéresser à leur sort les rares clients qui passaient par le bazar. Il les leur offrait comme tortues apprivoisées et savantes ; j'en rougis encore en l'avouant ici : souvent je l'aidais dans ses démonstrations renouvelées de celles de l'homme aux rats.

On nous écoutait et on n'achetait jamais les tortues. Alors Montréal jeta son dévolu sur le rayon des Beaux-Arts. Il s'était même mis en tête de vendre un affreux tableau représentant un gros chien, et chaque fois qu'un client entrait accompagné de son cabot, quelles que fussent la taille et la race de la bête il s'époumonait à démontrer que son tableau pouvait tenir lieu de portrait dudit cabot. Je rougis encore ici en avouant que je le secondais de mon mieux.

Ce portrait de chien, c'était le Cachemire XBT de Labiche. Seulement on ne le vendait pas.

Au bout de quelques mois un établissement de

bouillon — ô symbole ! — remplaça ce bazar mal gardé.

Dans l'encastrement des arcades de la ligne de Vincennes, vis-à-vis de la rue à laquelle on a donné depuis lors le nom de rue Millaud — notre patron avait fait construire un théâtre qu'il avait intitulé *Grand théâtre parisien* — destiné au public populaire du faubourg Saint-Antoine.

Les places ordinaires étaient qualifiées non de fauteuils ou de stalles mais de *confortables*, et les places de luxe, de « *grands confortables* ».

Au Grand théâtre Parisien on jouait tantôt le drame, tantôt l'opérette ; le public était généralement bon enfant et surtout enthousiaste. Je l'ai vu faisant bisser le monologue de Hamlet (traduction Dumas et Meurice), ce qui, vous en conviendrez, n'est pas une preuve de bêtise de la part d'un public composé d'ouvriers et d'artisans. Les représentations étaient sans cesse troublées par le bruit des sifflets des trains qui passaient au-dessus de la salle de théâtre, ce qui ne laissait point que de désorienter les acteurs qui n'étaient pas avertis de ce léger inconvénient.

De même que le bazar, le théâtre ne réussit pas. Il fut remplacé non par un bouillon, mais par un *beuglant*, et les trains de Vincennes continuent encore, à l'heure présente, je crois, à siffler les artistes qui y opèrent.

Girardin prétendait avoir une idée par jour.

Millaud avait une idée de journal par jour. Il avait même projeté un journal sans aucune rédaction d'aucune sorte, sans rien de rien, hormis une liste de noms pris au hasard. Pour une foule de

8.

personnes, calculait-il, le comble du bonheur étant de voir leur nom imprimé, on vendrait des journaux en masse à la foule des gens qui voudraient voir si leurs noms ne s'y trouveraient pas. A tout instant il revenait sur cette idée. N'avoir pas réalisé son projet de *Journal-Liste* a été l'un de ses gros regrets.

Au fond c'était là une idée d'un publiciste philosophe qui connaît bien — trop bien peut-être — son public.

Avec les bénéfices du *Petit Journal*, Millaud fonda un autre journal qui contrastait en tous points avec son frère aîné. Autant celui-ci était boutiquier, petit peuple et concierge, c'est-à-dire bon pour tout le monde, ou à peu près, autant l'autre était parisien, boulevardier, chic. C'était une publication analogue au *Figaro* de Villemessant, mais, ce n'en était point l'imitation.

L'inimitable Millaud entendait n'imiter personne.

*Le Soleil* était éblouissant de fantaisie, étourdissant d'esprit, vraiment littéraire. Ses principaux rédacteurs étaient des écrivains les plus brillants de l'époque, tels : Rochefort, Monselet, Scholl et *tutti quanti*, sous la direction de Sarcey qui, lui-même, y jouait fort bien sa partie. J'ai encore présente à l'esprit une parodie de la *Légende des Siècles*, où Sarcey, prenant à la blague les procédés de Victor Hugo, avait, malgré lui, — le moins poète des écrivains, — abouti à un bon et beau morceau de poésie. A cette époque, Sarcey ne comprenait pas encore Victor Hugo. Plus tard il finit par le comprendre et par l'admirer passionnément. Mais Victor Hugo

ne lui avait jamais pardonné les coups de plume qu'il en avait reçus.

J'ai été témoin de la rancune que Victor Hugo avait gardée contre ce brave Sarcey. Elle fut par Hugo même, formulée en ma présence. C'était avenue Frochot, chez Meurice, pendant le siège. Sarcey venait de publier un article largement admiratif, mais non exempt de ces réserves que, fidèle disciple de l'Ecole Normale, il tenait pour le suprême devoir de son sacerdoce de critique littéraire.

Victor Hugo, ayant lu cet article, prit sa grande voix, — sa voix spéciale par lui réservée à dire ce qu'on appelle des choses et dit : — « Je veux bien que M. Sarcey dise : Victor Hugo est un imbécile, cela est son affaire. Qu'il le dise! Mais qu'il écrive : Ceci est bien — ceci est mal. — Un bon point pour ceci à M. Victor Hugo. — Un mauvais point pour cela à M. Victor Hugo. Ce sont là choses qu'il n'a pas à faire et je ne les lui permets pas. »

Je ne crois point devoir parler longuement de divers recueils parus sous les auspices du *Petit Journal* tels que la *Gazette de Hollande* et la *Nouvelle Némesis* qui eurent une courte existence. Elles étaient la chose particulière d'Albert Millaud, fils de Polydore Millaud, et nous les cuisinions à trois : Albert Millaud, Abel d'Avrecourt et votre serviteur. Souvent le docteur Rengade nous donnait un coup de main. Le *Journal Illustré*, alors fort malade, était soigné par les mêmes quatre bons marmitons, et, à défaut de le faire revivre, ils l'empêchèrent de mourir tout à fait. Tant et si bien que d'autres, plus heureux que nous, plus habiles sans doute, lui ont plus tard rendu sa force première.

Mais tout cela était sans intérêt à côté du plus remarquable des journaux dérivés du *Petit Journal*. Millaud l'eût volontiers intitulé le *Grand Journal* si ce titre n'eût été déjà pris par un succédané du *Figaro*. Avec sa modestie habituelle notre patron n'hésita pas à le dénommer *L'Histoire*. On n'eût pu dire si c'était un journal politique, car, en fait d'articles politiques, on n'y trouvait guère que les comptes rendus des séances du Parlement. Comme la superficie à noircir était considérable, ces comptes rendus étaient imprimés en très gros caractères, avec les qualités appartenant à chaque interlocuteur si insignifiantes que fussent leurs paroles. Elles étaient libellées au complet et en lettres majuscules, et disposées en lignes séparées. Exemple :

Son Excellence Monsieur le Ministre Secrétaire d'État a la Justice et aux Cultes, Garde des Sceaux.

Oui! parfaitement! et tout le temps comme ça.

Ce n'était pas toujours nécessaire ce qu'on lisait là; mais ça tenait de la place.

Le rédacteur en chef de l'*Histoire* était Odysse Barot, un petit homme ridé, rasé, remuant, au crâne plat, en plan incliné, aux cheveux plats, aux yeux bridés. Il ressemblait à Emile de Girardin, autant par nature que par le soin qu'il avait à se faire une tête girardinesque; peut-être bien était-ce pour consolider le dire des gens qui le supposaient bâtard du grand journaliste, dont il fut d'ailleurs le collaborateur assidu.

Si au physique il ressemblait à Girardin, il lui

ressemblait bien plus encore au moral; Girardin, plus malin que Odysse Barot, a échappé à maintes mésaventures que Barot n'a que trop connues.

Parmi les besognes qui m'incombaient dans le journal l'*Histoire* figuraient les séances de l'Académie française, et c'est à cela que j'ai dû de connaître Auguste Barbier. L'élection de Barbier avait été non point un acte de justice littéraire, mais un acte de taquinerie politique commise par les académiciens, pour la plupart orléanistes ou légitimistes, contre l'Empire. Bien rares étaient au Palais Mazarin ceux qui possédaient rien de plus qu'une notion extrêmement vague du génial auteur des *Iambes* et des *Rimes héroïques*. Seulement, quelqu'un s'était avisé de leur apprendre qu'il avait écrit l'*Idole*, qu'il était l'auteur de ce vers...

Sois maudit, ô Napoléon!

Il fut facile à ceux-là de suggérer à leurs amis l'idée de la candidature d'Auguste Barbier.

Auguste Barbier, d'abord étonné des ouvertures qui lui étaient faites, finit par se présenter aux suffrages des Immortels. A ce moment, il avait largement passé la soixantaine; c'était un petit vieux, étriqué de formes, étriqué de gestes, et, à première vue, donnant l'impression d'un bureaucrate, d'une façon de clerc d'huissier, d'un de ces clercs d'huissier qu'on voit dans les études sises au troisième étage au fond de la cour rue Saint-Martin, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur ou chaussée Clignancourt, d'un de ces bonshommes miteux, qui semblent avoir toujours porté des manches de lustrine et des

redingotes lustrées au frottement des tables noircies à l'encre. Il n'était point jusqu'à ses lunettes à fortes branches de fer qui ne semblassent faire partie de son être intime et avoir grandi avec lui sur son nez en bec de corbin. A l'âge où la calvitie est presque un devoir, il avait encore tous ses cheveux châtain très foncé ; ils accentuaient l'aspect d'extrême vétusté de son masque aux joues plates, flasques, flottantes. Les yeux de ce petit homme ratatiné, qui avait été à son heure l'un des plus puissants génies lyriques dont puisse être fière la littérature d'un pays, semblaient n'avoir jamais pu connaître l'effervescence de la passion. La bouche édentée était mince et molle et la forme du menton en pointe de sabot achevaient de faire ressembler le pauvre bonhomme à un polichinelle déclassé, retrouvé parmi les invendus d'un fabricant de jouets qui liquide faute de clients.

En offrant l'entrée de l'Académie à Auguste Barbier, les ennemis de l'Empire n'avaient nullement pour but de consacrer son génie, dont ils n'avaient eu cure jusque-là. Ils voulaient uniquement *embêter* l'empire et faire échec à la candidature de Gautier, grand ami de la princesse Mathilde.

Déjà deux fois Gautier s'était présenté et deux fois ils avaient trouvé moyen de l'éliminer.

Au fond, Théophile Gautier, personnellement, n'avait nulle envie d'être de l'Académie française. En se présentant il cédait à l'insistance de Carlotta Grisi, sa belle-sœur, et à l'influence pressante de la bonne princesse.

Un très jeune ami (je ne le nommerai pas afin d'éviter tout ce qui pourrait ressembler à une prétention personnelle) ne cessait de tenter de le dis-

suader de courir une aventure tout à fait incertaine et compliquée d'intrigues dont il était incapable. « Pourquoi faire? disait le jeune ami, qu'aurez-vous de plus quand vous aurez l'habit vert? Il me semble que le jour où on lira sur un de vos livres : « *Théophile Gautier, de l'Académie française* » j'aurai la sensation de lire : « *Le Lion du Jardin des Plantes* ».

Au fond le petit jeune homme et le vieux maître pensaient la même chose.

Et c'est bien à tort que des gens se sont trop indignés contre l'Académie. Elle est moins coupable qu'on ne l'a dit. Gautier allait à elle comme un chien qu'on fouette. L'usage est que le candidat fasse des visites à ses électeurs; usage déplorable mais qu'on doit subir. Or, la vérité pure, l'entière, l'absolue vérité, *c'est que Gautier ne s'est jamais résigné à faire les visites d'usage*. Quand le moment de se mettre en route pour les faire arrivait, c'était chaque fois, dans la petite maison de Neuilly, la même scène comique. Il avait commandé pour une heure quelconque la voiture du loueur qui devait le conduire chez ses trente-neuf collègues éventuels. Alors, avec des ruses de malade qui ne veut pas avaler sa potion, il reculait, petit à petit, le moment du départ, et, un jour, il me livra bien involontairement le secret de ses tergiversations.

« En partant maintenant, je serais à peu près sûr de les rencontrer, tandis que dans une heure, ils seront occupés à aller chauffer leurs vieux os au soleil, sur les quais. Et avec une carte de visite, la corvée sera faite. »

De la sorte, il se tenait pour quitte envers les usages et les convenances. Il jugeait en outre inutile

d'aller chez ceux dont il n'aurait certainement pas les suffrages.

Ainsi, parlant de Montalembert, il disait : « Ce n'est pas la peine d'aller chez celui-là, il ne votera jamais pour moi; d'ailleurs, on m'a dit qu'il ne peut pas souffrir les gens qui fument. Ces plaisanteries-là me dégoûtent. J'ai connu Montalembert du temps où il fumait la pipe. »

Il se refusait à aller chez Thiers parce que ce petit bonhomme était l'incarnation du *borgeois* Louis-Philippe, et aussi et surtout, parce qu'il était l'un des maîtres de cet art soi-disant oratoire qui massacrait la langue française. Il ajoutait au besoin que *Le Consulat et l'Empire*, c'était écrit « comme un cochon ».

Mais par-dessus toute chose au monde, ce qui inspirait à Gautier un profond mépris pour Thiers, c'était un souvenir de jeunesse que son âme de romantique tenait pour impardonnable :

« Que pouvait-on, disait-il, espérer d'un homme comme celui-là ? Juges-en.

« Un soir, au sortir de l'Opéra, nous étions dans une voiture, un de mes camarades, Adolphe Thiers et moi, plus une cabotine jolie et pas farouche du tout, alors revêtue de son costume de page, et que Thiers était censé accompagner. Non ! il fallait voir comment Thiers s'y prenait ! C'était idiot, c'était honteux ! Cet animal n'était pas même fichu de........ ! ! »

Et comme conclusion il déclarait qu'il n'irait pas rue Saint-Georges.

Une autre fois, comme il était malade, je lui proposais, en manière de distraction, d'aller jusqu'à

Passy bavarder un peu avec son vieux compagnon de route, Jules Janin : « D'abord, me dit-il, je n'aime pas autrement ce gros homme, je ne vais jamais chez lui, et si j'y allais, il pourrait me soupçonner d'arrière-pensée académique. »

Quand arriva le jour de l'élection de Barbier — ou de Gautier — la princesse Mathilde n'eut pas la patience d'attendre chez elle le résultat du scrutin, et, toute Altesse impériale qu'elle fût, elle vint s'installer dans la loge du concierge de l'Institut, et là, assise sur un fauteuil ou sur une chaise, comme une simple particulière, elle apprit dès le premier moment le succès du poète qui avait le plus terriblement outragé Napoléon Ier, son oncle, et l'échec de son vieil ami Gautier.

Alors elle quitta la loge du concierge, se campa sous la voûte d'entrée du Palais et, chaque fois que passait devant elle un de ceux qu'elle croyait avoir voté pour Barbier, elle lui lançait à pleine voix cette injure : « Cochon ! ! ! »

Le soir même, comme je parlais à Gautier de son échec, il me répondit très simplement par ces mots, où je le retrouve tout entier :

« J'aurais mieux aimé passer puisque j'étais en question, mais ce qui m'arrive est un tout petit malheur, car, vois-tu, l'Académie s'est largement honorée en accueillant un poète tel qu'Auguste Barbier. Il a été à son heure l'un des grands génies de notre époque. »

Les gens qui ne savent pas ce que sont la Justice et la Modestie ont là une leçon dont ils auront raison de profiter.

Je possède une lettre de Barbier qui, comme

exemple de modestie, peut prendre place à côté de la parole de Gautier.

Le hasard de la composition du bureau de l'Académie, en désignant Sylvestre de Sacy pour répondre au discours de réception de Barbier sous la coupole, avait joué à l'Académie un assez vilain tour.

Elle allait entendre, malgré elle, la défense des Bonaparte, car Sylvestre de Sacy, fervent orléaniste devenu impérialiste fervent, se trouvait, par la force de ses palinodies, obligé de se mettre du côté de Napoléon III et de son auguste famille, et en particulier du côté de l'Impératrice Eugénie. Il leur devait bien cela. Il connaissait tous les petits chemins qui conduisaient à tous les profits qu'un courtisan habile à faire le pauvre peut espérer.

Comme, répondant au discours, très fier et très digne, prononcé par Barbier, de Sacy avait expectoré tout ce qui pouvait être entré de fiel dans son âme de dévot, j'usai de cette bonne chance que m'offrait mon service au journal *L'Histoire* de pouvoir en dire ma façon de penser. La largeur du néant existant entre l'œuvre de Sacy et celle du poète qu'il honorait de ses injures, je me fis un malin plaisir d'ajouter à la gloire purement littéraire de Barbier en citant une anecdote que j'avais recueillie de la bouche de l'un des amis de Gustave Lambert — *du capitaine Lambert*, — comme l'appelait alors la voix populaire. Quel était cet ami ? je ne m'en souviens plus exactement; c'était Henri Regnault ou c'était Henri Cazalis. C'était peut-être un de nos amis communs du nom d'Octave Pavy. Histoire de prouver qu'un grand poète comme lui pouvait créer l'âme

des actes héroïques. je ne manquai donc pas d'enrichir mon apologie de Barbier de l'anecdote que voici :

Gustave Lambert, en route vers le Pôle Nord, s'avançait dans les steppes de glace, il lui fallait tailler sa route à coups de pics et de pioches, et les hommes qu'il commandait étaient à bout d'espoir, usés par la lutte, déprimés par le froid. Pour un peu, ils se fussent révoltés. Gustave Lambert les rassemble, les harangue, leur parle de la grandeur, des bienfaits, de la noblesse de l'œuvre de science à laquelle ils concourent; il leur dit, lui soldat, ce qu'est la vraie gloire, non pas la gloire des conquérants qui détruisent, mais celle des hommes qui apportent aux autres hommes plus de savoir, donc plus de vie !

Mais ses compagnons sont accablés, leur patience et leur courage sont tombés, l'éloquence de leur chef ne parvient pas à les relever ! Alors, dans une crise de désespoir, Lambert entonne de toute la puissance de son âme, et comme un hymne à la grandeur suprême, cette immortelle apostrophe:

Passez, passez, monarques débonnaires
Doux pasteurs de l'humanité, etc., etc.

Et tout à coup les pics et les pioches s'abattent de nouveau sur les glaçons, et, au bruit des vers de Barbier, le mur de glace qui barrait la route s'écroule comme les murs de Jéricho au son des trompettes : Pareille histoire est contée dans cette bible que le père de Sylvestre de Sacy a, paraît-il, traduite.

Les vers de Barbier taillent la route de Gustave

Lambert, ils marchent vers le pôle nord. Ils avaient fait avancer la science d'une belle étape, ils avaient sauvé de la mort les héros qui luttaient sous les ordres de Gustave Lambert.

J'étais d'autant plus heureux de trouver l'occasion de publier cette histoire. que je devais quelque chose à Gustave Lambert, en compensation du fragment de billet de balayeur dont j'avais illégalement profité lors de l'ascension du ballon *Le Géant*, exécuté par Nadar au profit de son expédition polaire.

Ayant cité ce fait, je ne voyais rien de plus simple. pour achever l'écrasement de la vipère, que de lui jeter sur la tête l'une des œuvres inconnues d'Auguste Barbier, un morceau de premier ordre, l'admirable sonnet sur le mineur Hubert Goffin. Le lendemain de l'apparition de mon article, je recevais quatre pages d'Auguste Barbier toutes pleines de gratitude.

Et savez-vous de quoi il me remerciait le plus chaudement ? Cela était touchant de bêtise et de grandeur. Il me remerciait d'avoir cité *toute entière*, vous lisez bien « *toute entière* », une pièce de lui.

Touché des termes tout à fait bienveillants dans lesquels il avait bien voulu m'écrire, je me rendis chez lui, rue de Rivoli, non loin de l'Hôtel de Ville.

Aussitôt que j'eus franchi le seuil de son logis. j'acquis, instantanément, pour ainsi dire, la notion la plus complète de la personne privée d'Auguste Barbier. L'homme était complété par son petit appartement, dont le mobilier était d'acajou, bien brillant, bien frotté, l'acajou des aïeux, garni du velours

grenat nécessaire, et que, durant de nombreuses années, les housses de coutil rayé avaient préservé des injures des fonds de culotte et des jupes de laine. Il régnait là-dedans une odeur spéciale, indéfinissable, qui tenait tout à la fois du renfermé, du chien mouillé et du châle de vieille bonne. Spécifier une odeur est chose difficile, mais à l'analyse de celle qui vous encombrait les narines dès la pièce d'entrée, on trouvait de fausses pistes du parfum des culots de vieilles pipes et des résidus de tabac à priser. Ça sentait la vertu dans une cave. Ça sentait le vieux garçon. Ça sentait l'odeur des tables d'études de robins aux bois noircis d'encre rance !

Ah! si Taine, contrôlant sa fameuse théorie des milieux, avait voulu consentir, pour une fois, à ne pas formuler sa conclusion tout d'abord et à chercher à en établir la preuve ensuite, il eût été singulièrement embarrassé pour expliquer l'être ratatiné qui vivait enfermé dans une telle coquille et qui pourtant avait été Auguste Barbier.

Auguste Barbier semblait être, lui-même, fort étonné de sa situation nouvelle, il semblait ne pas comprendre pourquoi il avait été élu académicien. Il avait, sa vie durant, joui d'une famille pour laquelle il était resté un seigneur sans importance ; et il était facile de voir que cela lui avait été un sujet de réel chagrin.

« Ah! monsieur, me dit-il, le jour où je lui rendis cette première visite, si mes parents m'avaient vu membre de l'Académie française, ils auraient fini par comprendre que j'avais fait d'utile besogne ! »

Depuis qu'il avait droit à l'habit « avec du persil autour », il éprouvait, en parfait bourgeois qu'il était,

la sensation de compter pour quelque chose. La conversation s'étant engagée sur les mélancolies de sa jeunesse méconnue il en arriva vite à parler d'un passé lointain et de l'étude de notaire dans laquelle sa famille l'avait placé.

Tous les jeunes clercs du Palais formaient une sorte de groupe corporatif, où quelques élus, tout en grossoyant des rôles pour les héritages ou sur les cessions d'immeubles, écrivaient des rôles d'un genre tout autre pour les comédiens et les comédiennes des divers petits théâtres à la mode. Chaque fois que l'on jouait quelque part une nouvelle pièce de l'un d'eux, toute la bande lui faisait cortège et se transformait en une phalange de claqueurs dont il était le capitaine et c'était, je crois, l'aventure la plus fantaisiste de sa jeunesse.

Il me parla de son premier ouvrage. C'était un roman moyenageux, à la manière de *Notre-Dame-de-Paris,* tirant son titre : *Les Mauvais Garçons*, du nom de la rue des Mauvais-Garçons — aujourd'hui rue Grégoire-de-Tours, et qui était alors, comme elle l'est demeurée, une sorte de cour des Miracles, où se réunissaient des truands et des ribaudes. Au dire de son auteur, ce roman dont on ne retrouvait déjà en 1868 aucune trace ne valait pas cher. Il n'en est pas moins devenu un document qui intéresse pour servir à l'histoire de la littérature de 1830, et c'est pourquoi je le signale aux bibliographes.

Enfin il me raconta la genèse de ses maîtresses œuvres.

Peu de temps après les journées de 1830, il avait, tout d'une coulée, écrit l'*Idole* et la *Curée*; il les avait

écrites pour le soulagement de sa colère, et il ajoutait si peu d'importance à leur publication qu'il avait fourré ses manuscrits en vrac dans son pupitre de clerc parmi les paperasses de tabellion.

Puis, un jour, il en avait fait une copie, et l'avait déposée, à tout hasard, sous enveloppe, dans la boîte aux manuscrits de la *Revue de Paris*, dont le propriétaire était le fameux directeur du *Constitutionnel*, le docteur Véron.

Je l'ai souvent aperçu sur son balcon de cette même rue de Rivoli à l'extrémité quasiment faubourienne de laquelle était logé Barbier. Il demeurait en face le jardin des Tuileries. Le vieil homme, que les danseuses de l'Opéra avaient surnommé *Mimi Véron* au temps où il était directeur de l'Académie Royale de musique, exhibait là-haut sa figure toute pustuleuse, emplâtrée de pellicules blanches et de poudre d'amidon. Là-haut il se livrait aux regards des passants durant la matinée toute entière en robe de chambre et causant avec Sophie, sa cuisinière, aussi célèbre par ses dîners que par les avis qu'elle donnait à tous les puissants du jour; avis très souvent écoutés, car elle était le bon sens en personne. *Les Odes Funambulesques* de Théodore Banville assurent Véron de l'immortalité. Vous connaissez sans doute l'ode qui commence ainsi :

Véron, tout plein d'insolence,
Se balance,
Aussi ventru qu'un tonneau.

Et vous connaissez peut-être *les Mémoires d'un bourgeois de Paris*, qu'il a signés mais qu'il n'a pro-

bablement pas écrits, car nul ne fut plus personnellement étranger aux choses de la littérature. Il en vendait des tranches, mais il la dédaignait largement.

Aussi, après avoir ouvert l'enveloppe déposée par Barbier, s'empressa-t-il de fourrer à son tour la copie dans son propre tiroir. Le hasard fit qu'il y cherchait quelque chose un jour qu'il recevait Henri de Latouche, le premier metteur en œuvre des papiers d'André Chénier. Alors machinalement, lui tendant le manuscrit, il lui dit : « Tenez, j'ai reçu cela, je n'y connais rien, c'est votre affaire, ces histoires-là. Regardez-le et vous me direz ce que vous en pensez. »

Henri de Latouche emporta les poèmes, les lut fiévreusement et, en toute hâte, vint dire à Véron qu'il fallait les publier dans sa *Revue de Paris*. Et tout de suite. C'était signé du nom d'un inconnu qui n'avait point donné son adresse. Si bien que cela parut sans que Barbier pût en être averti, et à telle enseigne qu'un matin, en arrivant à l'étude, il fut reçu par une bordée de félicitations enthousiastes. Il n'y comprenait rien. Il fallut qu'on lui montrât la *Revue de Paris* pour lui expliquer son cas.

Il avait presque oublié ces deux satires et voici qu'elles reparaissaient devant leur auteur portées par la plus formidable explosion d'admiration qu'il fût possible d'imaginer.

Barbier me racontait tout bonnement cela comme un bon vieux qui raconterait les histoires d'un camarade de jadis qu'il aurait perdu de vue. Et il ajoutait : « Sans Henri de Latouche mes vers seraient

restés dans le tiroir de Véron, et je n'aurais jamais eu l'idée d'en publier d'autres. »

Depuis cette unique visite, je ne m'étais jamais permis d'aller déranger une fois de plus l'auteur des *Iambes* et je n'avais eu aucune occasion de le rencontrer, lorsque, au printemps 1871, passant sous les arcades de la rue de Rivoli, je me trouvai face à face avec lui.

Il marchait en soufflant et ses deux joues maigres et flasques formaient à chaque tour de respiration, d'abord deux petits demi-ballonnets, deux petites ventouses, ensuite deux petites cuvettes de peau flottant sur les os.

Pour tout autre que pour moi, il devait sembler ridicule. Je l'abordai respectueusement pour m'informer de sa santé; alors, du ton le plus naturel du monde, ce vieillard chétif ayant pour lui la consécration officielle de son génie et de sa gloire, ce petit homme falot me conta, avec une sublime naïveté, qu'il n'allait plus très bien, qu'il se sentait poussif, qu'il était mal remis d'une mauvaise bronchite contractée pendant son service de garde nationale dans les nuits de froid sur les fortifications, décidément trop dures pour ses soixante-dix ans. Eh bien! vous me croirez si vous voulez, mais à cette minute-là, il m'est apparu très grand, très grand, très noble, très puissant, auréolé d'une indéfinissable et suprême beauté.

Et, le regardant, tout ému, mes yeux retrouvèrent le souvenir d'un autre vieillard, un humble, un sans-nom, un n'importe qui, dont j'ai toujours tout ignoré, et que j'avais aperçu un soir, à la nuit tombante, rue de Valois pendant le siège. Il s'ef-

forçait de suivre l'escouade dont il faisait partie et, dans le brouillard, je ne voyais que sa silhouette en ombres chinoises gris sur gris. Elle avait des oscillations comiques.

Entraîné par la curiosité, je pressai le pas pour examiner ce personnage aux allures de pantin qui dansait en essayant de courir.

Arrivé près de lui, je constatai qu'il était, lui aussi, pour le moins septuagénaire, et que s'il dansait en essayant de courir, c'est que, vieux soldat volontaire, il avait une jambe de bois.

Je ne sais comment les générations qui sont jeunes aujourd'hui sauront comprendre la grandeur de la génération qui les a précédés, mais je leur souhaite la joie de vénérer des vieux comme je vénère encore le vieil inconnu, l'homme à la jambe de bois, et comme je vénère encore Auguste Barbier.

Sous cette même arcade de la rue de Rivoli, Barbier me parlait avec désespoir des événements de la Commune. Les communards avaient perquisitionné chez lui, ils avaient emmené sa vieille bonne ! Et alors la voix du lutteur de 1830 tremblait en disant : « Ah ! les misérables, ! ils ont tué la République. »

J'ai revu Barbier encore une fois. C'était dans le parc de Fontainebleau ; il était, comme toujours, seul. Il soufflait de plus en plus péniblement dans les deux petites ventouses qui lui servaient de joues, et, comme pour parachever le ridicule de sa physionomie, une paire de lunettes bleues cachait le peu d'éclat que ses yeux conservaient encore. J'avais avec moi mon fils, un très jeune enfant, et je voulus

qu'il gardât, si vague fût-il, le souvenir d'Auguste Barbier. Après l'échange de quelques mots de politesse, je constatai que le pauvre vieux homme était de plus en plus affaissé et de plus en plus insignifiant!

Cette apparition date des derniers mois de sa vie. Sa mort a passé presque inaperçue. Le conseil municipal républicain de Paris n'a pas encore, après quarante années, trouvé le moyen de donner le nom de ce père de la République à l'une des voies de la capitale. A plus forte raison, nul n'a jamais songé à placer son effigie nulle part au monde, pas même parmi ceux-là qui sont morts au service de la patrie. Et c'est pourtant de la bronchite contractée aux remparts qu'il est mort.

La mort de Barbier ne me causa aucun chagrin. Je le connaissais fort peu et ne l'avais rencontré que lorsque, depuis longtemps, il ne restait plus rien du poète qu'il avait été.

Tout autre fut pour moi la mort de Henri Regnault. Je ne m'en suis jamais consolé.

Quand on retourne par la pensée vers les temps lointains et disparus, on éprouve une sensation analogue à celle d'un homme qui s'en reviendrait dans un pays jadis par lui habité, et qui, depuis son départ, serait devenu un désert. Il y marcherait sur un tapis de végétations mortes; les arbres au-dessus de sa tête, se rejoignant en berceau, lui sembleraient former la voûte d'une crypte. Au contact de ses pas, les feuilles que le soleil et la lumière ont préservées de la destruction finale qui les rend à la terre, les rares feuilles encore vivantes se soulèveraient et la petite brise qui naîtrait de leur

mouvement animerait le cortège des autres feuilles endormies. Et le vent, petit à petit, gagnant prise sur elles, les entraîneraient dans une ronde d'une envolée pareille à celle des oiseaux migrateurs.

Alors le promeneur solitaire, parmi cette résurrection des choses abolies, entendrait et verrait le fantôme de ses amitiés disparues. Et elles lui parleraient comme au temps jadis. Je les entends, moi, qui lisent à haute voix les paroles plus ou moins dénuées d'intérêt que je griffonnais dans le journal géant de Millaud l'*Histoire*. Elles ne signifient rien que pour moi seul, mais je les vois se soulevant autour de moi, parmi tant de grimoires retournés au néant. J'entends ce qu'elles redisent pour moi seul.

Je n'en avais plus aucune souvenance, je n'en possédais pas la moindre trace et je n'avais jamais eu la curiosité de les retrouver. Et voici qu'à l'heure du souvenir d'aucunes se prennent à voleter devant moi sur la route de ma pensée. Et ce sont celles que je consacrais longuement à Henri Regnault.

Le rédacteur en chef du journal avait été un peu interloqué par la grande abondance de ma copie sur l'envoi de Regnault au salon. « Ce Regnault doit être un de vos bons amis ? m'avait-il dit.

— C'est vrai, lui avais-je répondu, mais ce n'est pas une raison pour ne pas le traiter comme un grand artiste qu'il est déjà et comme une des plus hautes personnalités de l'art français de demain. »

Et l'article passa tel quel.

Quand je rencontre un portrait de Henri Regnault en uniforme de garde national, j'ai chaque fois l'envie féroce de le détruire, car chacun sert une

fois de plus à présenter un Regnault qui n'est pas le vrai. Car, enfin, ce n'est pas un mérite bien extraordinaire que celui d'avoir été, comme tant d'autres, tué à l'ennemi! On serait mal venu à glorifier spécialement celui qui s'y est fait tuer bêtement ainsi que se fit tuer notre adorable petit *Riqui*, comme nous l'appelions. Nulle mort ne fut ni plus déraisonnable, ni plus inutile, j'oserai presque dire : ni plus coupable que la sienne.

Un soir, Emmanuel des Essarts m'avait dit : « Regnault vient d'arriver avec Clairin chez qui il demeurera. » Le lendemain, j'étais rue de Rome, et par le petit escalier indépendant qui conduit au deuxième étage, j'arrivais à la chambre à deux lits qui était celle de Regnault et de Clairin. Regnault se trouvait dispensé par la loi militaire en sa qualité de premier grand prix de Rome; mais à l'annonce du premier désastre, son geste fut d'accourir en toute hâte pour prendre comme tout le monde son poste de combat. Nul ne lui eût fait l'injure de ne point trouver cela tout naturel, mais, par une sorte de prescience, mon premier mouvement en le voyant fut la peur des imprudences dont il était coutumier et je m'en ouvris franchement à lui.

« Que tu reviennes, ça va de soi, et que tu fasses comme tout le monde, ce n'est que le devoir strict de chacun, mais, pour l'amour de Dieu, je t'en supplie, ne fais pas de bêtises; ne te fourre pas par témérité ou par emballement dans des dangers stériles. » Et il me répondit : « N'aie pas peur; je ferai ce qu'il y aura à faire et je ne ferai pas de bêtises. » Ceci se passait en septembre. Le 19 janvier suivant, à Buzenval, Regnault, désobéissant à

l'ordre de ses chefs, continuait « à vider sa cartouchière » — et une balle imbécile lui fracassait la tête.

Pauvre petit Riqui !

En dehors de ce monde littéraire et politique où l'on vivait en pleine fièvre et en pleine bataille, soit chez Nina, soit au journal, nous n'avions peur ni les uns ni les autres, ni de la bonne gaîté, ni de la fantaisie.

# CHAPITRE IX

Le sculpteur Déloye. — Un groupe aristocratique. — Cora Pearl et le prince Napoléon. — Le déménagement du prince Napoléon. — Le duc d'Albe. — *Ma* lettre à Napoléon III. — Gautier et la reprise d'*Hernani*.

Tout ce qui était du domaine de l'Art nous passionnait, et tous, ou presque tous, nous faisions ici ou là des travaux de critique d'art et notamment des Salons, ce qui nous mêlait au monde des artistes peintres ou sculpteurs. Or, parmi les compagnons de ma première jeunesse se trouvait un sculpteur du nom de Gustave Déloye ; chez lequel j'avais l'habitude, — déplorable d'ailleurs, — d'aller perdre mon temps et de participer au besoin à un certain nombre de charges qui n'étaient point d'un goût également parfait.

Déloye était un ancien berger des environs de Sedan, et la propriétaire du troupeau qu'il gardait l'ayant pris sous sa protection et l'ayant subventionné, avait obtenu pour lui une petite pension que la ville de Sedan lui avait servie pour qu'il vînt étudier

à Paris. Il avait passé par l'école des Beaux-arts, sans pouvoir y obtenir du succès. Pour grossir ses ressources, il était allé travailler au faubourg Saint-Antoine ; il y pratiqua la sculpture sur bois, et le monde qu'il y fréquenta greffa sur ses gestes de paysan une sorte de bagout entrelardé de jargon des ateliers de l'Ecole et de ceux des ateliers du faubourg. Les deux choses mêlées donnaient à la personne de Déloye une allure particulière. Il était advenu, tant par la force des circonstances accessoires que par les manières liantes du particulier, et bien aussi un peu par la commodité qu'on avait à se rencontrer dans son atelier assez vaste et situé dans un quartier du centre de Paris, il était advenu, dis-je, que le domicile de Déloye était un lieu de ralliement.

Déloye possédait à un degré rare les qualités maîtresses de l'arriviste. Il recherchait toutes les occasions de faire des portraits de femmes ayant dans leur milieu une influence utile ; c'est ainsi qu'il était parvenu à faire le buste d'une chanteuse d'opérettes qui vivait avec un très haut fonctionnaire russe, le prince Lob..., devenu plus tard l'un des ministres du Tzar. Déloye avait été pris en amitié par ce haut personnage, à cause de l'art qu'il avait de faire ou de réciter des charges d'atelier et de se montrer en société plus voyou que nature, plus voyou même que la cantatrice en question, laquelle, pour le plus grand orgueil de son cosaque d'amant, savait être, sans aucun effort, tout naturellement, par esprit de race, par le fait de son éducation première, la femme la plus mal élevée de Paris. Elle n'y avait donc aucun mérite, tandis que son partner savait n'être pas plus goujat que tant d'autres,

quand le besoin de se tenir convenablement l'y forçait.

Dans cette société de princes où le petit paysan ardennais faisait florès, on rencontrait un autre prince gros, grand, joufflu, gras, blond, lourd, les mains épaisses, le menton double, le prince Lubomirsky. Il parlait avec un accent moscovite qui semblait imiter celui des acteurs du Palais-Royal ; il affichait de grandes prétentions à la littérature française et les aggravait par la publication intermittente de romans, qui paraissaient chez Dentu, l'éditeur de romans alors à la mode. Tout, et jusqu'à l'assonance boursouflée de son nom de Lubomirsky concourait à le définir. En sa qualité de gendelettre, il s'était affilié aux gens qui fréquentaient les cafés et les cercles réputés littéraires, et Aurélien Scholl, toujours en quête de quelque bonne tête de Turc, avait flairé en lui un joyeux type à fréquenter pour s'en amuser. Il le traitait en bon camarade, le tutoyait, et, bien entendu, se faisait tutoyer par lui. Du jour où il tutoyait Scholl et réciproquement, Lubomirsky se considéra comme un auteur français, d'un talent dûment consacré.

Il tirait profit de cette qualité spéciale pour prétendre à une place à part dans le monde de viveurs où il aimait à fréquenter. Une chose seulement le chiffonnait. Cet animal de Scholl dont chacun guettait les bons mots lui avait dit un jour en plein Tortoni, en manière de critique de sa littérature : « Tu n'es pas lu, tu n'es pas beau, es-tu seulement Mirsky ? » La plaisanterie fit rire, elle avait été faite devant un nombreux auditoire qui en avait ri.

Lubo avait fait chorus avec l'assemblée; mais son rire était du plus beau jaune.

Parmi les amis du prince Lo *** et de Lubomirsky et aussi de la chanteuse au parler grossier, se rencontrait l'un des plus riches propriétaires de l'Europe, le comte Potocki, et le groupe était complété par deux très jeunes gens, fort élégants, fort beaux l'un et l'autre, les deux frères Espeleta, Espagnols ou Mexicains, qui étaient au mieux avec l'entourage intime de l'Impératrice et faisaient partie de cette petite cour espagnole qui lui était particulière. Un jour viendra peut-être où quelque historien, heureux dans ses fouilles et dans ses recherches, trouvera la trace des agissements de cette petite cour occulte qui servit de lien entre l'impératrice Eugénie et la reine d'Espagne exilée Isabelle. C'est probablement là-dedans, c'est peut-être, en mettant à nu les dessous de ce sous-sol de l'histoire, qu'on retrouvera le secret de la guerre du Mexique. L'étude approfondie de ce petit monde pourra — j'en ai comme un vague pressentiment — expliquer certains gestes avant-coureurs des intrigues diplomatiques qui, tournant à l'imbroglio, amenèrent la guerre de 1870.

Dans cette cour occulte, les frères Espeleta semblent avoir joué l'un des premiers rôles. En tout cas, il est incontestable que leurs intérêts et leurs agissements ont été directement et formellement liés aux affaires du Mexique. C'était d'ailleurs de charmants garçons dont j'ai gardé à titre privé le meilleur souvenir. L'un d'eux, Antonio, était un escrimeur hors de pair et, malgré son aspect grêle, l'un des hommes le plus colossalement forts de Paris. Qualité qui lui avait attiré la sympathie de

bien des gens et la grande amitié de Scholl toujours passionné de sport. Les amis du prince Lob*** venaient, je ne sais pas encore trop pourquoi, (était-ce à cause des modèles, je ne l'ai jamais cru et je ne le crois pas encore) perdre un peu de leur temps dans l'atelier de la rue de la Tour d'Auvergne. Le prince Lo***, personnage diplomatique, n'y venait guère. A ce moment-là Déloye faisait une petite statue en état de nudité absolue et complète d'après la célèbre hétaïre Cora Pearl, qui était, au dire de son sculpteur, l'un des plus beaux modèles que jamais on ait vus. Elle venait poser deux ou trois fois par semaine et, bien entendu, ces jours-là nous n'avions point accès dans l'atelier, car elle était le plus souvent accompagnée par son protecteur, Monseigneur Jérôme Napoléon Bonaparte, neveu du grand Empereur, celui-là même qui disait d'un air méprisant en parlant des autres Bonaparte : « Ils n'ont rien de lui, moi, j'ai le masque. » Cette statuette de Cora Pearl commandée par Jérôme Bonaparte fut exposée au salon de 1868 ou de 1869, (je ne sais plus exactement,) sous le vocable de Hébé. Une coupe qu'elle tenait à la main justifiait cette appellation. Il en fut fait un marbre très soigné et de très belle qualité. Déloye ne manqua point de dire et de faire dire que son Hébé si parfaite de forme était, de la nuque au talon, l'effigie exacte de damoiselle Cora Pearl exécutée pour la plus grande gloire d'icelle et pour le plus grand orgueil de son Altesse impériale.

S'il faut en croire la parole de Déloye le prince Napoléon n'a jamais payé les quelques milliers de francs formant le prix convenu pour ce marbre.

Je n'ai jamais vu chez Déloye, Cora Pearl, même habillée, ni son impérial compagnon, mais j'ai vu le prince Napoléon ailleurs, et une fois dans des conditions inoubliables.

Chacun sait qu'il avait reçu de son cousin Napoléon III, le grade de général de division, et que, à ce titre, il avait été d'abord en Crimée où il n'avait pas joué un rôle militaire bien brillant. Il était de même allé en Italie où l'Empereur lui avait confié le commandement de tout un corps d'armée, le cinquième corps (les méchantes langues disaient la cinquième roue du carrosse.) Là, il avait eu l'occasion de prouver une fois de plus qu'il ne suffit pas d'être le neveu du général Bonaparte pour savoir commander une armée, même quand on n'a jamais appris. Enfin, quand arriva la guerre de 1870, il s'en fut rejoindre l'Empereur et, bien entendu, à titre de général de division; mais il n'apparaît pas, de prime abord, qu'on lui eût confié un rôle militaire bien déterminé. Là serait, dans une certaine, dans une faible mesure, une atténuation au petit incident dont j'ai été témoin. A l'instar de son oncle quittant l'Égypte ou fuyant Moscou pour courir là où étaient ses intérêts particuliers, à l'instar de son cousin Pierre à la Zaatcha, au souvenir de son propre retour de Crimée, le prince Napoléon, voyant que les choses tournaient mal et exigeaient, pour les gens soucieux de leur avenir, de saines précautions, s'était hâtivement absenté de l'armée du Rhin. Et, le lendemain du désastre de Mac-Mahon, chacun put voir au Palais-Royal, dans la cour vis-à-vis la galerie des proues, une grande voiture du garde-meuble, et, auprès de cette voiture allant et venant parmi les

employés du garde-meuble et les déménageurs, le prince Jérôme Napoléon Bonaparte. Il n'était pas, bien entendu, dans son uniforme de général de division et il avait laissé à domicile son grand cordon de la légion d'honneur; il était tout bonnement en jaquette, tout simplement coiffé d'un chapeau à haute forme en feutre gris aux bords larges, — quelque chose d'analogue à un grandissement du chapeau gris de 1814, qu'on voit exposé au Musée des Invalides.

Il allait et venait, il animait les déménageurs et il s'occupait de voir si tout était bien emballé et si on ne cassait rien.

Pendant ce temps-là les pauvres diables se faisaient tuer pour le salut de la dynastie. Je ne crois pas que la statuette de Cora Pearl était dans ce qu'il a emporté, car elle a figuré à la vente après décès de Déloye. Elle a appartenu pendant bien des années au commissaire-priseur Chevalier et a été vendue un prix assez élevé après le décès de cet officier ministériel.

La deuxième fois que j'ai vu le Prince, c'était en 1872 ou 1873; il faisait les cent pas, rue de Longchamp à Neuilly, devant l'entrée d'une masure habitée par de pauvres gens.

Les bons voisins à qui je demandais ce que faisait là ce gros homme à la tenue fort négligée me racontèrent que c'était *un type* qui venait là pour une femme dont il avait des enfants. Cela m'a paru pour le moins étrange. Tout ce que je sais de certain, c'est que je l'ai rencontré plusieurs fois en ce même lieu faisant les cent pas devant la même entrée de la même masure.

J'ai connu plus particulièrement la sœur du prince Napoléon, la princesse Mathilde. Je l'aimais beaucoup et me propose d'en parler ailleurs assez longuement, et j'en aurai fini avec les relations privées que j'ai eues avec la famille impériale quand j'aurai essayé de tracer la silhouette du propre beau-frère de l'Impératrice Eugénie, le duc d'Albe, tel que je l'ai vu par une belle après-midi de printemps, rue de la Tour d'Auvergne, dans l'atelier de Déloye.

Je ne crois pas que jamais un homme issu d'une famille historique ait jamais aussi parfaitement que lui résumé en son physique tous les caractères de sa race. C'était comme la résurrection terrible d'un portrait de Velasquez. Il était très grand, il avait le nez busqué, les abattis longs et lourds et tels qu'en a ce Philippe IV, dont il ne différait que par une certaine épaisseur des muscles. Venu chez Déloye avec les frères Espeleta et Lubomirsky, il était, contrairement à l'attitude de ses compagnons, taciturne, non pas à la façon hautaine et noble des hôtes de l'Escurial, mais vulgairement, lourdement, avec l'aspect des gens que la noce abrutit. Il était, pour tout dire sans ambages, mal dessaoûlé et, ses jambes lui ayant refusé le service, il s'était affalé sur une sorte de canapé-lit pliant destiné aux séances des modèles. Il avait allongé sur ce meuble mal équilibré une jambe, puis l'autre, puis il avait laissé choir sur le dossier sa tête énorme au menton carré très court, un menton de fauve. Il fit un geste tout en sommeillant, et sa grosse tête d'Holopherne resta suspendue dans le vide. Cela ne le réveilla pas. Du jour où j'ai vu en cette posture cet homme, toutes les choses terribles qui encombrent les annales de l'Espagne

me parurent autant de choses naturelles, normales, et que nulle puissance humaine n'aurait pu éviter ni modérer.

Une circonstance imprévue me mit un beau matin — et Dieu sait si je pouvais m'y attendre — en relations, somme toute, directes avec un autre autre membre de la famille impériale. Vous allez voir si celui-là était un personnage d'importance.

Ce matin-là, ouvrant mon journal, je lis une information par laquelle il était dit que Gautier venait de tomber gravement malade. Toute besogne cessante, je cours à Neuilly, j'y entre tout ému, je franchis la porte de la salle à manger, et, à ma grande stupéfaction et à ma grande joie, je vois Gautier, assis et en train de déjeuner. A l'explication que je lui demande il me répondit :

« Tu vois, je me livre à des exercices de pugilat avec ce roastbeef et je crois que je vais avoir le dessus. On va te mettre ton couvert et nous allons voir quel est le plus malade de nous deux. »

Et là-dessus on se met à déjeuner bien tranquillement. Nous en étions au café lorsque retentit un coup de sonnette autoritaire et péremptoire. Zoé, la moins âgée des sœurs de Gautier, se lève et va ouvrir, puis nous la voyons apparaître les bras agités, et d'une voix émue, presque tremblante, elle prononce ces mots : « Théo, c'est un domestique de l'Empereur ! »

Et Gautier que rien n'étonnait répondit :

« Qu'est-ce qu'il me veut, le domestique de l'Empereur ? »

Et Zoé se ressaisissant petit à petit : « Il dit

qu'il vient prendre de tes nouvelles parce que tu es malade.

— Réponds-lui que je me porte très bien et que ma maladie est un canard lâché par les journaux. »

Quelqu'un — et je ne suis pas sûr que ce ne soit pas moi — émit cet avis qu'il serait plus correct de répondre par écrit à S. M. Napoléon III (dans l'intimité on l'appelait Ernest pour en parler mieux à son aise); et voilà Gautier, au bruit du cloc, cloc de ses pantoufles, montant jusqu'à sa chambre où étaient son encrier et son pupitre — celui-là même sur lequel j'écris en ce moment.

Il était là-haut depuis longtemps et on se demandait ce qu'il pouvait y faire lorsqu'on l'entendit criant à pleine voix : « Eh, oh! Eh, oh! Viens un peu. » Il m'appelait comme un désespéré. Je monte en hâte et il me dit simplement ceci : « Je n'en sors pas, je ne sais pas comment écrire ces choses-là. Dis-moi donc comment il faut rédiger ma petite affaire. »

J'ai eu un soubresaut en entendant cette requête. Eh quoi! il me demandait comment on écrivait à l'Empereur! Je lui fis remarquer que si je répondais pour mon compte personnel, j'écrirais des choses à me faire envoyer à Cayenne; mais il me paraissait tellement ennuyé et si fort embarrassé que j'imaginai le boniment que j'écrirais si j'étais à sa place. et docilement, et gravement, il écrivit sous ma dictée, cette lettre qui doit se trouver à l'heure présente dans les collections d'autographes de Chantilly (fonds Lovenjoul). Je la sais à peu près par cœur. Elle était conçue, sauf légère erreur, en ces termes :

« Monsieur Théophile Gautier, très touché de la sollicitude bienveillante de S. M. l'Empereur, est heureux de lui annoncer qu'il est et a toujours été en parfaite santé. »

(Signé) : « Théophile Gautier. »

Je ne suis pas encore certain que mon invention était protocolaire, et son signataire qui n'était pas courtisan n'a jamais pensé qu'elle pût ne point l'être. Mais ce qui était moins protocolaire encore que le texte c'était le carré de papier sur lequel il était écrit, et qui consistait en la moitié d'une feuille de papier à lettre acheté chez un papetier de Neuilly.

*Ma lettre* à Napoléon III eut un sort curieux. Elle fut volée par des amateurs d'autographes explorant les cartons d'archives des Tuileries, et il advint que, y a quelques années, je l'aperçus à l'Hôtel Drouot dans la vitrine d'une vente publique.

Je crois bien me rappeler qu'elle a été achetée par Lovenjoul.

Ah! il n'était guère courtisan, mon patron, et j'en connais plus d'un, parmi ceux qui parlent toujours de fierté et d'indépendance, dont l'actif ne comporte pas les actes d'indépendance et de fierté qu'il savait accomplir tranquillement, sans aller ensuite dans tous les journaux pour y faire proclamer qu'il était un gaillard tout d'une pièce.

Aucun homme, à ma connaissance, n'a respecté, avec autant de simplicité dans la bravoure, les hommes ou les choses en qui il croyait et qu'il aimait, ni avec plus d'abnégation les causes dont il estimait devoir rester le champion.

Un jour, il plut à je ne sais quel ministre calotin,

vers la fin du règne de Louis-Philippe, d'interdire la publication de la *Larme du diable.* A la prière de son éditeur, Gautier alla au ministère où vainement il s'efforça d'expliquer à l'Excellence en question l'innocuité de la *Larme du diable* et l'inutilité de son interdiction. Le ministre s'entêta et Gautier en le quittant lui dit ces simples mots : « L'œuvre existe et peu importe l'accident qui lui arrive aujourd'hui. Quand vous serez tombé, elle reparaîtra. »

Longtemps après cette petite scène, je fus témoin de quelque chose d'analogue ou tout au moins d'une partie de ce quelque chose. C'était tout à la fin de l'Empire, lors de la reprise d'*Hernani*. Et comme j'étais allé à Neuilly le lundi qui suivait, je fus accueilli par les exclamations joyeuses du maître de céans : « Tiens, me dit-il, voici la lettre que je viens de recevoir, Elle est d'un jeune homme, sans doute. Je ne le connais pas, mais il me traite de lâche, de salaud et de cochon. Ah! c'est un brave garçon, celui-là! « Je lui demandai l'explication de ses propos, en apparence incohérents et il poursuivit : « Mon feuilleton sur *Hernani* n'a pas paru ce matin, alors ce bon jeune homme pense que j'ai trahi le père Hugo; il le dit comme je l'aurais dit si j'avais été à sa place. Comme je suis heureux de voir qu'il y a encore des jeunes gens qui ont quelque chose dans le cœur! Il aura demain satisfaction en lisant mon feuilleton et je crois qu'il est bien. »

Or, voici ce qui s'était passé. Gautier avait fait son feuilleton sur *Hernani* sans se préoccuper ni de rien, ni de personne qui touchât à la politiqne. Il n'ignorait point la haine férocę de l'Empereur et de ses acolytes contre l'auteur des *Châtiments*; il n'igno-

rait pas non plus que la reprise d'*Hernani* n'avait été tolérée par le gouvernement impérial que dans l'espoir d'une chute. Il était trop bien informé pour ne pas savoir qu'il avait été difficile à Vacquerie et à Meurice de recruter une petite troupe de jeunes gens prêts à défendre la pièce contre les cabales espérées, et aussi contre les gens prêts à faire chorus avec ces cabales, des jeunes gens prêts, enfin, à se faire casser les os comme aux beaux jours de 1830.

Je ne crois pas exagérer en affirmant que nous n'étions pas une trentaine de bons bougres à trois poils, éparpillés dans la salle. Tous ou presque tous faisaient partie de ce groupe que Vacquerie aimait à fréquenter et que j'ai, ici, surnommé la bande à Nina.

Pendant la scène des portraits, il y eut un commencement de rouspétance. Quelques esthètes chevelus se soulevant en chœur et montrant les crocs suffirent pour remettre les mécontents dans la bonne voie. Un tas de « nains informes », comme dit Hugo, étaient venus au Théâtre-Français, blaguer Hernani; mais notre attitude à la scène des portraits leur avait fait comprendre que s'ils essayaient de s'en offrir la fantaisie, nous leur jetterions des petits bancs à la figure et nous l'eussions fait! La beauté d'*Hernani* se chargea toute seule,du reste, de les museler. Ils n'osèrent presque plus sourire à la scène du cor, qui pourtant, malgré tout le respect que l'on doit à Victor Hugo, est une invention fort ridicule.

Le succès d'*Hernani* avait été une désillusion pour la cour impériale; les plus ardents parmi les

bonapartistes y voyaient, dans le triomphe de l'auteur des *Châtiments*, une sorte d'injure adressée à Napoléon III.

Le feuilleton qu'allait faire en de telles circonstances le premier lieutenant de Victor Hugo — réputé alors et bien injustement, grand ami des Tuileries — intriguait fort les gens des deux partis. Les fonctionnaires du *Journal officiel* dépendant du Ministère n'en étaient pas seulement curieux ; ils étaient inquiets. Or, ayant lu sur épreuves le feuilleton de Gautier qui n'était qu'un éloge passionné d'*Hernani*, ils furent pris de la peur de s'attirer « des affaires » et décidèrent de ne laisser paraître l'article qu'après en avoir conféré avec le ministre.

Ne trouvant pas son feuilleton à sa place ordinaire le lundi matin, Gautier court à l'Officiel pour y connaître l'explication de ce contretemps; les fonctionnaires expliquent leurs scrupules ; il réclame ses épreuves en disant : « C'est moi qui vais aller voir le ministre. » Et tout aussitôt, il rédige une lettre, il la place soigneusement sous enveloppe et la fourre dans sa poche.

Arrivé devant le ministre, il lui expose, en peu de mots la situation, puis il conclut : « Veuillez lire ces épreuves, mais notez bien que j'ai la conviction de n'y avoir pas mis un mot que je n'aurais pas dû y mettre. Je suis tout prêt à écouter par pure déférence, vos observations, mais j'ai résolu que mon feuilleton paraîtra sans que j'en déplace une virgule, ou qu'il ne paraîtra pas. » Puis, prenant l'enveloppe qu'il avait dans sa poche, il ajouta : « Voici d'une part mon feuilleton. Voici d'autre part ma démission. Choisissez. »

Le ministre alors rejeta toute l'aventure sur les excès de zèle de ses subordonnés. L'ordre d'imprimer fut donné instantanément; après quoi Gautier, qui une demi-heure avant avait offert sans concession possible sa démission, passa à la caisse pour toucher le montant du feuilleton. Si petite que fût la somme, elle lui était indispensable pour soutenir les dépenses urgentes de la maison. Au moment où il avait offert sa démission il ne s'était pas demandé comment il gagnerait sa vie le lendemain si elle était acceptée.

Un trait complète encore pour moi cette édifiante histoire. J'avais déjeuné avec Gautier, alors que sa résolution était prise; nous étions revenus ensemble sur l'omnibus, puis je l'avais accompagné jusqu'au quai Voltaire et, à aucun moment, il ne m'avait rien dit de ce qu'il comptait faire. Jusqu'ici rien de bien étonnant, mais m'ayant mis alors au courant des difficultés qu'il rencontrait il ne m'en a raconté la solution que plusieurs mois, plusieurs années peut-être, après les faits accomplis.

En revanche lorsque, au moment de la guerre, Vacquerie et Meurice, alors « du côté du manche », vinrent lui demander un article sur *les Châtiments*, il leur répondit par le refus le plus net. Tel était ce courtisan. Et pourtant il s'en faut de tout qu'il ait été insociable ou misanthrope.

# CHAPITRE X

Auguste de Châtillon. — Un précurseur des poètes réalistes. L'architecte Charles Robelin. — Le collaborateur de Victor Hugo. — Les deux avares. — Les cages à mouches de Robelin.

Ce qu'on appelle vulgairement les relations mondaines était odieux à Gautier. A part ses amis très intimes, on ne voyait guère chez lui que le défilé rapide des artistes qui venaient lui demander quelques conseils, ou des jeunes poètes qui lui apportaient leurs livres ou lui signalaient leurs travaux.

Contrairement aux arrivistes d'en haut, il se gardait bien de créer autour de sa personne une de ces clientèles qui font la popularité des gens déjà célèbres par leurs œuvres. Jamais, au grand jamais, il n'hésitait à dire sa façon de penser aux gens qu'il voyait se lancer dans la carrière des arts ou des lettres, et en qui il voyait des chances certaines d'insuccès. Flatter la vanité d'un imprudent ou d'un incapable qui venait placer son avenir, sous son égide

lui apparaissait comme la pire des mauvaises actions.

La tranquillité de son chez soi lui était chère entre toutes choses. Il s'en exprimait en ces termes : « Ceux qui viennent me voir me font honneur, ceux qui ne viennent pas me font plaisir ».

Il demeurait sous-entendu que cette déclaration ne concernait point le petit nombre des amis dont la venue lui était toujours agréable.

Tous n'étaient point des gens célèbres. Parmi les familiers les plus fidèles, il y avait deux camarades de jeunesse, deux bons types tout à fait intéressants ; l'un était Auguste de Chatillon, peintre et poète ; l'autre était l'architecte Charles Robelin.

Tous deux avaient conservé la foi romantique. Leurs âmes étaient tout entières des âmes de 1830. Depuis 1830 elles n'avaient jamais dévié, elles étaient demeurées intactes. Le plus curieux peut-être — j'y pense aujourd'hui pour la première fois — c'est que ces deux échantillons tout à fait topiques des produits de second ordre de la « boutique romantique » (comme disait Musset) n'étaient pas particulièrement camarades entre eux.

Il s'en fallait de tout, que, comme peintre, Auguste de Chatillon fût dénué de talent. Et à Neuilly même le portrait de Théophile Gautier, que celui-ci avait placé parmi ses beaux tableaux, en faisait foi. Mais Auguste de Chatillon était un malchançard ou peut-être avait-il quelque défaut qui avait gâché sa carrière, à tel point qu'il en était réduit à vivre très pauvrement dans un très humble logis situé en haut de la butte Montmartre.

Les habitants de cette province, — car Mont-

martre en 1864-65 était considéré comme un lieu fort lointain, — saluaient très respectueusement ce petit vieux fort modestement, fort proprement vêtu, le chef couvert d'un chapeau mou, sans prétention artistique, qui, le nez chaussé de vieilles lunettes de fer, faisait son marché chez les fournisseurs de son voisinage. On le regardait comme une curiosité locale. Tout ce que le vulgaire pouvait savoir de lui, c'est qu'il était l'auteur d'une des œuvres les plus populaires de ce temps, un chef-d'œuvre en son genre, du reste, intitulée : « *La levrette en paletot* ». Vous n'êtes peut-être pas sans l'avoir entendu citer :

Ils ont des chiens, ils leur mettent des paletots,
Quand y a tant de gens sur la place
Qu'ont rien à se mettre sur le dos.

Et encore ils étaient rares ceux qui en savaient aussi long sur ce vieux bonhomme.

Ce pauvre qui vivait parmi les pauvres, et comme les autres pauvres, n'avait pourtant point fait que cette seule chanson ; il avait inventé, trop tôt sans doute, pour son bien et pour son succès personnel, cette poésie renouvelée de François Villon et d'Agrippa d'Aubigné et que nous avons vu triompher trente ans plus tard avec la *Chanson des gueux* de Richepin et la *Muse à Bibi* d'André Gill, et plus tard, enfin, avec les chansons de Bruant et les *Soliloques du Pauvre* de Jehan Rictus.

Ce n'est pas d'hier qu'on a écrit que les livres ont leur destinée ; la destinée des livres d'Auguste de Châtillon fut de demeurer malgré leurs très réelles

beautés inconnus du grand public et méconnus de la masse des lettrés. Auguste de Châtillon se consolait de ses déboires en venant passer, le plus souvent possible, quelques heures avec son illustre camarade, en qui il trouvait un sincère admirateur et qui avait fait le possible et de son mieux pour que lui fût faite la place à laquelle il avait droit. Il était touchant de voir la déférence de Châtillon pour l'ami plus heureux que lui et qu'il savait lui être de tout supérieur; l'attitude de Gautier qui s'efforçait de rendre à Chatillon la certitude de sa propre valeur et la confiance en soi-même n'était pas moins touchante. Survenait-il un visiteur qui n'avait pas la notion de la valeur de Chatillon que, toujours, Gautier finissait par s'arranger pour que Chatillon, tout en causant, récitât au nouveau venu quelque fragment de l'un ou de l'autre de ses plus beaux poèmes aux accents populaires, absolument réalistes où se reflète avec une intensité extraordinaire les épreuves des humbles, soit parmi les artisans des faubourgs, soit parmi les travailleurs de la glèbe.

Et, si vous croyez que j'exagère ici l'admiration que l'auteur des *Émaux et Camées* professait pour l'œuvre de Châtillon et, si vous en éprouvez quelque doute il vous suffira pour les lever, de demander à la Bibliothèque nationale les *Poésies d'Auguste de Chatillon* car, ailleurs que là, je ne crois pas qu'on en puisse retrouver la trace. Vous aurez alors le plaisir de découvrir un grand poète, inconnu parce qu'il est né avant son heure, et vous me remercierez d'avoir exhumé le souvenir de ce petit vieux proprement vêtu, à la fois illustre

par une chanson, et ignoré pour tout le reste de son œuvre en bien des parties tout à fait supérieures. Pour lui un déjeuner rue de Longchamps était en même temps qu'une aubaine vulgaire, la consolation et le réconfort de sa vieillesse.

Un jour viendra où quelque nouveau Monselet, dénichant un nouveau groupe d'*oubliés ou de dédaignés*, réinventera Auguste de Chatillon pour la plus grande joie des lettrés et pour le plus délicat profit des lettres. Il rendra à la circulation bien des belles pièces de vers jusqu'ici perdues dans le néant de l'oubli.

J'en arrive maintenant à Charles Robelin. Celui-là était un architecte très savant, un véritable artiste, parfaitement dédaigneux non seulement de la gloire mais du qu'en dira-t-on? Jamais il n'avait cherché à faire parler de lui, encore qu'il eût à son actif des travaux dont un arriviste eût tiré largement parti pour parvenir à la célébrité. C'est en effet, Charles Robelin qui a restauré et reconstitué la Basilique de Saint-Denis. Cela, c'est déjà quelque chose, que je sache. C'est lui qui transforma la cathédrale de Reims lors des fêtes mémorables du sacre de Charles X. Il y a mieux : Charles Robelin a établi — (il était alors tout jeune) — toute la documentation architectonographique et archéologique sur laquelle Victor Hugo a écrit son « *Notre-Dame de Paris* ». Dans ce travail énorme, dont Victor Hugo a été le génial metteur en œuvre, Hugo n'a jamais, que je sache, signalé publiquement la part qui en revenait à son collaborateur.

Robelin resta jusqu'au dernier moment le meilleur et le plus intime ami de Victor Hugo. Il était l'un

des trop rares individus qui eussent jamais eu et conservé vis-à-vis du grand homme leur liberté d'allure et leur complète franchise de parole. Il en usait avec une familiarité pleine de tact, et très déférente quand même. Comme il avait vu naître les enfants et avait vécu de la vie quotidienne de la famille, il ne se gênait point pour dire aux fils, à l'occasion, et énergiquement, quand besoin était, sa façon de juger leur conduite.

Il avait un culte particulier pour M^me^ Victor Hugo qui l'aimait beaucoup ; aussi je me souviens de l'état d'exaspération dans lequel il était contre Charles Hugo au lendemain de la mort de M^me^ Victor Hugo dont il était allé chercher le cercueil en Belgique pour le ramener en France. Victor Hugo et son fils aîné, François-Victor, qui n'avaient jamais depuis l'exil franchi la frontière de France, s'arrêtèrent à la Douane belge et Charles fit de même. Mais son cas était tout le contraire de celui de son frère et celui de son père. Il avait, lui, depuis longtemps rompu le pacte d'exil ; il était venu d'une façon continue à Paris, pour y faire, comme on dit vulgairement, la noce. Laisser le cercueil de sa mère rentrer en France tout seul, pouvait sembler un beau geste de mélodrame, d'un certain effet romantique sur le gros du public. C'était assez 1830 et, Victor Hugo ne s'en montrant pas autrement mécontent, François, très respectueux, en concluait que cela devait être bien ainsi puisque son père le trouvait bien. Mais Robelin, qui n'était pas homme à chercher les effets de scène, eut un mouvement de révolte, lorsque, ayant demandé à Charles de monter en wagon avec lui, Charles eut l'aplomb de répondre qu'il était un

proscrit. Alors Robelin, en pleine gare, sur le quai, à haute et intelligible voix, traita Charles de « cochon », de « lâche », de « cabotin ». Telle était l'autorité que Robelin exerçait sur toute la famille que ni François, ni son père, ni même Charles, personne, n'osa lui riposter. Bien entendu Charles ne céda pas. Il ne tint aucune rigueur à Robelin, au vieil ami de son père.

Quand Victor Hugo, après la guerre, fut revenu à Paris, Robelin eut naturellement chaque jour son couvert mis chez le grand poète. Il n'était jamais invité, l'étant toujours. C'était chose amusante de voir ce vieux bonhomme — (car il était de l'âge de Victor Hugo) — toujours vêtu d'habits usés et démodés parmi les plus jolies femmes de Paris, en toilettes brillantes, pour la plupart.

Robelin n'était pourtant pas un pauvre, il s'en fallait même de beaucoup ; il était propriétaire de plusieurs villas à Neuilly et de plusieurs maisons à Nevers ainsi que d'une belle maison, à Paris même, mais il était d'une avarice extraordinaire.

Il y aurait eu un bien joli vaudeville à faire sous le titre « *Les deux avares* » et qui aurait fait pendant au vaudeville appelé « *Les deux sourds* » si on avait voulu mettre à la scène Robelin et Hugo. Robelin était assurément le plus avare des deux. Jamais il ne prenait de voitures ni d'omnibus ; Victor Hugo en prenait. Robelin, à soixante-quinze ans, revenait de Paris à Neuilly à pied pour économiser les six sous du transport. En un jour d'abandon. d'oubli de soi-même, Robelin entra dans la boutique de confections pour hommes intitulée « La Redingote grise », son fournisseur habituel. Un gilet de piqué

multicolore le séduisit : on lui en demanda trois francs, il en parut suffoqué ; on finit par transiger avec lui ; il donna un acompte d'un franc cinquante avec promesse de rapporter le reste le mois suivant. Cela lui évitait la douleur de débourser trois francs à la fois.

Mais ce qui distinguait l'avare Robelin de l'avare Victor Hugo, c'était un vice caché existant chez Robelin, et dont fut indemme son illustre ami. Celui-là même qui se refusait un gilet de trois francs et un omnibus de six sous, était incapable de refuser un billet de cinq cents francs ou plus à un ami dans l'embarras.

C'est ainsi qu'il rendit service à des gens, que lui, très fin, savait parfaitement capables de blaguer son avarice. C'est notamment d'ailleurs à l'une de ces personnes-là que je dois l'anecdote du gilet payé en deux fois. Elle ne s'est pas fait faute de bafouer Robelin par ailleurs, ce qui lui attira de la part du petit-fils de Robelin une réclamation qui n'avait rien de flatteur pour elle.

Comme il se cachait de rien laisser savoir du bien qu'il faisait, les gens qui en bénéficiaient avaient beau jeu à se montrer ingrats de la pire façon. Ils usaient envers lui de cette sorte de sans-gêne dont les gens dits du monde n'usent que trop souvent avec les vieux sans élégance et sans prestige et blottis dans leur petit coin.

Ceux-là même n'ignoraient point qu'il était un artiste très remarquable, un érudit de la grande espèce, et ils n'avaient pas lieu de le tenir pour ce personnage ridicule qui, dans *Les Français peints par eux-mêmes*, est si joliment dépeint sous la quali-

fication de l'*Ami des Artistes.* S'il eut le culte de la supériorité des autres, et le don d'oublier sa propre valeur, il n'en restait pas moins, comme architecte, l'auteur d'œuvres des plus remarquables.

Quand il mourut, à quatre-vingt-treize ans, on put constater qu'il ne laissait aucune fortune et que ses biens s'étaient trouvés mangés par lui, petit à petit, au profit d'autrui.

A Saint-James il habitait l'une des maisons bâties par lui-même et qui toutes étaient plus inhabitables les unes que les autres. Il cherchait toujours à les louer et ne trouvait que rarement les naïfs qui auraient l'audace de tenter de s'y loger et, pour le taquiner, Gautier, lui demandait souvent :

« Eh bien! Robelin, as-tu enfin loué tes cages à mouches? » Robelin se lamentait alors sur ses devoirs de propriétaire et Gautier s'amusait à lui enfoncer le fer dans la plaie, en relevant tous les inconvénients des « Cages à mouches ». Or, en 1867, c'est-à-dire l'année de l'Exposition Universelle de Paris où tous les propriétaires de la banlieue trouvaient preneurs pour leurs immeubles, il advint que Robelin seul ne parvint point à en trouver pour les siens. Alors il disparut de Neuilly sans dire où il allait, et au bout de quelques jours il reparut tout guilleret chez Gautier. Il avait eu une idée dont il ne souffla mot à personne; et j'ai été l'auditeur de ce dialogue :

« Où étais-tu donc passé depuis huit jours, ô fugace Robelin? Te serais-tu fait enlever par quelque princesse?

— J'arrive de Nevers.

— Quoi faire, bon Dieu! à Nevers, toi, l'ennemi

des voyages en général et des frais de route en particulier?

— Je suis allé à Nevers pour augmenter mes locataires.

— Et sous quel prétexte augmenter ces bourgeois, ô vautour à tête blanche?

— Eh bien, et l'Exposition de Paris, donc! Tu comptes donc cela pour rien?

— Dame, à Nevers, cela me semble que...

— Ils se sont laissé augmenter.

— Robelin, tu as du génie comme Balzac. »

Ne pouvant caser ses maisonnettes, il donna en dot à sa fille qui épousait un chef de bataillon de voltigeurs de la garde, deux ou trois de ces cambuses évaluées, comme de juste, au contrat d'après la valeur du loyer qu'il leur attribuait. Et, pour qu'on n'avilît le prix de ses maisons avoisinantes, il se réservait le droit de gérer les maisons qu'il avait données en dot à sa fille.

Et ainsi se trouvait justifiée la valeur qu'il avait attribuée à ces immeubles donnés en dot, puisqu'il ne consentait aucune location au-dessous du chiffre prévu dans les conventions du contrat de mariage.

Conclusion : il ne louait rien du tout et sa fille n'avait pas un sou de revenus du fait des cages à mouches.

Et c'est ainsi qu'il avait su réaliser le problème du « sans dot » de son aïeul Harpagon.

A l'heure où j'écris ceci, la fille de Robelin est encore vivante, elle habite encore l'une des cages à mouches et sa petite-fille en habite une autre. Toutes ces villas sont telles qu'au temps jadis.

# CHAPITRE XI

Alexandre Dumas fils à Neuilly. — Le *père* Dumas arrive de Naples. — Admiration de Dumas père pour Dumas fils. — Culte de Dumas fils pour son père. — Alexandre Dumas fils inconnu. — L'insuccès de l'*Ami des Femmes*. — Tristesse de Dumas fils. — Le père Dumas chez ui — Son dernier louis.

Pendant une période assez longue, et dont je ne saurais, de mémoire, fixer la durée, la maison de la rue de Longchamp avait chaque jour pour visiteur Alexandre Dumas fils. Et c'est là que j'ai eu, pour la première fois, l'occasion de le rencontrer. Il traversait alors l'une des crises les plus terribles de sa vie. Bien qu'il fût d'une robuste constitution, comparable à celle de son père, bâti, charpenté en athlète, fort comme un lutteur de champ de foire, expert en tous les exercices physiques, nageur dont les exploits étaient passés parmi ses amis à l'état de récit légendaire, Dumas fils, vaincu par les excès de travail, avait été attaqué par cette maladie bizarre qu'on appelle maladie noire. Pour lutter contre elle, il s'était astreint à un isolement relatif, en une villa de

Neuilly-sur-Seine, voisine d'un appartement qu'occupait sa mère. On ne le voyait plus nulle part, et lui, si mondain et si accueillant d'habitude, évitait tout contact avec qui que ce fût. D'abord sous le manteau, puis, d'une façon presque ouverte, on répandit le bruit qu'il était devenu fou. Les mieux intentionnés se contentaient de dire qu'il n'était pas fou, mais simplement « vidé ». Dumas était trop pénétrant et trop fin pour n'avoir pas la sensation de ce qui se répétait en arrière de lui, et il en éprouvait une angoisse navrante.

Il était troublé par le doute de sa propre raison. Il se défiait des jugements qu'il portait sur ses travaux ; il travaillait quand même. Il s'épargnait néanmoins en évitant toute conversation fatigante ou quelque peu irritante.

La seule personne qu'il vît en dehors de sa mère c'était Gautier. Très souvent, presque tous les jours même, Dumas fils, en costume du matin, et souvent même en pantoufles, remontait de quelques mètres l'avenue de Neuilly, et, arrivait, en voisin, rue de Longchamp. Là, il était d'usage de ne point se déranger pour le recevoir. Il entrait dans le salon, ouvrait le piano, et, pour le plus grand bonheur du chat nommé Zizi, mélomane passionné, il tapotait d'un seul doigt *Au clair de la lune*, *les Papas et les mamans* ou la *Casquette au père Bugeaud*. Ça voulait dire : « Dumas est là ». On finissait ce qu'on avait commencé, et on descendait ensuite pour lui tenir compagnie. Parfois il débarquait à l'heure du déjeuner ; ayant déjeuné lui-même, il s'asseyait à côté de la table et causait avec Gautier et les siens. Et, — vous pouvez m'en croire, — lorsque ces deux

hommes-là échangeaient des idées, cela méritait qu'on les entendît.

Le seul grand désaccord qui existât entre eux n'était pas moins intéressant. C'était plaisir de les écouter. Gautier était l'hugolâtre quand même que vous savez, et Dumas fils n'aimait guère l'œuvre de Victor Hugo, il lui préférait ouvertement celle de Musset. Au fond, il en voulait à Hugo de la place, trop grande, à son avis, qu'on lui faisait eu égard à celle qu'on faisait au père Dumas. Il ne manquait jamais une occasion de signaler l'incontestable stupidité de la plupart des fables sur lesquelles Hugo avait échafaudé ses œuvres de théâtre. Quoiqu'il fût souvent très artiste, selon sa manière personnelle, dans sa prose, Dumas fils n'avait pas le sens de la beauté lyrique. Jamais je ne l'ai entendu, lui qui trouvait tout admirable dans l'œuvre de son père, parler de certaines scènes en vers, écrites par Alexandre Dumas, et qui, en certains endroits, sont d'une superbe envolée.

Dumas fils travaillait alors à deux ouvrages : L'*Ami des femmes*, et l'*Affaire Clémenceau*.

On s'est parfois étonné de l'extraordinaire différence qui existe entre la belle *écriture* (j'entends par là le style) de l'*Affaire Clémenceau* et le style souvent trop lâché de tous les romans d'Alexandre Dumas fils. C'est juste, mais on ignore que l'*Affaire Clémenceau* a été écrite, pour ainsi dire, sous la surveillance littéraire de Théophile Gautier. Au contact journalier de ce grand écrivain qu'il traitait avec la déférence d'un élève pour son maître, Dumas fils avait appris, un peu mieux chaque jour, combien est niais ce mépris des belles formes littéraires

qu'affectent trop souvent des gens incapables d'y parvenir.

Les visites de Dumas n'avaient lieu le plus généralement que le matin; mais il y eut une fois une exception. Tout dormait dans la maison, où volontiers on se couchait à des heures qui eussent édifié les poules, quand, vers onze heures on entendit un carillon capable de fêler la sonnette.

On se lève. On se met à la fenêtre en vêtement de nuit, et l'on aperçoit deux gaillards de six pieds de haut, et larges en conséquence, qui se profilaient dans l'ombre de la rue mal éclairée. On s'explique, c'étaient Dumas père et Dumas fils.

« Mais nous sommes tous couchés! leur crie-t-on.

— Eh bien, il faut tous vous lever, leur cria la bonne grosse voix du père Dumas. En voilà des paresseux! Tel que vous ne me voyez pas j'arrive de Naples. Est-ce que je me couche? Allons, houste! et tout le monde debout!!! »

Et Gautier de lui répondre: « Du moment où c'est toi qui l'ordonnes et que tu arrives de Naples il n'y a rien à répliquer. »

Sur quoi il enfile son fameux pantalon de velours qui lui tombait toujours sur les talons et endosse sa vareuse rouge par-dessus sa chemise de nuit; les femmes s'introduisent dans leur robe de chambre, mettent, ou ne mettent pas, leurs bas, dans leurs pantoufles, et, bientôt, Gautier et sa famille et les deux Dumas se trouvent, tant bien que mal, installés dans le salon éclairé par des lumignons de fortune. Voyant cela, le grand Dumas leur dit n'être venu que pour un instant, n'ayant pas eu la patience d'attendre au lendemain pour voir son vieux cama-

rade. Mais voici que, bientôt, l'auteur de *Maupin*, des *Jeunes France* et autres choses cocasses et le colosse de gaieté appelé Dumas se laissent aller à leur verve, et, leur gaieté gagnant Dumas fils, celui-ci entre en plein dans la partie. Et cela alla tant et si bien que sur les quatre heures du matin, tout le monde tombait de fatigue d'avoir trop ri et que Gautier, prenant son courage à deux mains, finit par flanquer les deux Dumas à la porte. Ils traversèrent dans la nuit noire l'avenue de Neuilly, et si quelques rôdeurs les avaient rencontrés, ils auraient eu affaire à deux mousquetaires dont l'un était le père et l'autre le frère de Porthos lui-même.

Le père Dumas, qui avait alors environ soixante ans et qui venait de faire d'un trait la route de Naples à Paris, avait bien le droit de se reposer à quatre heures du matin. Il n'en eut pas même l'idée.

« Alex, mon ami, fit-il, dès qu'il fut entré, veux-tu me dire où il y a ici une lampe?

— Pourquoi faire une lampe?

— Pour l'allumer. Je vais me mettre à travailler. »

Et le grand Dumas alluma la lampe, passé quatre heures du matin, s'installa tranquillement et s'attela à sa besogne cependant que son fils complètement éreinté s'en allait dormir.

Rien n'était plus touchant que l'admiration qu'avaient l'un pour l'autre ce père et ce fils. La fierté qu'avait le père Dumas pour celui qu'il appelait son « meilleur ouvrage » ne pouvait être comparée qu'à la religion que professait Dumas fils, pour le génie du père Dumas.

Il faut avoir vu le père Dumas un jour de première représentation d'une œuvre de son fils pour

avoir l'idée de l'enfantine et naïve fierté qu'il en avait.

A la première des *Idées de Madame Aubray*, le père Dumas occupait la loge de balcon du milieu dans la salle du Gymnase. Il avait arboré pour la circonstance, en plus de la redingote réglementaire, un admirable gilet de piqué blanc ; son gros ventre d'homme plus grand et plus gros que nature en semblait plus volumineux encore, la blancheur du gilet rendait plus noir encore le noir de la redingote et plus foncé encore le violet, prune de Monsieur, des deux mains, des deux bonnes grosses mains appuyées sur le ventre blanc, et plus violette cette figure de bon vieux mulâtre qui se détachait sur le fond de toilettes claires des jeunes femmes qui constituaient l'état-major habituel du père Dumas.

Comme pour compléter ce violent effet de couleur, le père Dumas avait posé sur le bord de velours rouge de la loge, juste devant lui, un énorme bouquet de fleurs entouré de papier blanc. Et tout le long de la pièce, il applaudissait, riait et poussait des exclamations, rappelait les acteurs, faisait une vie de tous les diables, et avec une telle conviction et une telle sincérité, qu'il était comparable à un gamin de dix-huit ans qui assiste à la première pièce de son papa.

Quand le succès battit son plein, quand au milieu des acclamations on vint annoncer le nom de l'auteur, alors le père Dumas, prenant son bouquet dans la main, se leva, sa grosse tête touchant le plafond de la loge, il se pencha légèrement en avant et, de droite, et de gauche, et de partout, il se mit à saluer l'assistance, faisant, son bouquet dans la

main gauche, le geste d'envoyer des baisers aux dames.

Et je n'ai pas trouvé cela très ridicule,

comme a dit le bon Coppée.

Et personne n'avait non plus trouvé cela ridicule, tant c'était touchant. Le géant avait l'air de proclamer : « Vous savez, c'est mon garçon qui a fait cette pièce-là. Est-elle assez admirable, sa pièce! Dites! »

A ce moment il causait, à son garçon, un grand chagrin. Il s'était amouraché d'une acrobate américaine appelée Isaacs Addah Menken, et la drôlesse, qui ne craignait point les utiles réclames, était parvenue à obtenir du père Dumas, qu'il se laissât photographier avec elle-même assise sur ses genoux, dans le costume, ou plutôt dans l'absence de costume, qu'elle portait habituellement quand elle galopait attachée au dos d'un cheval, qualifié — bien à tort — de sauvage. Elle avait traité avec des photographes pour propager ce portrait-réclame.

Par crainte de se trouver en aussi mauvaise compagnie, Dumas fils ne mettait plus le pied dans le petit appartement habité par son père boulevard Haussmann.

Il en souffrait beaucoup. Jamais il ne se serait permis d'adresser à son père une parole qui eût pu lui sembler inconvenante. Il avait appris l'admiration à l'école de son propre père. Hormis Victor Hugo qui se préférait à tout autre, et de toutes façons tous tant qu'ils furent, les grands romantiques étaient liés par un échange de sincère affection et de bienveillance réciproque. Ce que chacun faisait de beau était

un sujet de joie pour chacun des autres. Tous communiaient sur l'autel d'un même dieu, qui pourtant n'était comme eux qu'un être en chair et en os et familièrement visible pour eux tous. Tous se croyaient infiniment petits à côté de ce dieu qui était pour eux le Dieu Hugo; et au souvenir de Hugo tout ce qu'ils pouvaient avoir d'orgueil ou de vanité s'évaporait comme par enchantement.

Parlant un jour de son théâtre, Alexandre Dumas, le père, me disait : « Ah! si j'avais su faire des vers comme Hugo, quel homme j'aurais été! » Et, à ce moment-là il avait l'air d'un homme qui ne se souvient même pas d'être ce grand homme qui, pendant des siècles encore, fera l'admiration du genre humain. On a prétendu qu'il n'était qu'un amuseur, et il avait fini par le croire lui-même. Il était si bon enfant et il s'était tant de fois amusé d'amuser les autres, qu'il avait fini par se prendre lui-même à ses propres fictions. Lorsqu'il était dans la salle, il s'amusait de ses pièces comme s'il était le spectateur de la quatrième galerie.

Mais au fin fond de son âme, la plus grande de ses admirations (Hugo étant mis hors de pair) était pour son fils. Il admirait également en lui l'homme et l'œuvre. Et s'il l'aimait il n'était pas le seul.

Je crois qu'il n'est nul personnage du XIX[e] siècle qui soit plus mal connu personnellement que ne le fut Dumas fils. D'aucuns s'acharnaient — et non pas toujours sans quelque malveillante intention — à établir une comparaison entre lui et son père, aussi bien au point de vue littéraire qu'au point de vue de l'homme privé. De là, bien des paroles et bien des écrits venimeux ou ineptes.

Si j'étais obligé d'établir un parallèle entre eux, ma formule serait : « Dumas fils était les racines d'un arbre géant dont son aïeul le général avait été le tronc rugueux et grossier et dont son père aurait été le feuillage éblouissant et formidable. »

Je m'aperçois en écrivant ceci que je me rencontre avec cette définition de Dumas fils : « Mon père, c'est un grand enfant que j'ai eu en venant au monde. »

Ce grand enfant avait la bonté exubérante ; « son garçon », tout au contraire, avait la bonté discrète, concentrée, cachée. Le père attendait le plus souvent qu'on lui demandât un service ; le fils allait au-devant des gens qui pouvaient avoir besoin de lui. Il payait largement de sa personne et plus largement encore de sa poche. Il lui était fort désagréable qu'on révélât ses bonnes actions. On n'apprenait en général le bien qu'il avait fait que par l'acharnement des ingratitudes qu'il avait semées tout autour de lui. Il n'avait là-dessus aucune illusion : « Ce que je demande aux gens que j'ai pu obliger, me disait-il un jour, c'est de me le pardonner. Je ne leur demande pas de reconnaissance. Ils ne m'en doivent aucune, car j'ai agi par amitié pour eux, et pour me libérer de la peine que j'éprouvais à les voir dans l'embarras. Moi, je ne les aime pas moins pour cela, et je ne trouve pas gentil qu'ils passent sur l'autre trottoir quand ils m'aperçoivent dans la rue, alors que cela me ferait si grand plaisir de causer un brin avec eux. »

Il comprenait, il pardonnait toutes les ingratitudes ; il ne devenait implacable que lorsque ses obligés manquaient de respect à son père.

Ayant rencontré dans un salon l'un de ces ingrats, qui venait à lui la main tendue, il répondit à son avance en reculant sa main et en accompagnant son geste de ces simples paroles :

« Oh ! c'est inutile. Il n'y a plus rien dedans. »

J'ai souvent entendu crier contre les achats de tableaux que fit Dumas fils, je n'ai jamais entendu personne citer le nombre des ouvrages achetés par lui pour tirer des gens de la misère et qui ne valaient ni ne valurent jamais un prix quelconque. J'ai connu de braves artistes, tels que Henri Cros, qui aimaient à citer à tout venant les procédés, à leur égard, de Dumas, qui augmentait, doublait au besoin le prix demandé par eux pour leurs travaux. Et le cas de Henri ne fut pas isolé, j'en connais plusieurs autres, en tout semblables, et de bien d'autre sorte encore. Combien de fois l'ai-je vu partir pour prendre quelque repos à Puys, en emportant les manuscrits d'un tas de jeunes gens qu'il ne connaissait pas et qui lui demandaient des conseils ! Il dépensait un temps et une peine considérable, à lire ces ouvrages, fastidieux pour la plupart, puis il se fatiguait à écrire ses observations et ses avis. Rentré à Paris, il perdait des heures en causeries avec les jeunes écrivains dont les essais lui paraissaient intéressants. Pour d'aucuns dont les œuvres lui paraissaient dignes d'être représentées, il faisait des démarches auprès des directeurs de théâtre. Quand l'œuvre en valait la peine il y apportait une part de collaboration toujours anonyme et gratuite.

Il aidait volontiers le premier venu. C'était par bonté pure, et d'un mouvement naturel. Pourtant il

n'aimait pas tout le monde. Oh, non! Quand il aimait les gens il les aimait bien, et, si l'occasion vous est donnée de rencontrer quelques-uns de ceux qui lui ont voué leur affection, vous aurez plaisir à en connaître la solidité.

Si habitué qu'il fût à toutes les formes de l'oubli et de l'ingratitude, les diverses manifestations dont elles accompagnèrent l'insuccès de l'*Ami des femmes* l'avaient blessé jusqu'au fond de l'âme. Dans les couloirs et à la sortie du Gymnase on rencontrait une foule de gens qui déclaraient la pièce idiote, assommante, obscure; les plus bienveillants disaient que c'était l'œuvre d'un malade, et racontaient que ce pauvre Dumas fils, — un si charmant garçon! — qui avait eu tant de talent autrefois — était encore mal guéri d'une maladie noire qui l'avait pour ainsi dire ravagé, qu'il allait mieux, qu'il finirait peut être par se remonter, qu'il s'était trompé cette fois-ci, qu'il ne s'en était pas rendu compte, que s'il avait écouté ses vrais amis il aurait laissé la pièce dans un coin. Et tant de gens avant la pièce, avaient dit cela que tout le monde avait fini par le croire, et, ce qui était plus cruel encore, par inspirer à Dumas fils lui-même des doutes poignants.

Ce dont il souffrait le plus, c'était du soin qu'avaient certaines gens de ses amis à ne jamais parler de *l'Ami des Femmes*.

Or il avait eu la délicate attention de m'envoyer spontanément une place pour cette *première* tant attendue et j'avais eu l'heureuse chance d'admirer la profondeur de certains effets qui faisaient grogner la plupart des spectateurs. Ayant rencontré

umas à l'Hôtel des Ventes, je lui dis l'impression ue j'avais éprouvée et comment et pourquoi je avais compris. Je crois que c'est à partir de cette ncontre fortuite que commença, et définitivement, se produire le sentiment de bienveillance et d'affec-on dont Dumas fils chercha toujours à me donner es preuves. Guettant l'occasion de me les donner, me donna pendant bien des années la douceur l'aimer beaucoup et celle de voir, par les gentil-sses qu'il me prodigua, qu'il avait quelque peu amitié pour moi, et aussi le plaisir de l'entendre rler à cœur ouvert et de lui parler de même. aiguillais volontiers la conversation vers les sou-nirs du père Dumas et le peu que j'en avais me rvait à réveiller les siens.

J'avais été amené chez le père Dumas par Nina, i'il considérait comme une sorte de petit oiseau milier, de petit être enthousiaste, sincère, déli-eusement compréhensif. Or, un jour que je me ouvais en tête à tête avec lui dans le petit apparte-ent qu'il occupait en 1869, à l'étage supérieur d'un ımeuble du boulevard Malesherbes, bordant le arc Monceau, il se laissa aller, contrairement à n habitude, à parler de ses déboires et des gens ii l'avaient trop exploité. Et sa conclusion avait é celle-ci :

« A l'heure actuelle, je dois encore 30.000 francs, quand je les aurai payés, j'ajouterai un volume à es Mémoires. Et c'est là-dedans qu'on pourra pprendre tous les moyens par lesquels un homme ut avoir été volé. »

Ne devait-il que ces 30.000 francs? Rien n'est oins certain. Les paya-t-il? Rien n'est moins

prouvé. Toujours est-il qu'au cours de la guerre de 1870, il arriva un beau jour à Puys, près Dieppe, chez son fils — qui me conta cette histoire en riposte avec celle des Mémoires projetés par son père.

« Mon garçon, dit-il simplement dès son entrée, je viens mourir chez toi ! »

On lui fit en hâte préparer un lit installé dans une grande chambre du rez-de-chaussée, toute pleine de lumière, meublée de pitchpin verni aux teintes fraîches, et lambrissée du même bois. Il se déshabilla tranquillement, lentement, comme un homme calme qui sent que le vêtement qu'il quitte, il ne le remettra plus jamais ; comme un homme qui entre doucement et de soi-même dans l'éternel repos.

Sur le dossier de la chaise voisine du lit, il avait posé son vaste gilet et, dès qu'il fut seul à seul avec son fils, il l'interpella ainsi :

« Alexandre, regarde donc combien il me reste dans mon gilet et dans mon porte-monnaie.

— Père, il te reste vingt francs. »

Alors, tranquille, le père Dumas :

« Tu vois, mon garçon, tout le monde a dit que j'étais un prodigue et tu as même fait une pièce là-dessus. Eh bien, tu vois que ce n'était pas vrai. Tu as pu lire dans mes Mémoires que quand je suis arrivé à Paris, je n'avais qu'un louis dans ma poche. Eh bien, tu vois, mon ami, il y est encore. »

Dumas fils avait gardé à Puys la chambre mortuaire de son père sans en déplacer un meuble. Est-elle encore telle quelle ? Je me plais à l'espérer.

Non seulement Dumas laissait un unique louis

mais il laissait encore des affaires fort embrouillées et à tel point que son fils écrivait à Robelin qui, croyant à l'existence d'un actif quelconque, réclamait une créance déjà fort ancienne : « Je n'ai hérité que de dettes »; et, de sa poche, il remboursa Robelin qu'il savait désintéressé et pas riche.

Peut-être était-il désireux de donner à comprendre discrètement à Robelin sa reconnaissance pour ce qu'il avait été pour sa mère au temps où Robelin *secouait* le trop volage Alexandre et le ramenait au logis où l'attendaient le « petit Dumas » et sa maman apeurée de l'avenir.

Dumas fils n'a pas, et à beaucoup près, laissé la fortune qu'on lui supposait, et le plus clair de son actif liquide — (je ne parle pas ici de ses droits d'auteur), — était représenté par sa maison de campagne à Marly et par les objets d'art et les meubles précieux qui garnissaient ses appartements de Marly et de Paris. Il y avait entre autres choses dans son cabinet, à Paris, une table Louis XIV sur laquelle il travaillait le plus souvent et qui fut vendue 25,000 ou 30,000 francs. Un jour que nous causions de Musset, il ouvrit le tiroir de ce meuble dont la clef ne le quittait jamais, et, me montrant une liasse de lettres enserrées dans le croisillon d'un ruban, il me dit que c'était toute une correspondance que M^me^ Sand (il disait « la mère Sand », tout comme le disait aussi Flaubert), lui avait confiée pour que jamais elle ne tombât aux mains des chercheurs de secrets intimes. Ces lettres devront-elles voir le jour dans un temps lointain? c'est ce dont je n'ai plus la notion précise. Sur cette superbe table, où livres et papiers étaient méthodiquement rangés, il y avait, presque

au centre, un vase à fleurs cylindrique large et bas, à décor bleu et blanc, en vieille faïence de Nevers, une sorte de petit baquet, dans lequel était plantée toute une forêt de plumes d'oies serrées les unes contre les autres et dressant fièrement leurs barbes blanches légèrement fripées. Le travail fatiguait Dumas quand il n'avait pas cela devant les yeux. Chaque écrivain a ses manies; aussi personne ne s'étonnait-il de celle-là.

## CHAPITRE XII

Les vieilles amitiés. — Le *capitaine Ripaille*. — Quelques outrages destinés à Bergerat. — Notre fabrique de mots d'esprit. — Catastrophe. — Les *Traqueurs*. — Lavigne et Pierre Bonaparte. — La colonie de l'enclos des Ternes. — Théodore Barrière. — Deux premières à Cluny. — Conséquences inattendues d'un feuilleton.

De l'Alexandre Dumas du temps où il achevait l'*Ami des femmes* et élaborait son roman l'*Affaire Clémenceau* jusqu'au Dumas fils assistant aux répétitions de cette même *Affaire Clémenceau* devenue une pièce de théâtre, la route est directe et courte et je m'y engage de bon cœur car j'y retrouve l'auteur de l'adaptation théâtrale, Armand d'Artois. Encore un, celui-là, qui a conservé le culte de Dumas fils, et si vous voulez savoir comment ce Dumas fils, tant détesté de ceux qui ne l'ont pas connu, était profondément aimé de ceux qui avaient éprouvé sa bienveillance et son affection, allez à la Bibliothèque Mazarine, trouver d'Artois et amenez-le à parler de son illustre collaborateur, l'un des meilleurs compagnons de ma fantaisiste jeunesse.

Nous formions un petit groupe composé de cinq ou six ou six jeunes gens liés par des affinités dont la vie eut bientôt fait des amitiés qui ne se sont jamais démenties. Le plus instruit d'entre nous, l'un des mieux doués, était Ernest Lavigne, transfuge de l'Ecole normale supérieure et qui avait préféré au professorat officiel les aléas de la vie d'homme de lettres. Mais il n'avait pas moins produit une magistrale traduction de Lucrèce, en tête de laquelle un de ses condisciples, André, récemment sorti de Polytechnique, avait placé une préface scientifique, tout à fait originale, où il montrait la valeur de Lucrèce au regard de la science moderne. Lavigne, en bon normalien qu'il était, donnait, pour vivre, des leçons de tous les genres. Il faisait notamment un cours de morale dans un pensionnat de demoiselles, à Batignolles, et comme il avait tout au plus vingt-cinq ans, et comme il était le plus prodigieux mystificateur que j'aie jamais connu, je me demande, encore aujourd'hui, ce qu'il pouvait bien enseigner à ces jeunes personnes.

Il nous avait été amené par son fidèle Labadens Georges Charpentier, fils de l'éditeur Charpentier à qui son père avait fermé la porte de sa maison, le laissant sans un sol dessus le pavé de Paris, et tirant le diable par la queue. Il rédigeait des faits divers au *Journal des Débats* où la sollicitude de son cousin Edmond Villetard, l'auteur du *Testament de César Girodot*, l'avait fait admettre.

Puis venait une paire de camarades, Armand d'Artois (déjà nommé), et Albert Bizouard.

D'Artois était employé au ministère de l'Instruction publique, Bizouard l'était à la préfecture de po-

ce. Ils collaboraient sans relâche à des pièces de héâtre. Leur début fut un grand drame intitulé le *Capitaine Ripaille* qui fut joué au théâtre Beaumarchais dont le propriétaire s'appelait Daiglemont; il avait acheté le théâtre afin de pouvoir jouer des rôles qu'aucun directeur ne lui eût confiés. Il louchait, il parlait comme *cha* et même comme kchsja et sa gloire était de pouvoir jouer plus vite et plus longtemps que quiconque.

« Oui, monsieur, vociférait-il, oui, moskjieu, cheize actes de chuite dans la même kchoirée, che n'est pas votre moksjieur Mélingue qui en aurait fait autant! Et cha a fini avant minuit! »

Jamais on n'a autant ri qu'à la première de ce drame pathétique où des seigneurs Henri III poursuivaient la jeune fille intéressante qui, pour son malheur, portait le nom de Blanche; ce nom, la prononchiation du terre-neuve de la pièce, l'incomparable Daiglemont, le trancheformait en une onomatopée que la lettre moulée ne chaurait traduire. Le fou-rire avait fini par gagner Bizouard lui-même alors que d'Artois déchirait des douzaines de paires de gants. Il est vrai d'ajouter que d'Artois était bien décidé à faire, comme on dit, du théâtre, tandis que son copain se destinait à des besognes courantes de lettres, sans autres prétentions que d'y gagner quelque argent; ce à quoi il a gentiment réussi et sans aucun bruit inutile. De même d'Artois s'est fait une réputation des plus enviables parmi les dramaturges qui savent bien faire leur affaire.

Le plus jeune d'entre nous était Emile Bergerat; il était aussi celui dont les débuts avaient été les plus heureux, car la Comédie-Française avait joué

un acte en vers de lui, intitulé *Une Amie*, alors qu'il avait à peine dix-neuf ans. Madeleine Brohan s'était intéressée à lui, et sa sœur, dont la vue faiblissait de la façon la plus inquiétante, avait eu l'idée ingénieuse et bonne de le prendre pour lecteur. Il ne conserva pas cette petite situation. Comment? Je n'ai jamais pensé à le savoir. Il était en réalité le seul d'entre nous qui fût sans ressources autres que celles, et combien maigres, qu'il pouvait de loin en loin tirer de sa copie. Au fond il n'y avait parmi nous que lui seul qui fût un bohème authentique.

Il s'en est une première fois, il y a une trentaine d'années, confessé timidement au début d'un livre intitulé *Le Faublas malgré lui*, où nous figurons tous sous des pseudonymes divers, qui sauvegardent notre *respectability*.

Sur ses vieux jours, il eut la fantaisie d'y revenir et d'une façon tout à fait amusante pour les gens que ses plaisanteries amusent, et il écrivit un livre où, cette fois, il nous nommait tous en toutes lettres. Emporté par ses habitudes de fantaisiste il nous raconte avec force broderies, avec force oublis, voulus ou involontaires, avec un luxe d'inexactitude et une puissance d'invention, dont nous seuls connaissons la mesure. D'aucunes m'avaient, l'avouerai-je, fortement agacé et je me sentais d'autant plus à l'aise pour les redresser que, pour mon propre compte, j'ai partout dans ce livre été plutôt traité en bon camarade.

Toutefois j'ai une vengeance personnelle à assouvir contre cet animal de Bergerat. Et je vais l'assouvir.

Ah, ignoble Bergerat! ah! immonde chameau! tu as

dans tes *Souvenirs* eu l'audace de dévoiler publiquement la négligence de ma tenue et ma passion exagérée pour les pantoufles. Ah! tu as, de la sorte, compromis la considération très distinguée que me manifestaient mon voisin du cinquième étage et *son vieux sœur*, quand ils me rencontraient dans mon escalier. Maintenant, grâce à cette scie que tu m'as montée, ils ne passent pas auprès de moi sans inspecter mes chaussures. Et le plus cruel est que, pour ne point sembler un gentlemen indésirable, je me résigne à porter des souliers. A quoi me sert, en compensation de cette tare pantouflographique la réputation enviable et désormais fallacieuse, vu mon âge, dont tu m'as, par ailleurs, gratifié, en contant que je jonglais, sans serrer les dents, avec des voitures à bras chargées de meubles et que je portais seul, et jusque dans les chambres de bonnes, des pianos d'Érard, avec M. Érard lui-même qui, tout en montant les étages à cheval sur le clavier, continuait à frapper à tour de bras les touches en jouant le *Chant des traqueurs*, paroles et musique de toi-même?

Ah! oui, je vais l'assouvir, ma vengeance! Je vais la savourer. Je vais te déshonorer à jamais devant des personnes qui te prennent aujourd'hui pour un monsieur très bien.

Au temps de mes pantoufles et de mes exploits musculaires, tu logeais au rez-de-chaussée d'une maisonnette de l'Enclos des Ternes, et comme, une nuit, tu rentrais en fiacre, tu çrus devoir, vu l'heure tardive, inviter, en bon garçon, le cocher à goûter quelques liquides que tu possédais dans ton armoire. Le cocher accepta, mais ayant jaugé d'un seul coup d'œil le radeau de la Méduse, où il venait d'entrer :

« Vous n'avez pas l'air trop heureux, jeune homme? insinua-t-il.

— Il y a des jours, oui ; il y a des jours non. Ça va et ça vient; souvent ça ne marche pas fort.

— Entre nous, jeune homme, combien devez-vous? »

Épouvanté par ton ignorance du nombre des termes dûs par toi, tu ne lui répondis pas.

Il comprit ta pudeur et dit :

« Vous êtes un bon zig! eh bien, quand vous voudrez déménager à la cloche de bois, vous n'aurez qu'à me faire signe et je viendrai à cette heure-ci. Tenez, voilà mon numéro. »

Je pourrais ajouter — ô Bergerat! — que tu usas de cette offre un tant soit peu canaille. Ah! triste bougre! puisque tu as voué à la risée publique, mes chères, mes délicieuses pantoufles, je pourrais ajouter, ô sextuple navire du désert, que tu as accepté l'offre du cocher. Malheureusement pour moi, je n'ai ni le don de l'inexactitude, ni le fanatisme de la fantaisie exacerbée. Il me faut donc reconnaître que tu n'as jamais revu ton ami nocturne. Si je dois en croire toi-même cela a porté malheur à tes frusques qui ont connu les affres des commandements et les tristesses de la saisie mobilière.

Et maintenant — à supposer que ce que j'écris ici soit plus lu que... Bomirsky déjà connu — et maintenant, dis-je, vieillard sinistre, essaye de sortir dans ton quartier, observe tes voisins et tu constateras qu'il ne reste plus désormais en eux rien de l'apparente considération...

Considération, considération
Ma seule passion, ma seule passion,
(Camille Doucet.)

...très distinguée qu'ils feignaient d'avoir pour toi.

Au beau temps de notre bohème, nous cuisinions en commun, de l'esprit, des bons mots et le reste. Nous en inventions soit ensemble, soit en bricolant chacun de son côté et on groupait le tout. Il y avait là un petit travail que nous exécutions en commun dans le jardinet abandonné qui faisait face au logis de Bergerat. Nous siégions au centre d'une pelouse pelée, assis en rond dans la vasque de zinc d'un bassin gondolé par la sécheresse.

Bergerat, placier incomparable, se chargeait de faire passer nos produits dans les divers journaux et, naturellement, c'était à lui qu'incombait le soin de toucher le montant de ce qui revenait à chacun de nous en paiement de nos élucubrations notoirement stupides pour la plupart. Nous avions à peu près tous le vivre et le couvert assuré et Bergerat n'avait ni l'un ni l'autre; il différait, jusqu'à une date inconnue alors, et qui est demeurée inconnue depuis lors, l'heure des légitimes répartitions en espèces. Au fond, c'était bien naturel, ça ne nous a ruinés ni les uns ni les autres, et cela a sauvé plus d'une fois l'un de nous d'un trop mauvais quart d'heure. D'ailleurs, cela ne lui a jamais rapporté grand'chose.

Nous dînions tous ensemble une fois par semaine chez un « chand d'vin » voisin du cimetière Montmartre, dénommé Boujois. Par précaution, avant que d'y entrer, on procédait à la revue générale des capitaux disponibles, et l'on établissait le menu selon le total de ces capitaux; réserve étant faite pour les suppléments à craindre.

Tout en mangeant et en bavardant, nous estimâmes qu'une société comme la nôtre devait avoir des

statuts. On les élabora et notre but étant surtout de nous enrichir la plume à la main, la société reçut tout d'abord le titre médiocrement ingénieux et nullement distingué de : *Traqueurs d'os.*

J'accuse hautement Bergerat de l'avoir inventé.

De ces statuts laborieusement rédigés, l'article XI dont je suis l'auteur a seul survécu. Il était ainsi conçu :

« Article XI. — Les articles I à X inclus étant également idiots et superflus sont et demeurent nuls. »

Il fut adopté à l'unanimité — plus une voix, sauf erreur. Notre petit trafic de fariboles pour journaux variés eût sans doute duré longtemps, sans une mésaventure qui l'interrompit brusquement :

Un député nommé Noubel avait été invalidé pour corruption électorale, et, spécialement pour avoir abusé de sa grande fortune en faisant installer à ses frais des water-closets dans les diverses écoles primaires de son arrondissement. Là-dessus nous fabriquons pour le journal *le Gaulois*, toute une série de plaisanteries imbécilement cambronéiformes. Le *Gaulois* n'étant pas encore reconnu l'arbitre des élégances, il les inséra sous ce titre flamboyant : NOUBELS A LA MAIN, demi-calembour remplaçant la rubrique « Nouvelles à la main » qu'il imprimait chaque jour.

Le soir, enchantés de notre belle récolte, nous étions, dans le petit jardin de l'enclos des Ternes, et comme toujours, selon notre habitude, vu la rareté des sièges, assis en rond sur le fond de zinc d'un bassin veuf de son eau et de ses poissons rouges, encastré dans une petite pelouse toute pelée.

Nous mijotions d'autres triomphes, lorsque nous fûmes troublés par une tempête d'éclats de rire. Non seulement elle violait le mur — de notre vie privée, mais, derrière ce mur — qui, d'ailleurs était une haie — les affreux bourgeois qui nous tenaient lieu de voisins, lisaient à haute et intelligible voix nos *Noubels à la main*. Ils s'esclaffaient, ces odieux bourgeois ! Alors la honte nous prit et un peu aussi la colère. Vrai ! il nous fallut de terribles efforts de volonté et de distinction provisoire pour ne pas entonner en chœur, *Traqueurs*, paroles et musique d'Emile Bergerat, ce dont les bourgeois d'à côté eussent été lamentablement scandalisés.

Par bonheur, il n'y avait pas de piano dans le bassin de zinc. Mais, à partir de ce soir-là, nous n'eûmes plus le même cœur à l'ouvrage.

Notre compagnie était agrémentée de personnes de sexe contraire dont une seule, la bonne amie de Charpentier, avait droit de prendre part à nos agapes chez Boujois. Elle était un bon camarade qui, par delà les années, est restée notre bon camarade à tous, même à Charpentier. Lavigne, pour sa part, avait confié son cœur d'oiseau à une blanchisseuse établie dans la cité Bergère ; c'est là qu'il donnait ses rendez-vous privés. Il venait d'entrer à la rédaction de la *Marseillaise*, le journal de Henri Rochefort, et il écrivait dans l'arrière-boutique de sa connaissance. Ses articles étaient parmi les plus tapageurs de ce journal qui fut l'un des plus violents de ce qu'on a appelé la période héroïque de la presse française.

C'est dans l'échoppe de cette blanchisseuse, entre l'heure d'une leçon d'histoire dans une institution

de jeunes gens, et celle d'un cours de morale dans un pensionnat de jeunes filles, que Lavigne écrivit sous l'œil attendri des repasseuses le fameux article sur les frères et les sœurs de Napoléon Ier, qui déchaîna l'affaire Pierre Bonaparte.

Ce fut une très grosse histoire et très curieuse et à laquelle nous avons pris les uns ou les autres quelque part. Je ne puis m'y arrêter ici sans rompre le fils de mon discours.

L'Enclos des Ternes, résidence de d'Artois d'abord, puis résidence de Bergerat, siège principal de notre entreprise de calembredaines, recélait alors toute une colonie de gens de lettres dont le plus célèbre était Théodore Barrière. Cet auteur dramatique en vogue était bien le type le plus parfait du grincheux et du lunatique. Il ronchonnait après tout et après tout le monde, mais comme, au demeurant, nous savions tous que ce nerveux était parfaitement bon et serviable, nous avions plaisir à l'aborder quand par chance il était abordable.

Son aspect physique décelait la vérité sur toute sa personne. Merveilleusement pris dans sa petite taille élégante et souple, nerveuse, il était d'une légèreté d'allure extraordinaire. Au repos il ne cessait de tordre et de mordre sa fine petite moustache noire; et ses yeux très noirs, très vifs et très malins s'efforçaient en vain de lui prêter un air méchant. Les documents graphiques qui donnent l'idée la plus juste de l'auteur des *Faux Bons hommes* sont au total les charges de Durandeau ou celles de Carjat.

La bête noire de Barrière, c'était Sardou. Les succès de Sardou l'exaspéraient d'autant plus que, un peu comme tous ses confrères, il retrouvait dans

les pièces de Sardou des morceaux un peu beaucoup trop proches parents de ses propres ouvrages. Son animosité contre Sardou était telle que, si un comédien avait du succès dans une pièce de Sardou, il le rayait de la liste de ceux auxquels il donnerait des rôles dans les siennes. Toute part faite à son ronchonnage, et en dehors de cette phobie spéciale, il était le plus désintéressé et le plus bienveillant des hommes. Mais il lui fallait, partout où il en trouvait l'occasion, exhaler sa colère contre celui dont les plagiats le révoltaient, même quand d'autres que lui en étaient les victimes.

C'est ainsi que au lendemain de la première représentation d'une comédie de Sardou au Gymnase, je l'aperçus, au café situé au coin du boulevard et de la rue Vivienne, assis à l'angle de la salle, en tête à tête avec un petit verre de fine champagne. Il avait un peu plus qu'à son habitude des petits airs rageurs. Survint un monsieur désireux de faire savoir à la galerie qu'il avait pu assister à la première de Sardou et qui, tout haut, vantait la pièce : « Et ce troisième acte, mon cher ! Et la scène du piano ! C'est charmant ! et c'est exquis, et c'est trouvé ! et c'est fouillé !

« Dans les poches ! ! » riposta du fond de la salle une voix sèche, violente, et qui lançait son exclamation, comme si elle lançait une balle dans la figure du monsieur.

Le monsieur se retourna vivement et apercevant la figure de lieutenant de cavalerie légère de l'homme au petit verre de fine champagne, il s'arrêta net.

Cette fois, Barrière avait tout le droit pour lui,

Sardou lui avait « emprunté » toute une scène du *Piano de Berthe*, un petit chef-d'œuvre trop oublié.

Presque face à face avec la très modeste villa de Barrière et dans la même allée demeurait un mulâtre, ami intime d'Emmanuel des Essarts et de moi-même, Séveriano de Hérédia, avec qui j'étais censé travailler à quelque chose. Mais à quoi ? Je veux que le loup me croque si je ne puis en avoir la plus vague notion. On devait toujours s'y mettre et l'on ne s'y mettait aucunement. Severiano de Heredia, qui se trouva devenir par la suite l'un des plus terribles bourreaux d'ouvrage qui aient existé, était, en son jeune temps doué pour le farniente. Il semblait avoir pris à cœur de prouver la justesse d'une opinion émise par un autre habitant de cet enclos des Ternes, si fertile en originaux, un créole du nom de Lherminier. S'il ne reste pas une ligne signée par ce Lherminier, il en existe en revanche plus d'une, et des meilleures, dans les œuvres des gens qui l'ont feuilleté durant trente années et se sont approprié ses formules éblouissantes et ses inimitables paradoxes. Un jour que nous nous acharnions après lui pour le supplier de vaincre sa paresse : « Les *paésseux*, riposta-t-il, avec son accent martiniquais qui ne prononçait jamais les r, heu-eusement que je suis *paésseux !* Voyez-vous, ché ami, et etenez bien ça : les *paésseux*, ché ami, les paésseux, c'est la ésè-ve de la Fance. »

Il vécut et mourut dans et par la paresse.

Herédia était au fond plus flâneur que paresseux, à telle enseigne qu'il étudiait à fond les matières les plus diverses, et que, quand l'ambition de participer à la vie publique lui vint, il y entra armé d'un

·and savoir et comme un homme rompu aux ·sognes les plus ardues. Et c'est ainsi que ce type e la ésè-ve de la France, dès qu'il eut commencé à onner de sa personne dans la bataille pour la fonation de la République, devint successivement onseiller municipal de Paris et bientôt président u Conseil, ce qui constituait alors une autorité ont le Conseil municipal actuel n'a plus même la otion. Puis il fut envoyé par les électeurs de Paris la Chambre des députés et ce fut à qui le chargeait des travaux parlementaires les plus ardus. ce ui ne l'empêchait pas de s'adonner sans trêve à la ondation de la plupart des grandes mutualités dont, u temps où il était encore embrigadé dans cette réserve de la France » dont parlait Lherminier, il ıvait examiné à fond tous les modes d'existence.

En 1888, ce même *paésseux* fut le seul homme de on parti qui eût le courage d'accepter un porteeuille dans le cabinet Rouvier dont la tâche ·tait de déraciner le boulangisme en pleine flo·aison.

Au temps où il habitait l'enclos des Ternes, Hérédia y occupait un charmant hôtel agrémenté d'un petit jardin et vivait là en rentier très aisé qu'il était et, bien entendu, sans se mêler en rien aux fantaisies variées dont notre sextuor ne se faisait pas faute, tout en se débrouillant chacun de son mieux pour se tirer d'affaires.

L'auteur d'*Ours et Fours* préludait déjà à cet art de pomponner ses ours, et d'éclairer ses fours, dont il s'est, depuis lors, tant et spirituellement vanté. Il avait fait recevoir au théâtre de Cluny, dirigé en 1869 et 1870 par Larochelle, homme fort

aimable, fort intelligent et qui avait fait de ce petit théâtre quelque chose de comparable au théâtre Antoine, une pièce intitulée *Père et Mari*. Il avait eu le talent d'obtenir de Larochelle, qu'il complétât le spectacle par une sorte de fantaisie vaudevillesque intitulée la *Folie persécutrice* dont Georges Charpentier était l'auteur. Il n'est pas besoin de dire que nous étions tous solides au poste pour les soutenir au soir de la première. Tout se passa le mieux du monde.

Le lendemain de cette petite solennité, de peu d'intérêt en soi, je demandai à Gautier de vouloir bien consacrer son feuilleton du lundi suivant à *Père et Mari* et à la *Folie persécutrice* ; je lui expliquai qu'il rendrait par là un grand service à Bergerat, dont il ne soupçonnait pas l'existence, et à Georges Charpentier, alors en mauvais termes avec son père qui le laissait dans une situation très difficile.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je m'étais abstenu de réciter à Gautier les triolets, drôles sans doute, irrespectueux pour sûr, que l'auteur de *Père et Mari* débitait devant qui voulait les entendre. Ils n'ont point, que je sache, été imprimés. Et pour cause. En voici un fragment que je retrouve à peu près intact dans un recoin de ma vieille cervelle.

L'Empire a trois poètes gais :
Belmontet, Gautier et Banville.
L'Empire a trois poètes gais.
Ils ne sont jamais fatigués
Egayant la cour et la ville.
L'Empire a trois poètes gais :

Belmontet, Gautier et Banville.
Banville, Belmontet, Gautier
. . . . . . . . . . . . . .
Ces trois tout ne font qu'un entier...

Et ainsi de suite.

Je n'ai pas à vous présenter le vénérable Belmontet, le poète bonapartiste célèbre par ce seul vers :

Le vrai feu d'artifice est d'être magnanime,

ni à insister sur l'incongruité du parallèle entre lui et le poète de la *Comédie de la mort*, qui d'ailleurs eût peut-être été le premier à en rire s'il avait trouvé les vers bien faits et tant par gentillesse pour moi que par affection pour Georges qu'il avait vu naître, il m'eût accordé quand même ce que je lui demandais.

Je lui fournis les éléments de son feuilleton et il n'eut plus qu'à l'écrire.

Au lendemain de ce feuilleton, Georges Charpentier était réconcilié avec son père.

Dans *Père et Mari*, il y avait une situation qu rappelait à Gautier ses propres chagrins et c'est dans le feuilleton qu'il fit sur cette pièce que — singulière coïncidence — il écrivit cette phrase : « On devrait mourir le jour où l'on marie ses enfants ».

Pouvait-il prévoir qu'un jour viendrait où l'auteur de la pièce que jusqu'alors il ignorait absolument, épouserait sa seconde fille? Evénement d'autant plus invraisemblable que ce jeune auteur n'était point, — ah! mais point du tout —

ce qu'on appelle un bon parti. Il n'avait pas un sol vaillant; tout au contraire, (s'il faut tenir pour vrais ses dires,) il n'eût pu déménager son mobilier et ses hardes qu'avec le concours de son fidèle ami le cocher de fiacre nocturne, digne précurseur de Maxime Lisbonne et de M. Cochon, l'antipropriétairiste. Au jour de son mariage, il n'était pas beaucoup plus connu qu'au temps, — très rapproché d'ailleurs, — où nous faisions notre besogne commune en son jardinet de l'enclos des Ternes, allongés dans le bassin de zinc, sans eau ni poissons rouges. Il n'avait rien pour lui; donc, pas assez pour deux personnes, et surtout si l'autre personne n'avait aucune dot qui permît d'attendre des jours mieux argentés. Et tel fut le cas.

Ce même feuilleton, en réconciliant Georges Charpentier et son père, homme absolument supérieur, mais quinteux, eut pour conséquence indirecte, au décès du père Charpentier, la reprise par le fils de sa célèbre maison d'édition, qu'il avait fondée, et mon association avec Charpentier pour la direction de la Bibliothèque Charpentier, où, dès le premier avril 1872, nous avons commencé à vivre ces années de travail, d'affection et de concorde, telles, que lorsque pour des raisons d'affaires très simples nous dûmes nous quitter, nous avions l'un et l'autre des larmes dans les yeux.

La représentation des deux pièces de nos copains à Cluny avait eu lieu au commencement de juin 1870 et nous étions alors loin de penser que des événements extraordinaires allaient nous jeter tous dans la plus terrible bagarre qui fut jamais. Cependant, nous traversions une époque des plus agitées. Plu-

sieurs d'entre nous se trouvaient mêlés à la plus ardente lutte contre l'empire — et j'étais de ceux-là. Nous vivions dans un état de fièvre continuelle et de danger permanent. On traitait de coquins les gens — et j'étais l'un d'eux — qui écrivaient que l'empire ne saurait se soutenir que par une guerre. Mais, si pessimistes que nos fussions, nous ne pouvions nous résigner à croire qu'une monstruosité pareille pût s'accomplir.

Et il en fut ainsi cependant.

Lorsque vinrent les désastres, l'ère des paroles fut close, le temps des actes était révolu.

## CHAPITRE XIII

Mes aventures de guerre. — Au fort de Rosny. — Combat dans la neige. — Retour de Gautier à Paris. — « On bat maman. » — Carlotta Grisi. — La mansarde de la rue de Beaune. — Dernière soirée avec Henri Regnault. — Gautier gravement malade. — Le froid et la faim.

Au lendemain de la défaite de Mac-Mahon, usant de la publicité de *La Cloche*, journal dirigé par Louis Ulbach et auquel je fournissais trois ou quatre articles politiques par semaine, je tentai de former un corps franc, et, tout naturellement, je m'inscrivis en tête de la liste des engagements. Je suis encore ému lorsque je pense aux braves gens qui vinrent à moi en cette occurrence. C'est à cette date du 11 août 1870 que commence ce que mon vieil ami Anatole France a appelé mes aventures de guerre.

Parlant de moi, il en a dit ceci :

« J'espère qu'il écrira ses aventures de guerre. Elles sont héroï-comiques. Je ne saurais point les conter. Ce serait trop long. »

Et c'est justement parce que « ce serait trop long » que je ne les veux point conter à cette place. Leur poids ferait dévier toute la charpente du petit édifice que je tente de construire à l'heure présente. J'y reviendrai, en toute liberté, dans un autre livre, frère de celui-ci, sans souci de serrer mon texte jusqu'à l'étrangler. Là je leur ferai, parmi bien d'autres récits très différents, la place à laquelle elles ont droit. J'y montrerai, telles que je les ai vues, certaines personnalités historiques, dont quelques-unes sont de première importance, dussé-je les mettre en complète opposition avec les personnages que la légende leur fait jouer d'après les témoignages d'eux-mêmes sur eux-mêmes qu'ils ont formulés, écrits bien moins pour renseigner l'histoire que pour masquer leurs fautes.

Un jour viendra, — et peut-être plus prochain que tous nous le souhaiterions, — où il sera salutaire de les démasquer.

Je dirai alors quels gens j'ai rencontrés dès les premiers jours d'épreuve et quels furent nos déboires au moment de partir en campagne ; puis je montrerai ce que fut la formation de la légion d'artillerie de Schœlcher dans laquelle j'ai servi et ce que fut notre vénéré colonel.

Je serai heureux de parler des jours où notre étoile nous conduisit au fort de Rosny et nous mit au service de la marine. J'ai des bouffées d'involontaire fierté en me reportant à ce soir où dans l'obscurité de la nuit d'hiver et parmi les « bastingages » criblés de trous profonds et semés de débris d'affûts nous entendîmes la voix du lieutenant de vaisseau Bionne, qui disait :

« Quand vous êtes entrés ici, nous avons fait la grimace. Mais nous venons de vous voir au feu. Désormais il n'y a plus pour nous de différence entre vous et nos matelots. »

Et ce fut tout le discours.

C'est qu'on ne phrasait guère « chez nous » car désormais ce fut « chez nous ». Mais on y admirait, on y adorait ces chefs bons, braves, familiers et sévères, qui étaient l'amiral Saisset, l'amiral Mallet, le capitaine de frégate Guibaud, le lieutenant de vaisseau Bionne. On ne faisait qu'un tout avec ces matelots, épiques et anonymes, en l'âme desquels vivait et vibrait toute la patrie et qui nous avaient fait l'honneur de nous accueillir comme leurs égaux, comme leurs frères.

La vie m'a fourni l'occasion de reprendre contact avec Bionne et avec Guibaud et ils sont restés jusqu'à leur dernière heure à la meilleure place parmi les plus chers de mes amis. J'ai rencontré de ci, de là, au cours de villégiatures au bord de la mer des camarades de ce temps-là et je vous assure que ce fut de part et d'autre une joie de se retrouver. Jamais je ne suis allé dans un port sans chercher à savoir s'il ne s'y trouverait point quelques-uns d'entre eux, et quand, après dix ans d'oubli, me promenant à Saint-Jacut de la Mer, je me trouvai sur la falaise face à face avec l'un deux, un humble pêcheur, occupé à soigner un petit lopin de terre, nous nous sommes reconnus et nous nous sommes sautés au cou comme deux enfants.

Oui, je le sais, ma meilleure amie, ma plus chère camarade, Mme Dalou, me l'a dit souvent : « je suis une vieille culotte de peau ». Je le sais, tout cela,

c'est coco, c'est vieux jeu, c'est pompier. Mais croyez-m'en, cela avait du bon et c'est resté bon.

Et quand l'heure en sera venue, je vous montrerai que la bonne humeur n'y perdait point ses droits et que ce n'était jamais ni tragique, ni même solennel. C'était souvent d'une franche et folle gaieté.

Ainsi, vous le voyez vous-même, France a raison; je ne puis tout conter aujourd'hui; ce serait en effet, trop long. Je vous demande seulement de m'accorder le plaisir de revivre en la décrivant, la plus puissante sensation d'Art, belle de toute sa beauté propre, beauté unique, que la grandeur des idées qui planaient sur elle enveloppait d'une émotion qu'aucun art ne saurait remplacer. Elle a fait vibrer tout mon être. C'est à la guerre que je la dois.

Car, vous qui n'avez jamais connu cela, si géniale que puisse être votre imagination, vous ne saurez jamais ce que, dans l'état d'âme où nous étions, furent pour nous nos belles nuits de combat dans la neige, batteries contre batteries; splendeur et symphonie d'un orchestre de Titans enragés, inoubliables beautés de la nature, brutalisée par les cris et par les lumières de la bataille.

Toujours ces combats d'artillerie, si peu intéressants dans la journée, étaient, lorsqu'il faisait nuit, la plus admirable chose qu'il eût été à des hommes et de contempler et d'entendre.

De part et d'autre, les canons de divers calibres et de divers métaux, ayant chacun sa sonorité propre, sonnaient cette triple sonnerie, du coup qui part, de l'explosion de l'étoupille qui éclate, de la colonne d'air qui rentre brutalement dans l'âme de la pièce. Les répétitions et les ricochets d'échos, frap-

pant divers points de l'horizon, doublaient, rapprochaient ces triples bruits. Puis, à chaque extrémité de la trajectoire, après le long sifflement de l'obus en marche, l'éternuement phénoménal et diabolique du projectile qui éclate en arrivant, accouplait aux autres sons des sons nouveaux. Et l'écho de cet écho, proche ou lointain, toujours puissant, tantôt sec, tantôt prolongé, profond, sombre ou criard, semblait la reprise et la réponse d'une symphonie cyclopéenne, pareille à celle que les héros d'Homère entendaient dans les moments où Jupiter secouait ses foudres sur le monde épouvanté.

Et c'était là, avec ses multiples voix, d'acier, de fonte ou de bronze, une musique d'une harmonie féroce, infiniment variée en ses façons diverses de hurler la terreur. Ici c'était le grognement majestueux, calme et lourd du gros canon de bronze ; là, les colères aigres et criardes des canons de fonte ; là, le braillement, la pétarade de l'obus qui s'éparpille avec des cris de révolte. Et tout cela formait un orchestre de Titans. Nos oreilles, habituées à cet orchestre, assourdissant pour d'autres, entendaient, dans cette lutte de bruits farouches, toute une gigantesque et formidable harmonie. Il n'était pas jusqu'au sifflement du projectile en marche, semblable à celui que fait une épingle griffant une étoffe de soie tendue, qui n'ajoutât un bruit de petit fifre à la variété de cette fanfare féroce. C'était, tout d'abord, un petit son filé, qui monte et qui descend selon la belle ligne courbe de la trajectoire, pour se transformer, au point de chute de l'obus, en quelque chose d'analogue à une envolée de bruit de cymbales. Il n'était point jusqu'au halètement du sol mis en

vibrations par les bruits et par les chutes d'obus, qui n'ajoutât un bruit de basse plein de grandeur et de vibrante émotion à ces orchestres surhumains qui, par instants, donnaient la sensation d'un concert de cloches d'enfer chantant à toute volée le glas de la fin du monde.

Devant nous, auprès de nous, et si loin que, tout autour de nous, pouvait porter notre regard, la campagne était infiniment blanche, couverte d'une neige épaisse, gelée, et que le clair de lune rendait semblable à toute une contrée de marbre blanc.

Par l'effet des vallonnements, par les plongées d'ombres dans les bas-fonds, par le moutonnement des blancheurs, sur la cime des bois et sur les toits des villages échelonnés, toutes les variétés du blanc s'épousaient dans cette blanche harmonie. Le blanc de la neige jouait avec le blanc des reflets de lune qui par endroits le verdissait et le bleuissait.

Et les choses s'étendaient et s'épanouissaient sur toute une contrée abandonnée dans le grand silence de l'hiver, que troublait de loin en loin le bruit léger de quelques chariots, portant des munitions, sur les hauts coteaux d'en face et faisant vibrer, dans le silence vague et lourd de la nuit, le petit tintement des chaînes de leurs sabots d'enrayage. C'était la nuit absolue dans les villages où pas une vitre, où pas une lampe ne piquait l'horizon de la moindre tache de lumière.

Puis, tout à coup, dans le silence profond et majestueux qui dormait sur la neige, la voix calme et grave d'un canon se faisait entendre. La petite lumière de l'étoupille, alerte comme une frottée d'allumette, lançait un éclair bref, si bien que dans

cette nuit, on eût dit un très petit phare tournant, démasqué tout à coup. Alors, — surprise délicieuse pour le rêveur — de-ci, de-là, sur les collines et dans la campagne révélée durant une demi-seconde puis retombée tout aussitôt dans la nuit, une petite tache teintait la neige. On eut dit une tache de sang très pâle ou plutôt la tache rosée qui apparaît à fleur d'une peau très blanche et très fine qui vient d'être légèrement froissée. La tache s'élargissait, se multipliait, et c'étaient sur les divers coteaux, blancs comme un archipel, de petites îles roses, qu'on eût dites tombées spontanément du ciel, comme tombent les pétales qu'on jette au jour de la Fête-Dieu, sur les nappes blanches. Puis chacune de ces petites taches roses s'élargissait en pâlissant puis se résorbait. Elles paraissaient de plus en plus rouges, à mesure qu'elles se faisaient plus menues et finissaient par devenir un tout petit point de feu. Puis, brusquement, disparaissaient. Tout rentrait dans le silence profond de la nuit d'hiver ; tout redevenait partout uniformément blanc, uniformément calme. Et cela durait jusqu'au moment où la voix du canon hurlant une fois de plus, et où les reflets de l'étoupille renaissant sur les coteaux leurs reflets tachaient encore une fois la neige, comme si quelque génie de l'au-delà avait fait surgir toute une roseraie fleurissant des champs de marbre de Paros.

Ah ! je vous en réponds, comme musique, comme décor, comme féerie, ni le théâtre ni aucun art ne pourra jamais donner nulle idée de ce que fut tout cela.

Et bien heureux est l'homme qui peut dire : « Je l'ai vu. »

Et c'était d'autant plus beau qu'en ces moments-là chacun de nous se sentait meilleur. Nous ne valions cependant pas mieux que les jeunes d'aujourd'hui. Je les ai vus récemment, ces fanfarons d'indifférence, sceptiques par niaise vanité. Dès le jour où l'*autre* fit signe de vouloir lever la main sur notre « maman » à tous, ils ont tous, sans hâte et sans forfanterie, préparé leur sac et graissé leurs bottes.

Cela a été notre consolation et notre récompense à nous, les vieux, de voir que notre effort, si malheureux qu'il ait été, a servi d'exemple et d'espoir à ceux-là qui sont nés de nous.

Nous aussi, nous avions reçu de nos aînés de nobles exemples et il me sera bien doux de les montrer. Pour l'instant, je m'en tiendrai à ceux des deux grands hommes auprès desquels durant le siège de Paris je passais la plus large part du loisir que me laissaient et les devoirs du service militaire et le peu de travail possible en ce temps agité. C'étaient Théophile Gautier et Victor Hugo.

Comme, le 5 ou le 6 septembre, j'étais de service au poste installé dans la cour d'honneur du Palais-Royal et comme je prenais l'air devant le Palais, j'aperçus, traversant la place, Théophile Gautier que j'avais vu peu de jours auparavant partir pour Saint-Jean, près Genève, où il devait faire un long séjour avec sa fille cadette, chez sa belle-sœur Carlotta Grisi.

Stupéfait de le voir à Paris, où rien ne l'appelait et où les éventualités les plus inquiétantes étaient à craindre pour lui, je me précipitai pour lui demander, au plus vite, le pourquoi de son retour. Mais lui, bien tranquille, de me dire : « Voilà ! je suis arrivé

ce matin. Hier la nouvelle certaine du désastre est parvenue à Genève, ça m'a donné un coup. Je suis monté seul dans ma chambre, je m'y suis promené en long et en large et je me suis posé cette question : « Voyons, Théo, si ton père était là qu'est-ce qu'il ferait à ta place ? » J'ai réfléchi et je me suis répondu : « Eh bien ! il se dépêcherait de voir là-bas, s'il n'y pourrait pas être bon à quelque chose. » Et le soir même, j'ai pris le train. »

Il faut croire que la mine que j'avais en l'écoutant était celle d'un homme qui va soulever une objection, — alors parlant avec plus de vivacité et poursuivant :

« On bat ma maman et je ne serais pas là ! »

Telle est en son texte authentique et relatée à sa place et à sa date, cette phrase devenue historique, et que Dumas fils a sertie en cette formule de lapidaire « *On bat maman! je reviens*, » cette exclamation cornélienne dont Vacquerie a fait le sujet d'un de ses plus beaux poèmes. Faisant allusion au régime impérial, Gautier aboutit à ce propos : « Ce qui m'humilie le plus, c'est de penser que pendant des années j'ai pu croire à ces gens-là ! »

Ce qu'il ne me disait point, ce à quoi je ne l'ai jamais vu faire, en aucun temps, la moindre allusion, c'est qu'il rentrait à Paris n'ayant, en fonds disponibles, qu'une somme de neuf cents francs, au maximum, pour faire vivre lui et ses deux vieilles sœurs restées dans la petite maison de Neuilly.

Le changement de gouvernement lui donnait lieu de craindre la perte de sa situation au *Journal Officiel*, qui était son principal et presque son unique

moyen d'existence. Tout cela il l'avait calculé avant de quitter Saint-Jean.

Cet homme, indifférent paraît-il à tout ce qui n'était point l'extérieur des choses, avait alors oublié son âge, proche voisin de la soixantaine, et il ne s'était souvenu que de la chose publique à l'heure où le devoir était de mourir pour elle.

Et il en est mort. Il est mort de faim et de chagrin.

Il lui avait fallu abandonner cette maison si hospitalière de Saint-Jean qui était le seul lieu où il connût la douceur du repos dans le charme de se sentir en compagnie de Carlotta.

Il y aurait tout un roman à écrire pour raconter ce que fut pour Gautier, Carlotta Grisi. Il étonnerait singulièrement bien des gens qui y verraient un Gautier inconnu, un Gautier sentimental, amoureux à la façon du sonnet d'Arvers. Ce roman dont il a, sans s'en douter, laissé flâner toutes les clefs éparses parmi son œuvre, il faut bien connaître et l'œuvre et l'âme de l'auteur pour le retrouver là où il l'a caché.

Tout ce qui émanait de Carlotta Grisi lui devenait délicieux. Pour s'en rendre compte il aurait fallu être présent, le jour où me montrant une affreuse et ridicule petite statuette de plâtre placée sous un cylindre de verre, comme chez les concierges les couronnes de mariée, et qui était censée représenter Carlotta en costume de danseuse, il me disait la voix toute vibrante : « Regarde comme elle était charmante ! » La réalité de cet affreux bibelot ne démentait aucune des illusions que cette médiocre effigie faisait fleurir en son esprit.

Carlotta Grisi était, malgré son âge déjà avancé, malgré ses cheveux gris presque blancs, restée tout à fait exquise. Elle avait conservé, dans ses yeux d'un bleu très doux (des yeux de violette), que l'âge avait fait plus doux encore, un charme indicible. Elle était restée fine, svelte, gracieuse, sans aucun soupçon de pose, souriante, sans rien du sourire factice des femmes de théâtre.

Elle avait tout au contraire le bon sourire d'une exquise maman pleine de tendresse, pleine de quiétude et qui a su vieillir.

Si elle posait — et peut-être posait-elle un peu, — elle posait pour la bourgeoise. Il fallait bien se garder de dire devant elle des choses qui eussent choqué M$^{me}$ Joseph Prudhomme.

Elle avait placé tout son orgueil et toute sa tendresse en la personne de sa fille, âgée vers cette époque, d'environ dix-sept ans. Toute sa vie se passait en une jolie villa située à Saint-Jean, au pied du Salève. Elle avait tout oublié de ses triomphes chorégraphiques; de son art abandonné il ne lui restait plus rien que l'extraordinaire légèreté de sa démarche.

Pour avoir la juste notion de ce qu'une femme peut mettre de grâce et de finesse dans sa démarche, il faut avoir vu marcher Carlotta. A plus forte raison était-elle inimitable lorsqu'elle dansait.

Je crois être, à l'heure actuelle, l'un des derniers qui puissent se vanter d'avoir vu danser Carlotta Grisi. Je me hâte d'ajouter qu'elle était en robe de ville, en jupe longue et valsait, sans plus de prétention, avec sa propre fille. Du jour où je l'ai vue, j'ai acquis la sensation et le sentiment de n'avoir qu'une

seule fois, dans ma vie, vu une femme valser. Je me suis souvent demandé ce que cela pouvait être quand Carlotta, encore toute jeune, dansait dans le ballet de *Gisèle* ou dans celui de la *Péri*.

Ainsi que je viens de l'indiquer, la situation de Gautier, à son arrivée à Paris, était des plus inquiétantes. Il n'avait rien au monde au delà de ses huit ou neuf cents francs, et il pouvait craindre la suppression de la pension de 3.000 francs qu'il touchait du ministère de l'Instruction publique, en compensation du temps qu'il donnait aux présidences d'expositions ou de comités divers des beaux-arts.

Jules Simon, alors ministre des Beaux-Arts, la lui maintint, sans rien lui demander en échange. De plus, le nouveau directeur du *Journal Officiel*, fort brave homme, Albert Kaempfen, dès qu'il sut que Gautier était de retour à Paris, l'avertit que sa place à l'*Officiel* restait tout entière à sa disposition et que tout ce qu'il voudrait bien y apporter y serait reçu avec joie. Gautier commença aussitôt cette série d'études de la physionomie de Paris dont l'ensemble a constitué ce chef-d'œuvre appelé *Tableaux de siège*. Il disait à Albert Kaempfen, pour s'excuser d'y avoir laissé percer son émotion : « En ce temps-ci tout le monde se découvre, j'ai fait comme tout le monde. »

Ce fut la seule fois, que dans son œuvre, il se laissa aller à montrer en public l'extrême sensibilité de son âme et la profondeur de son émotion.

Dès les premiers jours de septembre il avait fallu quitter la petite maison de Neuilly et chercher un domicile quelconque à l'intérieur de Paris. On ne

pouvait emporter de là-bas que le strict indispensable : du linge, un peu de literie, des vêtements et pas de meubles. Il fallait laisser dans la maison abandonnée une partie des tableaux et des objets de toute sorte, précieux par leur beauté ou par le souvenir qui s'y attachait, et tout le mobilier.

On en était réduit à faire un de ces déménagements pareils à ceux des pauvres gens qu'en langage de concierge on appelle les locataires du 8. Il y avait cas de force majeure. Le nouveau logis ne pouvait être, faute d'argent, que d'un loyer infime et en conséquence fort exigu. Il était situé dans le plus proche voisinage de l'*Officiel*, rue de Beaune, à peu près vis-à-vis l'immeuble où mourut Voltaire. La maison existe toujours telle quelle. Elle date de l'époque de 1830 ; on y voit sur toute la façade des macarons formés de têtes d'hommes arrangés à la façon des héros de Lucrèce Borgia et d'Angelo tyran de Padoue, et des têtes de femmes coiffées dans le genre troubadour. L'ornementation des balcons, de fonte moulée, rappelait par ses arabesques et leurs floraisons, le faux gothique le plus lamentable. Dans quelle mesure l'aspect romantique de cette façade, qui éveillait l'idée des frontispices de Tony Johannot ou de Célestin Nanteuil, vers 1830, a-t-elle influencé le choix de Gautier, c'est ce qu'un psychologue, coupeur d'hypothèses en quatre, s'amuserait peut-être à chercher. Je ne suis pas psychologue ; — ce n'est pas mon état. — Simple cicérone, je vais vous faire franchir les cinq dures étapes qui conduisaient à ce domicile dont la description est due à l'histoire des lettres.

L'escalier y était étroit et dur, il était mal éclairé,

et sans tapis malgré son excessive raideur. L'appartement, ou, pour parler avec plus de précision, le logement loué par Gautier était situé au cinquième étage ; il était tout à fait mansardé, éclairé par des petites fenêtres prises sur le flanc du toit de tuiles.

Il y avait, même, dans un cabinet, un châssis vitré formant tabatière. On entrait directement, du palier carrelé, dans une première pièce, qui servait de salle à manger et où une petite table ronde, vaguement assurée sur ses pieds, vacillait sur le sol garni de carreaux assez mal joints ; trois ou quatre chaises plutôt douteuses l'entouraient. Au fond de la salle à manger, — puisqu'on l'appelait ainsi, — un vitrage éclairait la cuisine, placée directement contre la dite salle à manger, et, en même temps, une sorte de cabinet où les deux sœurs avaient leur lit. De la salle à manger on pénétrait dans la chambre à coucher.

Unique ornement de tout cet humble domicile, une large planche de bois blanc portait, mêlés aux paquets de vêtements, quelques douzaines de livres choisis au hasard d'un départ précipité ; au fond de la pièce un petit lit de fer, bas sur pattes, garni d'un sommier, de deux matelas plats, d'un oreiller, d'un traversin, de couvertures de laine insuffisantes.

On ne pouvait lutter contre le froid que grâce à une longue pelisse d'épaisse fourrure ramenée d'un voyage en Russie. Ce petit lit était placé sous la partie la plus mansardée de la chambre et il était nécessaire d'éviter les gestes brusques quand on se e vait. D'ailleurs, partout les plafonds étaient si bas qu'il fallait toujours faire attention pour ne pas se cogner.

On ne pouvait pas faire du feu dans cette chambre

par cette double raison qu'il ne s'y trouvait point de cheminée et que le combustible était trop coûteux et trop rare pour qu'on en usât en deux endroits. Le poêle de fonte de la salle à manger servant en même temps de salon et de dortoir pour les deux sœurs qui y dressaient chaque soir des lits pliants, avait charge de tout chauffer.

Gautier très philosophe faisait des plaisanteries sur la mansarde du poète et se plaignait, en souriant philosophiquement, de ce que son grenier où l'on était peut-être bien à vingt ans fût juché trois fois trop haut, maintenant qu'il en avait soixante. En dehors de cela il ne prenait guère sa situation au tragique ou, pour parler plus juste, il ne proférait jamais aucune plainte.

C'est en ce lieu de misère que j'eus un soir le plaisir très grand de conduire Henri Regnault qui désirait remercier Gautier de la très belle page qu'il venait d'écrire sur sa *Salomé* et sur l'*Exécution à Tanger* (aujourd'hui au musée du Louvre.)

Avec nous deux Regnault, était venu Georges Clairin et mon inséparable compagnon Emmanuel des Essarts, ami très intime de Regnault.

Gautier, charmé de la diversion que notre jeunesse lui apportait, nous fit un accueil particulièrement exquis, mais lorsqu'il fallut trouver des sièges pour nous caser à nous cinq dans sa chambre, l'ère des difficultés commença. Le maître du logis, en dépit de notre insistance, s'assit sur le bord de son lit, l'un de nous s'y assit de même à ses côtés et la petite soirée intime commença. Cette soirée, Gautier l'a racontée dans *les Tableaux de Siège*. Pour en avoir l'exacte notion, le plus simple et le meil-

leur est naturellement d'avoir recours à son livre.

Peut-être pourrais-je ajouter quelques détails à ceux qu'il a relatés, mais il est facile de comprendre pourquoi je n'en aurais pas l'outrecuidance. Ouvrez simplement les *Tableaux de Siège*, lisez-en le chapitre XIII et vous me tiendrez volontiers quitte de tout ce que je pourrais être tenté d'écrire sur ce même sujet.

Dix heures, heure singulièrement tardive en décembre 1870, sonnaient dans le silence morne de Paris assiégé, quand nous redescendîmes de la mansarde, par l'escalier sans lumières. Nous prîmes ensemble le chemin du boulevard Saint-Germain et, au coin du boulevard Saint-Michel, Henri Regnault nous quitta pour aller terminer la soirée dans la famille Hachette auprès de sa fiancée, mademoiselle Geneviève B*. Et ici je rectifie une toute petite erreur de Gautier. Contrairement à ce qu'il a écrit, aucun de nous n'était en uniforme. J'en suis d'autant plus certain que je n'ai jamais vu ni Regnault, ni Clairin, autrement qu'en civils. Ce soir-là Regnault avait son inévitable mac-farlane et son petit chapeau de feutre souple. Il n'était pas de ceux qui jouaient au soldat. Nous nous quittâmes sur des : au revoir sans arrière-pensée, et comme dans la vie ordinaire. On n'avait pas des idées de mort, malgré les dangers de chaque jour, des pensées comme celle d'une agonisante, qui me fut bien chère entre les plus chères de toutes, et dont la dernière phrase fut :

« Je te dis au revoir, mon ami, et si je ne te revois plus, cela voudra dire, Adieu ! »

Le devoir prit chacun de nous et le mena là où il devait aller. Emmanuel, libéré du service comme

dangereux pour les camarades par suite de son excessive myopie, était resté dans Paris; mon service m'avait éloigné de la capitale pendant longtemps, et j'y étais rentré pour quelques jours à la veille de la bataille de Buzenval; j'ignorais ceux des nôtres qui y avaient pris part quand, — singulière coïncidence — passant le lendemain même de la bataille place du Palais Royal, à l'endroit même où j'avais retrouvé Gautier au début de septembre, je vis venir à moi Clairin tout affolé : « Henri a disparu, me dit-il, je l'ai quitté pour un instant, hier, quand on a commandé de cesser le feu. On l'a cherché partout. »

A vingt-quatre heures de là notre batterie était envoyée au bombardement de Saint-Denis et c'est seulement en revenant du fort de la Double Couronne que j'ai connu la mort de Regnault.

Comme son installation n'était guère commode, ni en rien confortable pour le travail, Gautier descendait le plus souvent à l'*Officiel* pour y faire sa *copie*. Mais un jour vint où il cessa complètement d'y paraître. On monta chez lui pour connaître la cause de son absence; on l'y trouva en proie à la pneumonie. Il n'existait au logis ni vivres, ni chauffage; il s'y trouvait fort peu d'argent et, pour faire face à cette situation difficile, il n'y avait là que deux vieilles incapables de se tirer d'affaire dans la vie ordinaire. La neige gelée sur le toit rendait plus intense encore le froid qui venait des fenêtres et des portes mal jointes. Lamentables conditions pour soigner une fluxion de poitrine.

Par le plus étrange des hasards, on avait en plein septembre apporté de Neuilly la pelisse de four-

rure dont j'ai parlé tout à l'heure. Elle contribua à le sauver de la mort. Après le décès de Gautier, j'ai retrouvé cette fourrure accrochée, parmi de vieilles défroques de domestiques, chez un fripier de la rue des Mathurins. J'ai tenté de la sauver de l'injure de finir ses jours sur le dos d'un cocher. Le fripier qui l'avait acquise aux enchères pour quelques francs, m'en a demandé une somme phénoménale et que je ne pouvais débourser.

Pour comble de misère, Gautier, pour vivre, devait, toutes les fois que la maladie le lui permettait, travailler couché ou plutôt replié dans ce lit surplombé par le plafond.

Eh bien! si vous voulez prendre les volumes de *Tableaux de Siège,* vous n'y rencontrerez pas une ligne qui fasse allusion à rien de tout cela. La convalescence fut plus pénible encore que la maladie. Le froid était devenu de plus en plus terrible, et d'autant plus que le patient avait dû, pour éviter l'affaiblissement, quitter le lit. Elle lui était rendue cruelle par la faim résultant de son état de délabrement. Le plus curieux était qu'il trouvait tout naturel de garder à sa charge, non seulement sa chatte Éponine et d'autres chats, ainsi que son petit chien havanais, mais encore, et ceci était vraiment fantastique en des temps pareils, un cheval appartenant à son fils, absent de Paris. Victor Hugo le raconte dans *Choses vues*.

Par pitié pour cette bête, et par crainte de contrister Toto qui y tenait beaucoup, il ne la laissa abattre qu'à la dernière extrémité!

Je rentrais dans Paris, de loin en loin, pour peu de temps, entre deux périodes de service, et ne

pouvais lui être d'un grand aide ; toutefois, dès que je le pouvais, je m'ingéniais de lui dénicher quelque nourriture qui vînt augmenter sa ration de siège. Je vois encore aujourd'hui la figure de rescapé qu'il fit le jour où j'apparus, portant une boite de fer-blanc que j'avais dénichée à grand peine (chez un marchand de je ne sais quoi de non comestible) rue Rougemont. Elle contenait juste un kilo de bœuf désossé. Il est curieux d'en noter le prix. Elle avait coûté quatorze francs. Et c'était d'un excessif bon marché.

Lorsqu'il fut en état de sortir, je le priai de venir dîner chez mon père, le moins mal possible. Inviter quelqu'un à dîner pendant le siège était chose audacieuse et de grand luxe. Ces sortes de fêtes n'auraient jamais eu la prétention de rassasier les invités ; je puis cependant dire que le festin de ce jour-là, dont malheureusement je ne saurais citer le menu, était relativement copieux. On avait placé dans des compotiers des pyramides de jolies petites coloquintes, bien jaunes, bien dorées, qui semblaient autant d'oranges et on les avait parées avec des feuilles de myrte ; il y avait aussi, en guise de pain, du biscuit de mer très peu épais et qui constituait un élément non désagréable de nourriture. Tout se passa pour le mieux jusqu'au dessert où il fallut bien avouer que les oranges n'étaient pas des oranges. En revanche, on vit apparaître sur la table cette chose ignorée depuis des mois, un morceau de fromage de Hollande. A la vue de ce morceau de fromage, Gautier, encore très faible, ne put retenir son émotion et elle alla jusqu'aux larmes, jusqu'aux vraies larmes.

## CHAPITRE XIV

Le bombardement de la rive gauche. — Nous hospitalisons Dalou et sa famille. — Comment Dalou s'est trouvé engagé dans la Commune. — Gautier pas débrouillard. — Histoire d'une demi-livre de beurre. — Les extases de Lili et les étonnements de Zoé. — Histoire fantastique d'un chapeau perdu.

Peu de jours après cette petite fête, les obus commencèrent à tomber sur la rive gauche et chacun dut se mettre en quête d'aider ses plus proches amis à éviter les dangers du bombardement. Pour notre compte particulier, nous avions eu la bonne chance de pouvoir hospitaliser Dalou, sa femme et leur fille dans un appartement de la rue Richelieu, laissé vacant par ma sœur aînée partie à Bruxelles. Nous procédâmes, Dalou, sa femme et moi, au déménagement de tout ce qu'on pouvait mettre à l'abri des éventualités du bombardement. C'est ainsi que fut sauvée l'esquisse de la *Brodeuse* qui venait d'être achetée par l'État. Le plâtre restait à l'atelier; il fut, ainsi que le marbre commencé, détruit par

Dalou qui, bien à tort, selon moi, en était mécontent. Une réduction en avait été faite : des malfaiteurs en ont volé le modèle — pour en revendre la matière probablement. De cette œuvre exquise, il n'est resté que la petite esquisse sauvée par nous ce jour-là.

Pour son malheur Dalou, qui était la discrétion même, nous rendit les clefs de l'appartement, dès que le bombardement lui permit de rentrer chez lui. Il retourna rue Mayet, et, là, il se trouva repris dans le mouvement politique de la Fédération de la garde nationale. Et c'est ainsi que, de fil en aiguille, il fut mêlé aux événements de la Commune. S'il était resté rue Richelieu, comme nous l'en avions prié, les choses eussent peut-être tourné tout autrement pour lui. Mais à quelque chose ce malheur fut bon, car sans ses années d'exil en Angleterre, il n'eût probablement fait ni le *Mirabeau* qui, avec les peintures de Delacroix, est le suprême trésor d'art du Palais-Bourbon ni, non plus, le colossal et superbe monument du *Triomphe de la République.*

Ayant déjà écrit tout un gros livre sur Dalou, je ne m'arrêterai point une fois de plus devant sa noble figure de grand artiste et de grand honnête homme.

A ce même étage de la rue Richelieu il y avait eu un vaste et bel appartement tout préparé pour recevoir Théophile Gautier et ses deux sœurs.

Ils n'étaient nullement exposés au bombardement, dans leur malheureuse mansarde de la rue de Beaune, mais on avait fini par leur inspirer une certaine crainte du danger afin de les obliger à quitter leur logis lamentable et démuni de tout.

Rue de Richelieu ils trouveraient le maximum du bien-être et du confort possible en temps de siège et seraient entourés de gens plus débrouillards et trop heureux de les assister en toutes choses.

Dans l'appartement où tout était bien mis en place, soigneusement, se rencontraient les choses les plus insolites. Il y avait notamment du bois à brûler et de l'huile tant pour les lampes que pour la cuisine ; il y avait, ou ma mémoire est bien infidèle, plusieurs pots de confitures. Or, à cette époque-là, de pareilles choses étaient des objets de curiosité. On les avait trouvées dans l'appartement et on les y avait laissées.

Pour un peu il serait arrivé à l'huile et aux confitures, si on les avait exposées en public, ce qui advint un beau jour à un morceau d'environ 150 à 200 grammes de beurre que la célèbre maison Chevet, alors installée au Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, avait exposé dans une assiette seule au milieu de la vitrine.

Ce jour-là nous manœuvrions dans le jardin du Palais-Royal quand l'un de nous, qui venait de passer devant la boutique de Chevet, nous révéla l'existence, à la place d'honneur, de ce comestible rarissime et curieux.

Pour contrôler cette nouvelle et pour contempler cette chose invraisemblable, nous partîmes, après notre service terminé, une quinzaine environ, bien en rang et au pas, le mousqueton sur l'épaule.

Quand nous fûmes arrivés devant l'étalage en question le brigadier qui nous conduisait commanda : « Halte ! Front ! présentez armes ! »

Et il fallait voir la figure des demoiselles de magasin de Chevet en présence de ces quinze lascars en armes qui leur semblaient prêts à envahir leur établissement. Elles ne furent à peu près rassurées que lorsqu'elles entendirent le commandement : « Portez armes ! — arme sur l'épaule droite ! — par quatre files à gauche, en avant marche ! » Pas un de nous ne fût-ce qu'un instant, n'avait perdu son sérieux, D'où pouvait venir ce beurre? Problème insondable.

A ce moment-là on ne connaissait guère à Paris aucune vache laitière, hormis peut-être une vache qui, à la stupéfaction générale, circula un jour sur le boulevard, montée dans une voiture. J'ai été témoin oculaire de son passage.

Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il y avait soit une vache soit du beurre dans l'appartement de la rue de Richelieu, destiné à Gautier, mais il y avait bien au delà de ce qui existait en général partout ailleurs et nous nous réjouissions de lui en faire l'extraordinaire surprise. Or, ne voilà-t-il pas que, à l'heure même où nous croyions le voir arriver flanqué de ses deux sœurs, de ses pauvres petits bagages, de son chien et de ses chats, nous vîmes arriver seule sa sœur cadette Zoé.

Pour bien comprendre la scène qui se passa alors il faut avoir une idée, aussi exacte que possible, de ce qu'étaient les deux vieilles sœurs de Théophile Gautier, tant au physique qu'au moral. L'affection qu'elles avaient pour leur frère n'avait d'égale que la tendresse que leur frère avait pour elles ; elle était bien entendu élargie, éclairée par le sentiment de respect pour l'homme de tous les dévouements et de

tous les sacrifices, qui depuis toujours avait assumé les plus lourdes charges de la famille.

A première vue ces deux vieilles filles n'étaient pas imposantes. Elles étaient plutôt laides, chacune à sa façon, elles avaient les cheveux tout gris et laineux, leurs mains étaient ridées comme celles des personnes qui de longue date ont pris l'habitude de vaquer aux soins du ménage. L'aînée, de son nom Emilie, et qu'on ne connaissait guère que sous le sobriquet de Lili, était la plus intelligente, ce qu n'était pas très difficile étant donné le degré d'intelligence de sa cadette. Son frère avait, je le crois, quelque peu d'illusion sur la valeur intellectuelle de Lili qui, d'ailleurs, était la bonté même et avait avec lui ceci de commun qu'elle s'égarait à chaque instant dans des rêvasseries que le bon Théo comparait aux Extases de M. Hochenez. Souvent lorsqu'on était à table avec Gautier et ses sœurs, — personnes peu décoratives et de tenue ultra-modeste — quelque chose comme le costume national des vieilles femmes du Grand-Montrouge, — on assistait à un petit match d'huberlubisme. Tout en parlant d'une chose quelconque et en en parlant bien, Gautier s'arrêtait net. Il semblait perdre complètement la notion de la présence de ses interlocuteurs et celle même du lieu où il se trouvait. Il n'en continuait pas moins d'ailleurs à manger comme une personne naturelle. Nous autres, habitués à ses manières, nous n'interrompions aucunement ni le cours du repas ni celui de notre conversation. Puis, au moment où nous ne nous y attendions guère, nous étions interrompus par cette exclamation, toujours la même, et que je redis bien souvent pour la douceur du souvenir:

« Hein! hein! quoi? quoi? »

On savait ce que cela signifiait; on résumait tant bien que mal ce que, durant son absence mentale, le « patron » n'avait pas entendu.

D'autres fois, c'était le frère qui gardait le train normal de sa vie et c'était la sœur qui se permettait de vagabonder dans l'Infini. Alors Gautier la réveillait généralement en ces termes :

« Lili! descends de ton nuage ». Et il ajoutait : « Et passe-moi la moutarde ou bien redonne-moi du macaroni. »

Alors, Lili descendait de son nuage et passait soit la moutarde, soit le macaroni, soit autre chose. Mais parfois, en ceci trop semblable à son frère, elle n'en descendait pas tout de suite. Oh alors! ça devenait terrible! L'homme à la tête de lion faisait entendre toute la force de la plus harmonieuses, de la plus chantante, de la plus solide de toutes les voix d'hommes que nous ayons jamais entendue, et secouant sa crinière, aux longues mèches bouclées, il rugissait de toute sa force :

« Lili! Lili! monte vite là-haut, va chercher mon grand couteau pour que je t'ouvre le ventre et que je t'enroule les boyaux tout autour comme du chanvre autour d'une quenouille. » Puis, se calmant enfin, il concluait : « Et puis après cela tu me passeras les fraises. »

Et Lili passait les fraises avec passivité. « Lili, me dit un jour Gautier, a écrit une petite nouvelle tout à fait charmante. » Et disant cela, il manifestait une considération toute spéciale pour l'intelligence de Lili. Les jolies lettres qu'elle écrivait justifiaient quelque peu cette opinion flatteuse. L'intelligence de

Zoé n'atteignait certainement pas celle de Lili, mais elle amusait son frère par la simplicité d'un entendement tout à fait primaire, par la virtuosité avec laquelle elle racontait les histoires les moins intéressantes. Seul un sténographe qui aurait été chargé de faire de la copie pour Henry Monnier, y eût trouvé quelque intérêt. Tout ce qui méritait de n'être point dit, elle le disait. Le plus généralement ce qu'elle racontait se passait au Grand-Montrouge et en des temps plus ou moins éloignés. Toutes les histoires banales et courantes de toutes les commères de la grande rue de Montrouge y passaient les unes après les autres. Son grand homme de frère l'écoutait avec mansuétude. Très souvent, elle lui contait des aventures de chiens et alors il prêtait l'oreille à ses discours, car pour peu qu'on lui parlât de bêtes sa pitié et sa tendresse apparaissaient aussitôt.

Quand son moulin à potiner tournait à vide, Zoé remettait en hâte sous la meule ses mêmes récits et cela berçait le rêve inconscient de son frère qui n'en entendait que le tic tac neutre et vague.

Pendant toute la période du siège ces deux vieilles filles étaient les seules créatures dans l'intimité permanente desquelles il vécut. Le reste de sa famille était dispersé! Son fils ainsi que sa jeune femme alors sur le point d'accoucher, était en Angleterre auprès de l'impératrice Eugénie, et sa fille cadette était restée à Genève chez Carlotta Grisi, sa tante. Quant à sa fille aînée, j'ai toujours ignoré si elle résidait à Paris à cette époque. Jamais je ne l'ai rencontrée rue de Beaune et je n'ai pas entendu dire qu'elle y fût venue. Son père parlait, d'ailleurs, quelquefois de ses

livres, rarement de sa personne. Lui avait-il rouvert sa porte, j'aurais eu bien garde de m'en informer.

Le seul être qui, à ma connaissance s'était soucié de diminuer les embarras dont souffraient ce grand enfant malade et ses deux vieilles compagnes incapables de se débrouiller, était un jeune homme surnommé Rodolfo, un naturel du Grand-Montrouge, fils d'une voisine pris en amitié par toute la famille de Gautier et que j'ai toujours vu le modèle du dévouement, du respect et du désintéressement et par-dessus le marché, assez intelligent pour fournir au patron, et bien qu'il ne fût point de la partie, des notes qui servaient à son travail.

Personnellement je ne pouvais faire que de courtes apparitions dans la mansarde du poète, étant au feu, hors Paris plus souvent que dans la Grand'ville. Chaque jour, par l'article quotidien que je publiais au *Rappel* il savait si j'étais encore vivant et si je n'étais pas blessé. Mais lui, là-bas, dans son logis, sous les toits,se tirait-il d'affaire? comment s'en tirait-il? Questions de chaque instant qui me donnait plus vif chaque jour, le désir de le voir installé à proximité du secours pouvant lui venir des miens, dans un vaste appartement, soigneusement meublé, presque élégant, placé en plein cœur de Paris, rue de Richelieu, à cinquante mètres du boulevard. Cela lui eût été d'autant plus précieux qu'il eût eu, par le voisinage, immédiat, de Dalou, les éléments d'un bien-être moral qui lui manquaient absolument depuis son retour à Paris.

Son cœur et son esprit eussent communié avec ce brave cœur et ce vaillant esprit qu'était Dalou, avec

le charme unique de M$^{me}$ Dalou, être fait de bonté, de vaillance et de dévouement, et, — ce qui complétait tout le reste, — doué d'une merveilleuse intelligence.

Mais ne voilà-t-il pas que ce beau rêve que, par moi-même et autour de moi l'on avait préparé pour lui, s'écroula ! A l'heure où l'on s'apprêtait à jouir de sa surprise, alors que les draps étaient déjà posés sur les lits, on vit arriver chez nous, Zoé. Toute seule ! Alors elle commença l'un de ces récits indéchiffrables dont elle avait le don. La seule chose qu'on y pût débrouiller était cette extravagance :

« Au moment où tous trois allaient se mettre en route pour la rue de Richelieu, on n'avait pu partir faute de retrouver le chapeau de Gautier. Or, comme il ne pouvait pas sortir sans chapeau, il ne pouvait point venir. » Si j'avais été présent, peut-être eussé-je tiré quelque chose de tout le bafouillis de Zoé, ayant quelque habitude de démêler l'écheveau de ses discours, mais j'étais à ce moment au dehors, en service.

Défunt Aristote seul eût pu essayer de tirer au clair cette histoire de chapeau. Mais il y eût perdu son grec. Son plus intime ami, le sénateur Lintilhac, docteur ès-lettres, l'eût peut-être tenté, mais j'estime qu'il eût fini par en donner sa langue au chat.

Pour qui savait jusqu'à quel point le trio Zoé, Lili, Théo était *empoté* en présence des choses les plus courantes de la vie pratique, cette aventure inexplicable s'explique d'elle-même.

D'ailleurs Zoé ne se démontait pas pour si peu. Les désastres accumulés n'entamaient point son optimisme et, parlant des événements du jour, elle

répétait : « Je suis sûre que tout cela finira très bien. Vous verrez que ça finira très bien. »

Il n'en faut pourtant pas trop rire de cet optimisme de Zoé et peut-être lui venait-il de son frère qui lui-même le tenait de Victor Hugo, chez lequel il dînait souvent jusqu'au jour où il tomba malade. Lisez dans *Choses vues* le chapitre XIII intitulé *Pendant le siège de Paris* et vous comprendrez les illusions qu'avaient certaines gens, et des mieux doués.

## CHAPITRE XV

L'optimisme de Victor Hugo. — Vacquerie, Meurice et François Victor Hugo artilleurs. — Le képi de Victor Hugo. — Le bâton de Polichinelle. — Les soirées de l'hôtel de Rohan. — Hugo et Louis Blanc. — Départ pour l'Assemblée nationale. — Un portrait de Napoléon. — L'entrée des Allemands à Paris. — Gautier général russe.

Victor Hugo avait élu son domicile privé dans le joli petit hôtel qu'habitait Paul Meurice avenue Frochot, mais en même temps il avait loué à l'Hôtel de Rohan, (actuellement hôtel du Louvre), place du Palais-Royal, un appartement où il invitait chaque soir ses amis personnels, soit à dîner, soit à passer la soirée.

Dans ce chapitre XIII de *Choses vues*, il y a beaucoup de vérité et pas mal d'exagérations mêlées à des cas d'illusion totale. Malgré son extrême laconisme, admirable en sa forme d'ailleurs, il est tout à fait sujet à caution. Un témoin oculaire et auriculaire, tel que je le fus en maintes occasions, a grand'peine à garder son sérieux à la lecture de certaines assertions de leur génial auteur. Je n'articule pas cela pour

14.

lui manquer de respect. Je suis convaincu de sa sincérité, autant que je le suis de son inexactitude.

Je n'ai pas assisté à l'arrivée de Victor Hugo à Paris, je ne doute point de ce qu'il en dit — quant au fond tout au moins, — mais je ne me souviens pas du récit conforme qui en fut fait dès le lendemain par les journaux désintéressés. En revanche, j'ai été, chaque fois que je rentrais dans Paris, l'un des fidèles des réceptions à l'hôtel de Rohan qui n'étaient point du tout aussi nombreuses que le dit le Maître. Elles étaient, au contraire, restreintes et d'une charmante intimité sans aucun apparat. J'y avais accès sous le double titre de collaborateur du *Rappel* et de camarade de régiment de François-Victor Hugo, de Vacquerie et de Meurice. D'ailleurs, la plupart des rédacteurs du *Rappel* servaient sous les ordres de Schœlcher; presque tous y étaient simples soldats : Charles Hugo lui-même portait l'uniforme aux boutons de métal blanc ornés de canons croisés, mais il le portait, embelli de beaucoup de galons. Il opérait au magasin d'habillement de la rue de Valois

Naturellement Victor Hugo, presque septuagénaire, n'était, ne pouvait être, d'aucun régiment; mais il avait trouvé d'un bon effet de sortir coiffé d'un képi sans insignes ni numéro. Dans cette coiffure, en désaccord avec ses vêtements civils, il voyait sans doute un symbole. Le gros du public y voyait une pose. Au fond, c'était la conséquence de cet état d'enfantillage qui est l'un des corollaires du génie. Victor Hugo avait en effet certaines crises de pose, mais elles ne duraient jamais longtemps, il redevenait vite simple, familier et de bonne humeur.

Quand je lis le récit de sa rentrée en France je regrette toujours qu'il n'y ait point noté son récit de la retraite de Vinoy. C'est en ces termes que ma mémoire la retrouve résumée.

« Ils disent que c'est le général Vinoy qui a ramené son armée. Ce n'est pas vrai. C'est moi qui ai ramené l'armée de Vinoy. Et la preuve, c'est que ses soldats étaient dans mon train, et que lui, Vinoy, il n'y était pas. »

Le plus grand charme de ces réceptions, à nombre restreint, et où l'on se trouvait entre gens habitués à vivre en état de confiance, résidait justement en ceci que le Maître et ses proches y demeuraient eux-mêmes et ne craignaient point de parler entre eux librement devant tous. Vacquerie était peu loquace, mais d'une franchise absolue, même avec Victor Hugo : son hugolâtrie n'allait jamais jusqu'à lui faire abdiquer son libre jugement. Meurice, plus flottant, plus souple, plus fluide, disait : amen, à tout ce que disait Hugo. François avait peur de son père; Charles le bravait volontiers, se sachant préféré. Il l'était, parce qu'il était beau, fort, et ami du bien vivre. François, qui pourtant lui était supérieur, et intellectuellement et moralement, était frêle, pas très joli garçon, de mauvaise santé, de vie estimable. Il s'était toujours oublié soi-même, il s'était toujours effacé, toujours sacrifié, mais il lui manquait ces brillantes qualités qui faisaient le succès de son frère. François n'osait pas parler, Charles pouvait tout dire. Il ne s'en privait pas. Entre autres choses dures qu'il lança devant moi à son père j'entendis un jour celle-ci — d'autant plus cruelle qu'elle était plus vraie. Selon son habitude, Victor Hugo tempêtait

contre Napoléon III. Charles l'interrompit en disant :

« Tu devrais être le dernier à rien dire contre cet homme. Les générations nouvelles auraient le droit de demander compte à toi et à Béranger de l'avénement de ce Bonaparte.

« C'est toi et Béranger qui avez été cause de tout le mal à force de chanter la soi-disant gloire de l'oncle, Béranger avec la redingote et le petit chapeau, et toi avec la colonne. »

Alors Victor Hugo se redressant et parlant d'une voix de colère :

— La colonne Vendôme, Charles, c'est le grand bâton de polichinelle avec lequel Napoléon a cassé les reins à toutes les monarchies de l'Europe. »

Je ne crois pas utile de m'arrêter longtemps au compte rendu des faits et gestes de Victor Hugo pendant le siège de Paris. Je ne les ai connus que par intermittences. D'autres que moi les ont plus que probablement relatés et Victor Hugo lui-même a extrait de ses *carnets* des notes infiniment précieuses. Je crois toutefois intéressant de raconter tels que je les ai personnellement connus quelques incidents qu'il raconte à sa manière.

Vacquerie et Meurice et François-Victor Hugo servaient dans la même batterie que moi et nous nous retrouvions journellement aux heures d'exercice au square de Notre-Dame. Souvent Vacquerie manquait à l'appel. Meurice y manquait presque toujours et François-Victor quelquefois. Et, comme j'estimais qu'il nous appartenait de donner le bon exemple, je ne me gênais nullement pour les relancer à l'occasion. Je leur disais ma façon de penser;

ils la prenaient en bonne part et François-Victor était celui des trois qui en tenait le plus généralement bon compte. Il y avait d'autant plus de mérite qu'il avait près de quarante-cinq ans et était touché par la maladie qui l'emporta deux ans plus tard. La sympathie que j'avais pour son bon vouloir m'avait conquis sa bienveillance, rapidement nous étions devenus d'excellents camarades, tant et si bien que j'avais accès, non seulement aux réunions, banales, dans une certaine mesure, de l'hôtel de Rohan, mais encore dans le petit hôtel de Paul Meurice qui était la vraie résidence pour ainsi dire privée de Victor Hugo.

C'est là que j'ai passé une partie de la journée du 1er novembre, c'est-à-dire le lendemain de l'échauffourée de nuit du 31 octobre.

A plusieurs reprises, pendant que je m'y trouvais, des délégués venaient offrir à Louis Blanc et à Victor Hugo, une sorte de dictature qui remplacerait le gouvernement présidé par Trochu, dont on escomptait le départ. D'autres venaient les solliciter d'avoir à intervenir pour que Dorian — qui fut le Carnot du Siège de Paris — cédât enfin aux sollicitations de ceux qui le suppliaient en vain de devenir le chef d'un nouveau gouvernement. A chaque nouvelle démarche, tous deux refusaient de prendre une situation qui, d'ailleurs, n'était ni bien avantageuse, ni bien enviable. Mon impression toute personnelle fut qu'il n'aurait fallu les pousser ni longtemps, ni bien fort pour qu'ils finissent par accepter. Ils étaient visiblement flattés d'entendre qu'on avait recours à eux.

Ces deux hommes, je les ai retrouvés face à face, à

quelques mois de là, dans le salon de l'hôtel de Rohan le soir où furent connues les élections des députés de Paris à l'Assemblée nationale. Louis Blanc était élu en tête de liste avec un nombre de voix sensiblement supérieur à celui qui plaçait Victor Hugo en deuxième sur cette même liste. Le grand poète en éprouvait un dépit visible pour qui savait lire sur les traits de sa figure. A un moment la porte s'ouvrit, et le tout petit bout de bonhomme à la face rasée, au masque régulier couleur de pain d'épice qu'était Louis Blanc, s'avança vers Victor Hugo d'un pas rapide. Hugo alors lui tendit la main et l'interpella par ces mots tirés du vocabulaire des champs de courses :

« Toutes mes félicitations, mon cher ami, vous arrivez *bon premier*. ».

Louis Blanc, tout d'abord, en recevant cette quasi chiquenaude, eut un faible mouvement de surprise; puis, s'étant ressaisi, il s'excusa de la sottise des électeurs qui, disait-il, lui avaient créé une place qui n'était pas la sienne. Mais son accent méridional et les inflexions de sa voix, contredisaient ses paroles. Il n'était pas exempt de toute prétention et dans le domaine de la politique il y avait en réalité des droits.

Le lendemain de cette petite scène, les membres de l'Assemblée nationale se préparaient à partir pour Bordeaux. Les lignes occupées par les Allemands devant être traversées par les députés ou par les personnes qui les accompagnaient on leur avait délivré une série de passeports rédigés en allemand et dont certains passages laissés en blanc devaient être remplis en langue allemande. Nous étions, à

l'hôtel de Rohan, plus nombreux que d'habitude puisqu'il s'agissait d'une soirée d'adieu. Combien nous étions, je ne le sais pas? et si je dis une trentaine de personnes je serai sûr de ne pas exagérer. Eh bien, parmi nous trente il ne se trouva que moi seul qui sût l'allemand, tant bien que mal, mais assez toutefois pour remplir utilement les lacunes des passeports. Chacun à son tour m'apporta son papier, et c'est ainsi que moi, bien que n'ayant, ni lu, ni parlé, ni écrit un mot d'allemand depuis douze ans environ, j'ai dû rédiger successivement le passeport de Victor Hugo, de M^me Juliette Drouet, de mon camarade François Hugo et de son frère Charles et celui de Louis Blanc, celui de Rochefort je crois et celui d'autres membres de l'Assemblée.

Victor Hugo dit dans *Choses vues* que sur son passeport, il a fait mettre la mention « propriétaire ». Cela doit être exact. Je n'ai de ce détail qu'un souvenir tout à fait incertain.

En écrivant ces paperasses germaniques, je ne pouvais m'empêcher de penser que ces gens allaient traiter de la paix ou de la guerre, avec une nation victorieuse dont la langue leur était inconnue ; aussi, je sortis de cette réunion, avec un sentiment de tristesse d'autant plus grand, qu'elle était composée, pour la plus large part, de gens de haute valeur, et d'une puissante autorité. Tous ces hommes, dont quelques-uns, par leur génie ou par leur talent, avaient formé le cerveau de la France, avaient, depuis près d'un demi-siècle, parlé avec assurance et des choses de l'Allemagne et des Allemands, sans avoir jamais fait l'effort nécessaire pour connaître la

mentalité véritable des Allemands et l'état social réel, actuel de l'Allemagne.

La signature de l'armistice avait été pour nous tous une épreuve bien terrible et ceux-là qui venaient de partir l'avaient partagée avec nous, mais ils n'eurent point à subir directement la douleur profondément cruelle qui nous fut infligée par l'entrée des Allemands à Paris. De tous ceux que j'en ai vu souffrir nul ne m'a fait autant pitié que Gautier.

Il demeurait presque toujours confiné dans sa chambre, abattu par le chagrin de la défaite finale et souvent il répétait cette exclamation : « Oh! revoir ça! » Il avait vu, lui, dans sa première enfance et dès son arrivée à Paris, l'entrée des alliés, et les redites de ses parents y aidant sans doute, il en était demeuré en lui une pénible impression. Je l'ai entendu plus d'une fois en parler, et de ses récits, il m'est resté dans les oreilles toute une page parlée, dont je voudrais pouvoir retrouver le mot à mot. Il est malheureux pour les lettres qu'il ne l'ait jamais écrite, cette page. Faute de mieux, et sous réserve de toutes les déformations de ma mémoire, je vais la transcrire d'après ce qui m'en est resté.

« J'ai vu Napoléon une fois. C'était lors de notre arrivée de Tarbes. J'avais moins de quatre ans alors et pourtant mon souvenir est demeuré très précis.

« Il était monté sur un petit cheval, à qui les pans d'une grande redingote constituaient une sorte de houssine, recouvrant la croupe et la selle. Il se tenait mal et avait l'air effondré d'un maraîcher qui a voyagé toute la nuit; il avait sur la tête une sorte de chapeau de haute forme, gris, peu élevé. Il passait devant l'éléphant de la Bastille. Je l'ai bien regardé,

le nez s'était affaissé et était devenu crochu, le menton se relevait en pointe de sabot. Vu de profil, il ressemblait à Polichinelle. Les traits étaient, ce jour-là, bouffis et gras. La maladie de foie avait badigeonné son masque d'une teinte jaune. »

Pour faire un peu dévier sa trop grande tristesse, pour tenter de lui rendre, par un peu d'exercice, ses forces perdues, j'obtenais de temps en temps de Gautier qu'il consentît à tenter un petit tour dans son quartier. On ignorait encore les conditions de la paix, et, un jour que j'étais venu le prendre pour notre promenade habituelle, il en arriva à parler du cas où, des troupes allemandes, entrant dans Paris, l'on serait forcé d'en loger une partie chez l'habitant. Alors, tirant de sous un meuble un grand rouleau de carton, une sorte de couleuvrine pour rire, amenée rue de Beaune par le hasard le plus fantaisiste, il dit :

« S'ils osent faire monter leurs hommes jusqu'ici je les recevrai avec ceci. Là-dedans il y a mon brevet de membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Je leur dirai « Sortez d'ici » et ils sortiront, car je suis général russe, mon titre d'académicien m'en donne le grade.

« Et, qui plus est, ils me présenteront les armes, fit-il en riant. D'ailleurs, si je mourais en Russie j'aurais toute une division à mon enterrement. Si je meurs ici j'aurai tout juste, comme officier de la Légion d'honneur, un pauvre petit piquet d'infanterie. »

Le jour de l'entrée des Allemands à Paris, j'allai le prendre pour lui faire faire ce petit exercice de marche si nécessaire à son rétablissement et nous

allâmes flâner sur les quais, au soleil, le long des murs des Tuileries, nous gardant bien de nous trouver en quelque lieu que ce soit d'où l'on pût voir les soldats de Guillaume. Mais ne voilà-t-il pas que, en arrivant à l'extrémité des Tuileries, au moment où nous abordions le pont de la Concorde, et alors que nous voulions rentrer, nous aperçûmes des patrouilles de cavaliers circulant au petit trot tout autour de la place. C'étaient des pelotons de cavalerie française; on les avait mis là par précaution, pour empêcher que quelques bandes d'exaspérés allassent injurier ou attaquer follement les Germains confinés dans la partie haute des Champs-Élysées. Gautier qui était très myope, croyant sans doute que c'étaient là des soldats allemands qui caracolaient non loin de lui, eut quelques paroles de profond désespoir que je n'eus pas même le temps de bien entendre. Je le sentis tout à coup qui s'écroulait le long de moi. Nous étions alors à quelques centimètres du parapet du quai et j'eus la présence d'esprit, et aussi la force, de le pousser, d'un coup d'épaule, jusqu'à ce parapet. Il s'y appuya en se soutenant des deux mains. Au bout de quelques instants il reprit possession de soi-même et, appuyé sur mon bras, il s'en revint vers sa mansarde.

Il n'eut pas plus à ce moment qu'à aucun autre une parole de plainte.

La petite syncope, d'origine purement sentimentale et morale qu'il eut alors, fut-elle ou ne fut-elle pas l'une des forces premières qui ont mis en marche pour ainsi dire la maladie de cœur dont cet homme « insensible » — s'il faut en croire les aristarques de

son temps — devait mourir dix-huit mois plus tard? C'est là ce que nul ne peut préciser.

A ce : « Mes enfants, je meurs de faim » qu'il nous dit tant de fois, il eût pu ajouter : « Et de chagrin aussi. »

Les événements se précipitèrent, et, dans la journée du 18 mars 1871, les bureaux de *l'Officiel* furent envahis par les futurs communards, l'administration et la rédaction du *Journal* se replièrent en bon ordre sur Versailles, et comme Kaempfen, le directeur, allait partir définitivement, il vit arriver Gautier qui, bien que malade encore et faible et vieux, était descendu de chez lui exprès pour se mettre au danger avec les autres. Kaempfen eut toutes les peines du monde à le faire rentrer chez lui. Il soutenait *mordicus* que sa place était là où étaient « ses camarades » et il ne voulait pas s'en aller.

# CHAPITRE XVI

Effet produit par la guerre. — Entre Français, en Belgique. — Les grincheries de Théodore Barrière. — Victor Hugo à Bruxelles. — Les farces de rapin de Victor Hugo. — Victor Hugo coucheur d'enfants. — L'expulsion de Victor Hugo. — Les incendies de la Commune. — Ma lettre de Théophile Gautier.

Je me suis souvent demandé quel effet produit sur les générations venues à la vie au delà de l'Année terrible, la façon dont nous, les survivants de cette époque, nous avons l'habitude de classer les actes et les souvenirs de notre vie. Nous disons : « C'était avant la guerre », ou : « C'était après la guerre » et cela délimite pour nous les faits et les choses.

Nul parmi nous n'a échappé à cette sensation bizarre d'avoir vécu successivement deux existences absolument différentes l'une de l'autre. Nous éprouvons la vague sensation d'avoir eu deux « Moi » inconnus l'un à l'autre et séparés par un troisième « Moi » que rien ne pouvait faire prévoir et qui, durant la moitié d'une année où chaque jour valait

d'être noté, a vécu le plus imprévu, le plus inoubliable des rêves !

L'explosion produite par la guerre ne peut se présenter à mon esprit de vieil artilleur — car j'ai été passionnément artilleur — que sous les espèces d'un obus tombant sur sa pointe et projetant avec fracas tous ses morceaux, petits et grands, à toutes les hauteurs et dans toutes directions.

Après la signature de l'armistice nous pouvions tous espérer que la vie allait reprendre un cours à peu près normal. L'explosion de la Commune remit en question tout espoir de tranquillité. La guerre nous avait dispersés, la Commune nous éparpillait de tous côtés.

Comme j'avais joué un rôle assez important dans l'essai de résistance opposé du 18 au 25 mars (1871) aux premières tentatives de la Commune, j'avais jugé simplement prudent, de mettre quelque distance entre moi et quelques-uns des chefs du mouvement insurrectionnel, tels Rigault et plusieurs autres personnages dont je n'étais pour l'instant que trop connu.

Je partis donc pour Bruxelles. J'y retrouvai divers camarades et je vous affirme que nous ne nous amusions ni les uns ni les autres dans la capitale belge, si agréable en temps normal.

Tous, également, nous éprouvions une sorte de douleur au contact des étrangers ; tous, de même, nous étions des gens couverts de plaies et d'écorchures morales et nous avions tous la même crainte de les laisser voir.

Beaucoup parmi nous allaient jusqu'à éviter de se loger dans le centre de la ville.

Personnellement je demeurais en un hôtel établi dans l'enceinte du Jardin d'acclimatation, c'est-à-dire dans la banlieue de Bruxelles; là, les pensionnaires sans exception étaient tous Français. Nous étions peu nombreux d'ailleurs.

Nos plus proches voisins étaient les animaux de la « Zoologie » et parmi ceux-là quelques-uns étaient, paraît-il, nos compatriotes, c'est-à-dire des bêtes venues du Jardin des Plantes de Paris au début de septembre. Bêtes et gens faisaient bon ménage et je n'aurais à garder aucun mauvais souvenir de cette villégiature digne de M. Buffon, si je n'avais été pris en haine par un casoar qui, rompant les fils de fer de son box, me poursuivit par les allées et m'eût mis à mal si je n'avais à temps trouvé asile dans une volière. Avoir échappé aux pires mitraillades et se faire démolir par un casoar, c'eût été trop comique et pas assez gai cependant. Il est vrai que mon ennemi était un casoar à casque.

Chaque jour, je descendais de ma banlieue vers Bruxelles, pour y rejoindre les uns et les autres de mes camarades de Paris ou même de mes simples relations parisiennes. C'est ainsi que je retrouvai Carrier-Belleuse qui, ayant une nombreuse famille à élever, avait jugé sage d'installer à Bruxelles un atelier de sculpture, où il exécutait des terres cuites inédites et des répétitions par estampage de ses terres cuites anciennes. Il se faisait aider par toute une équipe de jeunes gens, payés à tant de l'heure. Parmi ceux-ci se trouvait Auguste Rodin. Il n'avait pas encore fini de faire pousser cette « barbe qui fait sa gloire. » Il lui fallait plier la rudesse native de son génie propre, aux nécessités d'élégance et de

souplesse qu'exigeait l'exécution des œuvres toutes de grâce de Carrier. Souvent il n'y parvenait qu'à demi et alors, dans une œuvre un peu lâchée de Carrier, il intercalait un « morceau » d'une belle énergie qui ne déparait cependant pas l'agrément du reste. Je ne me souviens pas de l'avoir jamais entendu se plaindre, de devoir faire, moyennant un salaire, assurément modeste, de telles besognes.

Le séjour de Rodin à Bruxelles fut pour lui d'une grande utilité. Après le départ de Carrier il entreprit, avec le concours d'un associé, la décoration du palais de la Bourse de Bruxelles. La statuaire en est due pour la plus large part à son ébauchoir. Je n'ai pas cette ornementation présente à la mémoire, mais il est impossible qu'il ne s'y trouve pas, à défaut de puissantes compositions, des figures de premier ordre.

Entre Français, on s'entr'aidait moralement et matériellement autant qu'on le pouvait ; c'est ainsi que je me trouvai appelé à passer des heures dans la petite chambre où mon camarade de lutte contre l'empire, Jules Lermina, et son frère — il était je crois, comédien, — étaient ravagés par la variole. En ce temps-là personne ne trouvait extraordinaire de risquer pareille contagion, même lorsqu'on ne pouvait aboutir à rien de plus qu'à diminuer l'ennui des malades. Cela se passait tout naturellement et, au fond, il ne m'est pas prouvé que c'était plus dangereux que d'avoir peur de tout. Souvent, le soir, on allait rejoindre Anna Judic, alors très jeune quoique déjà mère de famille. Elle jouait sur une scène de second ordre et avec des appointements modestes. Elle venait après la représentation, en

compagnie de son mari, s'attabler à un café de la galerie Saint-Hubert, pour tuer un peu le temps et pour cuver de conserve entre Français son incurable ennui.

Mais notre meilleure consolation à tous était de nous attabler entre Français d'un même monde presque chaque fin d'après-midi place de la Monnaie, au café des Mille Colonnes, et toujours à la même place. Nous n'étions guère là, du reste, que quatre ou cinq, parmi lesquels Jules de Marthold, que je voyais durant tout le reste de la journée à la Bibliothèque Royale, où nous travaillions côte à côte.

Théodore Barrière, notre voisin de l'enclos des Ternes, ne nous faussait jamais compagnie, bien qu'il fût plus âgé que nous et eût sur nous tous la supériorité d'un grand talent et d'une célébrité solidement établie.

Barrière, qui rageait facilement en temps ordinaire, ne dérageait pas à ce moment-là. La lenteur des Belges le mettait hors de lui.

Pour un peu il en serait arrivé à croire que les gens, pour lui faire des blagues, lui disaient à chaque bout de phrase : sais-tu? le tutoyaient et le détutoyaient pour le retutoyer ensuite.

Son impression était que ces gaillards-là lui jouaient *Monsieur Choufleuri* pour le mettre en colère. A propos de n'importe quoi il s'arrêtait de mordre sa petite moustache noire, et lâchait de ces mots inoubliables que malheureusement j'ai maintenant oubliés.

Les circonstance pénibles où nous nous trouvions tous, ne pouvaient qu'aiguillonner son tempérament de Desgenais. Il épanchait ses colères un peu sur

tout, mais sa grande fureur, sa fureur de tous les jours, s'exerçait contre la petite menue monnaie belge. Quand le garçon lui rendait son appoint mêlant habilement les sous de bronze français aux pièces divisionnaires en nickel, notre Barrière régulièrement le rabrouait, et rejetait furieux toutes les piècettes grises : « Voyons, garçon, criait-il, qu'eşt-ce que c'est que toutes ces saletés que vous me fourrez là? Emportez-moi ça! Et tout de suite! Je ne veux pas voir des cochonneries pareilles! »

Comme bien vous pensez, le garçon lui en redonnait le lendemain et le plus possible. Quand nous essayions d'arrêter la fureur du prodigue Barrière, c'est nous qui recevions les paquets de sottises et pas le centim'ss. Ça nous amusait.

A côté de Barrière venait souvent un de ses collaborateurs habituels, bon garçon plein d'esprit, Léopold Stapleaux, qui, bien que né en Belgique, était, de cœur et d'esprit, aussi parisien que nous-mêmes et, il s'amusait plus encore que nous aux boutades de son ami. Plusieurs parmi les écrivains français ont dû à la notoriété qu'avait Stapleaux en Belgique de pouvoir gagner leur vie pendant les quelques semaines de notre séjour.

Mais, de tous les Français habitant Bruxelles à cette heure, celui que je voyais le plus souvent, c'était Victor Hugo. Son accueil envers moi était tel qu'il me faisait des reproches très bienveillants et très amicaux, chaque fois que je manquais quarante-huit heures de venir lui tenir compagnie. Il semblait reporter sur moi quelque chose de l'amitié dont m'avaient honoré depuis tant d'années Auguste Vacquerie et Paul Meurice et un reflet de la cama-

raderie qui, depuis l'époque du siège, m'unissait à son fils François. Je faisais partie de la rédaction du *Rappel*, j'avais été l'un des fidèles des réunions intimes de l'hôtel de Rohan, et, dans la solitude de sa vie à Bruxelles, au lendemain de la mort de son fils préféré, Charles, Hugo me faisait l'honneur très grand de m'accueillir comme si j'eusse été quelque peu de sa famille.

Je dois dire d'ailleurs, pour ne pas exagérer l'importance que je pourrais sembler me donner en relatant l'attitude paternelle de Victor Hugo envers ma très humble personne, que je n'étais alors éclipsé par qui que ce fût. A part moi seul, Victor Hugo, pendant son séjour à Bruxelles au moment de la Commune, ne voyait absolument âme qui vive. Les Belges ne manifestaient ni sympathie, ni admiration pour lui; les Français ne lui donnaient aucun signe de vie. Hormis sa belle-fille, (la veuve de Charles Hugo), — à part ses petits-enfants et M^me Drouet, personne ne franchissait le seuil de sa chambre d'hôtel. Maintes fois il me retenait soit à déjeuner, soit — et le plus souvent — à dîner. A table nous n'étions, en tout et pour tout, que lui, M^me Drouet, M^me Charles Hugo — devenue par la suite M^me Lockroy — et moi-même.

Une seule fois, à ma connaissance, deux Parisiens, le directeur du *Charivari*, Pierre Véron, et le vaudevilliste William Busnach troublèrent notre tête-à-tête à quatre. Ce jour-là, comme les autres jours, on dîna dans la chambre à coucher. Pendant le dîner Victor Hugo me scandalisa par les façons, vraiment indignes d'un aussi grand génie, dont il parlait à une nullité comme Pierre Véron et à un bon garçon

sans conséquence comme Busnach. Il les traitait de « mon cher confrère » et les mettait en posture de lui répondre comme s'ils avaient été ses égaux.

En cet instant, j'ai vu pour la première fois jusqu'où la passion mesquine de la vulgaire réclame pouvait faire descendre ce colosse.

Dans la stricte intimité, entre quatre z'yeux, comme l'on dit, Victor Hugo n'était pas le grand Pontife que le vain peuple pense; il aimait à raconter des histoires très gaies. Il avait beaucoup aimé faire des farces, de grosses farces de rapin, et il les narrait et les mimait avec une telle bonne humeur, qu'on avait la sensation de les lui voir recommencer.

Par quel concours de circonstances ces farces ont-elles porté très souvent sur des coiffeurs, je ne puis le dire, car il faudrait pour cela, compromettre la mémoire de la femme d'un coiffeur, des environs de la place Royale (place des Vosges) décédée depuis un demi-siècle.

Toujours est-il que Victor Hugo vers 1836, allait se faire barbifier rue du Pas-de-la-Mule par ce coiffeur. Victor Hugo, en retour de ses bons services sans doute, soignait à sa façon la tête de ce coiffeur; seul le principal intéressé n'en était pas informé.

Or, un jour qu'il le tenait sous son rasoir, l'époux trompé s'arrêta net de le barbifier et, à bout portant, il lui dit :

« Est-ce vrai, monsieur, ce qu'on m'a dit?

— Et qu'est-ce qu'on vous a dit?

— On m'a dit que Monsieur est pair de France.

— Eh bien! oui, monsieur, je suis pair de France.

— Alors ! monsieur est pair de France?

— C'est bien vrai?

Et Monsieur vient se faire faire la barbe par moi! Oh! Monsieur est magnanime! »

Quand on met du noir sur du blanc pour recueillir une anecdote aussi banale que celle-là, il n'en reste plus rien; mais quand on a l'ingénieuse idée d'illustrer son récit d'un certain portrait de Victor Hugo, riant de tout l'éclat de ses petits yeux d'émerillon, que l'on trouve chez les faïenciers sur des assiettes à images, alors on peut se donner une idée de Victor Hugo contant l'une des plaisanteries de rapin qu'il faisait aux divers figaros auxquels il octroyait l'honneur de le raser.

Il y a lieu de croire qu'il inspirait aux artistes capillaires un respect particulier; témoin cet autre barbier qui, au temps de son premier exil à Bruxelles, tout en l'opérant, provoqua ce dialogue :

Le coiffeur. — Je vois bien à la cravate blanche de monsieur, que monsieur est médecin.

Victor Hugo. — Vous vous trompez, je ne suis pas médecin.

Le coiffeur. — Monsieur me dit cela parce qu'il ne veut pas me dire qu'il est médecin.

Victor Hugo. — Vous vous trompez. Je ne suis pas médecin.

Le coiffeur. — Monsieur me dit cela, mais monsieur est tout de même médecin.

Victor Hugo. — Si cela vous fait plaisir je le suis. Mais pourquoi tenez-vous tant à ce que je le sois?

Le coiffeur. — Ah! voilà, c'est que, en ce moment-ci, ma femme est en train d'accoucher, sais-tu, et

alors je voudrais bien savoir si cela sera un garçon ou une fille, et comme j'ai vu que monsieur est médecin, je me suis dit que monsieur pourrait peut-être me le dire, et si monsieur voulait bien monter dans la chambre, là-haut, il me ferait du plaisir.

VICTOR HUGO. — Si vous y tenez, je ferai ce que vous désirez, mais je ne suis pas médecin.

LE COIFFEUR. — Eh bien, monsieur, montons.

« Alors me voici, ajoutait Victor Hugo, me hissant dans un escalier détestable et mal éclairé. »

Et il refaisait pour nous tous les gestes et toutes les contorsions de cette ascension difficile et compliquée ; tant et si bien que nous éprouvâmes un soulagement lorsqu'il souligna d'un ouf ! son arrivée sur le palier de la petite chambre où gémissait la femme du coiffeur, créature peu appétissante.

— « Eh bien, Monsieur? me disait le mari.

« — Je lui répondis : « Pardon, un peu de patience. » Et je prends ma montre, je tâte le pouls de la femme, je lui fais tirer la langue par trois fois, je lui regarde le blanc des yeux, je lui tape sur le front, je lui commande plusieurs gestes. Je me recueille et enfin je prononce avec gravité ces paroles : « Monsieur, ce sera un garçon.

« Joie du coiffeur et de sa légitime. Je redescends.

« — Quand je revins à la boutique, le lendemain, je n'avais pas encore fini d'ouvrir la porte que je fus accueilli par ce cri :

« Eh bien, monsieur, c'est un garçon, ah! je te l'avais bien dit, que monsieur était médecin! »

— « Et voilà comment j'ai acquis le droit de m'intituler, aussi, l'auteur du *Médecin malgré lui.* »

Victor Hugo était presque aussi heureux de ses

fumisteries que de ses admirables dessins dont le musée de la place Royale possède en partie la collection.

En général ses plaisanteries étaient plutôt épaisses que fines : il se permettait de lancer des calembours tellement mauvais qu'ils en devenaient parfois homériquement cocasses.

A Bruxelles, dans notre petite société, toujours limitée à quatre personnes, toujours les mêmes et où Victor Hugo fut confiné en avril et mai 1871 régnait, comme de juste, le respect absolu et la sereine admiration auquel le Maître avait droit. Elle ne comportait ni de la part de Mme Drouet, ni de la part de Mme Charles Hugo, rien qui ressemblât à de la flatterie, ni à de l'humilité, et, comme mon tempérament ne m'eût pas permis d'agir autrement que ces deux dames, je m'y sentais à l'aise.

Elles avaient naturellement, par leur situation, plus de facilité que je n'en pouvais avoir pour exprimer leur façon de penser, lorsqu'elle n'était pas conforme au dire de Victor Hugo.

La bienveillance du poète m'autorisait tacitement à suivre leur exemple, sous réserve bien entendu du tact nécessaire.

Or, un soir de la semaine de mai, au moment où arrivaient les journaux annonçant que les projectiles des Versaillais tombaient sur l'Arc-de-Triomphe, Victor Hugo ne put retenir une exclamation de joie. Il professait une haine féroce contre l'Arc de Triomphe, haine qu'il avait exhalée en un vers célèbre :

Que l'empereur absent et mon père oublié.

Là-dessus Mme Charles Hugo, et très nettement, puis Mme Drouet non moins nettement, et enfin moi-même avec plus de timidité, nous dîmes de la façon la plus sincère combien le geste du Maître nous paraissait intempestif, estimant qu'il ne suffisait point de l'omission du nom du général comte Sigisbert Hugo parmi ceux des braves qui se trouvaient mentionnés sur l'Arc-de-Triomphe pour justifier la destruction d'une telle œuvre d'art où se trouvaient, outre les bandeaux merveilleux des frises, la *Marseillaise* de Rude et les deux groupes superbement romantiques d'Etex et le groupe du Napoléon de Cortot, non moins admirable en sa classique sérénité.

Sous la chute de cette douche mitigée d'indignation contenue et de respect sincère, moitié tiède, moitié chaude, de cette douche écossaise enfin, Victor Hugo se calma et convint, en toute loyauté, qu'il venait de dire une pure sottise.

Il ne savait pas si bien dire, certes, car, enfin, si l'on avait complètement démoli l'Arc-de-Triomphe en mai 1871, on n'aurait pas eu à y transporter son cercueil au jour de son apothéose funèbre.

D'ailleurs, bien avant ce jour-là, le nom du général Sigisbert Hugo avait été rétabli sur l'Arc-de-Triomphe.

Pour montrer qu'il ne nous en voulait point de l'avoir un peu secoué et, pour s'excuser peut-être dans une certaine mesure du propos qui nous avait tant scandalisés, il nous dit : « Je vais vous lire quelque chose. » Alors, ouvrant l'armoire à glace de son salon-salle à manger-chambre à coucher, il en tira une poignée de feuillets de papier de très

grand format qu'il porta, très régulièrement étalée sur son avant-bras allongé, et soutenue par ses deux mains, qui, largement ouvertes, formaient lutrin. Il se mit à nous lire l'une des pièces de son futur volume *l'Année Terrible* dont personne encore n'avait entendu parler.

Il choisit, pour mieux indiquer ses intentions particulières, la pièce qu'il venait de terminer pour protester contre la démolition de la colonne Vendôme. Vous la connaissez aussi bien que nous pouvons l'avoir connue, mais ce que vous pouvez facilement imaginer, c'est l'impression que produisit sur nous cette lecture à cette heure historique. Elle nous entra dans l'âme. A la voix bon enfant du causeur familier avait succédé une voix grave et majestueuse comme le bruit de la mer soulevée par les grands vents. Tout le Victor Hugo idéal chantait dans cette voix.

Entre Victor Hugo et moi — ah! mon Dieu! qu'on se sent donc bête quand on écrit : Victor Hugo et moi — entre lui et moi, dis-je, il existait une terrible jalousie de métier à propos de laquelle nous nous disputions. Cette dispute venait de ce que lorsque les petits-enfants, Georges et Jeanne, qui habitaient avec leur mère chez les parents de M$^{me}$ Charles Hugo, dînaient à l'Hôtel de la Poste, leur grand-père, en cette circonstance, leur servait de bonne d'enfants. Je prenais de loin en loin part à ses occupations de grand-papa gâteau et j'élevais alors la prétention de savoir coucher les enfants, aussi bien et même mieux que lui. J'avais beau me prévaloir des quatre ou cinq marmots qui, dans notre hôtel bizarre du Jardin zoologique, ne voulaient

se laisser coucher que par moi, il demeurait intransigeant dans ses prétentions. Je crois qu'il m'aurait concédé toutes les supériorités avant de m'accorder celle de notable coucheur d'enfants.

Les grands-pères, les plus stupidement grands-pères qu'on puisse rêver, n'étaient pas plus enfantinement grands-pères qu'il l'était. Lorsqu'il écrivit « *l'Art d'être grand-père* », il lui fallut sans doute accomplir des miracles d'énergie pour résister au plaisir d'y mettre toutes les stupidités d'aïeul dont il nous régalait journellement.

Il oubliait toujours qu'il vous avait, déjà dix fois, raconté l'histoire de Jeanne, qu'il allait voir chaque matin à l'autre bout de la ville, pour lui faire avaler son huile de foie de morue. Cette enfant était d'une intelligence incomparable. Jamais rien de pareil n'avait été vu. Imaginez-vous qu'elle ne manquait jamais de dire, en se rebiffant contre la cuillère mal odorante de l'huile, et en essayant d'attraper la croquignole qui devait lui en faire oublier le mauvais goût :

« Non, papapa, pas le caca, pa pa pa, le gâteau !... »

Eh bien ! vous penserez ce que vous voudrez du retour de cet être au cerveau formidable vers la commune bêtise humaine, presque animale, mais elle m'a laissé une impression qui m'a toujours paru différente de celles des autres grands-pères stupides.

A la date dont je parle en ce moment, Victor Hugo, en présence des massacres de la répression versaillaise, avait publié une lettre ouverte adressée aux communards en fuite. Je n'ai plus aucune notion des termes de ce document. Elle n'était en substance qu'une simple promesse d'aide à des

égarés échappés des griffes de leurs implacables adversaires. '

Aujourd'hui que la lumière est faite sur les atrocités de la répression versaillaise, on est en droit de dire que Victor Hugo a simplement fait acte d'humanité.

Il est indiscutable qu'il avait eu tort d'inviter des gens à venir se loger chez des étrangers dont il était l'hôte. alors que ceux-ci ne voulaient point supporter leur présence. Mais les cléricaux belges n'en furent pas moins odieux et idiots, lorsque, falsifiant les termes et le sens de l'invitation de Victor Hugo. ils se livrèrent contre lui à des manifestations inutilement grossières.

Le souci de l'exacte vérité m'impose toutefois l'obligation de rendre aux choses leur proportion véritable. L'émotion de Victor Hugo l'a conduit à de fortes exagérations. Il n'a pas été, à proprement parler, l'objet d'une réelle agression.

J'ai connu les choses d'assez près, et par lui-même ou par les siens, pour pouvoir les rétablir dans leurs proportions exactes.

Il était allé rue des Barricades pour voir comme d'habitude ses petits-enfants, et de lamentables polissons s'étaient réunis sous les fenêtres de cette maison qui n'était même pas son domicile.

En guise de plaisanterie, ils disaient chacun être ou Dombrowski ou Bergeret ou tout autre communard notable, et réclamaient leur droit d'asile. Les plus brutaux de ces polissons avaient jeté quelques pierres dans les carreaux sans causer aucun accident.

La pire agression résida dans la forme dont le

gouvernement clérical belge a chassé de son territoire un homme de génie.

Chasser Victor Hugo du territoire belge, dans les vingt-quatre heures, comme on eût fait pour un vulgaire malfaiteur, n'était-ce pas la dernière et la plus basse des mufleries?

Le départ de Victor Hugo rendit plus pénible encore mon séjour forcé en Belgique, durant cette horrible semaine de mai où chaque dépêche apportait le récit d'un nouvel acte de vandalisme. L'une d'elles relatait l'incendie des Tuileries, celle-là me fournit l'occasion d'une bonne gaffe.

Rencontrant Carrier-Belleuse, je me précipitai vers lui en poussant cette exclamation :

— Et les sculptures de Carpeaux, sont-elles atteintes?

Il me répondit que par bonheur elles étaient intactes. Et à ce moment, je dois le dire à son honneur, il avait complètement oublié que côte à côte avec les chefs-d'œuvre de Carpeaux, le pavillon de Flore possédait un fronton dont il était l'auteur.

Une dépêche vint encore, qui disait que le Louvre était atteint par les flammes. Mon premier geste fut, naturellement, de rejoindre Paris séance tenante; toutefois, je trouvai plus pratique d'écrire pour offrir mes services là où je pourrais aider aux sauvetages restés possibles.

Je ne possédais que deux adresses de gens qui fussent en mesure, capables d'intervenir : celle de Gautier et celle de Schœlcher. Je leur rappelai que l'habitude du danger que j'avais prise pendant la guerre me permettrait de circuler dans le Louvre et

de renseigner de sang-froid les pompiers sur les œuvres à mettre tout d'abord à l'abri du désastre. Schœlcher me répondit, courrier par courrier, une lettre affectueuse, une sorte de cri politique où il était implacable pour les Vandales immondes qui avaient allumé les incendies. Il me rassurait en me disant que tout danger était d'ores et déjà conjuré.

Une seconde lettre me vint le même jour. Elle était de Gautier. La voici :

Mon cher Dreyfous

Je reçois votre lettre et j'y réponds immédiatement. Votre idée est bonne, excellente, généreuse mais les événements marchent aujourd'hui si vite qu'elle n'a plus maintenant d'objet. L'insurrection est vaincue. Le Louvre n'a pas été atteint par l'incendie. Il n'y a, heureusement, à regretter la perte d'aucun tableau, d'aucune statue. La Monna Lisa et la Vénus de Milo vivent toujours de leur vie éternelle et radieuse. La barbarie n'a pu prévaloir contre elles. Je tiens ces renseignements des conservateurs du Musée eux-mêmes. La bibliothèque nationale est sauvée. Le Luxembourg n'a pas sauté. La galerie des tableaux modernes est intacte. — Les peintures de l'hôtel de ville, la salle de Delacroix, le plafond d'Ingres, la salle de Lehmann doivent avoir péri avec l'édifice et là il n'y a pas de sauvetage à opérer. La part du feu est faite. D'ailleurs on n'entre pas encore dans Paris ou du moins il faut des passes, des certificats, des papiers à n'en pas finir et quand on y est on n'en sort pas. Quelle horrible vie, mon cher Dreyfous, et comme je regrette ces heureux temps où dans ma petite

maison crevée par les obus nous dissertions
avec la gravité qu'un tel sujet comporte
sur une nuance du caractère de Pierrot!
toute ma Smala est dispersée Toto habite
Bruxelles, Estelle est toujours à Genève et
je n'ai pu encore l'aller chercher. Lili garde
héroïquement la maison de Neuilly mais
je suis à Versailles avec Zoé et je vous
jure que j'en ai assez de la Rue des Réservoirs
faux boulevard de Gand non moins peuplé
d'imbéciles que le vrai — du reste ce sont
les mêmes. quand pourrai-je m'asseoir
dans mon vrai fauteuil et faire de la
copie à un officiel non rural — en dix
mois j'ai couché deux fois dans mon vrai
lit. tout le reste du temps j'ai perché ça
et là vraiment ce n'est pas drôle ma
cervelle conserve une sérénité suffisante je
suis à peu près sûr de n'être ni fou, ni
stupide ni enragé mais il est d'autant

plus pénible de vivre au milieu de gens qui semblent
avoir perdu la boussole et ne disent que des inepties
la pensée qui domine tout chez moi est celle-ci
si l'on avait déployé cette énergie quand il le
fallait ce ne serait pas Paris mais Berlin
qui serait brûlé. — et de là, j'en infère logiquement
que le monde est devenu fol, comme dit Rabelais
votre exil en Belgique ne sera pas bien long
maintenant. il est permis depuis hier d'avoir
de dix neuf à quarante ans et j'aurai bientôt
sans doute le plaisir de vous serrer la main
dans une turne de banlieue que les trous de
boulets soient bouchés ou non

bien à vous de cœur

Théophile Gautier

Cette lettre [1] est la seule que Gautier m'ait écrite. Je la conserve comme la plus pieuse de toutes mes reliques. Grâce à elle, et à défaut de mieux, je serai toujours assuré que dans tout le papier que je noircis, il y aura quelque chose de bon à conserver.

1. L'écriture de l'original est de la grandeur de celle du fac-similé.

# CHAPITRE XVII

Retour à Paris. — Les mésaventures de Lavigne. — Les officiers de la Commune. — Retour à la vertu. — Association avec Charpentier. — Situation précaire de Gautier.

Notre rentrée à Paris nous parut sinistre. Chaque coin de rue était encore gardé par des sentinelles baïonnette au canon; l'on n'osait circuler dans l'obscurité de la ville, — pas un réverbère n'était allumé, — sans avoir à craindre d'être arrêté par un soudard quelconque, sous un prétexte quelconque. C'est d'ailleurs ce qui m'advint le soir même de mon retour. Après une nuit passée dans un poste boueux, encombré de prisonniers et fréquenté par des rats, je fus relâché, grâce à mon passeport daté de Bruxelles et grâce surtout aux lettres de Gautier et de Schœlcher.

Dès que l'on fut un peu débrouillé, on s'enquit, de bric et de broc, de ce qu'étaient devenus les camarades, car je veux bien que le loup me croque si j'avais quelque peu la notion de ce qu'étaient

devenus la plupart d'entre eux durant cette double bourrasque de la guerre et de la Commune.

Le plus invraisemblable peut-être est que c'est tout au plus si, lorsqu'on s'est retrouvé après les événements, on s'est questionné les uns les autres sur ce que l'on avait fait alors. Il y eut là une sorte de crise morale qui vaudrait d'être étudiée par un philosophe. La philosophie n'étant point ma partie, je passe outre et sans regret, et j'en arrive au résumé de ce que chacun de mes copains était devenu.

Parmi les *traqueurs*, il y eut autant de tués que de blessés, et j'ajouterais, selon la formule traditionnelle : « et personne de mort », si l'un de nous, le meilleur peut-être, n'avait péri. Celui-là, c'était Bistu, et Bistu c'était un chien. Il était notre ami à tous. Son péché mignon était le vagabondage.

En temps de siège, vagabonder était pour un chien le plus mortel de tous les dangers. Son maître, — Bergerat — l'a pleuré en vers — et en très jolis vers même. Je le pleure ici en prose. La seule consolation qui me reste est de penser que, à l'égal du terre-neuve, Bistu a honoré la gent canine, en sauvant la vie d'humains qui, peut-être, sans lui seraient morts de faim. Héroïque et modeste à la fois, il s'est présenté à eux tout cuit, et sous le pseudonyme de veau ou de mouton, — ou des deux peut-être, selon les morceaux.

Des exploits de son fantaisiste patron, je ne sais rien de précis, si ce n'est qu'il fit réciter sur diverses scènes des pièces de vers de circonstance fort bien tournées. Vous n'en doutez assurément pas. Lui non plus ; il a écrit que je lui avais rendu le petit service

de les faire éditer par Lemerre. Ça peut facilement être vrai. Je n'en ai nul souvenir.

Personnellement je me suis tiré d'affaire avec un pantalon et une tige de botte coupés tous deux par un aimable éclat d'obus. J'ai fait, de plus, une petite maladie causée par la fatigue et survenue après l'armistice.

Charpentier, qui avait encore l'âge de la garde mobile, avait été, à la suite d'une fièvre assez grave, placé comme un convalescent, à l'état-major du général Schmitz; en sa qualité de journaliste, il avait été chargé des rapports de l'état-major de Trochu avec le *Journal officiel*.

Un seul d'entre nous, Ernest Lavigne, né sans doute pour les aventures, et friand d'aventures, se trouva lancé dans les complications graves.

Il avait, durant la guerre, fait son service comme bien d'autres, et rien de fâcheux pour lui n'en était résulté.

Mais, trouvant le gouvernement de la Commune prodigieusement comique — et il l'était par bien des côtés —, il accepta des autorités militaires funambulesques qui le complétaient, des fonctions funambulesques assez mal définies. Peut-être aussi se trouvait-il dans le cas qui lui était habituel, non moins qu'à tant d'autres, sans un sol en poche et avait-il accepté cet emploi pour avoir à manger. C'est même là la supposition la moins déraisonnable; les gendarmes versaillais vinrent l'arrêter un beau matin de juin.

Pour son plus grand bonheur, l'accusation qui pesait sur lui était celle-ci : ancien rédacteur du *Rappel*. Elle était d'une sinistre ineptie. Jamais de sa vie

il n'avait travaillé au *Rappel*. Il y eut là un fait matériellement faux qui le sauva d'une condamnation. Il n'en fut pas moins interné à Satory. On l'avait arrêté au domicilé d'une femme. Était-ce la blanchisseuse de la cité Bergère, chez laquelle il perpétrait autrefois sa copie subversive, était-ce quelque autre beauté? Je n'ai jamais pensé à m'en enquérir. Tout ce dont je suis certain, c'est que, lorsqu'on vint lui mettre la main au collet, il n'avait point de collet, étant en manches de chemise. Il portait, contrairement à son habitude et sans motifs connus, un pantalon de garde national. Sur les injonctions de l'autorité, il s'était vêtu rapidement, avait composé son petit baluchon très sommaire, et était descendu en hâte, le lorgnon sur le nez, car il était myope comme une taupe.

Tout à coup, arrivé en bas de l'escalier, il s'arrêta brusquement. « J'ai oublié quelque chose là-haut! » s'écria-t-il. On consentit à le laisser remonter. Et il redescendit portant sous le bras un très gros volume, un classique grec — je ne sais plus lequel — imprimé en grec bien entendu, et qu'il était en train de lire quand ces messieurs l'avaient interrompu.

Il fit le voyage avec son livre grec sous un bras, son baluchon sous l'autre bras, et son lorgnon sur le nez : son lorgnon, c'est-à-dire la partie la plus indispensable de sa personne. Son air gouailleur lui valut les brutalités de ses gardiens.

Les instructeurs militaires, aussi habiles à ne pas découvrir les délits réels qu'ils l'étaient à établir ceux qui ne l'étaient pas, ne surent jamais quel avait été le rôle de Lavigne dans la Commune et bien lui en prit, car il n'était pas sans importance.

Il avait trouvé tout à fait comique d'accepter les fonctions d'examinateur des candidats aux grades d'officiers de l'armée de la Commune.

L'énormité de l'ignorance des candidats l'égayait infiniment. Elle exigeait qu'on ne leur posât que des questions très faciles, sinon l'on n'aurait jamais pu constituer un corps d'officiers; mais si faciles qu'il les pût faire elles étaient presque toujours trop savantes pour les gens qu'il examinait. Cela n'empêchait pas Lavigne de les proclamer lieutenants, capitaines ou adjudants, selon le désir de chacun. Et il s'amusait tout le temps à ce jeu. Il y risquait tout autant du côté des chefs de la Commune qui eussent pris sa fumisterie du mauvais côté, que du côté des Versaillais, tout disposés *à ne pas rater* l'auteur de l'article de la *Marseillaise* contre les Bonaparte, qui avait déclanché l'affaire Victor Noir.

Voici, d'après le récit de Lavigne, comment il nommait les officiers destinés à combattre sous les ordres de Dombrowsky ou de Bergeret lui-même.

— « Voyons, citoyen, demandait Lavigne qu'est-ce qu'une contrescarpe? »

Et le futur chef de compagnie de lui répondre :

— « Qu'est-ce que vous voulez que j'en foute, de votre contrescarpe? Gardez-la pour vous, votre contrescarpe, moi je m'en fous de votre contrescarpe. Vous pouvez vous la mettre où vous voudrez, votre contrescarpe. J'ai demandé à être capitaine, parce que je veux qu'on cogne et parce que je veux cogner. Pourvu qu'on cogne je me fous de tout et de votre contrescarpe. Voilà, citoyen. »

Sur quoi, le citoyen examinateur, ratifiant les

théories stratégiques de l'impétrant, délivrait le brevet de capitaine à ce bon bougre à poil qui se foutait de la contrescarpe.

Chaque matin, le général Valentin, préfet de police, appelait son secrétaire et lui disait :

— Eh bien, Monsieur Bizouard — car c'était notre co-traqueur Bizouard — avez-vous une lettre de votre ami ?

Et quand il y en avait une, le Préfet se délectait de sa drôlerie et de la belle humeur de son prisonnier. Toutes finissaient par ce même refrain : « Ah ! mon vieux Bizo, rends-moi à la lumière et au savon. » Mais ce retour à la clarté et au lavage ne dépendait ni de Bizouard, ni même de son chef. Et longtemps Lavigne croupit au camp de Satory, et sans un lorgnon en bon état — le pauvre !

L'armée de Versailles devait bien à Lavigne sa liberté, par simple reconnaissance des services qu'il lui avait rendus sans le vouloir et par pur amour des farces, en la gratifiant d'adversaires pour la plupart ennemis de la contrescarpe. Elle la lui rendit comme elle la lui avait prise, sans savoir pourquoi.

A quelques mois de là, il venait me dire adieu ; il avait déniché une situation à Saint-Pétersbourg il allait diriger un journal intitulé *La Néva*. Je ne jurerais point que ce n'était pas un journal réactionnaire. Ne connaissant personne à Pétersbourg, il passait ses heures de loisir dans un cabinet de lecture dont il était l'unique client. Un beau soir il demanda au tenancier de l'établissement si cela ne l'ennuyait point de passer ainsi toutes ses soirées à le regarder lire. Il lui proposa de remplacer la séance de lecture par une partie de cartes. Et comme

dit Le Dante, dès ce jour-là il n'en lut pas plus long. A partir de ce moment le cabinet de lecture cessa virtuellement d'exister, et, sous le regard des romans de Dumas hermétiquement fermés, on ne vit plus là que deux amis jouant consciencieusement au bésigue à un demi-kopek la partie. Mais les lecteurs de la *Néva* n'étant guère plus nombreux que ceux du cabinet de lecture, Lavigne lança un ballon-réclame intitulé *La Néva*, un vrai ballon, et il y monta en personne. Peine inutile. Il fallait pourtant vivre. Aidé de son partenaire au bésigue, le normalien chercha des leçons de n'importe quoi. Il trouva un élève, un haut fonctionnaire du gouvernement du tzar qui désirait étudier le droit maritime international. Ignorant jusqu'à l'existence de cette science juridique spéciale, Lavigne apprit au fur et à mesure des leçons à donner ce qu'il devait y enseigner. Et ce fut le salut.

Il me paraîtrait oiseux de m'arrêter au détail de ce qu'il advint à mes camarades. Bizouard restait auprès de son préfet. D'Artois réintégrait le ministère de l'Instruction publique où il était employé. Girard de Rialle était devenu préfet. Emmanuel des Essarts était retourné à son poste de professeur de Faculté. Du côté de la bande à Nina, la Commune avait fait quelques victimes. Verlaine y avait perdu sa place à l'Hôtel de Ville. Peyrouton, après avoir juré ses grands dieux qu'il ne serait pas assez bête pour se fourrer dans ce piège, avait fini (faute d'argent peut-être) par accepter le titre ultra-vaudevillesque de Président du Conseil d'État de la Commune. Coût, deux ans de prison. Je ne parle pas de Raoul Rigault. Nina, elle-même, assez mal portante

à ce moment-là, avait été s'installer aux environs de Genève. Elle faisait largement profiter de sa fortune les réfugiés malheureux et intéressants, de quelque monde qu'ils fussent. Charles Cros l'avait rejointe là-bas et lui tenait lieu de médecin.

Déloye avait émigré à Vienne chez le prince de Lichtenstein que son talent intéressait et que ses farces amusaient. Et ainsi de suite pour les autres sans rien de saillant pour aucun d'eux.

Pour mon compte personnel, trouvant les journaux où j'avais accès dans un désarroi complet, ne voulant ni faire chorus avec les gens qui excitaient la colère publique contre les vaincus, ni marcher de pair avec ceux qui ne savaient prendre parti ni dans un sens, ni dans l'autre, je demeurai dans l'inactivité. Tout au plus trouvai-je l'occasion de bâcler en hâte avec deux camarades, F. Damé et Fernand Bourgeat, l'actuel secrétaire général du Conservatoire, un gros volume intitulé *La Résistance*, et que Damé a signé tout seul, volume bourré de documents d'un intérêt exceptionnel relatifs à la semaine d'angoisse par où nous avions passé (du mars au 25 mars) dans la mairie du 2[e] arrondissement.

C'est alors que, me voyant un peu désemparé, ma famille s'efforça de me ramener dans le chemin de la vertu. Elle fit tant et si bien que je me laissai embaucher à nouveau dans la maison de banque dont j'étais sorti depuis dix ans.

J'y remplis, de juillet 1871 à mars, des fonctions difficiles, absorbantes et peu payées, dont le seul intérêt fut de me mêler au travail du paiement des cinq milliards et de voir, de très près, l'igno-

rance prodigieuse des grands chefs du Trésor public.

Mon pire crève-cœur était de passer chaque jour, (justement lorsque j'allais voir ces susdits grands chefs,) devant la Bibliothèque Nationale, sans pouvoir y reprendre ma place habituelle.

Durant les mois d'été, le très proche voisinage de Gautier me permettait de le retrouver chaque soir et chaque dimanche. L'hiver venu, esclave de ma tâche, j'étais, beaucoup trop à mon gré, privé du plaisir de le voir.

J'étais entré dans la banque en question comme on se réfugie sous une porte cochère en attendant la fin d'une averse. J'attendais là que le hasard se décidât à me libérer. Il s'y décida enfin.

Le père Charpentier étant mort, Georges avait repris la maison paternelle puis il s'était marié. L'idée me vint un beau jour, — je ne sais ni pourquoi ni comment — de lui offrir la collaboration de ma personne, y compris les quelques sous dont je pouvais disposer. L'entente se fit rapidement et cordialement entre nous, et le 1er avril 1872, je devenais avec mon vieux Zizi, et pour une première période de cinq ans, l'un des deux chefs de la maison d'édition du quai du Louvre.

Ces cinq années-là ont été les meilleures de toute ma vie.

Au catalogue, je trouvais l'œuvre de Gautier encore incomplète en ses parties principales.

Charpentier, étant autant que moi désireux de la compléter, j'allais désormais pouvoir vivre avec mon patron dans cette double intimité de l'amitié profonde et du travail. Charpentier s'en réjouissait

non moins que moi-même. Gautier l'avait connu tout enfant, il l'avait aidé au temps des difficultés qu'il avait avec son père, il avait été témoin à son mariage. Il était même advenu en cette occurence que le secrétaire, au moment de parapher les registres de l'état civil de la mairie de Limours, lui avait posé cette question :

« Savez-vous signer votre nom? »

Il était bien fatigué, bien triste et bien dénué, le pauvre cher grand homme, en ce printemps de 1872, et nous souffrions de savoir et de voir les soucis que lui inspiraient la difficulté d'assurer sa vie et celle des siens.

Il avait pour unique revenu assuré la pension de 3.000 francs que lui servait tout à la fin de l'Empire le Ministère de l'Instruction publique, en compensation du temps qu'il perdait dans les commissions des Beaux-Arts, à la présidence des jurys, des salons annuels, etc. Le gouvernement de la République la lui avait maintenue sans rien lui demander en échange.

Pour son bonheur — et aussi pour le nôtre — nous étions encore très jeunes et très naïfs ; les malins de lettres ne nous avaient pas encore enseigné la prudence, ils ne nous avaient pas encore appris à nous défier de notre premier mouvement. Si bien que, dès les premiers jours, et avec une unité de pensée qui, jusqu'au dernier jour, resta la règle de notre vie commune, nous imaginâmes un moyen dont le risque et la charge étaient des plus graves pour nos faibles ressources.

Nous établîmes en effet un traité stipulant que nous verserions à Gautier, chaque mois, 500 francs

à valoir sur ses droits d'auteur tant qu'ils n'atteindraient point 6.000 francs par an, — et ils n'atteignaient point alors 200 francs par mois en moyenne. — Il gardait intégral son droit au surplus. Annulant les traités précédents, nous élevions les taux de tous ceux qui n'atteignaient point le taux le plus élevé qui se trouvât sur aucun des traités existant dans notre librairie, avec qui que ce fût.

Nous étions fondés à penser qu'avec un tel budget — en 1871, il était relativement important. — Gautier aurait le nécessaire pour vivre, modestement il est vrai, dans l'état de quiétude morale et de repos qui, sa puissante constitution aidant, effaçerait la trace des fatigues et de la maladie qu'il avait subies durant le siège.

Ce que nous avons fait ainsi et avec joie, si lourde qu'en pût être pour nous la charge à pareille date, nous n'avons eu nul mérite à le faire. Au jour de la mort de Gautier, cela a été — malgré nous, — raconté tout au long dans divers journaux. Je me serais néanmoins bien gardé de le rappeler, si je ne croyais devoir rectifier des dires inexacts, concernant cette affaire qui touche à l'histoire des Lettres françaises.

Un article paru dans les *Annales* dit que les mensualités représentaient les droits d'auteur convenus pour chaque mois. Première inexactitude. On a écrit qu'elles étaient de 1.000 francs. Deuxième inexactitude.

Je dois le savoir mieux que quiconque, le traité étant écrit de ma propre main, de même que le libellé des reçus de 500 francs que j'apportais chaque mois.

On lit dans ce même article ce propos, attribué à Gautier expliquant son petit travail de répartition de l'argent qu'il venait de recevoir : « D'abord,... je prélève la dot de ma fille. » Et il poussait devant elle, raconte-t-on le petit obélisque de dix louis. Cette somme aurait donc été prélevée sur les vingt-cinq louis qui, au total, formaient la recette. Il ne serait donc plus resté le strict nécessaire pour les besoins courants de la maison ; on ne pouvait dès lors se tirer d'affaire qu'en se remettant à la besogne en forçant sa fatigue.

Cela, en dépit de toutes les apparences d'authenticité du témoignage qui en est apporté, je me refuse de parti pris à le croire véridique.

# CHAPITRE XVIII

La maladie de cœur. — La corvée du lait. — Les comédiens du champ de foire. — Une scène du *Capitaine Fracasse*. — L'eau-forte de Jacquemart. — Les œuvres oubliées. — Gautier filé par la police. — Ma lettre de service. — Comptes de ménage.

Durant l'été de 1872, où Charpentier avait loué à Neuilly une maison voisine de celle de ma famille, notre vie à tous deux fut orientée, d'une façon presque continue, du côté de Gautier. Naturellement, Charpentier, marié depuis un an à peine et à qui venait de naître un premier enfant, était celui de nous deux qui vivait le moins avec notre cher malade. Personnellement, je passais auprès de lui tout le temps que je pouvais rendre disponible, maintenant que j'étais délivré de la vie de bureau qui ne m'avait durant huit mois laissé la liberté de voir mon patron que le soir, les dimanches et les jours fériés.

La maladie de cœur dont il était atteint poursuivait son œuvre. La suite a quasiment prouvé qu'on

aurait pu l'enrayer. Le Dr Ricord, qui aimait et admirait profondément Gautier, s'était mis en tête de le guérir, mais, malgré tout son dévouement, il n'avait pu aboutir qu'à un résultat plutôt contraire au salut du malade. Son traitement régularisait peut-être directement les fonctions du cœur, mais il ne venait point à bout de l'enflure sans cesse plus envahissante, intense à tel point qu'on voyait apparaître à fleur de peau des colorations violacées de fort mauvais augure.

Rien n'égalait le dévouement de l'illustre praticien si ce n'est le désespoir qu'il ressentait en présence des résultats auxquels il aboutissait. Si précieux que fussent ses instants, il ne manquait point chaque jour d'accourir à Neuilly. Souvent il y venait plusieurs fois dans la même journée. Il s'efforçait d'accomplir, faute de pouvoir mieux, une sorte de cure morale. Il prolongeait ses visites qui duraient parfois une heure entière, et comme il était l'un des hommes les plus spirituels de son temps, sa causerie était par elle seule sinon un remède, du moins un soulagement.

Mais tout cela n'amenait aucune amélioration physique. Gautier lui-même, après avoir eu foi dans la science de son ami commençait à en douter. Nous nous creusions la tête pour le tirer de cette situation dangereuse et infiniment délicate.

Or, un jour que nous avions chez nous à Saint-James, deux de nos plus proches amis, le docteur Jules Worms, alors médecin en chef de l'hôpital Rothschild, l'un des praticiens, sinon les plus savants, du moins des plus intelligents que j'aie jamais connus, et le chirurgien Léon Labbé, alors en

pleine popularité, par suite de sa fameuse opération de l'homme à la fourchette, je leur fis part de mes inquiétudes et leur proposai de commettre, en une triple complicité, une grosse inconvenance. Nous irions tous trois, en voisins, à l'autre bout de la rue et, d'un air vague, je demanderais à Gautier de montrer aux deux docteurs sa collection de tableaux. Habilement ils le feraient parler et se formeraient une opinion sur son état, sans rien qui ressemblât à une consultation.

Jules Worms et Léon Labbé consentirent volontiers à ce que je leur demandais. En outre du plaisir de voir de beaux tableaux, ils auraient celui de faire la connaissance de Gautier qu'ils n'avaient jamais vu.

Gautier, réveillé, par la présence de ces deux hommes de science et, tout en leur montrant ses tableaux, les tint sous le charme de sa conversation. Puis, petit à petit, poussé par les questions des deux docteurs, il fit devant eux l'analyse de ses souffrances et de ses sensations. Il la fit si bien que, au sortir de la maison, les deux médecins me déclaraient que si tous les malades étaient capables de se décrire de la sorte eux-mêmes, la science verrait se tripler ses moyens de guérison.

Bien entendu, dans ces conditions, ils ne rédigèrent aucune espèce d'ordonnance, mais ils parvinrent à persuader au patient qu'il lui fallait absorber chaque jour quatre litres de lait.

On a raconté cette histoire en disant que la cure avait été déterminée par une lettre de Hetzel qui la préconisait. Cela n'est exact qu'à demi. On a raconté que le docteur Worms avait été envoyé par Roths-

child, c'est là une erreur complète. Le docteur Labbé est encore présent pour la redresser.

A partir de la visite des deux praticiens, le grand travail imposé aux gens qui entouraient Gautier fut de lui faire avaler son lait, car il l'avait en horreur. Cette cure de lait arrêta certes les progrès de l'empoisonnement; mais elle arrivait trop tard pour enrayer définitivement la maladie mortelle qu'un traitement malheureux n'avait pas pu arrêter.

L'enflure diminua quelque peu mais elle était encore si terrible que, bientôt, le patient fut hors d'état de rien faire de plus que de marcher dans sa maison.

J'avais pris l'habitude, à Neuilly, d'entrer chez lui chaque soir en débarquant de Paris. A cette heure-là les autres avaient usé toutes leurs forces de persuasion et c'était à mon tour de lui faire avaler sa tasse de lait. Il était bien souffrant et bien triste, et tellement fatigué que la lecture même l'épuisait. L'isolement dans lequel il vivait lui était lourd et pénible. Mon arrivée formait une petite diversion, et je n'avais pas autrement lieu de tirer vanité de l'impatience quelque peu enfantine avec laquelle il attendait chaque soir l'heure de ma venue.

Et, à peine étais-je arrivé, à peine avais-je eu le temps de voir la douce figure de contentement qui me faisait accueil, que l'une des vieilles sœurs apparaissait, portant une grande tasse pleine jusqu'au bord, la quatrième tasse de ce lait que chacun à son tour lui imposait depuis son réveil. Alors avec des gestes et des intonations de petit enfant, le pauvre malade, qui conservait son air de force et de puissance, suppliait, qu'on lui fît grâce de cette boisson

fade et écœurante. La vieille sœur pour qui ces scènes étaient un crève-cœur nous laissait en tête-à-tête. Et chaque soir, avec les mêmes mots dits de part et d'autre : lui, demandant grâce, moi, restant implacable, j'arrivais à lui faire avaler le breuvage détesté. Cela n'empêchait pas que le lendemain, quand approchait le moment de mon arrivée, il demandait plutôt dix fois qu'une si c'était l'heure où j'allais apparaître.

Nous deux Charpentier — pour ne parler que de nous deux — nous faisions de notre mieux pour lui procurer quelques distractions et pour imaginer des dérivatifs à ses souffrances morales et physiques.

C'est dans ce but que l'on imagina de monter, pour lui tout seul, une représentation très curieuse qui aurait lieu en plein air, dans le jardin de Charpentier.

Et voici comment :

Il y avait à la fête de Neuilly une baraque de saltimbanques dans laquelle on jouait des petites pièces — des comédies mêlées de chants, des mimodrames « avec décors et costumes analogues aux sujets » — disait le boniment que débitait le pître. On y jouait aussi et surtout la pantomime. J'avais eu, quelque temps avant la guerre, la bonne chance de pouvoir rendre à ces artistes forains un grand service.

Je viens de dire qu'ils jouaient la pantomime ; je dois ajouter que quelques-uns de leurs comédiens la jouaient d'une façon extraordinairement remarquable. L'un d'eux, nommé Becker, remplissait le rôle de Pierrot avec un talent tout à fait hors de pair. Il avait fait des trouvailles qui lui apparte-

naient en propre. Étant acrobate, au besoin danseur de corde, et, de plus, maître dans l'art des entrechats, il arrivait à des clowneries dignes de Debureau ou de Paul Legrand. Avec Becker, c'était, plein de naïvetés que jamais les professionnels des grands théâtres n'auraient eues, tout l'art des anciens funambules qui ressuscitait à un moment inattendu. Tout ceci, j'avais eu le loisir de l'écrire dans un *Thomas Grimm*, c'est-à-dire dans un article de tête du *Petit Journal*, qui était alors le plus populaire de tous les journaux.

Désormais la foule avait afflué à la baraque de Becker. Ce fut pour ses collaborateurs et pour lui un coup de fortune, et bientôt leur théâtre de toile se trouva insuffisant pour recevoir le public qui y accourait. Il se transforma et devint le « grand Théâtre Becker » que les familiers des fêtes foraines ont connu. Becker devenu un gros entrepreneur de spectacles cessa de jouer en personne la comédie. Mais au temps de l'humble baraque où je les avais vus pour la première fois, on eût fait de lui et de sa femme tout ce qu'on aurait voulu pour le seul amour de leur art.

J'allai trouver Becker à la fête de Neuilly et lui exposai que Gautier, étant malade, ne pouvait aller le voir jouer, malgré le désir qu'il en avait, d'après ce que je lui avais de longue date raconté de ses représentations de pantomimes. Et aussitôt il m'offrit de venir jouer à domicile, soit chez l'auteur de *Fracasse*, de *Pierrot posthume* et du *Tricorne*, soit en quelque lieu que je lui désignerais. Il ne réclamait, et ses camarades ne réclamaient avec lui, pour tout salaire, que le souvenir très doux d'avoir

joué devant Théophile Gautier et pour Théophile Gautier seulement.

Le jardin de Charpentier fut choisi comme lieu de spectacle et la troupe de la baraque de Neuilly y arriva au complet. Elle avait poussé la précaution jusqu'à apporter ses lanternes pour les jucher dans les arbres afin d'éclairer l'espace qui tiendrait lieu de scène. Mais voici que, au moment où la représentation en plein air allait commencer et où les invités s'apprêtaient à s'asseoir, une grosse pluie survint. On eut juste le temps de tout emporter et d'arriver à la galopade dans la maison de mon père qui était grande et qui comportait un salon très vaste divisé en deux parties, séparées par une large baie pourvue de rideaux. La partie la moins profonde constitua une scène très sortable et, chacun mettant la main à l'ouvrage, la partie la plus large fut vite garnie de sièges et transformée en salle de spectacle. Cette fête, toute intime, donnée par de pauvres comédiens ambulants, en un logis privé transformé pour les besoins de leur représentation, était — et j'y pense pour la première fois à l'heure présente — tout à fait analogue à celle où les personnages de *Fracasse* improvisent leur représentation dans l'orangerie du marquis des Bruyères.

Les comédiens du champ de foire de Neuilly se surpassèrent. Le Pierrot Becker fut merveilleux de fantaisie, de souplesse, d'acrobatie, de malice et de naïveté; sa femme, une Colombine fraîche, alerte, sincèrement jeune, se montra toute frétillante de ruse amoureuse et le pitre de la troupe étala sa bêtise lourde, bien portante et pleine de malice bouffonne.

Ainsi, après tant et tant de représentations qui depuis trente-sept ans avaient été pour lui la torture, l'auteur de *Gisèle* et de *Pierrot Posthume* eut la grande joie de contempler, sans fatigue et sans apparat, ces histrions de passage qui — encore que fort imparfaitement certes, et sans s'en douter, assurément, les braves gens! — pratiquaient la tradition des mimes antiques et les rites naïfs de cet art initial — comme il l'appelait — et qui pour lui était l'art suprême.

Et c'est à ces humbles baladins du champ de foire que l'homme de génie conçu dans le *Château de la Misère*, né sur le trône de toile peinte de Cendrillon, parmi les épaves d'une troupe de comédiens ambulants, dut sa dernière joie de grand artiste.

A cette même époque je m'occupais avec lui de la publication de ses *Poésies complètes* et nous avions confié le travail d'impression au plus parfait des imprimeurs de la fin du XIXe siècle : Simon Raçon, dont le nom doit être placé à côté de ceux des Elzévir, des Plantin, des Bodoni et des Didot. — Ah! c'était un drôle de type que Simon Raçon avec ses lunettes d'écaille à la manière de 1830 et son inévitable parapluie sous le bras! — Il s'était mis en tête de faire de ce travail l'un de ses chefs-d'œuvre de goût, de sobriété, de simplicité absolue. Dès le premier volume (*Émaux et Camées*) il y était parvenu et à tel point que — en même temps comme presque toujours — l'idée vint, à nous deux Charpentier, de placer en tête de ce volume un portrait du poète digne de lui et digne de son œuvre.

Il fut entendu que j'irais trouver Jules Jacquemart

pour lui demander de faire ce portrait. Jacquemart avait été terriblement éprouvé par la guerre; il se sentait très épuisé aussi. Quand je lui demandai de vouloir bien faire ce travail, son premier mouvement fut de me le refuser net. Il me parla de son excès de fatigue et du mauvais état de sa santé, — et il n'était que trop visible déjà. — Il me raconta que des Américains venus en Europe pour acheter, en bloc, tout un musée, lui avaient rendu visite et l'avaient prié de faire à l'eau-forte toute une série de gravures d'après leurs principaux tableaux. Ne sachant comment se débarrasser d'eux, résolu à éviter une entreprise qu'il jugeait au-dessus de ses forces, il leur avait demandé la bagatelle de huit mille francs pour les moindres planches.

Les Américains ne se l'étaient pas laissé demander deux fois. Ils avaient accepté séance tenante ce prix extravagant et avaient commandé un grand nombre de planches à huit mille francs l'une, au minimum. Jacquemart désolé d'être pris au mot avait cédé néanmoins. Il ne se croyait pas, me disait-il, le droit de frustrer sa mère et ses sœurs avec lesquelles il vivait, de la fortune que lui apportaient ces millionnaires. Et, en manière de conclusion, il me déclarait que pour faire le portrait par nous demandé il serait obligé de fixer un prix qui ne pourrait que nous sembler excessif :

« Vous penseriez ou Charpentier penserait, me dit-il, que j'abuse si je vous demandais cinq cents francs pour un petit bout de médaillon de sept centimètres de diamètre et cependant, au prix où je suis obligé de compter aujourd'hui le temps que mes forces me permettent d'utiliser, ce serait une somme

modeste. Notre vieille amitié et aussi le bonheur de célébrer de mon mieux la grandeur et aussi la beauté de Gautier, me seraient une douce atténuation au remords de faire attendre mes somptueux clients. »

Le lendemain, d'accord avec Charpentier, je retournais chez Jacquemart et j'acceptais de bon cœur ses conditions.

Il fit alors l'eau-forte merveilleuse qui figure en tête des *Émaux et Camées*. Elle a, en plus de son incomparable valeur artistique, l'avantage très grand d'être un portrait d'une ressemblance absolue. Il a pourtant été dessiné de simple souvenir et sans que le modèle eût posé. Jacquemart ne connaissait pas Gautier personnellement, mais comme il demeurait rue Pergolèse, il le rencontrait souvent dans l'omnibus Neuilly-Hôtel-de-Ville, c'est là qu'il l'avait maintes fois étudié. Bien entendu il avait eu recours à des photographies pour aider et contrôler la mémoire de ses yeux.

Aussitôt que l'impression du volume d'*Émaux et Camées* fut terminée, nous allâmes, Charpentier et moi, le porter à Gautier. Jacquemart, à qui l'honneur du beau portrait appartenait, avait été invité à se joindre à nous. J'ignore par quel subterfuge d'homme modeste et intimidé, il parvint à passer inaperçu pendant les premières minutes de notre visite dans le salon où nous nous trouvions avec lui. Lorsque nous eûmes ouvert la page qui fait face au portrait, Gautier à qui nous n'avions eu garde d'en souffler mot eut cette exclamation de joie :

« Ah! mes enfants, que c'est donc beau! Ah! que vous êtes gentils! C'est une merveille, ce portrait! Je ne permettrai plus jamais qu'on fasse mon portrait!

On ne le fera plus jamais. Ah! mes enfants, que c'est donc beau! »

Et c'est là-dessus qu'on tira Jacquemart du petit coin où il s'était blotti tout démonté. Et, pour la première fois de sa vie, il fut présenté à Gautier qui se déclara incapable de rien ajouter à ce qu'il venait de dire pour exprimer son émerveillement alors qu'il ignorait la présence de l'auteur du portrait. Et il le répétait une fois de plus avec la même émotion et avec les mêmes mots. Jacquemart en était tout confus.

Telle est la simple histoire de ce portrait célèbre.

De longue date Gautier s'était plu à récapituler devant moi, les œuvres qu'il avait rêvées ou qu'il avait ébauchées et que la nécessité de pourvoir au pain quotidien de toute sa smalah ne lui avait pas permis, soit de commencer soit de mener jusqu'à leur achèvement. Et maintenant il y revenait plus souvent que jamais.

Mais il existait ceci, dont il n'avait qu'une vague notion, c'est que, par l'étude d'ensemble de ses innombrables travaux, on arrivait à établir, que sans lien, apparent à première vue, la plupart d'entre eux était issue directement de ces œuvres rêvées. Elles émanaient de sa volonté permanente, irréductible de les exécuter quand même. Et cela était si vrai que lorsqu'on tenait le fil de ce labyrinthe où s'enchevêtraient tant de chapitres détachés, éparpillés, on aboutissait au raccordement de toutes les parcelles de chacune des œuvres projetées. Ce fil, il fallait le saisir et là était la difficulté suprême.

Pendant plusieurs années les tentatives de reconstitution de son œuvre avaient fait bien souvent

entre Gautier et moi le sujet de nos causeries, mais nous nous égarions dans les généralités les plus vagues. Nous n'aboutissions à aucune solution pratique. Il était matériellement impossible de tirer de mon patron aucun renseignement direct. Il n'avait qu'un souvenir extraordinairement vague de ce qu'il avait écrit.

Quand je lui demandais s'il avait fait quelque étude ou quelque article se rapportant au sujet d'un livre resté à l'état de projet, il me répondait avec une touchante innocence :

« Je n'en sais rien. Ça ne m'étonnerait pas. J'ai peut-être fait de la copie là-dessus. Mais où? Mais quand? Mais quoi? je n'en sais rien, non. » Et d'une voix lasse il ajoutait souvent : « J'en ai tant fait! »

Et il en avait en réalité tant fait que lorsque, par la suite, le bilan effectif de ce qu'il avait publié fut établi, il constituait, d'après un calcul justifié par pièce, la matière de deux cents volumes de contenance ordinaire.

Il fallait arriver à s'y reconnaître dans cette montagne de copies; et nous finissions par désespérer d'y jamais parvenir, quand la Providence se manifesta sous la forme du bibliophile belge, Spoelberch de Lovenjoul, qui possédait à Bruxelles la plus belle collection d'œuvres de la littérature française de 1830 à nos jours qui existât dans le monde entier. Il l'a léguée à l'Institut de France. Pour avoir une idée de son importance il suffit de constater qu'il a fallu, pour la pouvoir loger, construire un bâtiment spécial au château de Chantilly.

Le vicomte de Spoelberch avait un véritable culte pour deux grands écrivains français, Balzac et Gau-

tier; jamais il n'avait manifesté son existence vis-à-vis de ce dernier.

Or, au mois de juin 1871, Gautier qui était allé à Bruxelles, pour y voir son fils, qui y séjournait provisoirement, s'aperçut qu'il était filé par un policier, qui bientôt l'aborda et lui demanda son adresse. On était alors au lendemain de la Commune et ces sortes d'aventures n'avaient rien d'extraordinaire.

Il n'en fut pas moins fort intrigué quand, le soir de ce même jour, il reçut une lettre des plus gracieuses qui le priait de se rendre 22, boulevard du Régent. Il s'y fit conduire, et là, dans un hôtel somptueux, il trouva le maître du logis, le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, qui, après lui avoir adressé toutes ses excuses pour la façon incorrecte et baroque qu'il avait employée pour le découvrir et pour l'attirer chez lui, lui fit les honneurs de la plus complète de toutes les bibliothèques privées. Il lui eut vite prouvé que, contrairement à la tradition courante des purs bibliophiles, il avait lu tout ce qu'il possédait, il l'avait classé dans son cerveau tout aussi bien que sur ses fiches de références. Et, alors, il put montrer à Théophile Gautier l'intégrale totalité de ce qu'il avait publié, aussi bien en des livres, que dans les recueils périodiques, quotidiens ou autres, depuis la première ligne qu'il avait fait paraître jusqu'au jour où il lui parlait pour la première fois. Et pour la dernière fois aussi.

A quelques mois de là, je partais à mon tour pour Bruxelles, muni d'une lettre de Gautier, qui est, pour ainsi dire, ma lettre de service et que Lovenjoul a placée en tête de son *Histoire de l'Œuvre de Théophile Gautier*.

En voici la teneur :

Monsieur,

« Vous me rendriez un vrai service en permettant à M. Dreyfous, mon ami, que j'aurais accompagné à Bruxelles si je n'étais retenu à Paris pour le *Salon*, de chercher auprès de vous les renseignements, que *seul, vous possédez sur mon œuvre.*

« M. Dreyfous est l'associé de M. Georges Charpentier, fils du célèbre éditeur et son continuateur, il mérite donc votre confiance et vous pouvez lui ouvrir vos trésors.

« Je regrette bien que notre unique entrevue ait été si courte, mais j'espère qu'elle se renouvellera.

« Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« THÉOPHILE GAUTIER. »

A partir de ce moment j'ai trouvé, en la personne de Spoelberch, le collaborateur le plus sûr, le plus dévoué, le plus désintéressé qu'on puisse jamais rencontrer. Et, comme entrée de jeu, il eut le courage de dresser un état complet de tout ce qu'il possédait et qui constitue, en fait, le résumé de son *Histoire des Œuvres de Théophile Gautier.*

La liste que Spoelberch dressait pour notre premier usage ne put être prête qu'au bout de plusieurs semaines. Elle occupe un cahier de 24 pages où sont inscrits environ 2.500 articles ou études, *à ne compter que les textes non parus en volumes*. Il y a là une masse qui doit varier entre un million et 1,200.000 lignes de journal.

Il ne nous était guère possible de tirer rapidement

parti de cette liste qui ne comportait le plus généralement que le lieu et la date de publication de chaque morceau dans les périodiques. Il fallait, avant de pouvoir s'en servir utilement, avoir lu le tout, noté, classé chaque partie de ces 2.500 articles ou études. C'était là une besogne ardue et fort longue. J'ai eu la patience de la faire, mais il m'a fallu cinq années de labeur acharné pour la conduire à bonne fin.

Si incomplet que fût l'outillage dont nous disposions lorsque Gautier pouvait encore diriger notre travail, il m'avait été possible de préparer avec lui la publication de l'édition définitive des *Émaux et Camées* et la première édition du *Théâtre*, et de recueillir de sa bouche diverses indications générales relatives aux plans des ouvrages à établir en premier lieu par la suite. Quelques-uns même de ces plans furent dans leur ensemble dressés en sa présence et avec son concours ; tel, entre autres, celui du *Voyage en Italie,* tout à fait différent de l'ancien volume *Italia* qui ne contenait que Venise.

Pour rendre à Spoelberch, la seule politesse dont il fût capable, Gautier ébaucha un sonnet; mais il lui fut impossible d'aller au delà du premier quatrain. Son cerveau se refusait à un effort prolongé. Voici ce quatrain :

Au Vicomte de S. L.

Moderne est le palais, et le blason ancien,
Peint par Van Eyck au coin des portraits de famille
Rangés en ex-voto sur le vieil or qui brille,
Le jeune hôte du lieu le revendique sien.

Au dos de cet autographe, très intéressant en lui-même, se trouvait écrite cette petite note dont je remplace par des *x* les chiffres que j'ai oubliés :

| | |
|---|---|
| Ménage. . . . . . . . . . . . . . . . . | *x* fr. |
| Ernesta (mère de Judith et d'Estelle Gautier). | *x* fr. |
| Eugénie (mère de Théophile Gautier fils). . | *x* fr. |
| Théo.. . . . . . . . . . . . . . . . | 20 fr. |

Ce bout de papier était précieux pour quiconque avait vécu auprès de Gautier, parce qu'il était le témoignage vivant de ce que je me permets d'appeler ses procédés de comptabilité qui étaient d'une étonnante simplicité. Sitôt la copie livrée, Gautier en touchait le montant, puis, rentré à la maison, il vidait ses poches et faisait autant de petits tas de louis ou d'écus qu'il avait de charges à pourvoir. Et, comme vous le pouvez constater par le compte qui figure derrière le sonnet à Spoelberch, il se servait le dernier. Il s'accordait à soi-même, au divin Théo, comme l'appellent ses admirateurs, quoi? un louis pour son argent de poche, ses omnibus et ses menus plaisirs.

Au risque de passer pour un sentimental et, qui plus est, pour un imaginatif, j'avoue l'émotion que j'ai toujours ressentie à la lecture de ces trois mots : Théo, 20 francs.

Je crois que jamais l'idée n'était venue à Gautier, qu'on pût inscrire ses recettes et ses dépenses sur des carnets ou sur des livres quelconques. Il était rare d'ailleurs qu'il n'y employât même pas des bouts de papier, même provisoires. Dans sa chambre à coucher, il y avait, sur la cheminée ornée

d'une glace sans tain qui donnait vue sur les hauts peupliers qui bordent la Seine, un grand buste en marbre par Clésinger le représentant, lui, Gautier, tel qu'il était vers 1848, lorsqu'il portait la moustache et la barbiche. Cette œuvre d'art, très remarquable, ce document iconographique des plus importants, appartient aujourd'hui au petit-fils du poète, le docteur Paul Théophile Gautier.

Il n'était pas rare que Gautier inscrivit sa comptabilité sommaire sur le pectoral de ce buste après quoi, mettant un peu de salive au bout de ses doigts, il effaçait les traces de la mine de plomb sur le marbre et le débarbouillait consciencieusement.

Là était le maximum de ce que Gautier pouvait faire comme notation de ses affaires d'argent, aussi n'ai-je pu m'empêcher de sourire lorsque j'ai lu dans le très précieux et excellent ouvrage de Lovenjoul, un état des recettes que Gautier aurait effectuées durant un ensemble d'années.

Malgré tout le désir qu'il en pouvait avoir il ne pouvait donner aux œuvres du passé qu'une part de ses forces et de son temps. L'impérieuse nécessité d'un travail plus lucratif lui en faisait une loi.

Il semble en vérité que tout dans sa vie voulait y faire image pour le mieux définir ou que, si vous le préférez, son être intime se reflétait dans tout ce qui, bêtes ou gens, vivait de lui, sur lui, autour de lui. Aussi disait-il volontiers :

« Quand je serai vieux et quand je ne pourrai plus travailler, je tâcherai d'obtenir une place de chat dans ma maison. »

En 1872 il n'était pas encore vieux, mais il ne pouvait plus travailler, — ce qui est pire que la vieil-

lesse, — et il n'avait pas pu obtenir une place de chat dans sa maison.

Tout au plus avait-il la place du bon chien qui actionne sans fin le tambour générateur de la meule à broyer le grain.

# CHAPITRE XIX

*Le Preneur de rats de Hammeln.* — As-tu vu la gloire ? — Le blanchisseur Floquet. — L'*Histoire du Romantisme*. — Jules Vabre, le compagnon miraculeux. — La cave de Pétrus Borel. — Le don d'admirer.

A le voir ainsi travailler il était facile de voir que la gêne obligeait Gautier à un tel labeur. C'est alors qu'intervint spontanément Eugène Manuel, alors chef du cabinet de Jules Simon, ministre de l'Intruction publique. S'il était un poète au-dessous du médiocre Eugène Manuel était, par contre, un très brave homme. Il s'ingénia à trouver un prétexte pour faire verser à Gautier, par la division des Beaux-Arts, une somme de quelque importance, et qui n'eût aucune apparence de secours, même déguisé.

Il eut donc l'idée de faire commander à l'auteur de *Gisèle* un livret de ballet qui lui serait payé sur le budget de l'Opéra. On lui verserait une prime relativement importante, en attendant que le musicien

fût désigné et que l'éventualité plus ou moins lointaine de la représentation se réalisât. Ni Eugène Manuel ni son ministre ne comptaient aucunement sur la prompte exécution de cette commande qui, du reste, était contraire à tous les précédents.

Gautier ayant reçu la somme fut tracassé par l'idée de tenir ses engagements et de livrer le texte de son ballet. A ce sujet il me raconta que, au temps de sa jeunesse, étant tombé malencontreusement et se trouvant pendant longtemps hors d'état de se servir de sa main droite, il avait appris à écrire de la main gauche. « Pour le moment, concluait-il, je ne puis me servir ni de l'une ni de l'autre. » Et il supputait le moment où il pourrait se remettre à la besogne.

Sous prétexte de lui épargner de la fatigue je lui offris de venir chez lui, chaque matin, de très bonne heure, avant mon départ pour Paris, et d'écrire sous sa dictée. Il accepta tout simplement mon offre; il me fit l'honneur de n'en être aucunement étonné et celui de comprendre que cela ne méritait de sa part aucune espèce de remerciement.

On travaillait dans une petite chambre peu meublée. Gautier était étendu sur un fauteuil, tenant ses malheureuses jambes et ses pauvres pieds enflés allongés sur des coussins et réchauffés par une couverture de voyage. On se disait à peine bonjour en entrant et la dictée commençait. Le ballet avait pour titre : *Le Preneur de rats de Hammeln*. La séance de dictée durait chaque matin pendant une heure et demie au moins; nous travaillions bien tranquilles, au premier étage, pendant que les deux vieilles sœurs vaquaient aux besoins de la maison

en bas, et que les jeunes mariés étaient en villégiature, loin de Neuilly. Et ils s'y trouvaient bien, je suppose, puisqu'ils y restaient. A leur retour la dictée était terminée sauf pour les cinquante dernières lignes.

Personne ne fut plus étonné qu'Eugène Manuel lorsque je lui dis que le ballet qu'il avait commandé était terminé.

Seul Eugène Manuel a eu l'initiative de cette bonne action d'où est sortie un livret exquis. Je ne me suis pas cru en droit de le faire entrer dans la seconde édition du *Théâtre* de Gautier que j'ai publiée après sa mort (la première édition avait été établie par moi sous sa propre direction) mais Bergerat l'a publié dans un de ses ouvrages. En guise de commentaire, il l'a agrémenté d'une histoire par laquelle il met en question Massenet. Elle est l'inexactitude même. Et la preuve en est que Massenet n'a jamais écrit la musique de ce livret qu'il aurait obtenu avec tant de joie. Il y a là une confusion de souvenir que je m'explique lorsque je me rappelle que Massenet était tout simplement venu à Saint-James pour assister à la représentation de la pantomime de Becker qui fut jouée dans notre salon de Saint-James.

C'est à peu près vers cette époque où le matin Gautier me dictait le *Preneur de Rats* que, certain soir, où j'arrivais comme d'habitude pour lui faire avaler son quatrième litre de lait, je le trouvai tout heureux.

De si loin qu'il m'aperçut il me cria :

« As-tu vu la gloire? Non... Eh bien, moi, j'ai vu la *Gloire*. Et je l'ai vue aujourd'hui même ! »

Et sans attendre ma demande d'explications il continua :

« Eh bien, (et ici pour la vingtième fois j'ouvre une parenthèse pour redire que c'est le sens exact de ses paroles et non point ses paroles que je répète.)

— Eh bien ! la gloire c'est Floquet !

« Tu ne connais point Floquet? tu connais peut-être celui qui a crié : « Vive la Pologne, Monsieur ! » Mais ce n'est pas celui-là. La Gloire c'est mon ami Floquet. »

« Vers trois heures Zoé arrive ici de l'air que tu lui connais et me dit :

« Il y a en bas un monsieur qui voudrait te parler. »

« Je lui réponds : « Que veut-il, ce monsieur?

— Je n'en sais rien. Il m'a simplement dit qu'il s'appelait Floquet.

— Floquet, soit ! Mais comment est-il ton Floquet?

« A-t-il des favoris en côtelette? A-t-il une grosse tête ronde qu'il rejette en arrière jusqu'au milieu de son dos? Est-il élégant et majestueux, ton Floquet?

Mais Zoé, sans se laisser plus longuement questionner, me coupe mes effets — comme toujours — et déclare qu'il n'était rien de tout cela, mais tout au contraire un petit maigre, revêtu d'habits très modestes, et qui même, croyait-elle, serait quelque peu bossu.

« Dans l'état calamiteux où je me trouve je n'aime pas à me déplacer sans nécessité. Je dis donc à Zoé : « Fais-le monter, ton Monsieur Floquet, et s'il est

vraiment bossu, je lui passerai la main dans le dos, nous en avons tous grand besoin. »

Au bout d'un instant Floquet — mon ami Floquet — apparait, embarrassé de toute sa personne, en général, et de son chapeau en particulier. Il balbutiait des bonjours vagues. Je lui tends de mon mieux la perche en le priant de s'asseoir et de me dire en quoi je puis le servir. Mais il reste debout et muet. Enfin, se décidant à parler il me tient ce discours :

« Mon bon monsieur, voilà : c'est moi que je suis Floquet. Je suis blanchisseur, je suis un enfant de Neuilly, j'ai toujours travaillé dans l'arrondissement, je suis maintenant à Boulogne, ça n'empêche pas que j'ai lu tout de même vos livres et que je vous ai bien souvent regardé passer dans Neuilly. Alors depuis longtemps j'ai une idée qui me tracasse. J'ai une énorme envie de vous voir de près. Il y a longtemps que ça dure. Ce matin je me suis dit : « Eh bien tant pis, je vas y aller. Il ne me mangera pas, après tout. » Eh bien maintenant je vous ai vu, je suis content, c'est tout ce que je voulais. Et je m'en vas. »

Eh bien, c'est ça la Gloire. Et la Gloire ici ça s'appelle Floquet! »

Quand, quelques semaines plus tard, la mort de Gautier fut annoncée par les journaux, on vit vers le soir arriver rue de Longchamp, un petit homme bossu, malingre, habillé comme un ouvrier. Il entra bien timidement et dit :

« C'est moi que je suis Floquet. Je viens vous demander une grâce, c'est celle de le veiller cette nuit. » Et il pleurait.

Il me semble que si j'avais été à la place des

enfants, moi qui connaissais toute l'histoire, je lui aurais accordé cette grâce.

Au jour de l'enterrement il y avait devant moi, depuis la rue de Longchamp jusqu'au cimetière Montmartre, un petit homme bossu, malingre et mal mis qui marchait tout seul, silencieux et navré. A la description que Gautier m'en avait fait j'ai pensé que ce devait être Floquet. Je n'ai pas osé lui demander son nom. Je n'ai jamais vu Floquet que de dos, je n'ai jamais entendu le son de sa voix.

J'en ai gardé une tristesse et un regret.

Pendant la fin de l'année 1871, Gautier avait travaillé dans divers journaux, notamment dans un journal d'importance médiocre qui avait nom *La Gazette de Paris*. Il n'avait, à proprement parler, hormis celui-là, dont l'existence fut éphémère, aucun journal attitré où caser sa copie. C'est seulement au commencement de 1872 qu'il s'aboucha avec la direction d'un journal qui eut son heure de véritable succès : le *Bien public*.

A côté du *Bien public*, il avait un journal tout entier dévoué à sa personne et à son talent : l'*Illustration*, dirigé par un de ses plus chers amis, Auguste Marc, qui en toutes circonstances lui avait donné maintes preuves de son dévouement.

Et lorsqu'en 1872, Auguste Marc demanda à Gautier d'écrire le Salon dans *l'Illustration*, comme il l'avait écrit déjà l'une des années précédentes, peut-être avait-il comme une intention secrète de lui rendre la vie plus facile.

Gautier n'écrivit, de ce Salon, qu'un seul article. Il avait pour titre : *Ceux qui seront connus* et pour sujet, par conséquent, les travaux des artistes nou-

veaux venus et jeunes qu'il signalait à l'attention du public de l'avenir.

En même temps il préludait dans le *Bien public*, à la publication de *L'Histoire du Romantisme.* Commencée en mars, elle fut interrompue en août, le jour où la plume tomba des mains du poète. Et je ne dis pas ici : « tomba » parlant au figuré. Ses doigts qui s'efforçaient de la tenir encore avaient dû lâcher prise, et elle avait chu sur le pupitre où j'écris en ce moment. C'est à la place même où j'écris qu'elle est tombée.

La totalité de ce qui a été écrit de cette *Histoire du Romantisme*, soit douze chapitres, occupe les cent quatorze premières pages du volume auquel j'ai cru devoir conserver le titre d'*Histoire du Romantisme*, titre que je me suis efforcé de justifier en joignant au texte inachevé du *Bien public* une série de notices romantiques cueillie dans tous les journaux où Gautier les avait publiées. Elles consistaient en des articles sur la plupart des grands écrivains et des grands artistes de cette période que Gautier a qualifiée de « période climatérique du génie humain. » Il aimait de façon toute spéciale ces sortes de notices. « J'ai, disait-il en souriant, un talent tout particulier pour enterrer le camarade. »

Il ressentait un charme mélancolique, et pourtant très doux, à passer en revue et les choses et les hommes du temps de sa jeunesse ; il était resté fier des belles folies auxquelles il avait participé. C'est alors qu'il venait d'écrire le chapitre intitulé *Le Gilet Rouge* qu'il eut — il me semble bien que j'étais à cet instant-là seul avec lui — cette exclamation mélancolique tant de fois citée depuis lors :

« Ah! ce gilet rouge! Je ne l'ai mis qu'une fois et je l'ai porté durant toute ma vie! »

Mais par contre il avait des gaîtés d'enfant et de bons rires francs et larges quand sa mémoire lui rappelait les extravagances des temps héroïques, alors qu'on buvait « l'eau des mers dans des crânes de mort » en ce banal cabaret du Moulin rouge qui n'avait rien de commun avec un moulin, mais qui était tout simplement une masure à un seul étage, peinte de la plus criarde des couleurs, sang de bœuf en colère; jusqu'aux environs de 1870 elle avait survécu parmi les maisons respectables de l'avenue de la Grande-Armée. Il ne manquait jamais de me la montrer quand nous passions devant elle, sur l'impériale de l'omnibus.

Parmi les types bizarres dont il avait eu le temps de tracer la silhouette, se trouvait *le compagnon miraculeux*, l'inséparable de Pétrus Borel, Jules Vabre, celui-là même qu'il avait jadis ainsi portraicturé :

Terreur du bourgeois chauve et glabre,
Le compagnon miraculeux...

Vabre était l'auteur du *Traité de l'incommodité des commodes*, ouvrage maintes fois annoncé sur les couvertures des ouvrages romantiques, aux alentours de 1830. Mais qui jamais ne parut.

Dans son article Gautier semblait douter de l'existence réelle de ce *traité* à la fois ignoré et célèbre, et il en souriait doucement. Je ne l'ai su que trop tard pour pouvoir l'éclairer sur ce point d'histoire littéraire — si Joseph Prudhomme veut bien me permettre de m'exprimer ainsi.

Eh bien oui, *le Traité de l'incommodité des commodes* a été écrit et même écrit en son entier. Mais, comme il est noté dans l'Histoire du Romantisme même, Jules Vabre était né « sous une étoile enragée ». Son manuscrit, qu'il ne publiait pas ou faute d'argent, ou par manque d'éditeur ou par ce qu'il ne le trouvait jamais assez parfait pour être lancé dans le monde, l'avait pendant des années et des années suivi un peu partout et en particulier en Angleterre, logeant tantôt dans un meuble, tantôt dans un autre. C'est sur le sol de la perfide Albion qu'il a disparu, victime sans doute de la vengeance de quelque tiroir de commode ou de quelque ébéniste rancunier.

Jules Vabre, après une absence totale qui durait depuis bien des années, vint un jour faire une courte visite à Gautier, puis s'éclipsa de nouveau et tant et si bien que, dans le chapitre qu'il lui consacre, l'auteur de *l'Histoire du Romantisme* pose cette double question : « Est-il mort, est-il vivant? »

A l'heure où elle était posée il était parfaitement vivant, et bien portant.

Jules Vabre, de même que Robelin, était architecte de son état, mais, alors qu'il est facile de trouver la trace des travaux de Robelin, il reste supposable que Jules Vabre ne fut jamais qu'un architecte honoraire. Peut-être même n'a-t-il jamais dépassé le grade d'élève architecte. Toujours est-il qu'il advint qu'un propriétaire de la rue Fontaine-au-Roi l'avait chargé de reconstruire sa bicoque qui, tombant en ruine, était devenue inhabitable. Étonné de cette aubaine, Jules Vabre y avait conduit son cher intime ami Pétrus Borel, pour lui montrer le local.

Mais ne voilà-t-il pas que le fantastique Pétrus avise une cave presque habitable et décrète qu'il y veut établir son domicile.

Jules Vabre trouva cela tout naturel. Il installa le lycanthrope dans la cave, s'y logea avec lui. Là, perdu dans les rêveries d'œuvres à produire un jour ou l'autre, il négligea à tout jamais de réparer le reste du bâtiment. Telle fut l'histoire de cette cave célèbre où vécurent le lycanthrope et son compagnon miraculeux. Les nombreux critiques qui en ont parlé à propos de Pétrus Borel, ont le plus souvent omis d'y signaler la présence de Jules Vabre. Inutile de dire que le propriétaire de l'immeuble que Jules Vabre laissait en détresse finit par choisir un architecte moins hospitalier et moins contemplatif et convia ses deux locataires malgré lui à se pourvoir d'un autre sous-sol.

Jules Vabre, qui avait une admiration folle pour Shakespeare, partit pour l'Angleterre, sans autre but que de pouvoir connaître à fond la langue ancienne et l'œuvre du vieux Will. Il y resta sans donner de ses nouvelles à personne de ses amis. Enfin, sentant arriver la vieillessse, il revint en France tout aussi pauvre qu'il était lorsqu'il s'était expatrié, mais connaissant à fond Shakespeare. Et cela suffisait à son bonheur. Il n'avisa d'ailleurs personne de son retour, ni ne demanda l'aide de personne.

Je n'eusse point soupçonné la survie de Jules Vabre si, quelques mois après la mort de Gautier, lors de la publication du volume de *l'Histoire du Romantisme,* je n'avais reçu une lettre, dont l'enveloppe me qualifiait d'exécuteur testamentaire de Théophile Gautier; ce qui d'ailleurs est un peu la vérité. Cette

missive, qui était un modèle de calligraphie, me faisait assavoir, avec signature à l'appui, que Jules Vabre était encore vivant. Il faut supposer qu'à ce moment-là j'étais fort occupé car je n'eus pas le temps d'aller voir cet extraordinaire revenant.

Mais, comme Paris est très petite ville, — comme chacun le devrait savoir, — un moment vint, après plusieurs années d'oubli, où je me trouvai face à face avec le compagnon miraculeux.

Il m'apparut sous les espèces d'un vieux bonhomme sensiblement analogue à son confrère et camarade Robelin, mais avec cette notable différence que l'architecte de la basilique de Saint-Denis, le collaborateur de *Notre-Dame de Paris*, était resté, malgré ses quatre-vingts ans, très chevelu, alors que l'auteur du *Traité de l'incommodité des commodes* arborait une calvitie complète et légèrement bleuâtre plus lamentable encore que celle des *philistins* et des classiques auxquels il criait du haut du poulailler du Théâtre-Français, dans les soirs orageux d'*Hernani* : « Silence les genoux ! ! ». La figure petite, ratatinée, d'une pâleur azurée, était garnie d'une barbe en pointe du plus beau blanc, rare, soyeuse, courte, légère. Avec ses façons de trotte-menu, ses gestes de chat très doux qui craint de se mouiller, avec son art de ne tenir aucune place là où il passait, et de passer à travers gens et choses d'une sincère allure de desintéressement, d'ignorance de tout ce qui constitue la vie, Jules Vabre donnait l'impression d'un être impalpable et sublunaire. Ses vêtements de couleur sombre, très propres, très corrects, très bien brossés, étaient de ceux dont il est impossible d'imaginer qu'ils aient jamais pu être neufs. A

quarante ans de distance, en dépit de son physique de vieillard, Jules Vabre avait toujours l'air de sortir de la cave de Pétrus Borel. Je sais par une lettre de lui datée de 1874 que, à cette date, il habitait 28, rue Saint-Sulpice, et je me demande encore en ce moment à quel étage souterrain il avait pu trouver un domicile où se loger selon ses goûts de troglodyte.

De même que, en 1830, et que durant sa vie toute entière d'ailleurs, — à Paris comme à Londres, en 1874 de même qu'en 1830, il vivait dans une invraisemblable pauvreté, très simplement, très fièrement, sans la moindre apparence d'une plainte, sans la pensée de se plaindre. Il donnait quelques rares leçons d'anglais à des demoiselles. Quand je dis à *des* demoiselles, je ne suis pas bien certain que ce pluriel n'est pas une amplification. Le plus souvent, il avait une seule élève à la fois ; c'était du reste tout naturel qu'il en eût fort peu, bien que sachant l'anglais mieux que personne. Sa doctrine étant que la seule raison d'être de la langue anglaise était Shakspeare, il eût cru renier toute sa vie en essayant d'enseigner rien autre chose que la lecture de son vieux Will.

Au cours de ses quarante années de travail sur Shakespeare, il était parvenu à produire, en tout et pour tout, la traduction de deux ou trois œuvres seulement, et encore, la seule qu'il considérât comme achevée était celle de *Roméo et Juliette*. Pendant plusieurs années il alla vainement de porte en porte pour chercher une bonne créature qui voulût bien publier cette traduction de *Roméo et Juliette*, mais le Sort voulait que cet écrivain qui n'écrivit

jamais que son fameux *Essai* et ces deux ou trois traductions jouerait de malheur jusqu'au bout, car, de même qu'il avait perdu en Angleterre son *Traité de l'incommodité des commodes,* il perdit, dans quelque cave ou dans quelque grenier de Paris, sa traduction de *Roméo et Juliette.*

Et c'est ainsi que la postérité fut frustrée des deux œuvres uniques de Jules Vabre, le compagnon miraculeux.

On peut parler de lui, qui fut dans sa jeunesse un prodigieux mystificateur, avec un certain sourire que nul ne saurait taxer d'irrespectueux. Ce vénérable « héros de 1830 », comme il est dit dans l'œuvre de son glorieux ami, mérite qu'on récite en son honneur ce quatrain des *Vieux de la Vieille* :

Ne vous moquez pas de ces hommes
Qu'en riant le gamin poursuit,
Ils furent le jour dont nous sommes
Le soir, et peut-être la nuit ;

car, ce petit vieux chauve et falot était identiquement, à soixante-dix ans, ce qu'il avait été lors de sa vingtième année. Il avait conservé toute sa candeur. Je l'ai connu à cet âge où l'on a bien quelque droit de devenir égoïste tel qu'il était au temps de Pétrus Borel, partageant le peu que lui laissait sa misère, avec d'autres plus malheureux que lui. On le voyait maintes fois arriver chez eux aux heures des repas ; et, sous prétexte de s'inviter à dîner, et sous prétexte de fournir sa part, il apportait des petites provisions, qui formaient le plus gros du repas commun. Comme de juste, au dessert, il y avait

toujours des vers de Victor Hugo, et la lecture de fragments de Shakespeare.

Par quelle nuit d'hiver, sous quel grand clair de lune, dans quelle mansarde ou dans quel hôpital, en quel lieu, quel qu'il soit, Jules Vabre est-il mort? Je l'ignorerai toujours. Il a vécu comme un oiseau du bon Dieu et, de même qu'un oiseau disparaît dans le bois, sous un lit de feuilles mortes, le pauvre oiselet d'Art et de Rêve qu'il fut. est passé de sa vie de néant dans le néant final, sans que personne ne l'ait entendu tomber de la branche du haut de laquelle, pour la dernière fois, il continuait à causer avec les étoiles.

Il y a, tels que lui, des êtres dont le farniente est toute une œuvre, dont le non-être est toute une vie. Chaque génération a les siens, et Jules Vabre, en son genre, fut sans conteste le plus complet de ceux de la bande romantique. Ne le plaignons pas trop. Il a connu, à toute heure de sa longue vie, la plus noble, la plus grande joie qu'il soit donné à l'homme de connaître : la joie d'admirer.

Ce don d'admirer a créé la splendeur et la force de la phalange romantique; grands et petits, heureux ou malchanceux, tous les artistes, tous les écrivains de ce temps-là le possédèrent au plus haut degré. Beaucoup l'ont gardé jusqu'à leur dernier jour et il les a consolés de tout.

Nul ne fut autant que Gautier prodigue de son admiration, nul ne fut à son égal sincère et croyant lorsqu'il la manifestait.

Après bien des semaines de lutte cruelle contre l'impuissance de travailler où il était réduit. il avait tenté de continuer le récit de la première représen-

ation d'*Hernani*. Au bout de quelques lignes il fut pris d'une de ces sortes de syncopes analogues à celle dont j'ai été par deux fois témoin, l'une le jour de l'entrée des Allemands à Paris, et l'autre en mai 1872, en voyant, lors du mariage de sa fille cadette, cette enfant tant aimée franchir d'un bond le seuil de la maison paternelle.

Le dernier mot que traça sa plume fut celui de cette charmante Delphine de Girardin dont il écrivait jadis à ses sœurs, en 1858 : « Celle-là m'aimait bien et je pleure toujours sa perte. »

Il n'en parlait jamais sans des larmes dans la voix.

## CHAPTIRE XX

Progrès de la maladie. — Le trône accidentel de la princesse Mathilde. — L'*Iliade*. — Alors tu t'en vas! — Mort de Gautier. — Funérailles aux frais de l'État. — Devant la statue de Moncey. — Discours de Dumas fils. — Une manifestation de Camille Doucet.

La maladie désormais condamnait Gautier à passer tout son temps confiné, dans sa chambre, quelquefois sur une chaise longue, le plus souvent dans un grand fauteuil, dont il pouvait difficilement se lever. De jour en jour, l'enflure des pieds et des jambes devenait plus terrible, et le traitement lacté ne parvenait pas à en arrêter la trop rapide progression.

Parfois Gautier était pris de sommeil, mais non plus de ce bon sommeil qu'il avait jadis, mais d'une sorte de lourdeur, d'une façon d'anéantissement de soi, qui l'abattait et contre lequel il luttait inutilement. Il vivait très isolé; sa principale compagnie était bien souvent celle de ses deux vieilles sœurs, dont il écoutait, avec une mansuétude attendris-

sante, les histoires vingt fois redites et pour la plupart dénuées d'intérêt.

L'aînée de ses filles était, depuis quelques mois, à peu près rentrée en grâce. Elle apparaissait désormais de temps en temps chez lui. Mais après six années d'absence la camaraderie paternelle du temps de sa prime jeunesse n'existait plus. Était-elle là, il était content, était-elle partie, il disait qu'elle était venue. Et c'était tout.

Les jeunes mariés faisaient de longues absences. On ne peut leur en faire un gros crime et, tout en souhaitant leur prompt retour, il était premier à se réjouir de leur liberté. Son fils, Théophile, qu'on n'appelait jamais dans l'intimité autrement que Toto, venait souvent, et sa femme plus souvent encore. Elle avait envers son beau-père des formes de déférence et de tendre respect très douces et qui le charmaient.

Elle amenait avec elle son fils âgé de quelques mois, et Gautier, superstitieux comme il le fut de tous les temps, adoptant au bénéfice de ce petiot la tradition orientale qui prétend que lorsqu'on flatte un enfant cela lui porte malheur, prodiguait d'une voix tendre à ce tout petit, le chapelet des injures et des gros mots nécessaires pour conjurer le mauvais sort.

L'enfant reposait par terre sur le tapis, et le grand-père, de son gros pied gonflé, que la jambe arrondie par le gonflement, animait avec peine, s'amusait à le rouler, en le qualifiant de « petite ordure » et « d'être abject », et de tous les mots les plus insultants que son prodigieux vocabulaire mettait à son service. L'enfant ne s'en offensait pas;

il s'amusait beaucoup d'être ainsi roulé sur le tapis.

Il ne lui en a d'ailleurs pas gardé rancune car il a aujourd'hui, à son tour, un fils qui ressemble curieusement au portrait de son arrière-grand-père adolescent.

Le tapis sur lequel était posé l'enfant de Toto provenait d'une attention délicate de la princesse Mathilde. Ce n'était point un objet de grand luxe, c'était un de ces épais tapis de prière en feutre persan, de teinte beige, discrètement brodés de couleurs gaies. Il était particulièrement doux à la marche et, par cela, fort précieux pour un homme qui ne pouvait plus supporter aucune chaussure.

La princesse ne se contentait point de se faire représenter par ce souvenir, elle venait souvent de sa personne s'installer durant des après-midi tout entières, auprès de l'ami à qui son état de santé ne permettait plus de lui rendre visite et pour qui sa venue était une joie profonde. Elle arrivait au début de l'après-midi et ne quittait Neuilly que vers l'heure du dîner. Le pauvre malade était dans son fauteuil, près de la cheminée, en veston de velours noir ou de molleton rouge, en chemise molle, et, comme toujours, en lutte ouverte avec son terrible pantalon de velours noir qui lui glissait des hanches et qu'il lui fallait sans cesse rattraper pour l'empêcher de dégringoler sur ses chevilles.

La princesse était, le plus généralement, assise sur un meuble carré, tout en bois, quelque chose d'analogue à une caisse de chêne qu'on aurait posée sur quatre fortes roulettes ou plutôt une sorte de large tabouret disposé pour circuler facilement dans la chambre.

Ce n'était, révérence parler, rien autre chose que la table de nuit. Étant donné l'état de santé du malade, il est supposable que la vaisselle, qualifiée de nocturne par les gens du grand monde, devait s'y trouver incluse.

Quand j'étais tout petit, ma vieille bonne avait coutume d'appeler cela le trône. Et c'est sur ce trône-là, — notablement différent, vous en conviendrez, de celui auquel elle était accoutumée, — que prenait place durant des heures et des heures, cette Altesse impériale, fille de roi et nièce d'empereur, qui, en l'absence de l'impératrice Eugénie, tenait la place officielle à la droite de Napoléon III. Et sur ce trône spécial de Neuilly, elle conservait, — si prosaïque et si peu distingué qu'il fût, — son air de grande dame. Elle était vraiment la femme de son surnom : « la bonne princesse ». Elle n'était plus jeune, et il lui restait encore beaucoup de son extraordinaire beauté d'autrefois ; elle apparaissait si bon-enfant, si simplement (passez-moi l'expression) « enfant de la maison », que moi qui étais aussi l'enfant de la maison, j'avais plaisir à causer avec elle en quelque sorte comme avec un bon camarade. Naturellement je ne lui disais point ma façon de penser sur son auguste famille, mais, à part cela, je lui parlais en toute franchise et sincérité, et à tel point qu'elle dit un jour à Gautier :

« Il est bien gentil, votre jeune ami, mais ne croyez-vous pas qu'il est un peu communard ? »

Gautier lui avoua que j'étais un peu communard, mais que je n'étais point un méchant homme.

De cette époque date le flirt que j'entretins avec la princesse et qui dura jusqu'à sa mort. Nous nous

adressions toutes les gentillesses possibles par l'intermédiaire d'amis communs. Toto et sa femme étaient le plus souvent les messagers de nos amabiités réciproques.

Vers la mi-septembre, la maladie qui tenaillait Gautier s'aggrava de jour en jour avec une ténacité tragique.

L'enflure des jambes s'exaspérait jusqu'à faire crever la peau en certains endroits; elle remontait chaque jour un peu plus haut. Gautier, grand rêveur devant l'Éternel, ne semblait plus, lorsqu'il était en silence, suivre ses rêveries, et si, de tout temps on l'avait vu allumant et rallumant le même cigare, qui parfois lui tombait des lèvres et étalait sa cendre sur le veston et sur le gilet, maintenant on le voyait ne l'allumant plus que de loin en loin et toujours oubliant de le fumer.

S'habiller lui était devenu presque impossible et sa sœur Zoé lui servait de valet de chambre tout en défilant une fois de plus le chapelet de ses insipides histoires; lui, ne cessait de la remercier de ses soins. Il était vraiment touchant de la voir lorsqu'elle peignait et bouclait les longs cheveux de son frère qui se laissait faire comme un petit garçon.

Ses lectures qui jadis ne s'arrêtaient jamais, étaient devenues rares. Mais il était un tout petit volume sur lequel il promenait sans cesse son œil de myope et auquel il semblait prendre grand intérêt et grand plaisir. Je le connaissais, ce petit volume; c'était *l'Iliade*, admirablement imprimée, en grec, et pour la centième fois il le relisait dans le texte, aussi naturellement que vous ou moi nous aurions lu le journal. Et, ainsi, ce romantique qui, toujours et en

tout, comme l'a dit Alexandre Dumas fils, fut un Grec du temps de Périclès, semblait renouer la tradition qui l'attachait à ses aïeux : Homère, Aristophane, Socrate, Esope.

Au début d'octobre Gautier avait essayé d'écrire à Carlotta Grisi à Genève, et il n'avait pu y parvenir. Or, Carlotta était la seule personne à laquelle, de tout temps, il avait écrit d'une façon suivie et pour son propre plaisir. Même au temps de sa jeunesse, il n'écrivait pas à ses parents qu'il adorait cependant. — « Je n'écris qu'à Girardin, répondait-il à son père quand il se plaignait. Paie-moi le même prix que Girardin et je t'écrirai comme à lui et même mieux qu'à lui. » Mais quand il s'adressait à Carlotta, il oubliait le déplaisir d'écrire. Il avait le seul sentiment d'une ineffable causerie. Il me semble que, avec un peu de sensibilité et de pénétration, on pourrait établir, par des citations cueillies dans l'œuvre de Gautier, la psychologie intime de cette pure tendresse et celle du roman très doux et très pur qui l'entoure.

Mais ce ne pourrait être là qu'œuvre de conjecture très obscure et infiniment délicate.

Lorsque nous vîmes qu'il ne pouvait plus écrire à Carlotta, notre sentiment fut que désormais il était à bout de force et de vie.

Octobre était venu qui nous avait ramenés, les Charpentier et moi, à Paris, mais il ne se passait guère de jours sans que l'un de nous allât rue de Longchamp. On y restait le plus longtemps possible, on en revenait chaque jour plus navré.

Vers le 20 octobre, nous fûmes en état d'y apporter un exemplaire broché de son volume de *Théâtre*,

et Gautier en eut grande satisfaction. Cette première édition d'ailleurs avait été établie avec toute la célérité possible. Lorsque, quelques années plus tard, j'eus à mettre sur pied une édition nouvelle, je la complétai par un grand nombre de documents que je n'avais pas pris le temps de retrouver en 1872. Si, (pas plus dans l'une que dans l'autre édition), je n'ai placé aucune des diverses pièces en prose faites en collaboration avec Noël Parfait, Bernard Lopez et autres, c'est parce que Gautier m'a formellement interdit de les faire entrer dans son œuvre. « Ce n'est pas de moi », m'avait-il dit à propos de ces ouvrages qui ne furent, à son estime, que des besognes inférieures. De même, il m'avait défendu de réimprimer un roman d'aventures, un roman-feuilleton, *La Belle Jenny,* qu'il avait fait par gageure pour prouver qu'il saurait faire aussi bête et aussi mauvais que les fabricants de romans-feuilleton. J'ai omis de transmettre à Charpentier la consigne que j'avais reçue; il l'eût respectée. Or, par suite de cette omission, *La Belle Jenny* a été réimprimée. C'est un petit malheur. Toujours est-il intéressant de noter que Gautier souhaitait qu'elle disparût de son bagage littéraire.

Le 22 octobre (1872), aux alentours de sept heures, après une longue visite, je prenais congé de Gautier. Ce soir-là, il était comme d'habitude, assis presque droit dans son grand fauteuil, il avait posé sur sa longue chevelure, dont les boucles arrivaient jusque sur ses épaules, un petit bonnet rond, blanc et rouge tricoté à larges mailles et surmonté d'un maigre gland qui se balançait au bout d'un long fil. Gautier ne pouvait plus guère bouger le haut de son corps;

ses bras n'avaient pas maigri, ses mains demeurées jeunes étaient à peine épaissies, mais il ne pouvait plus facilement soulever toute la partie basse de son être, enfoui par la boursouflure.

Comme je faisais mine de me retirer il me dit, d'un ton de prière, très mélancolique :

« Et alors tu t'en vas? »

Et je lui répondis : « Oui, il faut que je m'en aille. »

Il me dit : « Tu peux bien rester encore un peu. »

Et je n'eus pas le courage de partir cette première fois-là.

Quand, pour la seconde fois, je me levai, il répéta ces mêmes mots :

« Et alors tu t'en vas? »

Et une deuxième fois je me rassis.

A la troisième fois, il voulut me retenir encore, et pour la troisième fois il redit :

« Et alors tu t'en vas? »

Cette fois-là, je suis parti. Et bien vite, bien vite, j'ai descendu le petit escalier. Et quand je fus dans la rue, je compris que si j'étais encore resté une minute de plus je n'aurais pas pu lui cacher la sensation que j'avais, bien nette, de le quitter pour la dernière fois.

Le lendemain dans la matinée on vint nous apprendre qu'il était mort tout doucement. Lui qui avait la terreur de la mort, il avait rendu le dernier soupir sans s'en douter, son dernier souffle s'était exhalé en une parole de douceur et de tendresse.

Je n'étais pas présent à cette minute cruelle, mais selon ce qui m'a été raconté par ses sœurs, alors que cherchant à reprendre sa respiration il remuait

péniblement sur son fauteuil, son petit bonnet tricoté faillit tomber. Zoé s'était mise en peine de le replacer plus solidement, et lui, alors, d'un geste de remercîment, leva la main pour la poser sur la main grise et ridée de sa vieille sœur. Zoé, croyant qu'elle le gênait, se dégagea rapidement. Et lui, prononça très doucement ces paroles :

« N'aie pas peur, mon petit chat, je ne te ferai pas de mal. »

Et ce fut sa dernière phrase.

Sa tête, sa belle tête de lion retomba sur sa poitrine. Il était mort !

Robelin, accouru aux nouvelles, s'était placé auprès de lui, il tenait les mains du mort et machinalement s'efforçait de les réchauffer dans les siennes.

Quand j'arrivai à Neuilly, je trouvai les enfants et les sœurs de Gautier réunis au rez-de-chaussée.

Je dis réunis, sans avoir une vision bien exacte de toutes les personnes que je vis là toutes ensemble. Toto, dont l'aspect toujours très correct, faisait dire à son père : « Toto, il est administratif », Toto, dis-je, me prit par le bras bien amicalement, je dirais presque fraternellement, il m'accompagna jusqu'à la chambre mortuaire. Il est probable que je n'avais pas l'air très solide sur mes jambes, car Toto ne me quittait point, me surveillait de très près. Dans la chambre, sur le grand fauteuil Louis XIV où Gautier avait été assis pendant ses derniers mois, la couverture qui, la veille, réchauffait ses jambes douloureuses était jetée en tampon. La petite chatte Éponine qui ne le quittait jamais n'était pas dans la chambre. Au milieu de la pièce, sur la grande table

Louis XIII à pieds et à croisillon tors, il y avait, dans une assiette de faïence commune de Gien, à décor bleu, une longue branche de buis traînant dans l'eau bénite. L'eau s'était répandue sur la table et avait entamé l'encaustique.

Toto me tenait par le bras, j'avançais dans la chambre lentement et sans avoir conscience de marcher. Je regardais fixement, machinalement, le fauteuil vide, la couverture, la branche de buis, obsédé bêtement par le souci de la tache d'eau sur la table. Je regardais, sans le voir, le grand lit à colonnettes, à ciel carré pareil à ceux qu'on voit dans les tableaux de Devéria. Il me semble qu'un temps très long s'est passé avant que mes yeux aient eu le courage de porter leurs regards vers la place où celui qui fut mon ami et mon maître admiré dormait son dernier sommeil.

Jamais je ne l'avais vu si beau. Sa tête, aux traits figés par la mort, avait la grandeur, la simplicité, l'immortalité d'un Jupiter antique. Il semblait que tout l'art de la statuaire grecque avait fait pour lui une nouvelle, impérissable et passagère résurrection. C'était bien le marbre, tel que Phidias ou Praxitèle les offraient à l'admiration de leurs contemporains, le marbre, peint par leurs mains géniales, des couleurs austères et définitives qu'ils y déposaient et dont nos antiques n'ont plus, hélas, que des traces à peine visibles. Ses longs cheveux coquettement disposés, noirs, à peine grisonnants, reposaient, harmonieux et tranquilles, sur le blanc de sa chemise de nuit. Ses mains jointes étaient restées tout aussi belles qu'aux meilleurs jours de sa jeunesse.

On avait laissé à son doigt une bague de platine

rapportée de Russie et à laquelle il tenait beaucoup ; on en avait retiré une autre bague originaire de Constantinople et où était marqué en intailles, dans une cornaline, en caractères turcs très fleuris d'arabesques, quelque chose qu'il disait être soit son nom, soit une devise paraphrasée de son nom.

Cette bague, Toto l'a portée à sa chaîne de montre. Je la lui enviais et il m'avait promis de me la léguer pendant bien des années. Il est mort et ses enfants n'ont pu retrouver ce bijou usé et sans valeur intrinsèque.

Je traîne, et puis je traîne encore, en racontant cette minute que j'ai passée pour la dernière fois en cette chambre où j'avais vécu le meilleur de ma vie, en face du cadavre de celui qui a été ce que j'ai connu de meilleur en ce monde. J'ai comme une honte de ma lâcheté en cette épreuve. C'est à peine si j'ai eu le courage de le regarder, le pauvre grand homme, qui, à cette heure, ressemblait plus qu'à aucune autre de sa vie à la statue du Tibre ou à celle du Nil qu'on voit aux Tuileries, aux abords du grand bassin, statues que mon fils aîné, quand il était tout petit, désignait en ces termes : « Les faux Dieux qui ressemblent au père Gautier. »

Toto se tenait derrière moi, je sentais qu'il me passait la main sous les bras ; il me fit faire demi-tour, ouvrit la porte et m'aida à descendre le petit escalier étroit où, à chaque marche, je heurtais, tantôt le mur, tantôt la rampe.

De retour dans la salle à manger parmi les autres, je m'assis quelques instants et je pus me ressaisir.

Je repris le chemin de Paris, et, sans avoir

demandé conseil à personne je me mis en tête de faire faire à Théophile Gautier des funérailles nationales. Le premier outil que je mis au service de mon idée fut *Le Petit Journal* où j'étais resté le camarade de tous. Mon vieil ami Escoffier en était rédacteur en chef, il se mit à ma disposition et, presque sous ma dictée, il fit un grand article d'en-tête tout empreint de ma propre émotion. La seule chose que je ne pus pas obtenir d'Escoffier fut qu'il ne racontât point ce que, avec Charpentier, nous avions fait pour assurer à Gautier la sécurité de ses derniers jours. Là-dessus il fut intraitable et c'est parce qu'il l'a dit en ces temps lointains que je me suis cru autorisé de le redire actuellement.

Ayant acquis l'appui du plus puissant des organes de presse alors existants, j'allai trouver Kaempfen et, ensemble, nous nous rendîmes au Ministère de l'Instruction Publique pour voir quelles étaient les intentions du ministre. Nous fûmes reçus par son chef de cabinet, qui n'était autre que ce même Eugène Manuel qui, une première fois, avec une exquise délicatesse, avait imaginé la commande du ballet du *Preneur de Rats*.

Eugène Manuel ne consulta nullement son ministre. D'un mouvement spontané il promit son concours et celui de l'État; seulement, comme on était près de la fin d'exercice, il y avait quelque difficulté à trouver parmi les crédits disponibles une somme, même modeste, qui pût être régulièrement attribuée à des dépenses de funérailles. A force de fouiller, Manuel, grattant comme on dit, tous ses fonds de tiroirs budgétaires, finit par dénicher un petit reliquat, à la Direction des Beaux-Arts, dans le

service des théâtres, et il ordonna séance tenante qu'on l'affectât aux frais de funérailles de Gautier. Gautier ayant des états de service à l'Opéra, à la Comédie-Française, à l'Odéon, le ministère se trouvait couvert vis-à-vis de la Cour des Comptes.

Ce n'était pas tout d'obtenir la concours de l'État, il fallait encore obtenir le consentement de la famille en dehors de laquelle j'avais agi d'une façon quelque peu révolutionnaire.

Je ne rencontrai aucune difficulté du côté des filles et des sœurs. Mais du côté de Toto, ce fut tout autre chose. Il se rebiffa. Lui, bonapartiste avéré et militant, secrétaire de Rouher, il ne pouvait supporter que les funérailles de son père fussent faites au nom du gouvernement de la République qu'il détestait. Je m'y attendais.

« Mon bon ami, lui dis-je, avec une cordiale énergie, il ne s'agit ici, ni de votre père, ni de nous tous, tant que nous sommes ici. Si je n'écoutais que mon sentiment, le nôtre à tous, les gens du dehors nous laisseraient bien tranquilles, entre nous, et sans aucun étranger. Mais il ne s'agit ni de vous, ni de nous, ni de moi. Celui que nous perdons, la France pour laquelle il est mort, a le droit, a le devoir de réclamer l'honneur de se montrer fière de lui à la face du monde. Il ne nous appartient plus, il lui appartient, nous devons rentrer dans le rang. J'ai voulu que demain, lorsque le cercueil passera par les rues, chacun eût la notion de l'homme qu'il vient de perdre.

« Et maintenant que je m'en suis expliqué, vous serez le premier à dire, j'en suis sûr, que les choses seront ainsi ce qu'il faut qu'elles soient. »

Toto très démonté, très ému, riposta par ces seuls mots :

« C'est vrai, vous avez raison. »

Et c'est ainsi que les funérailles de Théophile Gautier eurent lieu aux frais de l'État le 23 octobre 1872.

Elles n'eurent rien de théâtral ni de pompeux. En ce temps-là il n'était pas nécessaire de mettre sur les faire-part : « ni fleurs, ni couronnes »; jusqu'alors personne n'avait pensé à ce genre de manifestations horticoles. Toutefois, au moment où le cortège allait se former, on vit arriver un jeune ramoneur tout machuré de suie, porteur de deux palmes vertes, longues de plus de cinq pieds.

Un simple chiffon de papier sur lequel était écrit au crayon ces cinq mots : « *De la part d'un ami* » les accompagnait. L'écriture n'en était nullement déguisée et il était loisible à ceux qui la connaissaient fort bien, de la reconnaître ou de ne pas la reconnaître.

Ils choisirent la deuxième manière et, lorsqu'ils racontèrent ce petit incident, ils attribuèrent l'envoi de ces palmes au célèbre horticulteur, Loise-Chauvière. Notre voisin du quai du Louvre avait eu la grande amabilité d'aller avec moi jusqu'à Montrouge pour y cueillir ces deux superbes branches, les plus belles qu'il possédât dans ses serres.

Pour rester ignoré, j'avais avisé le premier commissionnaire venu, et l'esprit du vaudeville dont les droits priment tous les autres, avait voulu que je le trouvasse en la personne d'un petit bonhomme cocasse, au museau si complètement barbouillé de suie qu'il en avait de faux airs d'Arlequin.

Les employés des pompes funèbres qui n'avaient jamais eu l'occasion de voir quelque chose d'analogue, eurent l'idée de clouer l'une à droite, l'autre à gauche du cercueil. Et ainsi, à défaut d'habit d'académicien, elles formaient sur le noir du drap mortuaire, une broderie de palmes vertes fraîches, souples, vivantes.

Le cortège toutefois était assez nombreux pour que l'église de Neuilly, qui n'est cependant pas toute petite, fût absolument pleine et si pleine que quelques personnes durent rester devant la porte en attendant la fin du service. J'étais l'une de celles-là, non par anti-cléricalisme stupide et hors de propos, mais tout bonnement parce qu'il faisait trop chaud dans l'église trop pleine. Faure, qui aimait Gautier sans être de ses amis particuliers, et qui avait mis en musique plusieurs de ses poèmes, avait réclamé l'honneur de chanter à sa messe mortuaire. Je n'avais pas été averti, si bien que je n'eus pas l'occasion de l'entendre en cette occasion où, au milieu du *Pie Jesu*, il se prit à sangloter.

Nous faisions les cent pas devant l'église. Il y avait devant moi, toujours inséparables, mes trois fidèles compagnons du temps du siège, Auguste Vacquerie, Paul Meurice et François-Victor Hugo.

François Hugo, répondant à des propos que je lui tenais sur Gautier, prononça cette courte oraison funèbre :

« Oh oui ! c'était un disciple bien dévoué ! »

La fréquentation de l'Himalaya qu'était son père enlevait à François la notion des hautes cimes, et cette touchante niaiserie devenait, dite par lui, une sorte d'hommage. Il était le meilleur de toute la

famille. C'était un brave homme dans la plus large acception du terme, ce chétif et modeste François. Ne fût-ce que pour sa traduction, si magistrale, des œuvres complètes de Shakespeare, à propos de laquelle il me disait, avec une simplicité touchante : « J'ai simplement tâché d'être littéral et littéraire. » Il aurait droit à une petite place à l'ombre de son père.

J'avais écrit à son père alors à Hauteville House, afin de lui suggérer l'idée de venir à Paris pour donner un dernier témoignage d'amitié à ce disciple — puisque disciple il y a. — Il ne m'a jamais répondu. Il n'est pas venu magnifier par sa présence le cortège qui accompagnait la dépouille mortelle de celui qui n'avait pas hésité à risquer pour lui la sécurité de sa vie.

Sur la place de l'église, pendant le service religieux, Alexandre Dumas fils — le petit Dumas comme l'indiquaient les vieux amis de son père — vint à moi et me dit :

« Savez-vous s'ils ont de l'argent à la maison? parce que j'ai apporté, dans ma poche à tout hasard, quinze cents francs pour le cas où, comme bien souvent, il n'y en aurait pas. »

Certain que ces quinze cents francs n'étaient pas nécessaires, je l'engageai à les garder.

Voilà comment pratiquait cet homme avare, rapace, non seulement avec ses amis, mais avec les enfants ou les sœurs de ses amis. Voici par quelle voie détournée il cherchait à savoir si l'on avait besoin de lui. Or il y avait d'autant plus de mérite au cas présent, que parmi ceux qu'il cherchait à aider de ses deniers, il y en avait au moins deux qui

lui avaient récemment coûté fort cher et dans des conditions que je me garderais bien de relater. Cette offre de Dumas fils n'a jusqu'ici jamais été par moi révélée à personne.

Accompagné d'un piquet de chasseurs à pied le cortège funèbre de Gautier s'était formé, relativement très nombreux. Malgré la distance du pont de Courbevoie au cimetière Montmartre, tout le monde, sauf le clergé, suivait à pied. Il n'y eut sur la route aucune défection. Les curieux arrêtés au bord des trottoirs nous regardaient passer, un peu étonnés par la vue des palmes sur le drap mortuaire. Nulle part il n'y avait d'autre foule que les curieux du quartier. Mais voici que, lorsque nous arrivâmes au débouché du boulevard des Batignolles, aux alentours de la place Moncey, nous nous trouvâmes en présence d'une foule compacte et silencieuse qu'on peut évaluer à plusieurs milliers d'individus. Elle se prolongeait jusqu'à l'entrée du cimetière Montmartre. C'était bien là le spectacle le plus inattendu, le plus invraisemblable. Cette masse de peuple était venue spontanément sur le dire des journaux et, en particulier, du *Petit Journal*, alors tout-puissant, pour faire une sorte d'ovation posthume et par un jeu de poésie inconsciente ou par une rencontre fortuite, saluer, au pied de la statue du soldat qui avait défendu Paris en 1814, le poète qui en 1870 y était revenu pour prendre sa place parmi les hommes prêts à mourir pour le défendre une fois encore.

Et qui était mort d'y être revenu.

La foule s'était jointe à nous, et au cimetière elle nous avait tout à fait envahis. La famille de Gautier

n'ayant point de tombeau, le cercueil fut déposé dans un caveau provisoire. Mais ne voilà-t-il pas que, au moment où il eut dû dire les dernières prières, le prêtre de Neuilly avait disparu.

A ce moment quelqu'un — je ne sais qui — eut l'idée poétique de prendre, aux arbres qui entourent le caveau provisoire leurs feuilles, et la bière disparut bientôt, sous une épaisse nappe de brocatelle, où sur le fond vert sur vert que formaient les feuilles vivantes, chantaient les broderies d'or vierge, de bronze pâle, de bronze florentin, de cuivre-rosette dont l'enrichissaient les feuilles mortes.

Et tel le Pédant de *Fracasse* dans son linceul de neige, le chantre inspiré de la Mort entra dans la Mort, revêtu de feuillages de l'arrière-saison, aux odeurs mélancoliques.

Ce fut Dumas fils qui prononça l'oraison funèbre de Gautier au cimetière Montmartre devant le caveau provisoire où le cercueil fut placé de prime abord. Le discours fut très beau et les bonnes âmes ne manquèrent pas l'occasion de dire : « Dumas fils vient de poser sa candidature à l'Académie française. » Ceci n'était point exact mais il s'y trouvait une part de vérité. Ni Dumas père ni Gautier n'avaient été admis par l'Académie, et Dumas fils n'était pas fâché de trouver l'occasion de dire à mots couverts ce qu'il pensait de cet ostracisme.

Je l'avais entendu quelques mois plus tôt, discourant sur la manie des insignes et des costumes. Il émettait cet avis, que le meilleur remède contre l'ivrognerie serait dans l'octroi d'un costume aux membres des sociétés de tempérance, et que le droit de s'exhiber revêtu de l'habit à palmes vertes, le

pantalon à bande et l'épée à poignée de nacre étaient pour beaucoup dans l'envie qu'avaient les gens d'être de l'Institut.

Lui-même, lorsqu'il en fut, n'était pas exempt d'une certaine tendresse pour son costume d'académicien; il aimait à faire, sur le glaive qui lui battait le mollet gauche, des plaisanteries non exemptes de coquetterie.

Je crois toujours avoir omis de lui raconter l'une de ces charges que Gautier faisait si volontiers et qui du reste était semblable à tant d'autres que des gens qui l'ont peu connu ont données au public pour des dires sérieux. Gautier m'ayant déclaré que, en général, les oraisons funèbres sont remplies de bêtises avait émis ce vœu que, autant que possible, on évitât de déverser trop d'inepties sur son cercueil. « Aussi, ajoutait-il, j'ai eu soin d'écrire moi-même par avance le discours qu'on prononcera sur ma tombe. »

Et moi de lui demander : « Qui le lirait, ce discours? » et il me répondit, en bon pince-sans-rire :

« Eh bien, toi, si ça te fait plaisir. »

Si l'Académie française était représentée préventivement par un candidat plus ou moins chimérique, elle ne l'était, d'autre part, que par un seul de ses membres : Camille Doucet, un brave homme, qui fut quand il le devait un homme brave. Le 25 octobre 1872, il en fournit une nouvelle preuve. C'était un jeudi, il y avait une grande séance à l'Académie, mais elle n'avait pu commencer à l'heure, faute de la présence du secrétaire perpétuel Camille Doucet. Quand il apparut devant le public assemblé sous la

coupole et qui se morfondait depuis plus d'une heure il lui adressa un petit speech pour annoncer tout autant à ses collègues, qu'aux assistants, la cause de son arrivée trop tardive. Il était allé remplir son devoir envers un glorieux écrivain « disparu trop jeune, hélas, et que l'Académie Française n'avait pas encore eu le temps d'accueillir dans son sein. » Camille Doucet, qui n'avait d'autre talent que celui d'être aimable et qui, sans motifs plausibles, était arrivé aux plus hautes situations officielles, avait le respect du talent d'autrui.

Il avait le courage de reconnaître qu'il était entré à l'Institut par la petite porte et il se vantait de se le faire pardonner, en s'efforçant de profiter de sa présence dans la place, pour en ouvrir la grande porte à ceux qui méritaient de la franchir.

C'est ainsi qu'il agit vis-à-vis de Dumas fils; et celui-ci de lui répondre qu'il n'entrerait à l'Académie française qu'en posant une condition absolue et que l'Académie n'en pouvait accepter. Doucet, homme conciliant, voulut savoir quelles étaient les exigences de son célèbre confrère.

« Je n'entrerai à l'Académie, lui répondit Dumas fils, qu'à la condition d'y prononcer l'éloge de mon père. »

Doucet avait, mieux encore que le pneumatique bien connu, le talent de boire l'obstacle, et bientôt, sous la coupole du Palais Mazarin, Dumas fils prononçait son discours de réception qui débutait en ces termes ou à peu près :

« Je sais à quel bon génie je dois l'honneur, etc. »

Au retour de l'enterrement de Gautier, Doucet, sans pouvoir prononcer un éloge en règle, avait eu le

courage de formuler, en termes voilés et détournés, les reproches auxquels l'Académie avait quelques droits — autant qu'elle pouvait être répréhensible de la non élection d'un candidat qui — je le répéterai dix fois s'il le faut — ne faisait jamais qu'une faible partie de ses visites.

A l'issue de la cérémonie funèbre, Toto eut un geste, dont je lui suis toujours demeuré reconnaissant.

Alors que je m'avançais pour défiler devant la famille, conformément à l'usage, il me prit simplement, non la main, mais le bras et, m'attirant à lui, il me dit :

— Mettez-vous là. Restez avec nous.

Par crainte d'avoir, vis-à-vis des étrangers, l'air de commettre une indiscrétion, je n'osai pas accepter cette touchante invitation.

Je partis seul. Mais, à peine avais-je fait cinquante mètres dans l'allée centrale de la nécropole, que je fus arrêté par un homme qui m'abordait, la main tendue. Après lui vinrent, en nombre, d'autres gens, connus ou inconnus, qui voulurent me témoigner, comme au plus cher ami de celui que nous laissions là, au champ de repos, leur sympathie et leur condoléance.

Une telle manifestation reste à jamais gravée dans le cœur de celui qui en a eté honoré.

## CHAPITRE XXI

Les reliques. — L'*Anglais* du quai du Louvre. — Le cheval de Fracasse. — L'établi du grand ouvrier. — Le bon cœur d'une brocanteuse. — Les objets légués.

L'unique fortune que Gautier laissât après lui consistait en une collection de tableaux de maîtres modernes. Elle provenait, en son entier, de dons faits par des vieux camarades ou par des amis intimes. Jamais il n'avait vendu une seule des œuvres qu'il avait ainsi reçues en cadeau, et, même aux jours les plus pénibles de sa carrière, jamais il n'eut la pensée d'en vendre aucun, jamais ses proches n'auraient osé lui parler d'un tel trafic.

Tous ses objets d'art avaient été vendus à l'hôtel Drouot, de même que ses livres. Quant aux objets familiers qui garnissaient la maison, ils avaient été laissés à Neuilly pour y être vendus sur place.

La vente en avait eu lieu sans que j'en fusse averti. Peut-être avais-je négligé de demander qu'on m'en indiquât la date. Toujours est-il que je l'appris

vingt-quatre heures après que le marteau du commissaire priseur eût frappé son dernier coup.

Je n'avais point subi cette épreuve toujours si cruelle, de voir disparaître une à une toutes ces choses, souvent banales, parmi lesquelles on a vécu et dont chacune vous dit un adieu mélancolique, en quittant son ancien habitat.

J'éprouvai, par contre, un vif chagrin de n'avoir pu recueillir quelques-uns de ces objets partis vers l'inconnu.

Je me hâtai d'effectuer le sauvetage de ce que je pourrais découvrir. En allant de boutique en boutique, chez tous les marchands de l'avenue de Neuilly, je fis une première récolte.

Chez l'un d'eux je rencontrai la chaise-longue où mon patron était demeuré allongé pendant les derniers jours de sa maladie. On y voyait encore la trace des taches d'eau résultant des pansements qu'on avait appliqués sur les crevasses de ses jambes.

Chez un autre, j'achetai les fauteuils de style Louis XV très sobre et très pur, revêtus d'un reps marron commun et qui faisaient partie du mobilier de la chambre à coucher, où il travaillait le plus souvent ; chez un troisième j'eus la bonne chance de retrouver la grande table Louis XIII, à pieds tors, où Gautier serrait ses menues affaires personnelles, et qui occupait le milieu de la chambre au jour même de sa mort. La morsure de l'eau bénite qui m'avait tant obsédé, lors de la veillée funèbre, y subsistait encore. Chez un quatrième enfin, je dénichai une chaise ancienne, — cassée d'ailleurs — de style Louis XIII, une façon de chaise basse de nour-

rice où Gautier s'asseyait, comme un enfant bien sage, pour que sa sœur aînée le coiffât, tout en lui contant, sans discontinuer, de vieilles histoires toujours les mêmes.

Déjà, le groupement de tout ceci formait comme un lieu d'habitation pour recevoir le poète qui, dans la *Comédie de la Mort*, plaignant l'ennui des Morts, chantait son rêve en ces vers admirables :

Au moins, si l'on pouvait quand la lune blafarde
Ouvrant ses yeux sereins aux cils d'argent, regarde
Et jette un reflet bleu,
Autour du cimetière, entre les tombes blanches
Avec le feu follet, dans l'herbe et sous les branches
Se promener un peu,

S'en revenir chez soi, dans sa maison, théâtre
De la première vie, et frileux, près de l'âtre
S'asseoir dans son fauteuil,
Feuilleter des bouquins et fouiller son pupitre
Jusqu'au moment où l'aube, illuminant la vitre
Vous renvoie au cercueil !

Désormais il pourrait, à la rigueur, s'en revenir chez soi, s'asseoir dans son fauteuil, il pourrait aussi, à la rigueur, feuilleter ses bouquins. J'avais acquis à l'Hôtel Drouot quelques-uns de ceux qu'il avait le plus aimés. S'il était revenu, il eût retrouvé, il retrouverait encore, posées sur sa table, ces œuvres complètes de Stendhal dont, en ses dernières années, il s'était si vivement épris ; il y retrouverait aussi son Villon, son Théophile, son Agrippa d'Aubigné, les poètes qu'il a réunis en pleine gloire dans *Les*

*Grotesques*, — ce livre d'érudition pure, auquel il ne manque qu'un titre professoral —; il y retrouverait ces volumes de La Bruyère, qu'il a positivement usés à force de les lire, de les relire, de les tenir sans cesse dans ses mains, de s'arrêter en les laissant à demi-ouverts, cependant qu'il rêvait, ému par la beauté et la variété de ce qu'il appelait « les entrées en phrases » de l'auteur des *Caractères*.

Mais tout cela était loin de me donner entière satisfaction.

Pour mon plus grand bonheur, le bruit se répandit dans le monde de la brocante, qu'un certain Anglais, habitant quai du Louvre, 28, achetait à tout prix tous les objets provenant de la vente de Gautier.

Alors le défilé des marchands commença; l'un d'eux vint m'offrir un cartonnage de momie égyptienne, (simple fragment du reste,) que l'auteur du *Roman de la Momie* avait toujours dans sa chambre, sous ses yeux. Il avait été vendu dans un lot, avec un vieux chapeau de feutre plus divers bibelots d'aussi peu d'importance, le tout pour une somme qui ne dépassait pas une dizaine de francs. Il m'en demandait un prix si scandaleusement fantastique que je l'envoyai à tous les diables.

Un autre marchand me vendit un bloc d'améthyste brut qui servait de presse-papier au poète. Un autre encore me causa une joie infinie en m'offrant un autre presse-papier que je ne supposais pas avoir pu être vendu. C'était une sorte de petit volume en onyx de la grandeur d'un petit in-16. Il venait de Genève et avait été donné à Gautier par Carlotta Grisi, — ce pourquoi, sans doute, le poète ne le

quittait jamais et le tournait et retournait sans fin entre ses doigts —. J'ai commis l'imprudence de le conserver toujours sur la table, à sa place et il y était resté sans danger pendant vingt-cinq ans. En 1898, un serviteur infidèle me l'a volé.

Un matin l'Anglais que j'étais par accident, vit arriver un marchand batignollais lui apportant, — ainsi le définit un livre de souvenirs paru vers 1879 — « une cire de Frémiet, représentant le cheval mort du *Capitaine Fracasse*, et dont Gautier disait qu'il était l'image de son âme. »

Il ne s'était pas contenté de le dire, il l'avait écrit.

Bien longtemps avant d'avoir achevé *Fracasse*, dans une lettre adressée à ses sœurs, vers 1858, où il compte l'effort de son labeur en des jours d'excessive lassitude, il s'exprimait ainsi :

... « ...essayant d'écrire un feuilleton qui ne venait pas et d'où dépendait, chose amère, la pâtée de tant de bouches petites et grandes, je m'aiguillonnais, je m'enfonçais l'éperon dans les flancs ; mais mon esprit était comme le cheval abattu, qui aime mieux recevoir des coups et crever dans ses brancards que d'essayer de se relever. Je l'ai pourtant fait ce feuilleton, et il était très bien. J'en ai fait un le dimanche que notre mère est morte et il a servi à la faire enterrer ! »

Par quelle inadvertance, ceux des siens qui assistaient à la vente ont-ils laissé adjuger à un brocanteur cette petite cire de Frémiet, « cette image de l'âme de Gautier ? » C'est ce qu'il n'est pas possible de deviner. Faute d'un verre pour la préserver, une oreille du cheval avait été écrasée et le corbeau qui, perché sur l'épaule de la bête morte, commençait

(conformément au texte du roman) à l'attaquer à la carotide, avait été égaré.

Craignant de nouveaux accidents, je pris la résolution de faire fondre ce petit ouvrage à un exemplaire unique, et pour moi seul, et d'en faire un presse-papier, que j'aurais sans cesse sous les yeux. J'avais prié le bronzier de faire rétablir par Frémiet le corbeau manquant. A plusieurs reprises, j'ai réclamé mon modèle, et l'on m'a autant de fois, et sous les formes diverses, répondu qu'il était perdu. Puis, un jour que je le réclamais encore, j'aperçus parmi l'assortiment des bronzes de Frémiet, mon petit Cheval mort. Seulement, le corbeau n'était pas sur son épaule, et, chose infiniment plus grave, le numéro du tome et celui du chapitre de *Fracasse* dont il était l'illustration, et qui avaient été écrits du bout de l'ébauchoir sur le terrain, avaient disparu.

Je n'ose affirmer que l'écriture de cette mention n'était pas de la main de Frémiet, mais je puis affirmer que l'écriture en était extraordinairement analogue à la calligraphie très particulière de Gautier.

Pour qui avait vu, dans le modèle, une image de l'âme de Gautier, ce bronze n'était plus rien qu'un sujet de cuisant regret, et je ne voulus plus jamais le revoir.

Toujours est-il que, puisque, par suite d'un malentendu très difficilement explicable, — et je me sens mal à l'aise pour le qualifier de pur malentendu — il est aujourd'hui entré dans l'œuvre d'un des maîtres de l'art français, les amateurs qui le possèdent pourront savoir désormais ce qu'il avait signifié jadis, ce qu'il ne signifie plus, et aussi par quel concours de circonstances ils ont pu l'acquérir.

Dans le livre déjà cité où figure, en une note l'indication de la petite cire de Frémiet, dont je viens de parler, on lit ceci :

« A droite de la porte d'entrée, s'adossait au mur le pupitre-table de l'écrivain, meuble sans apparence et dont se fût à peine contenté un clerc de notaire dans son étude. C'est, cependant, sur la pente de ce pupitre ultra-modeste que se sont alignées les unes au bout des autres (*sic*) tant de pages impérissables. Où est-il, maintenant, cet établi du grand ouvrier ? Où est-elle, la planchette de chêne qu'ont frappée du talon, en s'envolant, tant d'idées aux ailes déployées ? »

A ces questions, voici les réponses nécessaires. L'« établi du grand ouvrier » a tout d'abord été sur le trottoir de la rue de Longchamp, parmi les ferrailles et les brocantes ; de là, il est parti en carriole pour la petite boutique d'une revendeuse de vieux meubles, où je le découvris rue de Châteaudun. parmi les épaves les plus variées.

Il me fallut le regarder par deux fois avant d'avoir le courage de la reconnaître en un tel lieu.

Pour un peu j'eusse laissé échapper ce cri de colère qui me resta dans la gorge :

« Eh quoi, on a laissé aller cela aux mains crasseuses de la bande noire?

M'étant un peu ressaisi, je proposai à la marchande de le lui acheter. Mais elle me répondit :

— « Monsieur, ce petit meuble n'est pas à vendre. Je ne veux pas le vendre. Je le garde pour moi. Il m'est on ne peut plus commode. Comme vous voyez, je fais mes petits comptes sur le pupitre et l'inté-

rieur me sert à loger mes raccommodages et mes travaux d'aiguille. »

J'insistai pour qu'elle me le vendît. Elle refusa net. Je lui offris alors de faire confectionner, par le menuisier même qui avait construit le pupitre-table qu'elle trouvait si commode, un autre pupitre-table identique. Elle refusa encore. Alors, à bout d'arguments, je lui dis pourquoi je tenais à celui-là plutôt qu'à tout autre, fût-il même son sosie.

Alors, la marchande me riposta très simplement :

— Ah ! ça, c'est une autre affaire ! Ceci est donc le pupitre de travail de Théophile Gautier ! Et vous y tenez. Ça se comprend. Ces choses-là, c'est sacré.

Et, tout en parlant, elle vidait le meuble des objets qu'elle y avait logés, puis, d'une voix d'où s'échappait comme un vague regret, elle dit simplement :

— Dans ce cas-là, monsieur, emportez-le.

Et elle mit sa coquetterie à me le céder avec le plus petit bénéfice raisonnable.

Et depuis lors, il a repris sa place parmi les meubles auprès desquels il a toujours vécu, et l'auteur de la *Comédie de la Mort*, réalisant son rêve, pourrait désormais, en mon petit chez moi :

...s'asseoir dans son fauteuil,
Feuilleter ses bouquins et fouiller son pupitre.

Il se retrouverait là parmi tant d'objets qui lui furent familiers, dessins, peintures, pastels, signés par lui, et le portrait à l'eau-forte de M^me^ de Girardin par Chassériau et les livres qu'il relisait le plus volontiers. Et aussi, veillant sur le tout, une série de ses propres portraits, dont plusieurs sont

particulièrement rares et particulièrement beaux.

Le tout forme une sorte de chambre du souvenir dans laquelle j'ai toujours vécu, où je compte vivre jusqu'à ma dernière heure.

Si, après ma mort, mes enfants peuvent et veulent la conserver intacte, ils en auront la pleine liberté. S'ils ne sont pas en mesure d'y parvenir, ils devront l'offrir de ma part, soit à la Ville de Paris pour être placée soit — et c'est cela que je préférerais — dans la maison de Victor Hugo — où lui serait réservé une place convenable — soit au musée Carnavalet. A défaut de l'acceptation de la Ville de Paris, l'Institut pourrait, je l'espère, réserver aux reliques de Gautier un asile honorable à Chantilly, dans les locaux de la collection Lovenjoul où se trouvent assemblées toutes ses œuvres, tous ses manuscrits, tous les documents qui intéressent sa personnalité littéraire et sa propre personne.

A défaut de l'un ou l'autre des musées parisiens ou de celui de Chantilly, la ville de Tarbes serait désignée pour recevoir ces souvenirs du plus glorieux de ses fils.

Dans le cas où mes enfants ne réussiraient point à faire accepter, dans leur ensemble, tous ces objets qui ont toujours eu la même vie, ils pourront en disposer au mieux, selon les sentiments qu'ils m'ont toujours connus. Mais jamais ils ne devront se dessaisir du petit pupitre autrement que pour le placer dans un musée où il restera, en tant que pupitre de Théophile Gautier, où il sera traité comme tel.

Je leur donne ici pour consigne absolue de le mettre au feu plutôt que de risquer que, jamais, il

retourne chez les marchands, cet établi du grand ouvrier, ce compagnon de toute ma vie sur lequel Gautier, à bout de force, les mains allongées, les bras tendus, regarda la phrase inachevée qui fut sa dernière phrase, ce pauvre petit pupitre, devant lequel il se rappela peut-être, ce qu'il y avait écrit quelques années plus tôt, à propos d'une étude sur les monuments funéraires de l'Egypte : « L'homme fait des projets sans compter sur la mort et nul n'est sûr d'achever la page commencée. »

## CHAPITRE XXII

Le tombeau de Gautier. — Les projets de monuments. — Leurs avortements successifs. — Le vrai monument. — Le mystère de MD. dévoilé. — Les œuvres inconnues qui paraîtront en 1922.

En 1873, une souscription, faite entre amis, permit d'élever au cimetière Montmartre un petit monument de marbre blanc, œuvre du sculpteur Godebsky qui, en tant qu'œuvre d'art, m'a toujours paru contestable. Il s'y trouve un médaillon de Gautier, dont le défaut capital est de ne lui ressembler nullement.

C'est là le seul monument élevé à la mémoire du poète. J'ai toujours pensé que cela était insuffisant.

Toujours, j'ai cru qu'il était du devoir de tous les lettrés d'en ériger un, qui fût digne de celui en qui tous reconnaissent l'un de leurs plus admirables maîtres. N'ayant pas l'autorité nécessaire pour me mettre à la tête d'une entreprise aussi grosse que celle que comporte l'érection d'un tel monument, je

me suis, à diverses reprises, donné à tâche d'offrir mon concours le plus actif à des gens qui la posséderaient, et de les soulager de la plus grande part de leur besogne.

Je ne raconterai point mes déconvenues, mais je ne puis passer sous silence celle que je rencontrai en 1878, à Tarbes, lorsque j'y demandai l'octroi d'un emplacement. Elle me semble comique.

Le maire de Tarbes étant absent, on m'adressa à un adjoint ; un bel homme moustachu, grisonnant, content de lui-même.

Après quelques digressions sur la situation politique — on était dans la bagarre du Seize-Mai — il me déclara qu'il ne pourrait transmettre aucune demande au Conseil municipal de Tarbes, sans froisser les susceptibilités des bons républicains. « Car enfin, terminait-il, Théophile Gautier a été le secrétaire de M. Rouher. »

Démonté par cette grosse bêtise, je n'ai pas eu la présence d'esprit de répondre : « Il l'est encore. »

Car il l'était, sous cette réserve, que, au moment où nous parlions de lui, le secrétaire en question était le fils du vrai Théo. L'adjoint eut toutes les peines du monde à me croire, puis, ne sachant comment se retourner il eut une trouvaille que seul Hervé, dans *Geneviève de Brabant*, avait eue avant lui :

« Pitou, — demande l'homme d'arme à son subordonné — Pitou, où êtes-vous né ?

— Sergent, je suis pas né.

— Comment ! vous n'êtes pas né !

— Non, sergent, — je suis pas né — je suis né chez ma sœur. Et elle est blanchisseuse !

Alors, ce magistrat dont se délecterait Tristan Bernard, me déclara ceci :

— Monsieur, Gautier n'est pas né à Tarbes.

— Erreur ! Je viens de voir l'acte de l'état-civil.

— C'est vrai, Monsieur, mais il est né à Tarbes par accident. Son père y était simplement fonctionnaire.

Je ne change pas un mot à la réplique de l'échevin tarbais.

Depuis lors, on a placé dans le jardin public de Tarbes un buste. Je ne le connais que par des photographies.

A Neuilly-sur-Seine, au Palais du Luxembourg, mes ouvertures ne furent guère mieux accueillies qu'à Tarbes.

Une fois l'idée me vint d'essayer d'un moyen assez indirect et qui pouvait être excellent. Je me rendis au dîner des *Amis de Verlaine* présidé par Edmond Lepelletier, le co-auteur, avec Verlaine, du *Rhinocéros en mal d'enfant* et je dis à ce camarade des temps héroïques de la bande à Nina :

— Mon vieux Lepelletier, j'ai des démangeaisons de faire un scandale. Je voudrais proposer aux amis de Verlaine de prendre la tête d'un mouvement qui aboutirait à l'érection du monument à Gautier.

M[me] Jane Catulle Mendès — c'est-à-dire la seconde femme de Mendès — qui était assise à côté de Lepelletier, m'approuva avec enthousiasme et Lepelletier me dit de très bon cœur :

— Ça va bien. Allez-y.

Me voici donc à la fin du repas debout derrière Lepelletier, en face d'une assemblée d'esthètes che-

velus — et honoraires pour la plupart — qui sirotaient leur café. Je leur dis sans mâcher les mots ce que j'avais à leur dire. Ah! la chaleur communicative des banquets! qui ne l'a pas connue ce jour-là ne l'a jamais vue. Seulement, comme certaines réactions chimiques, cette fois-là, elle avait produit de la glace, et tellement que je me sentis entouré d'une véritable banquise. Un méridional, à chevelure, aile de corbeau, reluisante, et tendue à plat sur les oreilles, interrompit mon discours par cette exclamation :

« Mais nous avons déjà un poète! Nous ne pouvons pas en avoir deux ! »

Aucun des auditeurs ne broncha.

Oh ! ce ne fut pas long. Sentant qu'on ne tirerait rien de ces gens, je lâchai sur eux ce que je pensais de l'ignorance des uns, de l'ingratitude des autres, de l'arrivisme et aussi de la lâcheté de tous. Et chacun en particulier eut, de la sorte, le droit de croire que je parlais pour son voisin. Si jamais l'un de mes auditeurs du déjeuner Verlaine devient académicien il pourra se charger de faire entrer dans le dictionnaire le mot engueulement et d'en rédiger la définition certaine et complète.

J'ai eu d'autres déboires. Je les ai oubliés.

Depuis lors un Comité nombreux s'est formé, dans le but de célébrer en 1911 le centenaire du poète et de tenter de lui élever une statue.

Réuni pour la première fois au début de 1911, il a constitué un sous-comité d'action. Depuis dix-huit mois, sauf quelques interwiews, parus de-ci de-là, rien que je sache n'a été fait par ce sous-comité. Je commence à désespérer de son entreprise.

Ainsi donc, jusqu'ici, un seul monument existe, et il est celui que Gautier déclarait le plus beau monument qu'un poète puisse souhaiter.

J'ai la coquetterie de cueillir dans un livre déjà ancien quelques phrases qui constituent la définition de ce monument.

« Grâce à une série de publications posthumes entreprises par son éditeur, son nom garde quelque chose de militant, qui sied bien à ce rude travailleur prématurément tombé... Il résulte de cette situation rare et particulière que son nom profite à la fois de la consécration que donne seule la mort »..... (etc )

Et encore ceci :

« Rien de ce que le maître a signé ne mérite d'être perdu, tout se retrouve et ainsi est réalisé et prouvé le sage aphorisme qui nous prescrit de laisser bâtir au Temps le monument qu'il doit épargner.

« Ce monument, le Temps l'édifie sous nos yeux lentement, il est déjà énorme. »

Cette petite apologie de l'éditeur des œuvres posthumes, cet éloge de l'architecte qui a érigé ce *monument* pêche par une infime lacune que leur auteur aurait trop facilement pu éviter, à savoir le nom de l'éditeur de ces œuvres dont il parle.

Mais peu lui importe et c'est tout au plus s'il aurait le droit de se plaindre. En tête des œuvres qui lui devront de survivre et auxquelles il devra de ne point disparaître du souvenir des Lettrés, il a placé des préfaces et des notices qu'il n'a jamais signées que de ses seules initiales M. D.

Cet excès de discrétion eut des conséquences assez farces. Des belles madames, sachant que

Maxime Ducamp était un ami d'enfance de Gautier, lui attribuèrent le travail qui portait des initiales qui sont aussi les siennes. Et lui, souriait en prenant des airs modestes; il ne disait ni oui ni non. Tant et si bien que la légende se forma. Son excuse est peut-être qu'il n'entendait pas les compliments qu'on lui adressait car il était sourd comme une potiche fêlée.

Je ne crois point être un de ces personnages qui s'emparent du cercueil d'un grand homme pour y battre la caisse, afin d'ameuter la foule autour des tréteaux sur lesquels ils font le boniment. Mais il me semble que, après quarante ans, bientôt, d'effacement et d'anonymat, je puis bien me déclarer l'auteur des préfaces et des notices signées M. D. et, par conséquent, l'auteur des longs travaux auxquels elles correspondent.

D'ailleurs à l'heure actuelle, je ne considère point ma tâche comme achevée. Loin de là. En 1874, en terminant la préface de *l'Histoire du Romantisme* et après avoir expliqué la nature du travail auquel je m'étais livré, je finissais sur ces mots :

« Le souvenir de dix ans d'une amitié et d'une intimité de chaque jour, nous a donné le courage d'entreprendre notre œuvre et il nous conservera celui de la mener à bonne fin »...

Cette besogne, qui est celle d'un exécuteur testamentaire et dont, par un document écrit, Gautier m'a confié la charge, à l'exclusion de tout autre — hormis Charpentier — des circonstances diverses m'ont obligé à la suspendre, mais jamais je n'ai renoncé à tenter de l'accomplir jusqu'au bout.

Aussi, quand à l'automne de 1922, l'œuvre de Gau-

tier tombera dans le domaine public, paraîtront — ou tout au moins seront prêts à paraître — dix ou douze volumes *inédits,* dont je ne crains point de dire qu'ils ne seront pas inférieurs aux meilleurs ouvrages du Maître parus jusqu'ici.

Conformément à la méthode en usage chez les constructeurs modernes qui montent et ajustent sur place les pierres, taillées en carrière, les bois et les fers ouvrés en usine j'aurai pris toutes mes précautions pour qu'il ne reste plus, en 1922, qu'à exécuter un travail purement matériel d'ajustage, un travail de mosaïste.

D'ores et déjà, je possède tous les éléments de ma préparation. Ils datent pour une part de l'époque où j'en conférais journellement avec Gautier, et mes plans sont conçus, — dans leur ensemble tout au moins, — selon ses indications.

Toutes ces œuvres inconnues seront des genres les plus divers. A côté des *Cocassités,* (ce titre m'a été donné par Gautier) qui datent de l'époque des Jeunes France et sont de la même veine, il y aura des études d'ensemble sur les classiques grecs et latins, sur les comiques et les tragiques français, sur les trésors d'Art de Paris, sur la construction du nouveau Louvre, sur les Musées anciens du Louvre, sur les œuvres des artistes de la période romantique, et des Voyages autour de la France. D'autres livres encore seront non moins importants que ceux-là et qui seront de même des œuvres d'une seule et même tenue. J'y joindrai deux recueils de morceaux choisis. *Proses et vers pour la Jeunesse* et *Petites Histoires pour les enfants*.

En 1922, je ne serai probablement plus de ce monde.

En tout cas, étant donné l'âge que j'aurais alors, je n'en vaudrais guère plus. Mais peu importe, chaque volume sera représenté par un fascicule où seront mentionnées, avec la précision la plus absolue et dans leur ordre nécessaire, toutes les parties qui le composent. L'indication du lieu où chaque texte devra être trouvé, les côtes même des bibliothèques où on pourra faire les copies seront inscrits à côté de chacun d'eux.

Enfin des petites préfaces et des petites notices, analogues à celles qui existent déjà pour les livres précédents, donneront l'explication du plan de chaque livre. J'y joindrai au besoin des renseignements sur des gens ou sur des faits d'actualité, parfois cités par l'auteur, et que le public de 1922 ne sera pas tenu de connaître.

## CHAPITRE XXIII

### TESTAMENT

Et ce sera icy le testament de la jeunesse de ce vieux monsieur, qu'on voit chaque jour sur le Pont des Arts, longuement et gravement occupé à suivre les rêves, les espérances, les succès, les déboires des pêcheurs à la ligne, à compter les coups de filets, heureux ou malheureux, des bateliers agiles qui, d'un large geste de semeur, lancent, en éventail, dans les eaux saumâtres de la Seine, leurs éperviers aux mâchoires de plomb.

## POST-SCRIPTUM

Me voici parvenu à la quatre centième page du présent livre — où de peu s'en faut — et je n'y ai dit encore qu'une faible part de ce que je tiens à dire.

C'est à peine si j'y ai fait mention des jeunes gens parmi lesquels j'avais pris rang et qui, encadrés des revenants des proscriptions de Décembre, luttèrent contre le Second empire, durant cette période que Gambetta appelait la période héroïque.

De la guerre, je n'ai donné ici qu'une simple impression d'Art, me réservant de montrer, plus à l'aise, les événements par où j'ai passé et les hommes des mondes les plus divers, auxquels j'ai été mêlé, durant cette année extraordinaire de 1870-1871.

Enfin, je n'ai, jusqu'ici, noté que très accessoirement, et même en deux lignes, les vingt-cinq années durant lesquelles j'ai, soit comme associé de Charpentier, soit pour mon seul compte, exercé la profession d'éditeur. Là, j'ai vécu de très près, parmi les maréchaux des Lettres françaises, et côtoyé sans

cesse les officiers, sous-officiers et soldats de ces mêmes Lettres françaises.

Je n'y ai jamais perdu contact avec le monde politique et j'y ai repris ma place à certaines heures.

J'ai, en outre, mis le meilleur de mes efforts au service des explorateurs qui, à la fin du XIX^e siècle, ont enrichi la science de leurs découvertes et créé ce monde nouveau vers lequel le vieux monde se met en marche.

Tout ce que je tiens à dire là-dessus — estimant qu'il y a des enseignements utiles à en tirer — ce me serait un crève-cœur de l'écourter.

La relation que j'en ai entièrement rédigée constitue la fin de mon manuscrit, soit un sac aux histoires non moins gonflé que celui que les typographes ont déjà dégagé ici même.

L'impossibilité matérielle absolue où je me trouve de tout faire tenir en un seul volume, me force donc à constituer un second tome; je vais sans retard y mettre la dernière main.

Je n'adresse donc point ici mes adieux au lecteur, je lui dis simplement au revoir et à la saison prochaine.

*Juin 1912.*

FIN

# TABLE

CHAPITRE IV



CHAPITRE V



CHAPITRE VI



CHAPITRE VII



CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX



CHAPITRE X



CHAPITRE XI



CHAPITRE XII



CHAPITRE XIII

FIN DE LA TABLE

# TABLE ALPHABÉTIQUE

## G



## H



## I



## J

### K



### L



### M



### N



### O



### P

## R



## S



## T



## U

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE

SAINT-DENIS
IMPRIMERIE H. BOUILLANT
47, BOULEVARD DE CHATEAUDUN, 47
Succursale à Paris, 28, rue Serpente (Hôtel des Sociétés savantes)